LE MVETT

L'HOMME, LA MORT ET L'IMMORTALITÉ

ISBN : 2-7384-1558-X

TSIRA NDONG NDOUTOUME

LE MVETT

L'HOMME, LA MORT ET L'IMMORTALITÉ

Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 PARIS

PREAMBULE

Dans ce préambule nous allons mettre en lumière certains aspects sacrés et secrets de l'art Mvett. Il nous est en effet apparu opportun de révéler l'essentiel de ces aspects jusqu'alors scrupuleusement gardés inviolés selon les règles de la tradition orale par les vrais détenteurs de cet art. En outre ces patriarches s'éteignent de plus en plus et il est à craindre que l'essence de l'art ne disparaisse totalement avec eux dans un proche avenir.

Ce préambule doit également répondre substantiellement aux nombreuses questions de nos lecteurs sur les origines, le contenu et la finalité du mvett.

Les deux premiers tomes parus aux Éditions Présence Africaine ont entraîné nos lecteurs à s'habituer surtout aux narrations du conteur, aux noms des principaux personnages des récits épiques. Ils connaissent déjà l'enjeu des affrontements entre deux peuples ennemis : le secret de l'immortalité que veut ravir le peuple d'Okü ou les Mortels au peuple d'Engong, peuple de fer ou les Immortels, qui le garde jalousement.

Ici donc nous allons nous attacher à DIRE le mvett, c'est-à-dire à le conter selon la méthode des grands maîtres de cet art. Commençons :

l'artiste :

– Melo me bèègue !
  Que les oreilles écoutent !

choeur :

– Me bèègue Mvett !
  Qu'elles écoutent le Mvett !
  l'artiste :

– A – atarê na'a : « Me kobegue ! »
  Au commencement : « Je parle ! »
  Nkobe : la Parole

Akobe : le Verbe
Me kobegue Etone[1], Mebem, Nkolvik, Abandzik, Meko Mengone, Angalga, Nsa Bingouara. Je parle Etone[1] (en pays Etone), couvert de la grande forêt aux arbres Mebem, au pied de la chaîne de Montagnes Nkolvik, où l'on coupe les lianes (abandzik/aba ndzik) et aux Pics Rocheux, toute cette contrée (située) dans la vallée du fleuve Bingouara.

- Kwatolo bissou !
  Agressions halte !
- Mfoulou Adzap[2], Mendok, Medzap, Adzap, Adzap Véné. Trou d'adzap parmi les autres arbres nourriciers : mendok, medzap, l'adzap de malheur, *Traductions* : Il y a un adzap avec un trou au tronc, près du sol parmi d'autres arbres nourriciers de cette forêt ; c'est un adzap de malheur.
- Ma me v'akout Aboumezok[3] Angouè Ondo :
  Je me suis produit à Aboumezok chez Angoué Ondo.
- Amvek élougue metui :
  Les sittelles animent les arbustes.
- Bitsétsa bi lougue mebouigne :
  Les tisserins animent les arbrisseaux.
- Be mbèè be ngogue be lougue messeng :
  Les touracos du soir animent les parasoliers.
- Awou éne mebounane kôn :
  La mort s'infatue de produire les fantômes
- Ening éne mebounane ayôm :
  La vie se glorifie de faire atteindre la vieillesse.
- Nkokoane one mebounane Nguesngang :
  Le malade croit au guérisseur.
- Nguengang one mebounane nnô kabane ye énam dzèè :
  Le guérisseur croit à la tête du mouton avec un gigot (mouton pour le sacrifice).
- Mott a ligui édzam a'awog :

---

1 Me kobegue Etone : Je parle Etone en pays Etone.

2 Adzap : pluriel medzap ; nom commercial : Moabi ; scientifique : Baillonella, Toxisperma ; famille des Sapotacées.

3 Aboumezok : Nom du village du Chef Angoué Ondo où pullulent des artistes Mvett.

Quelqu'un (on) laisse ce qu'il a entendu.
- A'nga k'adzô bi dzôdzô :
  Et va colporter de fausses rumeurs.
- Nto'o ô kobegue me dzo me nto'o :
  L'aîné doit régler les différends d'aîné.
- Nkout oyeng nya atéégue medzo me ngoun omos :
  L'artiste Oyeng (mvett), quant à lui, il doit diffuser la parole sacrée en plein jour.
- Binong bi bè bi wole ve nnôm ye nga'a nté a nda :
  Deux lits (séparés) provoquent des disputes entre l'époux et l'épouse dans la case (la nuit).
- Ndzoa a'awou mendzim :
  Le nageur périt dans l'eau
- Mbele mengong a'awou mekong :
  Le chasseur meurt à la chasse (par les sagaies : armes).
- Aba'a ve nya dzam ! ka'adang ésia ye nyia be dzogue mbim :
  « Quelle horreur ! » ne peut surpasser la mort simultanée de son père et de sa mère : Aucune mauvaise nouvelle, aucun drame, aucun événement malheureux dans la vie d'un homme ne peut surpasser la mort simultanée de son père et de sa mère.
- Nlong ka'abomane adzap :
  Aucune liane ne peut ligoter l'adzap (à cause de son énorme volume).
- Ngoane a sili be luigne :
  Le marteau (sur l'enclume) demande des forgerons (aux bras robustes).
- Mvong bot da sili bebo :
  Le clan demande des géniteurs.
- Nkekeng one moane nluigne :
  L'artiste talentueux est fils de forgeron.
- Mboufek ane moane nchemchemé :
  L'astucieux est fils de chasseur.
- Nkout oyeng ane ndem medzo :
  L'artiste Oyeng (mvett) est marqué par le Verbe (est fils du Verbe).

Note : Le Fang usité ici est classique du groupe Ntoumou de la région d'Oyem au Nord-Gabon. Nous avons approxi-

mativement adopté, pour en faciliter la lecture, la prononciation française.

Note : Ce qui vient d'être dit est du Père et grand Maître ZUE NGUEMA. Ce texte est très long. Il a été enregistré et peut constituer, à lui seul, un ouvrage important.

TSIRA NDONG NDOUTOUME : GÉNÉALOGIE DES CONTEURS MVETT

- Tsira Ndong Ndoutoume, me v'anyong Mvett be tarre Zué Nguéma ;
  Me bera dze nyong ka'a ntebe zang.
- Tsira Ndong Ndoutoume, je reçus (j'appris) le Mvett de Père Zué Nguéma ;
  Je le reçus ensuite sans intermédiaire (par l'enseignement direct).
- Tare Zué Nguéma anyong mvett be Elô Sima Mba ; ye ka'a ntebe zang ;
  Père Zué Nguéma le reçut de Elô Sima Mba et aussi par l'enseignement direct.
- Elô Sima Mba le reçut de Ndong Eyogue Ossa et aussi par l'enseignement direct[1]
  Ndong Eyogue Ossa le reçut de Menguirè m'Edang et aussi par l'enseignement direct.
- Menguirè M'Edang le reçut de Ebang Elé Miteme ;
  et aussi par l'enseignement direct.
- Ebang Elé Miteme le reçut de Ondo Ngûû ;
  et aussi par l'enseignement direct.
- Ondo Ngûû le reçut de Essono Mvé ;
  et aussi par l'enseignement direct.
- Essono Mvé le reçut de Edou Emvôô ;
  et aussi par l'enseignement direct.
- Edou Emvôô le reçut de Bitom bi Zo'o ;
  et aussi par l'enseignement direct.
- Bitom bi Zo'o le reçut de Ndong Mekuigne ;
  et aussi par l'enseignement direct.
- Ndong Mekuigne le reçut de Ndzèè Zo'o ;

[1] Nous avons simplement remplacé l'expression Fang : ye Ka'a ntbezang par sa signification en français : et aussi par l'enseignement direct.

et aussi par l'enseignement direct.
- Ndzèè Zo'o le reçut de Minega Nkü ;
  et aussi par l'enseignement direct.
- Minega Nkü le reçut de Oyono Ada Ngone ;
  et aussi par l'enseignement direct.
- Oyono Ada Ngone, essia be bom mvett, a v'anyong mvett be Me Kobegue :
  Oyono Ada Ngone, le Père des joueurs de mvett, reçut le mvett de « Je parle ».
- Me kobegue ényе a v 'akobe :;
  c'est « Je parle » (le Verbe) qui parla ;
- Me Kobegue é nye a v'adzo medzo ;
  c'est « Je parle » qui dit la parole.
- Me kogebue é nye a v'ave Oyono Ada medzo me ngoun, medzo m'Oyeng ô'ômos.
  C'est « Je parle » (le Verbe) qui offrit à Oyono Ada la Parole sacrée, la Parole mvett en plein jour.

Oyono Ada Ngone est, chez les Fang, l'homme qui entendit premièrement la voix du Verbe. Et le Verbe s'appelait Eyô ou Au-dessus. Au-dessus de toutes choses.

Au temps où vécut Oyono Ada Ngone les Fang connaissaient déjà l'utilisation du fer ou métal. Lorsqu'un grand Maître Mvett présente l'histoire des familles d'Engong ou peuple de fer, le peuple des Immortels, une phrase revient toujours :

– Endong abié Mekok, Mba abié Bikié, Meyé m'Ango Ekang a vane bié Aworsing.

« Endong a engendré les Rocs, Mba a engendré les fers (les Métaux), mais Meyé m'Ango Ekang a enfanté la Gangue.»

Cette assertion fait ressortir les traits caractéristiques de l'évolution des Fang, ou plus précisément des trois principales familles d'Engong :

a) La famille d'Endong Oyono qui symbolise la première étape du travail du fer : le roc, la pierre, l'enclume (pour la forge). Les membres mâles de cette famille personnifient la force, l'acharnement, le stoïcisme, la résistance aux combats : les Endong sont durs comme les Rocs.

b) La famille de Mba qui symbolise l'âge de la civilisation du fer ou de la connaissance et de l'usage des métaux. En termes guerriers les descendants de Mba Evine Ekang se

considèrent et sont considérés comme des irréductibles, des invincibles. Akoma Mba, patriarche et chef suprême d'Engong, fils aîné de Mba Evine Ekang, est le premier homme à avoir découvert le secret de l'immortalité.

c) La famille de Meyé m'Ango Ekang, surnommée la Gangue, est restée longtemps sans un guerrier de renom. Cette époque rappelle aussi la longue période que mit le Fang, avant ses migrations vers le Couchant, à rechercher les moyens d'utiliser le fer dans la fabrication des armes plus efficaces.

Alors que, jusque là, l'on se contentait de ramasser presqu'à fleur du sol des morceaux de terre ferrugineuse que l'on travaillait grossièrement au feu de bois après les avoir nettoyés à l'eau, obtenant ainsi des objets de forme grotesque mais utilisables, on découvrit des méthodes révolutionnaires pour le traitement du fer : le bas-fourneau pour la fonte du minerai extrait plus profondément, et la forge. Ce fut l'ère du rayonnement de la civilisation du fer.

Entre temps Meyé avait engendré Engouang Meyé, qui avait engendré Mfoulou Engouang et Eyegue Engouang. Naquit alors Ntoutoume Mfoulou qui, apprenant qu'il appartenait au clan de la Gangue, se battit en duel contre les Endong et les Mba. Ni vainqueur ni vaincu, il institua :

– « Endong a engendré les Rocs, Mba a engendré les Fers et Meyé m'Ango, lui, a produit les Marteaux pour briser les Rocs et assouplir les Fers ».

Nous sommes maintenant en pleine industrie du fer. C'est l'époque de la fabrication des armes plus meurtrières. Ntoutoume Mfoulou, devenu chef du clan Meyé, est connu pour sa fougue, son impétuosité, son ardeur au combat, son arrogant mépris du danger.

A la même époque naît dans le clan Endong un personnage rocambolesque, Angone Endong surnommé Angone Zok, Lutteur-Éléphant, Nkomo Téghé Bikié, Soufflet (de forge) Ramolisseur des métaux...

Comme nous le voyons, le travail du métal a donc déjà pris une importance cruciale dans la vie des Fang.

C'est la période où vont commencer les migrations vers l'Ouest, Nlô Dzop w'adzim (où le soleil s'éteint), le Couchant. Et c'est à la même époque que le Mvett, en tant qu'art total, va être révélé à Oyono Ada Ngone.

Qui était OYONO ADA NGONE ?

A Engong il y a une quatrième famille ou clan.

En effet Ekang Nna avait une fille qu'il ne maria pas car il voulait la garder libre à Engong. Elle s'appelait Okome Ekang.

On dit que Okome Ekang était tellement belle que les hommes et les esprits la convoitaient et se livraient à une concurrence effrénée pour se l'approprier. C'est pourquoi elle fut surnommée Ada Ngone, la plus belle des plus belles filles. Ce surnom se confondit avec son nom Okome Ekang et traversa maintes contrées d'Okü.

C'est alors que Zogo Bikükü, un homme puissant de la tribu Yemebett, se présenta à Engong pour demander à Ekang Nna la main d'Ada Ngone Ekang. Zogo Bikükü, nom signifiant Tumulte des Arachnides, était un homme singulier. On le surnommait Bifouga Zeeh, Barbe Ébouriffée, car il portait une longue barbe qu'il traînait derrière lui à des distances considérables. Comme il était un grand Chef, ses hommes, à chaque déplacement, la portaient, l'entretenant et la protégeant.

La main d'Ada Ngone lui fut poliment refusée, mais il entretint des rapports intimes avec elle. Alors Ada Ngone eut un premier fils Oyono Ada Ngone, puis un second fils Ebè Okome.

Ebè Okome se maria et eut beaucoup d'enfants parmi lesquels Bengone Ebè, Nkogue Ebè, Zeng Ebè, Beyo'o b'Ebè. Ils forment le plus petit clan d'Engong et habitent la cité Megneng me Mboong chez Bengone Ebè.

Oyono Ada Ngone ne se maria pas, mais aima la musique et la guerre. C'est à lui que fut révélé le Mvett et c'est pourquoi on l'appelle le Père des mélodies. Par la suite il abandonna Engong et vint auprès des hommes Fang pour leur apprendre le Mvett, la guerre et leur raconter l'histoire de la descendance d'Ekang Nna.

Oyono Ada Ngone était donc devenu un grand musicien et un fantastique Chef de guerre. Au combat il partait à l'avant de ses hommes qui le considéraient comme invulnérable tant il méprisait le danger. Grand, athlétique, regard insoutenable, voix mélodieuse mais énergique, peau presque blanche, endurant au possible, il personnifiait le type parfait

du Fang de l'époque. Au début d'une bataille, dit-on, il se mettait à gronder, le tonnerre éclatait, une pluie torrentielle se déclenchait en trombes tourbillonnantes aveuglant l'ennemi tandis que ses guerriers, nullement incommodés, se ruaient à l'attaque, décapitant tout sur leur passage. Les orages d'Oyono Ada emplissent les épopées Mvett. Ntoutoume Mfoulou porte ce surnom : Okos Mfoulou, l'Orage de Mfoulou, qui rappelle les ouragans d'Oyono Ada Ngone.

Mais Oyono Ada était également et surtout un homme de foi. Avant chaque combat, affirme le Mvett, il disparaissait au fond d'une hutte ou dans un coin de forêt, ou montait sur une colline et là, dans le secret, il invoquait Tare Zame pour solliciter sa grâce et obtenir la victoire. On dit qu'il parlait avec Tare Zame[1] et suivait ses directives. Ainsi la victoire était toujours assurée.

En ce temps-là les Fang hésitaient encore sur la direction à suivre. Ils avaient quitté la région du grand Lac Atok Ening. Lac de la Vie qui est aussi large et profond qu'une mer. Ils commençaient à rejoindre le gros des populations alors massées à Nsak Bingouara, la Vallée de Bingouara, ce grand fleuve rejoint par plusieurs branches sortant du pays des lacs qui se dirigeait vers Okü, le Nord où, disait-on, il allait se perdre dans la Mer des fées, « Mang bekon be Bininga ». Dans le Mvett ce fleuve porte plusieurs noms/Bingouara, Biboulou (9 tranches), Bevuyeng (ami des étrangers : très poissonneux, ce qui permet aux pêcheurs riverains de bien accueillir leurs étrangers), etc...

Chaque tribu habitant un tronçon de son parcours lui donne naturellement son propre nom.

Dans cette vaste contrée alors peuplée de Fang, un groupe nommé Etone habitait à l'extrême Nord-Est, près du lac Elen. C'est le pays des montagnes Nkolvik qui font suite, venant du Levant « Mekui me Nlô Dzop » (Sortie du Soleil), à la chaîne des Monts Mekoa Me Ngono, les Pics qui surplombent, dont les sommets restent toute l'année dans les nuages. Les Etone demeuraient encore sceptiques quant à la nécessité d'abandonner leur terroir pour suivre l'ensemble des Fang qui émigraient. Est-ce pour les décider

---

[1] Père Dieu

à rejoindre le reste de leur race que Eyô parla le dialecte Etone à Oyono Ada Ngone ? Certains pensent que Oui !

A cette époque le peuple Fang en mouvement lorgnait bien plus vers le Nord que vers l'Ouest.

Un matin, sans avoir manifesté un quelconque malaise, Oyono Ada Ngone s'évanouit brusquement. On crut d'abord à l'effet d'une blessure reçue lors des derniers combats qu'il aurait cachée aux hommes, téméraire qu'il était. Mais l'examen minutieux de son corps ne révéla rien. Cependant son coeur battait normalement. On dut se résoudre à le transporter, inanimé, pendant plusieurs jours, lui prodiguant des soins, alors que certains le considéraient comme mort. C'est au cours de cet inexplicable « sommeil » que le miracle s'accomplit.

*
* *

Dans son coma Oyono Ada Ngone entra dans le néant. Il ne voyait rien, il n'y avait rien. Puis il entendit un nom : Eyô.

Eyô dit : Me Kobegue : Je parle.

– Me Kobegue Etone, Mebem, Nkolvick, Abandzik, Meko Mengone, Angalga, Nsa Bingouara. Kpwato bissou, Mfoulou Adzap, mendok, medzap, adzap mvéné. (voir plus haut)

– Ta : Voici :
  K'adegane Okü : Ne regardez pas vers le Nord (pour : n'allez pas au Nord).
– Degane Edoune Zok[1] Amvené Obame[2] .
– Regardez du côté de l'Ouest.
– Nlô Dzop w'adzim.
  Où s'éteint le soleil.
– Mimbou mi Tôlô.
  Aux années de Tôlô (Céphée).

---

[1] *Edoune Zok* : littéralement mort de l'éléphant. Cette expression signifie : découverte d'un éléphant mort de vieillesse. Semblable découverte dénote un pays d'abondance, donc de forêts riches où les éléphants vivent en paix jusqu'à leur vieillesse.

[2] *Amvené Obame* : Grand Chef qui a donné son nom à cette contrée : Edoune Zok chez Amvéné Obame. C'est dans le Mvett, l'Ouest.

– Bé'égane Tôlô
Suivez Cêphée.
– Ye ke kü kam afane nsak mang menen.
Jusqu'à la grande forêt au bord du grand océan.
– Ene medzap, mendok, mebem m'avoulane weigne :
C'est là-bas que croissent les arbres fruitiers medzap, mendok et aussi mebem (sing : abem : arbre réputé pour sa beauté).
– E Si dzenane a'alé :
C'est votre terre (c'est la terre que je vous donne).
– Mfoulou adzap, adzap mvéné :
Attention à cet adzap qui porte un trou à son tronc près du sol :
C'est un adzap de malheur.

ATAREGA : Le Commencement

Eyö dit :
– Ta : Atarega, a ne énga bôbane :
Voici : le commencement tel qu'il se fit.

Oyono Ada Ngone vit alors sortant du néant un oeuf de cuivre avec quatre faces. Quand nous disons « Oeuf de cuivre », nous voulons faire comprendre aux auditeurs Mvett et à nos lecteurs qu'il s'agit d'une petite boule aux couleurs or et cuivre (khong ngoss) de la forme et de la grosseur d'un oeuf. Les deux couleurs se répartissaient sur toute la surface de l'oeuf alternativement or et cuivre, quatre fois, donc : or, cuivre, or et cuivre. Tel fut Aki Ngoss, l'Oeuf de Cuivre, tel que Oyono Ada Ngone le vit. Il émettait une chaleur insupportable et une lumière d'une intensité aveuglante.
– K'afokbane, dit Eyô :
Ne temble pas.

Alors Aki Ngoss grossit démesurément comme une boule de caoutchouc qu'on gonfle, devint incandescent, explosa (ala'a) en d'infinies particules (megnoung) étincelantes et donna naissance à :
Mikour mi Aki ou Mikour Negnoung :
les Brouillards issus d'Aki Ngoss : Galaxies ;
Mikour mi Aki oeuvra et engendra
Biyem-Yema Mikour :

les Vides issus des Brouillards, Vides intergalactiques ;
Biyem-Yema oeuvra et engendra :
Dzop Biyem-Yema :
le Ciel issu de Biyem-Yema, des Vides ;
Dzop oeuvra et engendra :
Bikoko bi Dzop : les nébuleuses, constellations ;
Bikoko bi Dzop oeuvra et engendra :
Ngwa Bikoko : 1er Esprit
Ngwa oeuvra et engendra :
Mba Ngwa : 2e Esprit
Mba oeuvra et engendra :!
Zokomo Mba, le grand initiateur : 3e Esprit
Zokomo Mba oeuvra et engendra :
Mkwa Zokomo : 4e Esprit
Mkwa Zokomo oeuvra et engendra :
Mebeghe me Nkwa : 5e Esprit
Mebeghe me Nkwa oeuvra et engendra :
1-Zame Yo Megeche, Dieu d'En-Haut, de la terre, des hommes et du Souffle : 6e Esprit
2-Kare Mebeghe ou Nkwa Mebeghe, Dieu ascendant des Immortels ou Peuple d'Engong : 7e Esprit
3-Zong Mebeghe aux multiples attributions dont : Dieu de la répression contre les mauvais esprits 8e Esprit
Eyô dit :

– Zame Yo Mebeghe, voici le ciel, le soleil, la lune et la terre. Avec ton souffle tu mettras la vie sur terre. Tu créeras d'innombrables choses et d'innombrables êtres. Rends la terre belle, enviable, riche en toutes choses comme Aki Ngoss. C'est pourquoi on l'appellera Si Eyô, Terre, fille d'Eyô. Mais surtout crée Mot, l'homme, pour l'habiter. Crée aussi Mininga, la femme, pour que l'homme et elle procréent et peuplent la terre. Dote l'homme de volonté, de puissance et d'intelligence afin qu'il se place au-dessus de tous les autres êtres de la terre. Il recevra l'esprit du Ciel, Nsissim pour lui permettre de dominer la matière, megnoung, et le moment venu, de la quitter pour rejoindre sa demeure céleste.

Que l'homme discipline son intelligence pour ne pas en devenir le jouet. Elle lui est donnée pour qu'il sache que s'il est matière megnoung, il est surtout immatière, ndzang,

donc esprit, nsissim, par conséquent Immortel, Ka'awou. Mais l'homme, en tant qu'homme, n'est pas Dieu, Zame.

Eyô dit :

– Kare Mebeghe, tu créeras aussi ta descendance. Elle sera peu nombreuse, Tu feras aussi comme Zame.

Eyô dit :

– Zong Mebeghe, tu surveilleras les rusés et les malins qui rôdent de par le ndalamé[1]. L'Intelligence peut y créer d'innombrables entités vivantes et agissantes, beyem, jalouses, envieuses. La terre sera trop belle pour ne pas attirer l'attention. L'homme doté d'intelligence peut devenir le meilleur repaire de ces entités à son insu. Bien installées en lui, quelquefois avec sa complaisance, elles pourront le rendre déraisonnable, ambitieux, orgueilleux, cupide, égoïste, inhumain. Si tels cas se produisent, tu humilieras jusqu'à la lie ces entités avec ce ou ces hommes.

« Zame Mebeghe, Kare Mebeghe, Zong Mebeghe, nous sommes tous UN ».

Mebeghe me Mkwa avait également engendré un quatrième fils Ndong Mebeghe. C'est à lui qu'on attribue la procréation des hommes d'Okü ou les mortels.

Zame Yo Mebeghe oeuvra et créa l'homme. Il créa aussi la femme et l'offrit à l'homme. Il dota l'homme de volonté, de puissance et d'intelligence.

Zame dit à l'homme :

– Toi et ta descendance, vous vous appellerez Etone et habiterez ce pays nommé Abandzik Meko Mengone, Chaîne des Pics Rocheux.

Zame fit l'homme Noir. Il fit l'homme Blanc et leur assigna chacun son oekoumène.

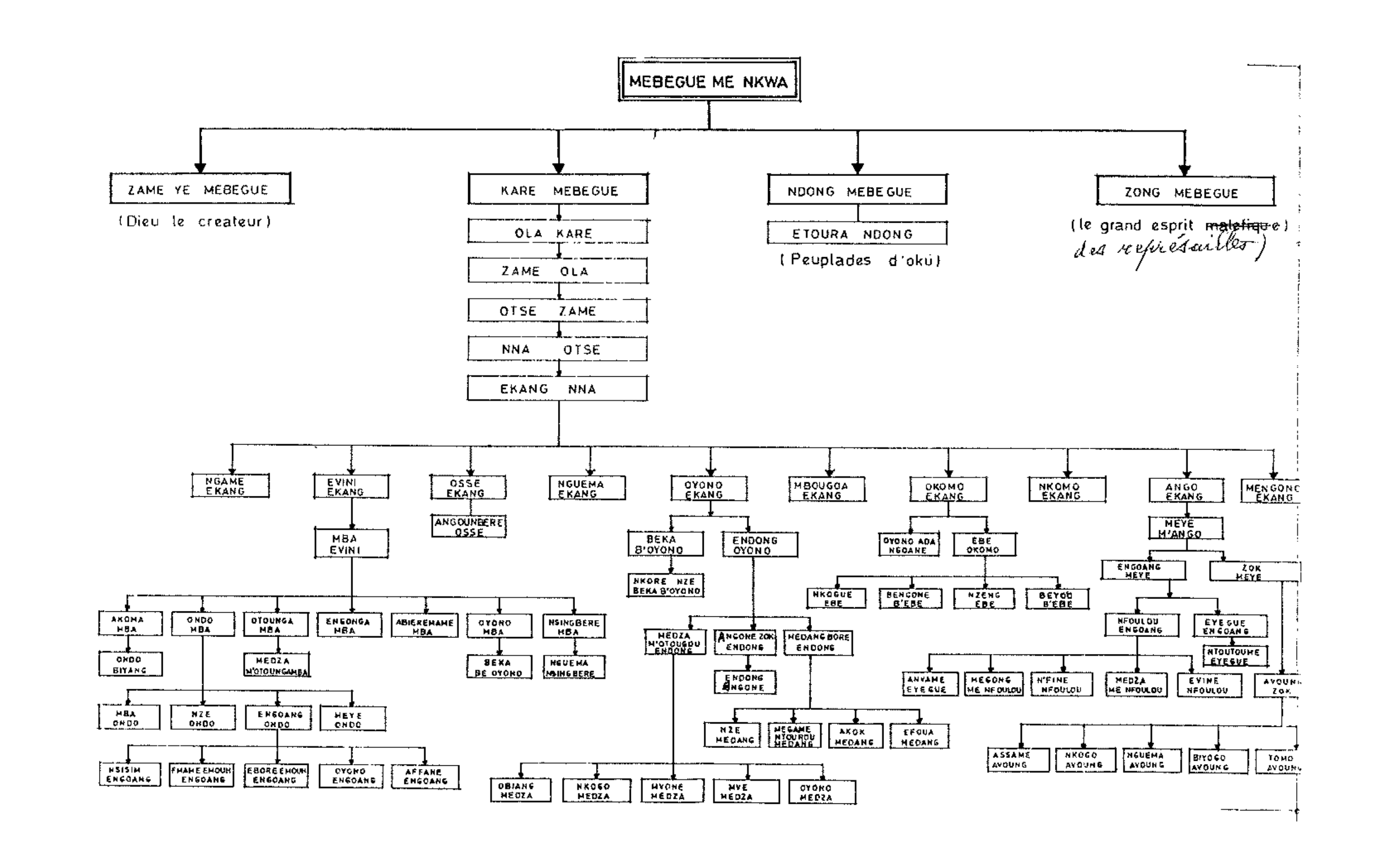
Ainsi les premiers Fang furent des Etone.

Zame créa toutes sortes d'animaux, toutes sortes de poissons, toutes sortes d'oiseaux et toutes les choses que porte la terre. Il rendit la terre belle avec de beaux paysages. Y a-t-il dans Ndalamè, l'Immensité incommensurable, une autre terre aussi belle que la terre des hommes ? Seul Celui qui Est le sait.

Zame souffla et la vie se répandit sur toute la terre. Zame fit comme Eyô lui avait dit.

---

[1] Ndalamé : l'Espace Infini, le Cosmos.


MEBEGUE ME NKWA
ZAME YE MEBEGUE
(Dieu le createur)
KARE MEBEGUE
OLA KARE
ZAME OLA
OTSE ZAME
NNA OTSE
EKANG NNA
NDONG MEBEGUE
ETOURA NDONG
(Peuplades d'okü)
ZONG MEBEGUE
(le grand esprit maléfique des représailles)
NGAME EKANG
EVINI EKANG
MBA EVINI
OSSE EKANG
ANGOUNBERE OSSE
NGUEMA EKANG
OYONO EKANG
BEKA B'OYONO
NKORE NZE BEKA B'OYONO
ENDONG OYONO
MBOUGOA EKANG
OKOMO EKANG
OYONO ADA NGOANE
EBE OKOMO
NKOMO EKANG
ANGO EKANG
MEYE M'ANGO
MENGONG EKANG
AKOMA MBA
ONDO BIYANG
ONDO MBA
OTOUNGA MBA
MEDZA M'OTOUNGAMBA
ENGONGA MBA
ABIEREMAME MBA
OYONO MBA
BEKA BE OYONO
NSINGBERE MBA
NGUEMA NSINGBERE
MBA ONDO
NZE ONDO
ENGOANG ONDO
MEYE ONDO
NSISIM ENGOANG
FMAME EMOUH ENGOANG
EBORE EMOUH ENGOANG
OYONO ENGOANG
AFFANE ENGOANG
MEDZA M'OTOUGOU ENDONG
ANGONE ZOK ENDONG
ENDONG ANGONE
MEDANG BORE ENDONG
NZE MEDANG
MEGAME NTOUROU MEDANG
AKOK MEDANG
EFOUA MEDANG
OBIANG MEDZA
NKOGO MEDZA
MYONE MEDZA
MVE MEDZA
OYONO MEDZA
NKOGUE EBE
BENGONE B'EBE
NZENG EBE
BEYOO B'EBE
ENGOANG MEYE
ZOK MEYE
NFOULOU ENGOANG
EYEGUE ENGOANG
NTOUTOUME EYEGUE
ANVAME EYEGUE
MEGONG ME NFOULOU
N'FINE NFOULOU
MEDZA ME NFOULOU
EVINE NFOULOU
AVOUNG ZOK
ASSAME AVOUNG
NKOGO AVOUNG
NGUEMA AVOUNG
BIYOGO AVOUNG
TOMO AVOUNG

Kare Mebeghe oeuvra et créa :
Ola Kare
Ola Kare engendra Zame Ola :
Zame Ola engendra Otsé Zame
Otsé Zame engendra Nna Otsê :
Nna Otsê engendra Ekang Nna.
Ekang Nna engendra :
1° Evine Ekang
2° Oyono Ekang
3° Ango Ekang (on appelle aussi son fils Meyé m'Ango : Meyé m'Ekang)
4° Ossé Ekang
5° Okome Ekang (fille).

Les descendants de ces cinq fils et fille d'Ekang Nna forment le peuple d'Engong Zok Mebeghe me Mba ou les Immortels. (voir tableau)

Oyono Ada Ngone dit :

– J'ai vu et entendu. Si le peuple me demande qui tu es, que lui répondrai-je ?

Eyô répondit :

– Mon nom demeurera secret[1] au profane. Il se transmettra d'initié mvett à initié mvett jusqu'à ce que j'autorise sa connaissance au peuple. Le nom de Zame Yo Mebeghe demeurera sacré. Voici ce que tu feras. Quand ton élève mvett parviendra à la maîtrise de l'art, tu lui apprendras ceci :

---

[1] *Eyô* : Père Zuê Nguéma le révêla pour la première fois devant une assitance nombreuse et en présence d'un Blanc, Mr Herbert Pepper, ethno-musicologue de l'ORSTOM, au village Anguia à Oyem, le 12 octobre 1960. Puis il donna des explications sommaires sur Eyô et le Commencement. Mais auparavant il avait hésité et, me clignant de l'œil, m'avait demandê : « Ye me dzo, » « Dois-je dire ? » A quoi j'avais répondu : « Avitsang ! » « Un peu ! ». Mr H. Pepper enregistra ce passage qui ne parut pas dans son livre : « Un Mvett de Zuê Nguêma » (Armand Colin 1972). Dans mon premier Tome du Mvett (Présence Africaine 1970) j'évitai de faire mention de Eyô. Dans le 2e Tome, je le mentionnai mais ne l'expliquai pas.

C'est le professeur Nguéma Obam Paulin qui transcrivit et reproduisit l'enregistrement de Pepper dans son livre « Aspects de la religion Fang ».

Mais c'est depuis octobre 1960, que Tare Zuê révêla le nom de Eyô au peuple. Aujourd'hui encore il est très peu connu.

« Eyô e nye a ne ayô :
Eyô, c'est lui qui est au-dessus (de toutes choses)[1] ;
Eyô e nye a ne ozang :
Eyô, c'est lui qui est au centre (de toutes choses)
Eyô e nye ang'ayo :
Eyô, c'est lui qui a vomi (toutes choses - fait sortir de lui-même toutes choses)
Eyô âng'ayô a ne viô :
Eyô s'est alors multiplié comme les champignons.
Eyô â ng'ayô biom bise biyola :
Eyô donna le nom à toutes choses.
Eyô a ne dzom'ase été :
Eyô est dans toute chose.
Dzom'ase éne Eyô été :
Toute chose est dans Eyô.
Eyô e nye a-ve :
Eyô, c'est lui qui donne (c'est Eyô qui donne)
Eyô e nye a-avê :
Eyô, c'est lui qui retire (c'est Eyô qui retire).
Eyô e nye â-adzô :
Eyô, c'est lui qui parle (c'est Eyô le Verbe).
Eyô e nye a-abô :
Eyô, c'est lui qui agit (c'est Eyô qui agit).
Eyô a tâ mvô esé :
Eyô voit toute ruse.
Eyô nyine ayuigne, ayuih !
Eyô, s'il décide de tuer, il tue (il anéantit).
Eyô nyine anihi, a-niih !
Eyô, s'il décide de sauver, il sauve (il fait vivre).
Evô a'abô a ne a'nyègue :
Eyô agit selon sa volonté (selon son bon plaisir).
Dzom' adzomo :
Aucune chose.
Mor'a moro :
Aucun humain.
Nsissim'a nsissim :

[1] En français on dira simplement : C'est Eyô qui est au-dessus de toutes choses.

C''est Eyô qui a vomi... etc...

Aucun esprit,
B'évayem a ne Eyô ané :
On ne peut savoir comment Eyô est.
Eyô e nye ané :
Eyô, c'est lui qui est (c'est Eyô qui est) »[1] .

Mort et résurrection d'Aki Ngoss

Oyono Ada Ngone dit :

– Pourquoi Aki Ngoss a-t-il éclaté ?

Eyô répondit :

– Ceci, tu pourras le raconter au peuple en jouant de ton mvett :

Au commencement Eyô est le seul à être. Il est seul. La vie, la lumière sont en lui. Il en jouit seul. Tout, autour de lui, est néant. Il n'y a pas de tam ou éyong (temps) ni d'évuigne ou lamé (espace), ni de megnoung (matière). Il est seul et seul. Mais il est. Il est hors de tam, de lamé et de megnoung. Tout se réduit à lui. Il se met à réfléchir. Il pense et, de sa seule intelligence (ossimann), trouve le mot vie. Donc il vit. Eyô est le seul à vivre, le seul à être. Il se dit : « Et si j'élargissais la vie. Jusqu'ici je ne vois qu'en moi-même et c'est très beau. Je jouis de la vie. Et si j'étendais la vie hors de moi, quoique rien ne peut être hors de moi puisque je suis vie. Je vais élargir la vie. Autrement dit je vais m'étendre ».

Eyô regarda en lui-même. Il se dit que l'opération allait être délicate. Il y avait en lui la Volonté (Ayiri, avang, bemâ), la Puissance (Eyini, ngul, fam), l'Intelligence (Ossimann, nkeeh, akeng) et la Connaissance (Ayem, Nyémann). Il regarda encore. Il y avait une féerie de couleurs. Il prit la couleur or (khong) et la couleur cuivre (ngoss), les mélangea, malaxa le tout et obtint une sorte de boule lumineuse semblable à un oeuf. Il l'appela Aki Ngoss Eyô (l'oeuf de cuivre d'Eyô).

Eyô réfléchit encore. Il prit l'Intelligence et l'enferma dans Aki Ngoss et dit à l'Intelligence :

---

[1] Un joueur de mvett demeuré dans sa tradition pure n'oserait jamais clamer ce texte.

– Sors de là par tes propres moyens.

L'intelligence œuvra et s'aperçut qu'elle ne pouvait point sortir d'elle-même de cet œuf. Elle dit :

– Je ne puis sortir.

Eyô demanda :

– Pourquoi ?

L'Intelligence dit :

– L'œuf est dur, épais et lourd. Il me manque la Volonté et la Puissance.

Eyô dit :

– Bon. Je t'envoie la volonté et la puissance. Revêts-toi des deux et sors de là.

L'Intelligence se satura de volonté, s'irradia de puissance, s'échauffa, fut portée au rouge feu aveuglant et du rouge feu aveuglant au blanc incandescent. La chaleur monta, monta encore. Aki Ngoss, ce globe de cuivre brillant, commença à s'échauffer, à se glonfler sous l'effet de la terrible chaleur. Et la chaleur montait toujours. Elle devint si intense qu'aucun feu, œuvre des hommes, ne peut atteindre une pareille température (ayông). N'y pouvant plus tenir, Aki Ngoss explosa. Ce fut la première explosion (ala'a ossua). L'ouragan (okos) de chaleur, de vapeurs et de particules (megnoung) brûlantes qui s'en dégagea se déchaîna et se répandit dans toutes les directions, se formant en brouillards étincelants (Mikour mi Aki : galaxies) et s'étirant dans ce qui allait devenir Lamé (le grand Espace) qui, à son tour, s'agrandit, s'évasa et devint Ndalamé (le lamé incommensurable, les espaces insondables, l'immensité infinie, le Cosmos).

Certains éclats[1] de l'œuf ne s'éteignirent point mais restèrent allumés pour éclairer le Ciel et l'Infini. Nous les voyons surtout la nuit. Ce sont les Atétègne ou les étoiles. Le soleil aussi est un gros éclat d'Aki Ngoss qui ne s'était pas éteint. L'éclat-Terre s'est éteint mais reste éclairé par le soleil et la lune.

---

1 Nous disons « éclats ». Il s'agit en réalité de grains poussiéreux (Megnoung) qui, à l'échelle humaine, sont fantastiquement gros comme la terre, la lune, le soleil, les étoiles, etc..., et ont une forme sphérique. C'est pourquoi les Maîtres Mvett affirment que, dans l'univers, tout est rond.

Ndalamé est infiniment illimité. Personne ne peut situer l'endroit où se trouvait Aki Ngoss quand il a éclaté. Où est le commencement ? Où est la fin ? Nul ne le sait.

*
* *

Mais Aki Ngoss avait éclaté. Aki Ngoss était mort. Aki Ngoss était mort après avoir engendré Mikour mi Aki également appelé Mikour Megnoung (Brouillards[1] de Matière - galaxies) qui se confondent avec Ndalamé Aki ou cosmos. L'expression Mikour Megnoung est aussi le nom qui désigne dans le Mvett la vaste étendue des terres peuplées d'innombrables tribus d'Okü (Nord) : Mikour Megnoung n'Ekobeigne (ékop-mbeigne) : peau et anneau de tambour.

Eyô dit :

– Aki Ngoss est mort en engendrant Ndalamé. Et Ndalamé est formé de tam (temps), de lamé (espace) et de megnoung (matière). Ce sont là des choses qui sont sorties de la mort d'Aki Ngoss. La matière megnoung se déplacee dans lamé-espace dure dans tam - temps et meurt tout comme Aki Ngoss. Tout ce qui est matière est destructible, périssable. Mais Aki Ngoss, la mère de toutes ces choses, doit revenir à son état initial, originel ».

Eyô prit Nyêmann, la Connaissance et dit :

– Fais revivre et revenir Aki Ngoss hors du temps - tam, de l'espace - lamé et de la matière - megnoung ».

Nyémann - Connaissance s'emplit de souffle - mvebé, l'expira dans l'espace, l'aspira de nouveau et se mua en lumière (mfeigne). Aki Ngoss retrouva sa forme initiale, son état originel, puis devint Nyiéma (Félicité). C'est ce lieu, Nyiéma, que les Fang appellent « Edzô » et les Blancs « Paradis ». C'est là où il ne manque rien et où l'on n'a besoin de rien car tout est en soi et l'on est, soi-même, tout ce qu'on peut désirer.

---

[1] L'un de ces brouillards appelé par les Fang « Ndzong be Kouma » - le chemin des Riches - est très visible par nuit sans nuage au Nord-Gabon pendant les mois d'avril/mai entre 21 h et minuit, et septembre/octobre entre 2 h et 4 h du matin. Les Blancs le nomment « la Voie Lactée ».

Le mot nyiéma signifie grâce. S'il désigne un lieu, ce lieu devient Félicité. Alors on l'appelle « Meboura » ou Surabondance (de grâce).

Rien n'échappe à Eyô dans l'immensité de l'univers. Eyô se situe hors du temps et de l'espace. Pour atteindre un endroit, si éloigné dans l'espace et le temps soit-il selon l'imagination et les procédés de mesure des hommes, Eyô ne se déplace pas. Il n'a pas besoin de se déplacer puisqu'il n'a ni temps à mettre ni distance à franchir pour l'atteindre. Pour Eyô tout est au même point, au même endroit, c'est-à-dire en lui-même. Là où se trouve Aki Ngoss, au Nyiéma - Meboura, où la Vie est Fraîcheur, Félicitié, Lumière et où l'on ne meurt pas.

*
* *

Eyô regarda Ndalamé qui continuait à s'étendre d'infini en infini sous l'action de l'intelligence. Jusqu'où ira-t-elle, se demanda-t-il ? Eyô appela l'intelligence et dit :

– Où mènes-tu Ndalamé ?

L'intelligence répondit :

– Jusqu'au « Ke Fe Yemé », au Grand Inconnu.

Eyô dit :

– Ce travail me paraît bien aléatoire car j'ai institué la mort dans Lamé. Tout ce qui est sorti d'Aki Ngoss, tout ce qui est megnoung - matière - mourra un temps ou l'autre. Mais, si ce qui est matière est doté d'intelligence, de volonté et de puissance, autrement dit d'Esprit, cela peut, par des procédés appropriés, entrer dans l'immatière et accéder à l'immortalité. Tout comme Aki Ngoss.

Tout ce qui est matière a un commencement et une fin. Et la fin de Ndalamé, c'est encore moi Eyô. Ke Fe Yemé, le Grand Inconnu, c'est moi Eyô.

*
* *

En créant Aki Ngoss, Eyô fit la démesure. Et créa aussi la matière (megnoung). Lorsque Aki Ngoss éclata, donnant naissance à Lamé (espace), et que Lamé s'étendit devenant

Ndalamé (infiniment grand), Eyô fit la Différence (Nkanané). Dans l'immensité il fit apparaître d'autres formes de vie. Ainsi les ténèbres alternèrent avec la lumière, le laid avec le beau, la nuit avec le jour, le dur avec le tendre, le saisissable avec l'insaisissable, le non avec le oui, le mal avec le bien, la mort avec la vie.

Et pour que l'homme puisse donner un sens à sa vie sur terre, Zame Yo Mebeghe, dans ce monde de dualités et de contradictions, ajouta le discernement aux vertus qu'il lui avait déjà accordées. L'homme comprit alors qu'il n'était pas seulement de chair, de matière, qu'il avait un esprit, qu'il était surtout immatière, Esprit.

Mais à cause de la chair, de la matière, la voie le ramenant dans son état initial, dans sa nature véritable, dans son habitation de lumière originelle, lui fut cachée.

C'est pour la retrouver, cette voie salvatrice, que l'homme se livre consciemment, et surtout inconsciemment, à tant de combats en ce monde, combats qui perdent progressivement leur sens premier et noble pour s'enliser dans ce vaste champ de bataille dans la matière qu'est devenue la terre. Au lieu de diriger le combat à l'intérieur de soi où règnent la volonté, la puissance et l'intelligence afin de les canaliser et les forcer à ouvrir la porte qui donne accès à l'immortalité, l'homme se disperse et se perd à l'extérieur de lui-même. Nul ne comprend plus, ne cherche plus à comprendre, semble-t-il, la véritable signification de ces affrontements désignés aujourd'hui pudiquement par l'honorable vocable de développement.

Développement en tous genres, développements tous azimuts, développement effréné où la misère le dispute aux accaparements, développement anti-développement générateur d'égoïsmes, de vicissitudes, de racismes, d'inhumanité. Développement orgueilleux, anarchique et inégal aux conséquences désastreuses sur l'environnement.

*
* *

Cette connaissance de l'Univers, je l'ai reçue, voilà quatre décennies et par enseignement direct, de mon Maître Père Zue-Nguema, qui la détenait lui-même exactement de la

même manière des Maîtres qui l'avaient précédé selon la généalogie des Conteurs de Mvett rappelée plus haut[1].

Ainsi le peuple Fang est dépositaire de cette science depuis des millénaires transmise de génération en génération par la tradition.

Que dire de la science moderne ?

Longtemps considérée comme étant l'apanage du monde occidental, elle a été souvent identifiée comme critère et mesure de l'Érudition et partant de la civilisation.

Il y a à peine quelques siècles, elle vient de permettre aux peuples concernés de s'affranchir de la conception géocentrique de l'Univers.

Grâce aux progrès de l'Astronomie le monde occidental accède à la perception d'un Univers comprenant plusieurs systèmes solaires et galaxies.

Ce n'est qu'en 1929 que l'astronome américain Edwin Hubble donne une vision plus conforme du Cosmos et découvre l'expansion de l'Univers. Deux années plus tard, en 1931, l'Abbé Georges Le Maître exploite la même découverte, cette fois à rebours du temps, et postule qu'il a pu exister un instant originel où tout l'Univers était concentré en une même entité, un « Oeuf cosmique ».

Fortuitement Arno Penzias et Robert Wilson découvrent que cet oeuf a pu éclater il y a 15 milliards d'années. C'était en 1965.

Ainsi donc, voilà seulement deux décennies que la Science Moderne rejoint enfin la connaissance Fang qui sait depuis toujours, que Aki Ngoss a explosé et est en phase d'expansion.

Cette connaissance de la Tradition Fang intègre parfaitement les idées qui agitent fébrilement aujourd'hui les milieux scientifiques s'agissant notamment de la cosmologie en devenir, au risque de remettre en cause et en profondeur les fondements de la Science Moderne.

L'Univers pluricosmique, l'existence des civilisations extraterrestres technologiquement plus avancés ne constituent aucune surprise pour l'Initié du Mvett.

Du reste le peuple d'Engong, loin d'être un mythe, est une réalité, une référence. Il a su conquérir les grandeurs essentielles d'Univers (Espace, Temps, Énergie...).

---

[1] Voir page 11, Généalogie des conteurs Mvett.

Le récit qui est conté dans les pages qui suivent, tout comme ceux qui l'ont précédé[1] , en constitue un témoignage éclatant à l'instar de la civilisation Ummite que l'homme de la Terre vient de découvrir à peine[2] .

A l'heure où triomphent sans partage dans la civilisation occidentale la primauté de la matière sur l'Esprit et le règne absolu de l'argent sur toute chose, le Mvett, dans son enseignement, privilégie les valeurs morales et les vertus spritiuelles dans l'accomplissement de l'homme et comme praxis des relations entre les Peuples et les Nations.

C'est également dans cet ordre de conviction que le Mvett sait qu'après la mort d'Aki Ngoss ce dernier ressuscitera.

Ainsi l'expansion de l'Univers sera suivi par un phénomène d'Implosion quand Eyo opèrera la grande Fusion.

*

* *

Mais revenons à Oyono Ada Ngone.

S'étant remis de son étrange coma, Oyono Ada Ngone fit comme il lui avait été dit. Avec l'instrument Mvett il se mit à raconter l'histoire et les épopées des hommes d'Engong, peuple de géants guerriers et immortels qui imprimèrent leur caractère belliqueux aux Fang, leur permettant de traverser le continent africain et d'atteindre leur habitat actuel sur le bord de l'Atlantique. Inutile de vous dire que cette traversée a été parsemée de combats sanglants car il fallait conquérir chaque lopin de terre jusqu'à l'Océan. Les tribus rencontrées ne cèdaient rien sans résistance.

Le récit dit que, sur leur chemin, ils se heurtèrent à un gigantesque Adzap qui leur barra le passage. Ce grand arbre avait un trou à la base du tronc : Mfoulou Adzap, Adzap mvéné.

Ils reconnurent l'avertissement qui leur avait été donné avant le départ. Après maintes palabres et cérémonies rituelles, ils passèrent à travers le trou.

---

1 Le Mvett, Tome I et II, même auteur (Présence Africaine) et ceux des autres Conteurs analphabètes et lettrés non cités ici.

2 Jean-Pierre Petit : Enquête sur des extra-terrestres qui sont déjà parmi nous ; le Mystère des Ummites (Editions Robert Laffont).

Ici il s'agit de grandes batailles qu'ils livrèrent aux tribus autochtones qui leur barraient le passage.

Enfin, après bien des péripéties, la Terre promise fut atteinte et les Fang se stabilisèrent sur leur aire géographique actuelle qui s'étend du Centre Cameroun à la vallée de l'Ogooué au Gabon, en passant par la Guinée Équatoriale et une partie du Nord-Ouest de la République du Congo.

L'instrument lui-même a une histoire et a subi bien des transformations. Pour ce, je vous renvoie à la page 44 du livre de Mr Daniel Assoumou Ndoutoume : « Du Mvett – Essai sur la dynastie Ekang Nna » - L'Harmattan.

*
* *

La musique, partie intégrante du Mvett
Mvett - Instrument : Description

De 1 m à 1,30 m de longueur environ. C'est un morceau de tige de palmier raphia séchée duquel on détache quatre lamelles sur le dos, sans les libérer entièrement aux deux extrêmités. Près de chaque extrêmité on place 4 anneaux en liane enserrant chacun une lamelle et coulissant sur la tige pour servir à l'accord de l'instrument. Chaque lamelle, préalablement travaillée au couteau pour être bien lisse, a ainsi un anneau à chacune de ses extrêmités. Au milieu de la tige est planté un chevalet en bois ayant quatre entailles à bonne hauteur pour supporter les lamelles. A l'opposé du chevalet sont attachées trois ou quatre calebasses évidées et séchées qui servent de caisse de résonnance. On obtient ainsi un instrument à 8 cordes aux sons différents selon une gamme assez compliquée.

De nos jours on remplace les lamelles de bambou par des fils de fer qui sont plus résistants - Voir photo.

Quelques définitions

Mbom-Mvett : C'est le joueur de l'instrument mvett. Désigne l'artiste-Conteur, lui-même instrumentaliste.
Mbii-Mvett : Instrumentaliste non conteur.

Ndzo-mvett : Diseur de mvett. Maître-artiste-mvett consommé.
Oyeng : Désignation poétique de l'instrument mvett. Vient du nom *neng-dzang*, branche du palmier raphia ou palmier bambou.
Singulier : Oyeng ; *pluriel* : aneng, ayeng ou mineng.
Mvett-Art total : Fusion de la parole avec la musique, la poésie, la littérature, la pédagogie, la psychologie, la philosophie, la sociologie, la cosmogonie, la spiritualité, en deux mots *Culture Fang*.

Relations entre le jour et l'instrument

L'instrument est déterminant dans cet art. Il est le point central autour duquel orbite tout le reste.

En effet quand on dit *mvett*, on pense immédiatement au joueur-artiste avec son intrument. Les deux sont indissociables. Il n'y a pas de joueur de mvett sans instrument. Par contre on voit souvent un *mbii-mvett*, un instrumentaliste mvett avec son instrument mais sans l'artiste-conteur. Il joue du mvett pour son propre plaisir ou pour charmer son entourage immédiat, cette musique étant très prisée. Il peut également servir d'instrumentaliste aux grands artistes qui, en pleine prestation, veulent être libres de leurs mouvements et pour ce faire lui cèdent ce rôle.

L'artiste-conteur mvett dit son récit sur un ton musical. La prééminence de la musique dans le mvett vient précisément du fait que cet art érige la parole-son en une véritable symphonie où tout chante : l'instrument, le joueur, le choeur, les auditeurs, le lieu de la séance, le village, les oiseaux, les rayons du soleil ou de la lune, les héros du récit, les péripéties des combats, les gestes de l'artiste, la danse, etc...

Lorsque le joueur est devenu un virtuose, il sait parfaitement interpréter à l'aide de son instrument des sketches considérés habituellement comme l'apanage d'autres instruments : balafons, tam-tam de bois à deux tons, arc-musical, tambour...

Pour l'artiste-mvett *l'instrument parle*. Il ravive la mémoire, facilite l'élocution, le précède dans la présentation des faits qu'il relate, fertilise l'imagination... C'est alors que

l'artiste pénètre dans l'illumination, fascine et subjugue son auditoire par son incroyable aisance. Tout le monde est transporté dans ce pays merveilleux où se déroulent les faits racontés et où le verbe surimagé du conteur révèle l'extraordinaire richesse de la langue Fang classique. Nous sommes ici au centre de l'oralité où la langue est musique, la musique rythme et le rythme danse et vie, le tout se combinant en des contours indéterminables. Nous entrons dans la démesure où l'être se fond en vibrations cosmiques (beyini ou beyiri) et va à la rencontre du Verbe Originel et Créateur. Le Mvett se libère alors des contingences du monde matériel limité pour s'exprimer dans sa totalité. Dès lors l'art a surpassé l'écriture, a plongé dans la spiritualité pure, s'est ransformé en un nectar extatique bu à la Source Fondamentale, Absolue...

C'est le domaine où l'irrationnel se substitue au rationnel. En effet, en libérant le rythme et la danse, la musique écrase toutes les barrières, toutes les frontières : raciales, linguistiques, politiques, idéologiques, religieuses, dimensionnelles et temporelles.

Il n'est donc pas étonnant que le thème principal du Mvett est la lutte continuelle de l'homme, le Mortel, contre les forces visibles ou invisibles, proches ou lointaines de la nature pour la domestication de la vie, l'accès à la survie et l'acquisition de l'Immortalité. De même il n'est pas surprenant que les épopées mvett regorgent de combats à l'échelle du surhumain.

Dès lors revêt toute sa signification le conflit opposant l'homme, le Mortel, l'Imparfait, à l'Être Intérieur, l'Immortel, le Parfait. La musique transcende et sublime alors le geste, le mouvement du corps, les modulations de la voix, la violence et la férocité des combats et l'homme, devenu total, s'élève vers la Source, vers le royaume de la Puissance, de la Lumière, de la Perfection.

*
* *

Le présent ouvrage nous mènera du pays d'Engong aux peuplades d'Okü.

Un homme d'Engong, le terrible Angone Endong Oyono, Soufflet de forge Ramollisseur des métaux, Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, a décidé de construire un pont sur le grand fleuve Melole. Ce fleuve est large, très

large. Sa traversée équivaut à deux bonnes journées de marche à pied.

Or Melole constitue une frontière naturelle entre Okü, l'immense pays des Mortels et la contrée d'Engong, pays des Immortels.

Les hommes d'Okü auraient accueilli avec joie une telle entreprise si ledit pont n'était constitué, en guise de longrines et de traverses, de gigantesques pythons vivants !

Okü s'alarme, proteste et s'insurge.

Un homme, Obame Andome, dont on ignore le lieu d'initiation, originaire de la tribu Essighlessi, loin au Nord dans les confins d'Okü, prend la tête de l'insurrection et se dirige vers Melole, au Sud, pour détruire ce pont et rétablir la frontière naturelle.

Écoutons le Mvett !

Tsira Ndong Ndoutoume

CHAPITRE I

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est un dimanche !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Dois-je mourir pour le Mvett ?
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Tsira Ndong NDoutoume, fils de NDoutouome Medzo'o,
Dois-je mourir pour le Mvett ?
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
On demande à Tsira NDong :
Vas-tu mourir pour le Mvett ?
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Les hommes et les femmes demandent à Tsira NDong :
Vas-tu mourir pour le Mvett ?
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Je joue du Mvett !
Je chante le Mvett !
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Neveu des villages Endama et Abona,
Neveu de la tribu Essangui,
Dois-je mourir pour le Mvett ?

Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Fils des villages Engongome, Melène et Ebiane,
Fils de la tribu Yengüi,
Vais-je mourir pour le Mvett ?
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Les chiens aboient, les coqs chantent !
Vais-je mourir pour le Mvett ?
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Les cordes vibrent, les mélodies bercent,
Les oreilles s'enchantent !
Dois-je mourir pour le Mvett ?
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Pourquoi mourir pour le Mvett
Alors que le Mvett me vivifie ?
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Le mvett est Vie
Et la Vie est Mvett !
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Le Mvett est Vie
Et me sature de sa puissance !
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Puissance Mvett
N'est pas violence qui mène aux ténèbres !
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Puissance Mvett, puissance vivifiante
Qui élève jusqu'aux cimes de Lumière,
Jusqu'aux sommets de félicité !
O Puissance Mvett !
Hé ! Hé ! Hé !
Solitude !
Ô Puissance invincible !
Hé ! Hé ! Hé !

Solitude !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

OBAME ANDOME
Ses origines

Mindzi mi NDong : homme du village Nkoum Abang Mendzang, de la tribu Bekuègne, les Escargots, cousins germains de Bekugne, les Pygmées, épousa :

Andzang Eyime, fille d'Eyime Zolo Ella de la tribu Nkout, la tribu du Brouillard et eut d 'elle trois filles :

a) *Bella Mindzi*. On sait que Bella Mindzi mena à Nkoum Abang une vie assez capricieuse. Elle commit même un inceste avec un frère du village. De cet acte répréhensible naquit un beau garçon qu'on nomma Mborzok Bella Mindzi et qu'on surnomma Nsème Odzing Bella Mindzi[1] (le beau produit de l'inceste de Bella Mindzi). Mindzi mi Ndong maria ensuite Bella Mindzi à Mba Evine Ekang d'Engong et, pour débarrasser les esprits de sa tribu de la présence constante et gênante du péché de Bella, confia aussi Mborzok à son gendre.
Mba Evine remplaça alors les nom et surnom de Mborzok Bella par :

Akoma Mba, l'initié de Mba qui a reçu tout pouvoir à Engong Zok Mbeghe me Mba, l'éléphant porteur de Mba qui porte sur ses épaules les lourdes responsabilités de la descendance d'Ekang Nna. Au cours d'un rite magique à Engong, Mba Evine Ekang interdit au monde de se rappeler que son sang ne coulait pas dans les veines d'Akoma Mba. Plus tard il eut de Bella Mindzi d'autres enfants parmi lesquels Ondo Mba, père du Chef des armés d'Engong, Engouang Ondo...

b) *Okome Mindzi*. Ella Mezang, du village Messola Nkini, de la tribu Essighlessi à Mikour Megnoung n'Ekobègne, vint

---

[1] Littéralement : l'inceste a aimé Bella Mindzi. Voir Livre II, p. 97.

au village Nkoum Abang, dans la tribu Bekuègne et épousa Okome Mindzi avec une dot de barrettes de fer. Il eut d'elle un fils :

Andome Ella, le grand arbre d'Ella Mezang qui, grâce à son écorce traitée par la main des hommes, habille les peuples[1]. Andome Ella é tait si puissant qu'il paraissait invincible et immortel. Il ne se maria qu'après avoir atteint l'âge adulte et eut un seul enfant mâle :

Obame Andome. Nous le verrons plus loin.

c) *Esseng Mindzi*. Minko mi NDong de la tribu Yemenen située du côté d'Etone Abandzik Meko Mengone épousa Esseng Mindzi et eut d'elle un fils, Nzê Minko, l'homme qui connaît l'histoire de la descendance d'Ekang Nna au bout des doigts.

Ainsi tracée, la généalogie montre que Akoma Mba, fils de Bella Mindzi, Andome Ella, fils de Okome Mindzi, et Nzé Minko, fils de Esseng Mindzi, sont des cousins germains du côté maternel. En Fang on dit simplement qu'ils sont frères.

Dans la tribu Essighlessi, ayant atteint l'âge adulte, Andome Ella Mezang devint rapidement riche et puissant. Riche, il l'était de par un nombre impressionnant de femmes, d'enfants, surtout des filles, d'animaux domestiques, de plantations diverses et de marchandises de toutes sortes allant des pointes d'ivoire, des dots de barrettes de fer aux robes en peau de panthère. Puissant, il l'était de par une multitude de fétiches, de vampires et d'armes magiques. Alors il remplaça son père à la tête de la tribu Essighlessi.

La tribu Essighlessi était nombreuse. Elle s'étendait sur une immensité si démesurée qu'on disait que les Essighlessi se déversaient à l'extrême Nord, de l'autre côté de la terre, au point où celle-ci forme un versant vertigineux qui aboutit dans le grand vide conduisant on ne sait où. Pour cette raison on appelait cette tribu : Essighlessi ou Versant de la Terre. D'ailleurs les rumeurs les plus insolites et les plus incontrôlables ne couraient-elles pas sur l'existence des Essighlessi ? D'aucuns prétendaient qu'ils entretenaient un

---

[1] L'écorce d e l'arbre Andome servait à faire des pagnes chez les Fang.

commerce étroit avec un Esprit inconnu, chef des Esprits maraudeurs, qui leur prodiguait santé, prospérité et puissance. D'autres affirmaient que le secret de leur puissance se trouvait enfoui au fond du grand fleuve Biboulou qui les séparait des autres tribus de Mikour Megnoung n'Ekogègne et qui était si large, si profond, si houleux qu'il paraissait infranchissable. Un voile de mystères couvrait donc la tribu Essighlessi, située au bout du monde.

Andome Ella Mezang avait atteint la plénitude de sa puissance lorsqu'il apprit le retour à Engong de son cousin Akoma Mba qui revenait d'un important voyage.

De coutume les frères, cousins, beaux-frères ou tous autres parents rendent visite à l'un d'eux rentrant d'un long pèlerinage. Les circonstances étaient on ne peut plus favorables. Andome Ella se décida de se rendre à Engong.

Cette époque est aujourd'hui très reculée, perdue dans la nuit du temps. Akoma Mba venait à peine, de se doter de puissance guerrière en parachevant son initiation chez Nang Ndong, l'oncle maternel de Medza m'Otoughou[1], tandis que ce dernier choisissait la richesse. Engong, sous l'impulsion d'Akoma Mba, commençait à s'affirmer et à faire parler de lui. C'était la naissance d'une mystérieuse et belle époque. La notion d'homme puissant que Mba Evine Ekang avait concrétisée en se battant contre Nzok Menveme de la tribu Yessi[2], se précisait maintenant dans l'esprit des hommes encore inoffensifs et trop près de la nature. Seules quelques rares tribus privilégiées pouvaient se vanter de posséder un ou deux « hommes-puissants ».

Andome Ella Mezang réunit les anciens de la tribu Essighlessi et dit :

– Je pars à Engong saluer mon frère Akoma Mba qui rentre, dit-on, d'un grand voyage. Je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer mon frère Akoma, mais on dit qu'il est un grand homme chez lui. Que dois-je aller lui offrir ?

On se rappelle la longue caravane que le fils d'Ella Mezang emmena à Engong[3]. Mais avant de quitter définiti-

---

[1] Voir Tome II, p. 100, 101 et 102.

[2] Idem.

[3] Idem.

vement la tribu Essighlessi - car il ne devait jamais revenir de ce périple - il dit encore aux anciens :

– Je ne pars pas comme un aveugle. Bien que j'ignore la mentalité des tribus que je vais traverser et des hommes d'Engong, j'ai pris toutes mes précautions pour parer à toute éventualité. Si, malgré ma puissance, un accident devait m'arriver, sachez que Obame Andome, qui n'a encore que quatre grandes saisons sèches, est seul mon héritier, mon successeur. Veillez donc sur lui et ne révélez ce que je viens de vous dire que lorsqu'il sera en âge de diriger la tribu. Pendant mon absence, mon frère Edzang Ella Mezang commandera les Essighlessi.

On sait que Akoma Mba, après avoir reçu des mains d'Andome Ella toutes les richesses que celui-ci lui avait apportées, se crut humilié par tant de largesses. Et pour sauver son honneur, il livra bataille à son frère d'Okü sur le chemin du retour. Le combat dura plusieurs jours et Akoma ne parvint à bout d'Andome Ella que grâce au concours de Medang Endong Oyono. Ce dernier se battait comme une mère panthère, perché sur les branches d'un grand arbre Oveng d'où il rebondissait sur sa proie, lui assénant d'impitoyables coups, tant et si bien qu'il finit par décapiter le fils d'Ella Mezang et emporta sa tête à Engong. Mais avant de quitter le champ de bataille, Akoma Mba fit jurer à Medang Endong de ne jamais raconter à quiconque qu'il était le véritable vainqueur d'Andome Ella. Aujourd'hui encore l'on croit toujours qu'Andome Ella Mezang est mort de la main d'Akoma Mba.

Dès qu'elle apprit l'effroyable nouvelle, la tribu Essighlessi sombra dans un grand deuil.

Les rapports généalogiques d'Obame Andome s'établissent ainsi :

Mba Evine Ekang épouse :	Ella Mezang épouse :	Minko mi Ndong épouse :
Bella Mindzi qui enfante :	Okome Mindzi qui engendre :	Esseng Mindzi qui enfante :
Akoma Mba	Andome Ella	Nzê Minko
Ondo Mba qui engendre :	Obame Andome	Ondo Nzê
Engouang Ondo		

Établis ces rapports, je vous invite maintenant à me suivre

dans la tribu Essighlessi au Nord et à y vivre quelque temps en compagnie d'Obame Andome.

*
* *

Obame Andome avait grandi comme grandissent tous les enfants des grands villages et des hommes riches. Il avait été choyé dans son enfance par la multitude des veuves qu'avait laissées son père et que s'étaient partagé les hommes de Messola Nkini après sa mort tragique survenue au pays des Immortels.

Il avait grandi au milieu de hordes de bambins agités, sous des torrents de pluies que le ciel déversait en saisons sur le pays des Essighlessi qui ignorait la soif et la famine.

Il avait grandi dans la poussière des cours, lorsque le soleil ternissait la nature en saison sèche, assoiffait les rivières, poussait les femmes à la pêche dans les étangs et les hommes à la chasse dans la forêt craquelée et alanguie.

Il avait grandi au rythme des tam-tams et des tambours, grelots aux pieds, dansant et chantant avec frénésie dans le feu de l'allégresse.

Le temps qui s 'écoulait lentement ne cessait de modeler son corps à l'image de celui de son père, l'allongeant, l'élargissant. De lune en lune, de saison sèche en saison sèche, ce corps prenait des proportions redoutables.

Obame Andome était devenu un homme. Et quel homme ! Il ressemblait à Andome Ella Mezang comme deux coccinelles. Tout comme son défunt père il avait une tête volumineuse, des yeux perçants, un nez écrasé, des cheveux abondants, un cou annelé, des épaules larges donnant naissance à des bras longs, lourds, nerveux, une poitrine noire de poils, des cuisses épaisses terminées par des jambes arquées et puissantes. Sa démarche avait la souplesse d'un félin et sa voix le timbre d'un grelot métallique. Tout le monde disait que le sang d'Andome Ella ne s'était pas coagulé dans les veines de son fils, que celui-ci n'était que la fidèle réplique de celui-là, que la seule différence entre eux résidait dans les élans fougueux du fils, trait de caractère inconnu du père au flegme légendaire.

*
* *

Obame Andome n'avait pas été initié selon les règles habituelles. Avant de s'en aller à Engong, Andome Ella avait exigé des anciens de ne jamais faire subir à son fils les rites de l'initiation. A l'air ahuri de ses pairs, il avait simplement répondu : « Il est déjà initié ! » Cependant nul parmi les connaisseurs Essighlessi ne se rappelait avoir participé à cette initiation. Mais personne n'osait contredire le fils d'Ella Mezang. Le mystère le plus complet planait donc sur la puissance d'Obame Andome et inspirait aux Essighlessi crainte et méfiance. N'était-ce pas la première fois qu'une grande tribu allait avoir à sa tête un homme dont les anciens ignoraient tout ? Or les anciens sont le modérateur des fougues et foudres de tout chef, eux qui détiennent les secrets de la discipline sacrée ! A qui Obame Andome accorderait-il sa confiance s'il parvenait à savoir qu'il n'était que superficiellement connu des maîtres initiés et qu'aucun d'eux n'était en droit de lui dicter sa volonté ? Et comment s'imposer à un tel personnage et s'en faire obéir ? Cette situation jetait le doute et la confusion dans les esprits. Andome Ella Mezang aurait-il perdu la raison ? Ou simplement désirait-il précipiter la tribu Essighlessi dans le chaos au cas - improbable bien sûr, étant donnée sa surpuissance - où il ne reviendrait pas d'Engong ? Mais si cette dernière hypothèse s'avérait juste, pensait-il que les Essighlessi étaient naïfs au point de se laisser conduire par un jeune homme prétendu initié mais dont les grands magiciens de la tribu ne savaient rien ? La solution du problème paraissait simple : si Andome Ella ne revenait pas d'Engong, Obame Andome serait de gré ou de force soumis à l'initiation par les anciens avant de lui passer le pouvoir sur les Essighlessi.

Maintenant le temps de remettre ce pouvoir entre les mains d'Obame Andome était arrivé. Une nuit, Edzang Ella, le frère d'Andome Ella, réunit les magiciens et leur dit :

– Il y a bien longtemps que mon frère est mort à Engong. Son fils Obame Andome est maintenant un homme. Je dois

exécuter les dernières volontés de mon frère. Je vous remets donc le chasse-mouches, emblème du pouvoir chez les Essighlessi, afin que vous le remettiez à votre tour à Obame Andome.

Et il posa le chasse-mouches sur les cuisses d'Akoga Feb Owono, le plus ancien des initiés. Celui-ci se leva et dit :

– Tu fais bien, Edzang Ella, d'obéir ainsi aux dernières recommandations de ton défunt frère que nous regrettons tous. Nul ici ne peut trouver à redire à ton geste si noble. Mais nous sommes tous préoccupés par le cas d'Obame Andome. Quelqu'un parmi nous pourraît-il affirmer avoiri assisté à son initiation ?

Les magiciens secouèrent négativement la tête. Akoga poursuivit :

– Puisqu'il en est ainsi je conclus en précisant qu'Obame Andome n'a jamais été initié, sinon nous le saurions tous. Son père nous a simplement bernés. Dans quelle intention ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'Obame Andome n'a jamais été initié. Il va maintenant l'être puisqu'il doit devenir le chef de la tribu. Vous me direz que nous aurions dû le faire plus tôt vu son âge avancé déjà, mais il nous est actuellement impossible d'agir autrement. Nous y sommes contraints et nous allons procéder à cette initiation. Naturellement, comme Obame Andome est maintenant homme, cette cérémonie va s'opérer au plus haut niveau, c'est-à-dire au niveau des sept plus grands magiciens de la tribu Essighlessi. Les autres initiés se feront représenter par leurs hiboux. Bien entendu tout le monde prendra part au repas sacré lors de la clôture de l'initiation. Nous commencerons dans la nuit de demain. Edzang Ella, tu sais ce que tu as à faire n'est-ce pas ?

– Naturellement, répondit l'intéressé.

– Dans ces conditions il ne nous reste plus qu'à nous séparer ; rendez-vous ici demain soir, termina Akoga Feb Owono.

Les magiciens se transformèrent qui en hiboux, qui en chauves-souris et rejoignirent en froufroutant chacun son village.

On était au beau milieu de la saison des pluies où le soleil, quand il ne se dissimule pas derrière d'épais nuages courroucés d'où s'échappent habituellement de formidables trombes d'eau, brille d'un éclat insoutenable.

Ce matin-là, le soleil était justement de bonne humeur. Un jour radieux s'épanouissait sur le pays des Essighlessi. La lumière distribuait la joie à profusion : dans les arrières-cours les poules célébraient leur bonheur à grands coups de bec et de griffes sur les tas d'immondices en caquetant ; chez les mange-mil des concerts ininterrompus animaient le feuillage des palmiers ; les rires des femmes bien réveillées et le bruit des ustensiles ménagers se confondaient dans les cases d'où filtrait à travers le toit de paille un imperceptible voile de fumée ; d'innombrables marmots s'égayaient dans la poussière des cours ; coincées entre les lèvres des hommes assis dans les corps-de-garde, les pipes avaient retrouvé leur usage. Des conversations roulaient d'un sujet à l'autre et ne tarissaient point : on parlait mariages, on parlait plantations, on parlait chasses... jusqu'au moment où l'on se décidait finalement à reprendre ses occupations de la journée.

Pendant ce temps la bonne humeur du soleil change, devient pesante. Elle se dilue maintenant en une sorte de vapeur torride, suffocante. Les poules se réfugient à l'ombre des vérandas ou des bananiers, des bambins agiles sautent du pont de longrines et plongent à grand bruit dans les eaux tumultueuses et bienfaisantes d'une rivère.

La chaleur monte, se déverse sur vos épaules, alourdit les êtres et les choses. La réverbération s'intensifie. Aucun nuage n'ose affronter les rayons tranchants d'un soleil aussi agressif.

A l'agitation du matin succède le calme déprimant du milieu du jour. Plus de vent. L'immobilité s'est emparé des arbres et des hommes.

Puis le temps passe. Comme à regret le soleil a franchi l'endroit le plus élevé du ciel et descend maintenant le versant opposé. Sa colère diminue. La vie renaît, la nature s'ébroue à nouveau. Les ombres s'allongent. L'air fraîchit. Les cases rivalisent d'élégance en se coiffant de magnifiques huppes de fumée bleue. Le soleil a disparu. Peu à peu l'ombre s'épaissit. Bientôt un calme d'un tout autre genre planera sur les villages.

Lorsque se sont closes les portes et que commencent à chanter les hiboux sur les avocatiers et les palmiers, Edzang Ella, de son sifflet magique, pousse un long ululement. De

tous les villages de la tribu Essighlessi volent les initiés qui viennent s'abattre dans la cour de Messola Nkini. Edzang Ella fait un signe. Tous se dirigent sur la rive du grand fleuve Biboulou et s'assemblent à l'endroit où un bras de forêt forme une presqu'île.

Edzang Ella plante en terre une corne d'antilope emplie de cire noire et dit :

– Nous voici au rendez-vous. Les sept plus grands initiateurs « bekom »[1] vont s'occuper de la cérémonie. Les hiboux des non-participants au rite n'ont qu'à se percher sur les arbres et animer la manifestation de leurs chants ésotériques. Comme vous le constatez, Obame Andome n'est pas ici. Je ne lui ai rien dit et je suppose qu'il ignore totalement ce que nous sommes en train de faire. Je ne vous cache pas que cet homme m'effraie quelque peu, bien qu'il ne soit encore qu'un « ébinn »[2] - Akoga Feb Owono, à toi la parole.

– Bien, acquiesça le grand Maître. Tout d'abord, en raison des circonstances toutes particulières de cette cérémonie, je préconise seulement le repas sacré auquel Obame Andome prendra part. Avons-nous tout ce qu'il faut pour ce repas ?

– Bien sûr, répondirent plusieurs magiciens qui se mirent à ouvrir leurs sachets de cuir d'où ils sortaient des gris-gris de toutes sortes qu'ils jetaient dans une énorme marmite contenant déjà de la cervelle de mouton, un bec et des serres d'aigle, des crocs de panthère, des éclats d'ivoire, des ailes déplumées de toucan, des herbes aromatiques diverses... Akoga Feb Owono compléta le tout par quelques fétiches indéfinissables. Deux solides gaillards placèrent la marmite sur un feu de bois et activèrent les flammes. Bientôt un bouillonnement se produisit. Une buée chaude se répandit dans l'air, excitant de son parfum piquant la nuque, la racine des mâchoires et les narines des hommes qui commencèrent à éternuer.

– Qu'on aille chercher Obame Andome, commanda Akoga Feb Owono.

– J'y vais, dit Seng Memvie, l'un des grands magiciens de cette Assemblée.

---

[1] *Sing.* : Akom du verbe àkom : arranger, préparer, former, enseigner, initier.

[2] *Ébinn* : ignorant, non initié.

Seng Memvie prit les airs et atterrit sur la véranda de la case d'Obame Andome. Il entra sans frapper. Obame Andome ne s'était pas encore endormi. Il se redressa sur un coude et le sommier de liane émit un gémissement sous le poids de l'homme. Il reconnut Seng Memvie, s'étonna de son entrée intempestive à un moment aussi indu et posa la question qui lui passait par la tête.

– Qu'y a-t-il, Seng Memvie ?

– On t'attend au bord du fleuve, Obame Andome. Akoga Feb Owono y a réuni les initiés car il est temps que tu connaisses les grands secrets de la vie.

– Ah bon ? Et bien, allons-y !

Obame Andome sauta vivement du lit, serra un pagne autour des reins à l'aide d'une ceinture en peau de crocodile. Un sabre pendait au côté. Il se coiffa d'un bonnet-panthère. Obame Andome ne portait jamais de gris-gris.

Ils sortirent de la case et cheminèrent lentement vers le fleuve. Le fils d'Andome Ella se demandait ce que voulait bien signifier cette convocation nocturne. Il savait que Akoga Feb Owono était un grand magicien qui ne devait pas ignorer que lui, Obame Andome, avait été initié avant sa naissance. Et s'ils l'ignoraient, tous ceux qui l'attendaient là-bas au bord du fleuve, c'est que la tribu Essighlessi avait perdu son plus grand magicien en la personne de son défunt père. Cette situation devenait intolérable ; il fallait la redresser sans tarder.

Les hiboux chantaient sur les arbres, de chaque côté de la piste, signe habituel des assises d'une réunion magique. Obame Andome sourit à ces oiseaux sinistres. Était-ce de ces pauvres ailés que les initiés Essighlessi espéraient tirer leur puissance ?

Chemin faisant, Seng Memvie et Obame Andome arrivèrent au milieu de la presqu'île. Le feu de bois éclairait les hommes assis tout autour. En apercevant Obame Andome, le visage d'Akoga Feb Owono s'illumina d'un large sourire. Il poussa vers lui le huitième escabeau resté vide, mais le fils d'Andome Ella se croisa les bras sur la poitrine et demeura debout.

– Avant toute chose, fit-il, dites-moi le pourquoi de cette séance et de ma présence ici.

– Très simple, répondit Akoga Feb Owono. Ton oncle Edzang Ella vient de remettre le chasse-mouches du pouvoir aux initiés afin qu'ils te revêtent des responsabilités de la tribu Esseighlessi. Pour ce faire, il te faut préalablement manger le mets-fétiche, puisqu'à notre connaissance tu n'as jamais été initié.

– Et je ne tiens pas à l'être, dit le fils d'Andome Ella. Remmettez-moi simplement ce chasse-mouches pour que je dirige les populations Essighlessi. Et si j'en crois les dires de ma mère, mon père, de son vivant, m'a interdit de glisser entre mes lèvres tout ce qui se rapporte au fétiche sous peine de défaillance morale, physique et de mort violente.

– Tu déraisonnes, Obame Andome, dit Akoga Feb Owono. Le Chef de la tribu Essighlessi doit être un homme-puissant ; or un homme puissant non initié, cela ne s'est jamais vu.

– Soit ! dit Obame Andome. Vas-y avec ton mets-fétiche !

Akoga Feb Owono plongea une grosse louche de bois dans la marmite et prononça les paroles rituelles :

– Aussi longtemps que tu vivras, toi Obame Andome, nul ne pourra te surpasser en puissance et en richesse. Tu seras le maître de la terre...

Puis il voulut verser une cuillerée de sauce dans la bouche ouverte d'Obame Andome qui attendait, les yeux fermés. Soudain, avant qu'elle ait touché les lèvres du prétendu non-initié, la louche explosa de concert avec la marmite, et le contenu gicla de tous côtés, brûlant le corps des magiciens, les aveuglant. Des hurlements de douleur s'échappaient des poitrines tandis que, sur les arbres, les hiboux se taisaient, étonnés. Obame Andome ouvrit les yeux avec un sourir ironique.

– Que se passe-t-il ? demanda milicieusement le fils d'Andome Ella.

– Va-t-en, éclata de colère Akoga Feb Owono. Prends le chasse-mouches et va-t-en.

– Ah ! éclata à son tour Obame Andome, mais de rire. Je croyais que je ne devais le prendre qu'après avoir avalé la sauce-fétiche ! De toute façon tu as commis deux erreurs. Premièrement il ne faut pas me considérer pour un homme qui vivra aussi longtemps que... Je vis et je vivrai. Deuxiè-

mement je n'ai aucune envie d'être le maître de la terre. Je suppose que la terre est grande, trop grande pour qu'un homme se permette l'ambition d'en devenir le maître. La sauce-fétiche s'est alors tournée contre vous-mêmes qui l'avez préparée. Maintenant vous êtes devenus aveugles. Je ne puis plus rien pour vous.

Il ramassa le chasse-mouches, prit la voie des airs et rentra dans sa case.

Le jour approchait. Les perdrix avaient lancé dans l'espace leurs premiers chants auxquels les coqs avaient répondu avec frénésie. Puis le calme était revenu, qui n'allait pas tarder à être à nouveau rompu. Les ténèbres se diluèrent graduellement, puis le ciel s'empourpra brusquement à l'est. Ce fut alors un vacarme assourdissant de tous les bruits qui saluaient la naissance du jour.

Obame Andome n'avait pas trouvé le sommeil du restant de la nuit. Six grands magiciens de la tribu Essighlessi venaient d'être frappés de cécité au cours d'un rite, le septième, son oncle Edzang Ella, ayant miraculeusement échappé au désastre. Que n'allait-on pas manquer de supposer ? Qu'il s'était arrangé avec son oncle pour éliminer les plus compétents des magiciens de la tribu de la haute scène de l'initiation ; que son ambition était de placer le peuple Essighlessi sous sa dévotion ; qu'il ne faisait que suivre les traces ayant conduit son père à la chute.

...Mais finalement il avait haussé les épaules. Que lui importait ce que pouvaient bien penser ces illuminés dont le premier souci était de se gorger de victuailles après un semblant de rite ? Et si son oncle avait échappé à l'éclaboussement de la sauce-fétiche, c'est qu'il était simplement plus prudent que les autres ! Devait-on le lui reprocher ? Reproche-t-on à quelqu'un d'être plus intelligent que les autres ? D'autre part, lui, Obame Andome, était déjà un homme. Ordinairement l'initiation qui consiste à insuffler richesse et puissance à un individu se fait dans son plus jeune âge, tandis que n'en tient pas compte celle destinée à donner à un peuple un homme monstre aux vues étroites mais aux ambitions démesurées. Sauf de rares exceptions, des hommes initiés dans leur maturité ont toujours été un danger pour leur tribu. Ils commencent par briller, puis

provoquent des cataclysmes et sombrent ensuite avec une importante partie de leur nation. On les appelle d'ailleurs en langage initié des étoiles filantes ou feu de paille. Or Obame Andome ne voulait pas être une étoile filante, mais une étoile fixe, une étoile dont la lumière ne s'éteint pas. C'est pourquoi ce fameux rite dans la presqu'île ne lui avait rien dit de bon et s'était terminé par une catastrophe chez les magiciens.

Dehors le jour s'affermissait. La forêt engloutissait les travailleurs. Les non-initiés et les femmes insouciantes, le cœur léger et la mine réjouie, vaquaient tranquillement à leurs besognes, dans cette heureuse ignorance qui dispense une innocence infantile et une paix perpétuelle. Avaient-ils, eux, à se préoccuper des élucubrations et des acrobaties incompréhensibles des magiciens ? Le soleil ne se levait-il pas tous les jours pour fortifier et entretenir les hommes, et la nuit, ne leur envoyait-il pas sa femme, la lune, pour éclairer leurs danses frénétiques ? Qui pouvait prétendre éteindre le soleil ou décrocher la lune ? Les hommes n'étaient que des hommes et, comme tels, devaient abandonner toute idée de superpuissance et n'accomplir que leurs devoirs d'hommes : travailler, manger, se réjouir, dormir... Pourquoi ne comprenaient-ils pas cela ? Pourquoi ne saisissaient-ils pas le chant du perroquet ?

Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet est là ! Le perroquet est là !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Ô perroquet, ouvre-nous ton ventre !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Perroquet, oiseau de brousse, oiseau de l'ancien
village, dis-nous ce que contient ton ventre !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !

Hé ! Hé ! Hé !
Perroquet rutilant, perroquet vert, perroquet
au plumage mulicolore !
Chante-nous ce que contient ton ventre !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Perroquet à la voix de vieux tambour,
Chante, chante, chante !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Je suis oiseau des forêts !
Je suis oiseau des plaines !
Je vais partout et je chante !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Je chante avec les oiseaux !
Je chante avec les hommes !
Je chante de ma voix de perroquet !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Qui comprendra mon chant ?
Qui saisira mes paroles ?
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
J'ai vu s'ouvrir les cases !
J'ai entendu des appels !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Les hommes sortent des cases !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Ils s'attellent à tout, à l'utile et à l'inutile !
Hé ! Hé ! Hé !

Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Et l'inutile qu'ils croient utile les oppose !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Chacun veut faire triompher sa logique !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
A se quereller affaire d'un instant,
A se réconcilier affaire de plusieurs lunes !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Leurs mains sont imbibées de sang frère
Et leurs poumons couvent la haine du semblable !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Leur bouche professe justice
Tandis que leurs mains frénétiques accaparent tout !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Du miel dans la bouche !
De l'amertume dans le cœur !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
La jalousie règne,
La corruption domine !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Au milieu de cette tourmente quelques intrépides
A la voix qu'on étouffe !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !

Peut-on étouffer la voix des intrépides !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
La voix des intrépides c'est la voix du perroquet !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !
Je suis oiseau des forêts !
Je suis oiseau des plaines !
Je vais partout et je chante !
Hé ! Hé ! Hé !
Le perroquet chante sur les palmiers !
Hé ! Hé ! Hé !

Je désirais épouser Assou Mbeng,
la plus belle des filles d'Essono !
ô maman quel malheur !
Je désirais épouser Assou Mbeng,
la plus belle des filles d'Essono !
ô maman quel malheur !
Je désirais épouser Assou Mbeng,
ô maman quel malheur !
Mais la providence s'est opposée !
ô maman quel malheur !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

Une nouvelle parcourt le pays Essighlessi : Akoga Feb Owono, l'homme le plus vieux de la tribu, dit qu'il a mal aux yeux. Non seulement il a mal aux yeux, mais il se gratte sans arrêt. Tout son corps est couvert d'ampoules qu'on dirait issues de brûlures récentes. Akoga Feb Owono est bien malade. Mbé Ngang, le guérisseur qui connaît les vertus médicamenteuses de toutes les herbes de la brousse, est à son chevet. Mais il n'arrive pas à guérir le pauvre

vieillard. Il ne sait même pas comment le patient a pu contracter cette maladie dont il ignore de surcroît la nature. Trois chiens ont été égorgés et leur sang aspergé sur le corps du malade, mais la fièvre augmente de jour en jour. Mbé Ngang a demandé à plusieurs reprises à Akoga Feb Owono de lui dire ce qu'il sait, lui-même, de cette maladie. Mais le vieillard est devenu aussi hermétique qu'un piège à tigres. De temps en temps il secoue négativement la tête, se tourne et se retourne sur son lit de bambou, pousse des grognements sourds, puis se tait. Ses yeux se sont gonflés et ont perdu de leur éclat. Il est au plus mal.

Que dit-on encore ? On dit que la même maladie s'est déclarée chez Seng Memvie, un autre vieillard du clan. Mikane et Ndema, d'autres ancêtres, en souffrent également. La nouvelle toute récente souligne que Ngoua et Etougou, leurs homologues, en sont aussi atteints. Cette épidémie ne s'attaque-t-elle donc qu'aux vieillards ?

– Hé là ! vous autres qui parlez là-bas, que dites-vous ? N'entendez-vous pas qu'Akoga Feb Owono vient de mourir ? Le tam-tam dit qu'il a parlé avant d'expirer. Il a dit qu'une nuit, lui et ses confrères malades ont fait de la sorcellerie, qu'à cause d'un malentendu la séance a dégénéré en bagarre. Comme il y avait un grand feu, tous s'y sont jetés. Et voilà...

– Et pourquoi ne l'a-t-il pas dit plus tôt ? Mbé Ngang aurait quand même trouvé le moyen de les guérir.

– Penses-tu ? Quand tu apprends que ces féticheurs se sont bagarrés au cours d'une séance de sorcellerie, c'est qu'ils voulaient encore envoûter quelques innocents. Les hiboux ont trop chanté ces dernières nuits...

– Oui, ami, je me disais bien que quelque chose n'allait pas. Mais alors, ils vont tous périr !

– Et comment ! Mbé Ngang a déjà plié sa natte et est rentré chez lui. Ça leur apprendra, à ces illuminés, de se croire immunisés contre tout, même contre le feu ! Et de toujours chercher à sucer le sang des pauvres ignorants pour polir leur vieillesse. Dieu est tout-puissant ! Cette fois Il les a eus !

– Ne parle pas ainsi, tu ne sais pas de quoi il s'agit. Il se peut que tout ce qu'on raconte est faux !...

– Faux ou pas faux, il était grand temps pour ces patriarches farfelus d'aller rejoindre leurs ancêtres au pays des morts. Nous avons, nous aussi, besoin de vivre libres, sans être obligés de subir la loi de ces plus que vieillards aux vues plus étroites qu'un tuyau de pipe. Ah ! ah ! ah !...

L'un après l'autre les six magiciens frappés de brûlures et de cécité moururent. La magie de la tribu Essighlessi en fut profondément affectée. Même de l'autre côté du fleuve Biboulou, d'autres magiciens se lamentèrent. Cet « accident » survenu en pays essighlessi n'était-il pas le prélude d'un événement nouveau ? Comment six des plus grands magiciens de la plus vieille tribu pouvaient-ils être soufflés aussi facilement que des foetus de paille ?

Puis le temps s'écoula. Les funérailles des disparus s'étaient déroulées avec très peu de cérémonial, la rumeur publique ayant traité ces derniers de nuisibles. Ils avaient été inhumés très sommairement et seules leurs familles respectives s'étaient occupées de ces cérémonies. Ensuite l'on avait décidé de procéder à un retrait de deuil commun.

Les festivités du retrait de deuil, elles, étonnèrent leurs organisateurs par la tournure qu'elles prirent dès le début des manifestations.

D'abord il arriva à Messola Nkini plus de monde que prévu. Il en vint de partout, de Mikour Negnoung n'Ekogègne, d'Etone Abandzik Meko Mengone et d'Edoune Zok Anvene Obame. Jamais le sol essighlessi n'avait été foulé par autant d'étrangers. Et ce qui frappait encore plus, c'était, parmi eux, une trop forte majorité de vieillards ! Il y en avait de tous les aspects et de toutes les tailles : des squelettiques, des ratatinés, des chauves, des nains, des bedonnants, des gigantesques à la chevelure abondante et toute blanche et même des étonnamment athlétiques ! il y en avait..., il y en avait... et - ce qu'ignorait le commun des mortels - tous ces vieillards étaient des magiciens éprouvés.

Ensuite, contre toute attente, Edzang Ella, le frère d'Andome Ella, annonça à la foule réunie qu'au cours des présentes cérémonies Obame Andome allait être proclamé chef de la tribu Essighlessi. Cette nouvelle provoqua une vive effervescence à Messola Nkini. Obame Andome ! Beaucoup ne le connaissaient que de nom. Très peu

d'hommes puissants l'avaient approché déjà. Obame Andome ! Ce nom ressuscitait tout à coup un passé enfoui, depuis, dans les profondeurs de l'oubli. Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang le grand chef qui avait trouvé la mort au cours d'un long voyage qui l'avait mené très loin, au Sud, dans un pays où, dit-on, les hommes ne vivent que de bagarres ! Si Andome Ella s'en était allé pour toujours au pays des morts, son nom, lui, n'avait pour autant pas disparu : Obame Andome était là, Obame Andome le remplacerait à la tête des Essighlessi. Bien sûr Edzang Ella, depuis la mort de son frère, s'était efforcé de bien diriger la tribu. Il y avait d'ailleurs réussi puisqu'aucun incident fâcheux n'était venu troubler la quiétude de son monde. Mais cette quiétude n'avait-elle pas fini, elle-même, par lasser les Essighlessi de sa monotonie engourdissante ? L'homme ne trouve sa raison d'être, ne vit vraiment que dans le changement perpétuel. L'immobiliser, lui faire exécuter à longueur de journée un travail de routine, même au prix d'infinies largesses, ne le réjouit point. Sa soif de mouvement et de renouveau est inaltérable. S'imaginer le satisfaire pleinement en lui offrant une vie paisible dans l'abondance et le farniente est un leurre contre lequel il ne tarde pas à se dresser. Si donc, pendant son règne, Edzang Ella avait su éviter à la tribu Essighlessi des fléaux tels la famine, les guerres et autres, il pouvait se reprocher de ne lui avoir pas permis suffisamment la traversée du grand fleuve Biboulou qu'il estimait dangereuse alors qu'elle constituait pour son monde une secrète attraction. Il pouvait se reprocher bien d'autres choses encore. Sentant une sourde colère envahir peu à peu son peuple, il voulait profiter des cérémonies du retrait de deuil pour se décharger de ses responsabilités sur son neveu Obame Andome. Ainsi pensait la tribu Essighlessi à l'annonce de l'imminente intronisation du fils d'Andome Ella Mezang.

Mais cette nouvelle intéressait particulièrement les magiciens venus assister aux fêtes de ce retrait de deuil. En effet six magiciens essighlessi étaient morts de façon assez curieuse. C'est celà même qui avait provoqué l'avalanche de tous ces magiciens qui se rabattaient à Messola Nkini. Ils désiraient connaître le pourquoi et le comment de la mort de

leurs confrères pour les venger. Les magiciens forment une race particulière dans le monde. Ils sont d'une solidarité incroyable et n'admettent pas que des individus étrangers à leur secte pénètrent dans leur domaine privé et y sèment le désordre et la panique. De tels forbans doivent être sévèrement châtiés afin de boucher la brèche par ce traitement préventif. Qui donc était la cause de la mort des six magiciens essighlessi ?

Des questions discrètes avaient été posées à Edzang Ella qu'on soupçonnait savoir bien plus de choses qu'il n'en avait l'air, mais il s'était enfermé dans un mutisme frisant la peur. D'autres magiciens essighlessi interrogés s'étaient contentés de pousser des soupirs nerveux reflétant une grande angoisse intérieure... De quoi étaient donc morts les six magiciens essighlessi ?

Une nuit, alors que la rage des tam-tams et la frénésie des danseurs endiablaient le village Messola Nkini, Mvom Otemé, un grand magicien de la tribu Yenguête située de l'autre côté de Biboulou, en face des Essighlessi, réunit ses compagnons dans un coin de forêt et leur dit :

– Depuis plusieurs jours nous enquêtons vainement sur la mort de nos confrères essighlessi. Ceux que nous interrogeons semblent couverts d'un manteau de peur. C'est une attitude insolite. Ils savent quelque chose mais ils ont peur de quelque chose. Que savent-ils, de quoi ou de qui ont-ils peur ? Après mûre réflexion, je suis de plus en plus convaincu que notre ami Akoga Feb Owono et les autres ont été assassinés. Et cet acte criminel ne doit pas demeurer impuni. Nous sommes ici pour en découvrir le ou les auteurs et les châtier. Je vous laisse la parole.

Etoum Abia de la tribu Yebibam, du côté d'Edoune Zok Amvené Obame, se leva et dit :

– Tu parles bien, ami Mvom Otemé. Depuis que nous sommes dans ce village, je n'ai fait qu'épier et observer notre hôte Edzang Ella. C'est un initié rompu à toutes les pratiques de la magie. Il connaît la vérité sur la mort de ses pairs, mais il nous la cache. D'autre part il me semble bien pressé de céder sa place de chef à son neveu Obame Andome. Que dissimule cette passation de pouvoir ?

– Ta parole est juste, dit un troisième magicien en se

levant ; et tu viens de prononcer le nom-clé de notre énigme. Nous sommes-nous demandé si cet Obame Andome à qui l'on veut confier les destinées des Essighlessi est déjà initié ? Ne trouvez-vous pas qu'il se passe des choses étranges dans cette tribu ?

– En tout cas, reprit Mvom Otemé, je n'ai encore aucun indice me prouvant qu'Obame Andome est initié. Je l'ai même déjà sondé avec l'oeil de hibou et n'ai rien détecté. En conclusion Obame Andome n'est pas encore initié.

– Et comment expliquer qu'Edzang Ella, qui sait pourtant à quoi s'en tenir, veuille lui confier le trône des Essighlessi ?

– Nous n'allons pas nous éterniser ici, s'énerva un quatrième magicien. Préparez la sauce-fétiche dans une marmite afin d'attirer les initiés essighlessi pour qu'ils nous disent la vérité. Et n'oubliez surtout pas de prononcer le nom d'Obame Andome dans les paroles rituelles.

La marmite bouillait sur le feu de bois. La vapeur qui s'en échappait répandait dans l'air une odeur indéfinissable, l'odeur qui allèche irrésistiblement les initiés. Les hiboux ne tardèrent pas à boubouler sur le faîte des arbres. Peu de temps après les initiés essighlessi affluaient dans ce coin de forêt, Edzang Ella en tête. Dès qu'il vit la marmite sur le feu, il eut un haut-le-corps, recula instinctivement pour se tenir hors de portée d'un éventuel éclaboussement de sauce. Ses compagnons l'imitèrent d'un seul et même mouvement. Mvom Otemé leur demanda :

– Qu'avez-vous, amis Essighlessi ? Approchez-vous du feu afin que nous prenions ensemble la sauce que nous apprécions tant ! Personne n'a de mauvaises intentions, donc il n'y a point de danger.

Mais les Essighlessi demeuraient muets et immobiles comme des souches d'arbres. Alors Mvom Otemé plongea une énorme louche de bois dans la marmite, la retira pleine de sauce et dit :

– Le ciel en haut, la terre en bas, nul au monde ne peut les rabattre l'un sur l'autre. Que cette grande vérité éveille toutes celles qui dorment dans le monde des hommes et surtout en cet instant, celle sur la mort de nos six confrères essighlessi !

Et il versa la sauce sur une liane qui se changea

brusquement en un long serpent boa qui se lança sur Edzang Ella, l'enlaça de ses horribles anneaux et le jeta à terre. Le malheureux se débattait, mais n'arrivait pas à se défaire de ces liens extraordinairement solides.

Mvom Otemé fit mine de plonger encore sa louche dans la marmite, mais Edzang Ella hurla :

– Arrête ! De grâce, arrête ! Je vais parler. Les six magiciens essighlessi morts ont voulu initier Obame Andome. La marmite contenant la sauce-fétiche a explosé, la sauce a giclé et ils ont été frappés de cécité. Les médicaments que nous leur avons administrés n'ont produit aucun effet.

Mvom Otemé dit :

– Obame Andome est-il donc si puissant qu'il se passe d'initiation ? De qui a-t-il reçu cette puissance ?

– Je l'ignore, répondit Edzang Ella. Je sais seulement qu'il refuse d'être initié et défie tous ceux qui seraient tentés de l'y obliger. Et comme il doit succéder à son père à la tête de la tribu Essighlessi, il ne me reste plus qu'à lui remettre le pouvoir.

Mvom Otemé siffla. Le long serpent se déroula lentement et s'enfonça sans bruit dans la forêt noire. Edzang Ella se leva, endolori. Les hiboux se turent. Un instant après tous les initiés dormaient tranquillement dans les cases.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est un dimanche !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Le jour se leva avec son habituel cérémonial de bruits. Tandis que le soleil, jeune, orgueilleux, montait dans le ciel azuré, Edzang Ella convoquait son monde à Messola Nkini.

*
* *

Les corps-de-garde regorgeaient d'hommes, les vérandas de femmes et d'enfants. Debout sur une éminence, Edzang Ella tenait à la main le chasse-mouches emblème du pouvoir chez les Essighlessi. Obame Andome le lui avait rendu le lendemain de la nuit fatidique dans la presqu'île. Il le secoua énergiquement à plusieurs reprises comme s'il en éprouvait la souplesse des nervures. Un silence saisit la foule. Edzang Ella parla :

– Peuple essighlessi, écoute-moi. Vous, étrangers ici présents, prêtez-moi vos oreilles. Nul n'ignore que j'ai assumé provisoirement les fonctions de chef de la tribu depuis la mort de mon frère Andome Ella. Maintenant son fils Obame Andome est devenu un homme. Le moment de lui confier solennellement les charges de la tribu est arrivé. Je vais le faire devant tous afin que le vent emporte la nouvelle jusqu'aux confins de la terre.

Il siffla dans une corne de buffle. Obame Andome bondit de sa véranda et vint se tenir à côté de son oncle. A deux mains celui-ci lui présenta le chasse-mouches et dit :

– Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang de la tribu Essighlessi, à partir de cet instant, tu es devenu chef de la tribu essighlessi. Que tous, des rives de Biboulou aux extrémités de la terre, te reconnaissent comme tel !

Obame Andome saisit à deux mains le chasse-mouches et répéta :

– *Obame Andome*, fils d'Andome Ella Mezang de la tribu essighlessi, à partir de cet instant, je suis devenu chef de la tribu Essighlessi. Que tous, des rives de Biboulou aux extrémités de la terre, me reconnaissent comme tel !

Les salves des fusils et les cris aigus de la foule soulignèrent l'approbation générale. Les tam-tams crépitèrent, les danses, dans un sursaut d'énergie, redoublèrent de frénésie. Le soleil incendia un nuage imprudent qui lui masquait la scène et participa de tous ses rayons éblouissants aux réjouissances des hommes. *Obame Andome* était chef de la tribu Essighlessi.

Les initiés se regardaient sans comprendre. Cet *Obame Andome* non initié avait cependant des allures d'un initié accompli. Quel mystère cachait ce personnage ? Qui était-il ? Était-ce vraiment le fils d'*Andome Ella*, ce bambin qui ne

différait jadis en rien des autres bambins essighlessi ? Comment et par qui cet homme pouvait-il avoir été initié à l'insu de tous les magiciens de la tribu Essighlessi et des tribus voisines ? Autant de questions qui n'obtenaient point de réponse.

Le retrait de deuil engloutit toute une lune. La viande de chasse, de mouton et la volaille firent les frais. Le fleuve Biboulou offrit ses services en poissons de toute espèce. Les femmes n'en finissaient plus de préparer des mets succulents, les hommes, dont la présente à Messola Nkini semblait justifiée par une gloutonnerie sans égale, de se gaver à qui mieux mieux.

L'autorité d'*Obame Andome* grandissait avec une rapidité saisissante. En quelques jours il se révéla d'une perspicacité et d'une justesse de jugement extraordinaires. Il connaissait si bien son monde qu'il paraissait lire dans ses pensées. Gai de nature, simple de caractère, cependant irascible mais indulgent au possible, hospitalier, charitable et généreux, il s'accommodait des hommes et charmait les femmes. On l'admirait, on l'aimait. On adorait lui faire part de ses petites misères, de ses inquiétudes. Même les vieillards se complaisaient à se confier à lui. Il donnait un conseil par ci, un renseignement par là. La journée sa case regorgeait de gens qui ne la quittaient que tard dans la soirée. Ils s'en allaient chez eux l'esprit en paix, le coeur plein d'espoir. Dès lors exécuter ses ordres constituait une soif que chacun se hâtait d'apaiser avec un immense plaisir à la moindre occasion.

Lorsque cessèrent les fêtes du retrait de deuil, la popularité d'Obame Andome traversa le fleuve Biboulou et commença à voguer de par le monde...

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

Maintenant Obame Andome régnait dans la tribu Essighlessi. De temps à autre il la parcourait en tous sens afin de se rendre compte sur place de l'état de santé physique et morale de ses habitants. Il vérifiait l'entretien des

plantations, la construction des villages, la propreté des cases... Son attention se portait sur tout, sur la chasse, sur la pêche, sur l'abattage de la forêt, sur les fiançailles et les mariages, sur les palabres, sur les menues occupations qui alimentent la vie des hommes simples, la vie des mortels conscients de leur bref passage ici-bas dont ils veulent profiter au maximum. Sa tâche était d'ailleurs facilitée par la nature même des Essighlessi qui en faisait une tribu prospère et puissante. En effet la mentalité des Essighlessi se tendait toute vers la paix, vers le bien. Le mal, qui ne cesse jamais de s'infiltrer partout, se débattait désespérément parmi eux comme pris au piège. Et ce piège était renforcé par Obame Andome qui, s'il était un chef tout ce qu'il y a de sympathique et tolérant, n'hésitait pas à châtier sévèrement ceux qui se permettaient de transgresser les principes directeurs de la tribu Essighlessi.

Ainsi plusieurs organisations néfastes de sorcellerie avaient été détruites par l'action des « Nguih », secte de sorciers anti-sorciers très puissante. Les Nguih parcouraient les villages la nuit au son des cors en cornes de buffle, pourchassant à mort les sorciers aux vampires suceurs de sang. De ce fait même le commerce des charlatans vendeurs de gris-gris protecteurs s'était avarié. Ensuite Obame Andome avait lancé Ndendé, le plus invraisemblabe voyant de l'époque, aux trousses des utilisateurs des fétiches. Et ce n'est pas pour rien si les sorciers aux vampires suceurs de sang, les charlatans vendeurs de gris-gris protecteurs et les amoureux de fétiches s'affolaient au passage de Ndendé. Il « voyait » toutes les cachettes où l'on terrait les fétiches et gris-gris et obligeait les propriétaires à les en sortir devant le public.

Les séances de dépistage de gris-gris et de fétiches tenaient leurs assises au milieu de chaque village. Hommes, femmes et enfants formaient un vaste cercle autour de Ndendé.

Il avait un petit bâton à la main et en désignait après une incantation les possesseurs de fétiches. Quand ils niaient, il les conduisait avec une escorte de témoins au lieu où ils les avaient cachés. Force leur était alors de se rendre à l'évidence. D'aucuns apportaient spontanément les leurs pour

éviter la honte d'être démentis en pleine foule. Dans le monde fétiche, c'était une véritable déroute. On ne savait plus où enfouir les gris-gris. Où les enfouir ? Où s'abriter de l'oeil perçant de Ndendé ? Où cacher, où ne pas cacher le fétiche ?

Ndendé[1] me voit !
Où cacher mon fétiche ?
Ndendé me voit ?
Je vais le cacher sous le lit,
Ndendé me voit !
Où cacher mon fétiche ?
Ndendé me voit !
Je vais le cacher dans le mur,
Ndendé me voit !
Je vais le cacher sous la paille,
Ndendé me voit !
Je le cache sous l'immondice,
Ndendé me voit !
Où cacher mon fétiche ?
Ndendé me voit !
Où cacher mon fétiche ?
Ndendé me voit !
Je vais le cacher sous l'eau,
Ndendé me voit !
Je le cache dans un trou,
Ndendé me voit !
Je vais le cacher dans l'arbre,
Ndendé me voit !
Je le cache sous la pierre,
Ndendé me voit !
Je le cache dans la chevelure de ma femme,
Ndendé me voit !
Où cacher mon fétiche ?
Ndendé me voit !
Où cacher mon fétiche ?
Ndendé me voit !
Je vais le cacher chez mes oncles,

---

[1] Ndendé : Célèbre voyant d'origine Ikota qui fit trembler toute la région du Woleu-Ntem de 1957 à 1960 en détruisant tous les fétiches de la contrée.

Ndendê me voit !
Je vais le cacher chez mes tantes,
Ndendê me voit !
Où cacher ton fétiche ?
Ndendê te voit !
Où cacher ton fétiche ?
Ndendê te voit !
Tu vas le cacher chez les fantômes,
Ndendê te voit !
Tu vas le cacher sous la natte,
Ndendê te voit !
Tu le caches chez le féticheur,
Ndendê te voit !
Où cacher mon fétiche ?
Ndendê me voit !
Mon frère, le fétiche est parti !
Ndendê me voit !
Ma mère, le fétiche est brûlé !
Ndendê me voit !
Que vais-je devenir sans fétiche ?
Ndendê me voit !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Ceux qui ne pouvaient plus se passer de leurs fétiches dépérissaient et mouraient dès qu'ils en étaient privés. La nature humaine est ainsi faite : on s'accroche à une chose comme à une barque au milieu de la tempête de la vie ; on lui cède toutes ses pensées, tout son être ; et dès qu'elle chavire, on chavire avec elle parce qu'on s'imagine qu'il est impossible de s'accrocher ailleurs. On ne cherche même plus à lutter. « A quoi bon ? se dit-on, tout est fini ». Et l'on sombre presqu'avec complaisance ! Il en irait autrement si, devenu homme, l'homme privilégiait avant tout sa valeur d'homme, son essence divine et se plaçait au-dessus de la matière qui est appelée à le servir et non à l'assujettir.

Ainsi la mortalité s'accrut aussitôt dans les rangs de la vieille génération essighlessi, mais elle fut heureusement compensée par une natalité des plus florissantes.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

Les saisons sèches s'étaient substituées aux saisons des pluies et les saisons des pluies aux saisons sèches. Le calme était revenu en pays essighlessi. Le grand fleuve Biboulou drainait ses eaux tranquilles qui s'énervaient tout à coup à l'approche des chutes qu'elles franchissaient dans un moutonnement mousseux et fracassant.

Le nom d'Obame Andome avait déjà fait du chemin. Après Biboulou, il avait franchi les fleuves Abonong et Assoumami. Il entrait maintenant en plein Mikour Megnoung n'Ekobègne. Il allait d'autant plus vite qu'il revivifiait le souvenir d'Andome Ella Mezang. Les peuples d'Okü n'avaient pas encore totalement oublié le grand chef de la tribu Essighlessi qui était allé à Engong Zok Mebeghe où il trouva une mort tragique.

D'aucuns pensaient que si Obame Andome devenait le chef suprême de toutes les tribus, la prospérité régnerait d'un bout à l'autre de la terre. On ne connaîtrait plus de maladies, de famines, de brigands, de tous ces fléaux dont souffre l'humanité. Obame Andome devait donc entreprendre de grands voyages à travers les pays. Ne comprenait-il pas qu'il se montrait égoïste en se confinant dans sa tribu Essighlessi alors que le monde avait besoin de lui ? Son attitude était inadmissible. On lui enverrait des émissaires pour le lui dire. Tous les hommes puissants que les tribus d'Okü avaient engendrés jusqu'ici, qu'avaient-ils fait de bon ? Rien ou presque ! N'étaient-ils d'ailleurs pas des pillards, des fauteurs de guerres et de calamités de toutes sortes ? Non ! Obame Andome devait venir ! Même s'il devait détruire tous ces prétendus puissants que l'orgueil aveuglait ! Il devait venir ! On n'en pouvait plus de subir le joug de ces inutiles à

l'esprit si étroit ! De ces incapables dont le seul souci était de remplir leurs cases de femmes et leurs villages de troupeaux de bêtes arrachés à leurs propriétaires légitimes, d'asservir les faibles, de ruiner les autres tribus en y semant la misère ! On avait besoin d'un vrai chef, qu'il appartînt à la tribu Essighlessi ou à une autre, mais d'un vrai chef, d'un Obame Andome ! Obame Andome devait venir ! Et plus tôt il viendrait, mieux cela serait !

Mais dans la tribu Essighlessi, Obame Andome faisait la sourde oreille. Les émissaires lui venaient de partout, apportant les appels désespérés des peuples en détresse. Après avoir entendu chaque émissaire, il réfléchissait quelques instants, puis haussait finalement les épaules : « Je ne vois pas, répondait-il, ce que j'irais chercher dans ton pays. Un tel est chef là-bas, il n'a qu'à s'occuper de vous ». Et le pauvre envoyé s'en retournait, le cœur plein de dépit. « Obame Andome refuse de venir » allait-il dire à ses frères. Et partout l'on se lamentait, on pleurait le libérateur, le bienfaiteur de la tribu Essighlessi. On commençait à se demander sérieusement s'il ne valait pas mieux émigrer en tribu Essighlessi ! Comment faire ? On ne pouvait tout de même pas devenir un Essighlessi si l'on n'était pas né Essighlessi ! La nature a tout fait, tout calculé selon sa loi. Tu es plus grand de taille qu'un autre parce que la nature l'a voulu. Tu as un père et une mère dont tu te glorifies parce que c'est ainsi. Tu es de telle ou telle tribu parce que c'est ainsi. Vouloir changer de tribu est une malhonnêteté qui berce merveilleusement les gens aux illusions. On n'est donc pas Essighlessi si l'on n'est pas né Essighlessi.

Mais un jour l'attitude d'Obame Andome changea brusquement. Ce jour-là un homme appelé Obébé Ndong, de la tribu Angonavé située sur la chaîne de montagnes Bizane, près des rives de Melole, arriva à Messola Nkini.

Obébé Ndong avait la réputation de colporter des nouvelles exaspérantes. Il avait surtout le don d'irriter les tempéraments les plus impassibles.

Obébé Ndong venait de très loin car le fleuve Melole se trouve au Sud de Biboulou, en plein Mikour Megnoung n'Ekobègne. Il demanda à voir Obame Andome qui le reçut aussitôt.

– Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang de la tribu Essighlessi, j'ai de grandes révélations à te faire, commença

Obébé Ndong. Tes parents ici hésitent à te dire certaines vérités car ils ignorent comment réagirais-tu. Ceux qui viennent des tribus éloignées et qui connaissent ces vérités adoptent la même attitude. En me décidant à venir t'en parler, j'ai évidemment pris de gros risques. Mais je sais que tu es un grand homme, un homme puissant qui ne prend pas au tragique une situation qu'il peut facilement redresser. Avant de continuer, je désire savoir si mon propos t'intéresse.

– Tu me passionnes, dit Obame Andome. Continue.

– Eh bien, voilà. Tout d'abord une question : T'a-t-on déjà parlé de la mort de ton père Andome Ella ?

– Pas de façon explicite. Toujours très vaguement. Je me suis souvent demandé pourquoi et comment est-il mort.

– C'est simple, dit Obébé Ndong. Ton père était allé rendre visite à son cousin Akoma Mba à Engong Zok Mebeghe Me Mba, carrefour des conflits, l'olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient, pays des fils d'Endong et de Mba qu'on ne voit qu'une fois, la deuxième, ils ont tous le doigt crispé sur la détente du fusil. Il a offert en guise de salut à Akoma douze femmes et beaucoup d'autres richesses. Mais Akoma a considéré ces largesses comme une insulte, une humiliation, et a livré bataille, dans la « forêt des Foyers éteints », à ton père sur le chemin du retour. Ils étaient d'ailleurs deux, lui Akoma et son frère Medang Endong. Après un combat acharné de plusieurs jours, ils ont eu finalement raison de ton père, lui ont tranché la tête et l'ont emmenée à Engong. Les connaisseurs disent que cette tête se trouve dans la maison de l'invincible Engouang Ondo, le chef des armées d'Engong, que ton père n'a jamais fermé les yeux, que le sang coule encore de l'effroyable blessure, que c'est cette tête qui génère la puissance du peuple immortel d'Engong Zok Mebeghe Me Mba. Me suis-je bien fait comprendre ?

Obame Andome ne répondit pas. Il se demanda s'il n'allait pas tout d'abord trancher la tête de cet imposteur d'Obébé Ndong avant de se rendre à Engong pour s'emparer de toutes les têtes, y compris celle de son père ? Son coeur commença à battre de plus en plus vite, son sang à s'échauffer au rythme des battements de son coeur. Ses cheveux s'ébouriffèrent soudain et ses poils se dressèrent

comme un bouc en colère. Des flammes jaillirent de ses yeux et Obébé Ndong comprit un peu tard qu'il était allé trop loin. Mais le fils d'Andome Ella se calma aussitôt. Chez lui la colère disparaissait aussi promptement qu'elle apparaissait. Il regarda simplement Obébé Ndong et dit :

– Obédé Ndong, tu dois t'estimer heureux. J'ignore quelle puissance m'a empêché de te décapiter à l'instant. Mais à quoi bon ? Tu m'as apporté une grande nouvelle. Cette grande nouvelle, je la veux publique pour que le peuple Essighlessi sache que mon père est mort à cause de ses largesses. Oui, je veux cette nouvelle publique afin qu'on ne me reproche rien quand j'agirai. Je vais prendre d'importantes décisions mais il ne m'appartient pas de les prendre seul. J'aime l'harmonie, l'harmonie avec le peuple Essighlessi. Maintenant tu peux retourner chez toi. Le moment venu, je partirai pour Engong Zok Mebeghe Me Mba. Si, là-bas, les hommes ont encore leur tête sur les épaules, qu'ils sachent que moi, Obame Andome, fils d'Andome Ella Mazang, je la leur trancherai !... Emporte cette nouvelle et répands-la à travers vents jusqu'à ce qu'elle parvienne à Engong...

Sept jours plus tard, Obame Andome fit rugir le tam-tam et manda les anciens de la tribu. Le soir du même jour tous se réunissaient dans la presqu'île. Cette assemblée fut assez houleuse. Les anciens, prudents, repoussaient même le fait d'évoquer Engong, à fortiori le projet exposé par Obame Andome de se rendre au pays des Immortels considéré comme générateur des fléaux.

Cependant, firent valoir quelques audacieux, Obame Andome, chef de la tribu Essighlessi, avait le pouvoir de dicision. Et sa décision l'emporta contre les réticences des vieux sages.

*
* *

Obame Andome avait dit à Obébé Ndong qu'il partirait pour Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient. Il le lui avait dit sans autre précision. Du reste Obédé Ndong n'avait nul besoin

qu'une date lui fût fixée. La parole d'Obame Andome seule lui importait Il se hâta donc de retraverser le grand fleuve Biboulou et de parcourir en tous sens le territoire d'Okü.

Partout sur son passage, il confiait la nouvelle aux oreilles, les oreilles aux bouches bavardes et les bouches bavardes aux tam-tams : Obame Andome allait venir ! Oui, il allait venir ! Et les tam-tams la diffusaient de village en village, de clan en clan, de tribu en tribu. Et la nouvelle se mua en événement et l'événement prit possession des contrées arrosées par les fleuves Abonong et Assoumami jusqu'aux rivages dévastés de Bevuyeng.

Comme toujours dans ce monde insouciant vivant de la vie simple de ceux qui n'ont rien à se reprocher, n'ayant pas inventé des machines à tribulations et n'en éprouvant aucun besoin, l'événement apporta avec lui la joie, l'allégresse, l'optimisme. Les tambours et les balafons se mirent à crépiter, les corps à vibrer, les chants à s'échapper des poitrines... Et dans l'exhalaison générale de cet enthousiasme, un seul nom porté en triomphe sur les ailes du vent : Obame Andome !

CHAPITRE II

ENGONG

Revenons maintenant à Engong et familiarisons-nous un peu plus avec le peuple des Immortels.

Engong est un vaste territoire situé au Sud d'Okü, moins immense que celui-ci et moins peuplé mais dont les habitants possèdent un atout essentiel : ils sont fortement unis.

Engong comprend treize principales cités ou Milam qui ont chacune à sa tête soit son fondateur soit un guerrier de renom.

Il n'y a vraiment pas de frontière stricte entre Engong et Okü car les mariages entre les deux pays en favorisent les relations, étant d'ailleurs entendu que les hommes d'Engong ne peuvent épouser que des filles d'Okü. En effet les descendants d'Ekang Nna portent le même sang et ne se marient donc pas entre eux.

Cependant le fleuve Dzam Anené, situé à portée de tam-tam de Mveng Ayong, première agglomération d'Engong lorsqu'on vient d'Okü, marque la frontière réelle entre les deux contrées.

La cité-chef ou chef-lieu d'Engong est Oveng chez Akoma Mba, le chef suprême. Elle s'appelait d'abord Engong. Mais quand ce nom couvrit tout le pays, Akoma lui conserva celui de Oveng, ce grand arbre plus que millénaire, gros, gigantesque qui se dresse à une distance respectueuse de la cité et au pied duquel miroite un étang magique.

Jadis ces agglomérations étaient alignées sur une même voie, séparées par des tronçons de route plus ou moins longs. Aujourd'hui elles se sont déplacées, essaimant sur l'ensemble du territoire, épousant la forme disparate des villes, chaque cité ayant plusieurs quartiers. Certaines ont

conservé leur emplacement primitif tels Mveng Ayong chez Mfoulou Engouang et Oveng chez Akoma Mba située sur une haute colline, Wor-Zok, qu'aperçoivent les tribus d'Okü.

Les treize cités sont :

1) Mveng-Ayong chez Mfoulou Engouang,
2) Nkol(Ayo chez bengone Ebè,
3) Nkame Nga chez Beka b'Oyono,
4) Zong Dzakile Bivès chez Avoung Zok,
5) Mveng Ekelé chez Ondo Mba,
6) Mbil Biang chez Engoang Mba,
7) Evua Nam chez Medza m'Otougou,
8) Fenega Menyeng chez Otouang Mba (ou Otounga Mba),
9) Akoga chez Medang Endong,
10) Nkol Bingokom chez Angone Endong,
11) Ening Meyong chez Mveng Anyeng Ndong,
12) Eniga Nkoh chez Ondo Biyang,
13) Oveng chez Akoma Mba.

Ces cités sont grandes, très grandes et très peuplées. Dans un récit mvett nous ne mentionnons que les personnages importants et les acteurs concernés.

Dans le préambule nous avons vu qu'Ekang Nna a engendré :

1) Evine Ekang,
2) Oyono Ekang,
3) Ango Ekang,
4) Ossé Ekang,
5) Okome Ekang,
6) Ngame Ekang.

Ce dernier, Ngame Ekang, s'était séparé de ses frères et avait émigré loin au sud d'Engong et s'était finalement établi dans un grand pays appelé Bidou-bi-Ndzem où il prospéra. Sa descendance, dit-on, est très nombreuse, très unie et a conservé les traits de caractère spécifiques aux hommes d'Engong.

Ce sont là les principaux enfants d'Ekang Nna. Il en existe d'autres.

I - Evine Ekang engendra :

1) Mba Evine Ekang, le père de l'une des trois plus grandes familles d'Engong. Il est plus exact de les appeler clans.

Mba Evine Ekang engendra :

a) Akoma Mba ou Biyang-bi-Mba, le chef suprême d'Engong, l'homme qui incarne le pouvoir et la puissance de la descendance d'Ekang Nna, l'aîné de la famille des Fers,

b) Ondo Mba,

c) Otounga Mba (Otouang Mba),

d) Engonga Mba (Engoang Mba),

e) Abierémame Mba,

f) Oyono Mba,

g) Nsing Beré Mba.

Ce sont là les principaux fils de Mba.

Il en existe d'autres.

a) *Akoma Mba* ou *Biyang bi Mba* engendra un fils unique :
Ondo Biyang qui engendra :
Nzé Ondo.

b) *Ondo Mba* engendra :

1- *Engouang Ondo*, le chef des armées d'Engong, l'Altier, le Surpuissant, l'Irréductible fils d'Ondo Mba que ses frères appellent Beko Ondo, le Dominant, et ses soeurs Nang Ondo, le Magnifique.

Engouang Ondo est le calme, la résistance, l'inflexibilité, le vainqueur des vainqueurs.

Engouang Ondo est le mystère d'Akoma Mba, le mystère d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'intelligence insaisissable, le détecteur des puissances adverses, le réducteur des orgueils.

Engouang Ondo est le foyer qui assèche les larmes et fortifie les faibles, la fontaine qui désaltère les assoiffés, le pilier qui relève et soutient les pauvres.

Engouang Ondo est celui qu'on attend afin qu'il ordonne et qu'on exécute, celui qui parachève les oeuvres.

Engouang Ondo, fils d'Ondo Mba et d'Elessok Bendome[1], Engouang Ondo surnommé Biang Akoma, le Fétiche d'Akoma

---

[1] Elessok Bendome : nom de la mère d'Engouang Ondo.

Mba, Engouang Ondo « les fers » de Mba Evine Ekang, Engouang Ondo est un chef de guerre.

Engouang Ondo est prolifique. Parmi ses fils, citons les plus brillants :

- Oyono Engouang, qui porte le nom d'Oyono Ekang,
- Nsissim Engouang, l'Esprit d'Engouang,
- Emame Emouh Engouang, le Moderne,
- Ebot Emouh Engouang, Hommes d'Aujourd'hui,
- Affane Engouang, la Forêt d'Engouang.

2- *Nzé Ondo Mba* qui n'a pas eu d'enfant remarquable. Cependant Ondo Biyang a éteint cette honte comme on dit en Fang en donnant ce nom à son redoutable fils Nzé Ondo Biyang.

3- *Meyé m'Ondo*. Ce nom vient de la maison de Meyé m'Ango Ekang.

c) *Otounga Mba* engendra :

– *Medza m'Otounga Mba*, l'homme le plus beau d'Engong, le plus grand lutteur d'Engong Zok Mebeghe Me Mba.

d) *Engoang Mba* n'a pas eu d'enfant et n'a pas fait parler de lui.

e) *Abiérêmame Mba* n'a pas non plus eu d'enfant. Mais il est le plus grand joueur de tam-tam d'Engong. Abiérémame a consacré sa vie à l'art de jouer du tam-tam. Quand un événement survient à Engong, Abiérémame, à l'aide de son tam-tam surnommé Meki me Bore, Sang des hommes, appelle les gens au rassemblement à Oveng chez Akoma Mba. Il n'y a plus d'adjectif pour qualifier la virtuosité d'Abiérémame sur son tam-tam. On a coupé court à la recherche des mots en disant simplement que Abiérémame et son tam-tam sont un seul et même individu !

f) *Oyono Mba*, qui porte le même nom qu'Oyono Ekang, engendra :

– *Beka b'Oyono*. La famille de Mba Evine Ekang a porté en très haute estime celle d'Oyono Ekang. C'est pourquoi ce nom Oyono se retrouve presque dans toutes les maisons de la descendance de Mba. Ainsi Beka b'Oyono Mba, homonyme de Beka b'Oyono Ekang, est l'homme qui a pris la relève de ce dernier dans la construction de la grande route qui va d'Engong à Mikour Megnoung n'Ekobègne (Okü). Son village ou quartier a été surnommé Bikalik, les Brouettes.

La main d'œuvre pour les travaux de route est constituée

par les prisonniers de guerre. Ces travaux sont bien entendu très durs et le régime alimentaire est déficient. Mais Beka b'Oyono ne s'en soucie point. Il faut construire la route !

g) *Nsing-Beré Mba* engendra :

– *Nguéma Nsing Beré* surnommé les Herbes car il amasse les palabres comme les femmes amassent les herbes des champs.

Voilà résumée la descendance de Mba Evine Ekang.

II - Oyono Ekang engendra :

2) *Endong Oyono Ekang*

Ici nous entrons dans la famille « des Rocs ».

Endong Oyono engendra :

a) Medza Endong ou Medza m'Otoughou,

b) Medang Endong ou Medang Boro,

c) Angone Endong ou Angone Zok.

Ce sont là les « Trois Grands Aînés » du clan Endong Oyono.

a) *Medza Endong*, appelé également Medza m'Otoughou, du nom de sa mère Otoughou Ndong, est l'homme le plus riche d'Engong, et même de la terre, dit-on. Il engendra :

– *Obiang Medza* surnommé « Nam Kouma Ke sou Nôm dzôm b'abouni » : « La Cité d'un riche ne manque jamais d'un mâle en qui l'on fonde les espoirs ». C'est un grand guerrier qui « pèse » à Engong Zok Mebeghe Me Mba. Son meilleur compagnon est son cousin Nzé Medang Endong que nous verrons ci-dessous.

– Nkoa Medza

– Mvone Medza

– Mvê Medza

– Oyono Medza

Notons que les fils de Medza Endong sont si nombreux qu'il serait fastidieux de les citer tous ici. Nous n'avons mentionné que les plus puissants.

b) *Medang Endong* est, avec Akoma Mba, l'homme qui a rendu Engong redoutable. On l'appelle : Medang Boro : le Brave des braves ; Elang Ossoua : le Premier des agressifs ; Elang Souga : Agressivité Halte ! Ainsi autant Medang est agressif, autant il neutralise l'agressivité adverse. C'est Medang qui décapita réellement Andome Ella Mezang.

Medang Endong engendra :

– *Nzé Medang Endong*, la panthère de Medang Endong Oyono, agressif comme son père, meilleur compagnon d'Obiang Medza m'Otoughou. Le nom de Nzé Medang est un véritable porte-malheur pour les hommes-puissants d'Okü, tout comme celui de son oncle Angone Endong. Nzé Medang est la rage de la nouvelle génération de combattants.

– *Akoa Medang*, le Roc

– *Efoua Medang*, le Tourbillon

– *Mengame Ntourou Medang*, l'Amalgame, le Buisson.

Il y en a d'autres :

c) Angone Endong Oyono, surnommé Angone Zok, Angone l'Éléphant. Il convient de signaler encore qu'Angone Endong Oyono occupe une place spéciale à Engong Zok Mebeghe Me Mba. De tous les hommes d'Engong, Angone est le plus craint tant à Engong qu'à Okü. Mais surtout le nom d'Angone Endong résonne à Okü comme résonne le tonnerre sur les arbres de la forêt. D'abord parce qu'Angone Endong est ce qu'on appelle en Fang « Nsi Bitom », expression que l'on peut traduire par « Générateur de conflits ». Ensuite parce qu'il a le don de trouver des astuces inimaginables pour provoquer des conflits au centre desquels se joue le destin des grands chefs d'Okü. A Engong même Angone est craint car Akoma Mba, le chef suprême, ne lui refuse presque rien.

Un jour Angone demanda à être chef à Engong. Comme on lui disait de préciser « chef de quoi à Engong », il répondit : « Moi, Angone, je ne parle pas pour ne rien dire. Être chef de ceci, chef de cela n'est jamais sorti de ma bouche. Est-ce que je ressemble à un chef à comparaisons ou à attributions ? Angone Endong, fils d'Endong Oyono, je veux être chef et c'est tout. Si on me le refuse, je deviens chef. Si l'on s'oppose à mon titre de chef, je demeure chef, je suis chef ! ».

On rapporta ces paroles à Akoma Mba. Et Akoma dit : « Angone Endong veut être chef, Angone devient chef, Angone demeure chef, Angone est chef et c'est tout. »

Alors tout Engong se tut. Angone fut surnommé :

– Nkomo Tèghé Bikié : Soufflet (de forge), Ramolliseur des métaux ;

– Odzam Sougou Bikia Ebouh : l'Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids ;

– Akone Endah : la Fourche qui surplombe les morts et les vivants ; le Pilier qui soutient les arbres et la boue.

Angone Endong est chef à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient. Un vrai chef !

Gigantesque comme un Okoumé, gros comme un baobab, jambes arquées, yeux rouges au regard de feu, sourire rare, Angone Endong bégaye comme un bouc. Tout son être dégage une impression presque palpable de force physique ahurissante et de puissance invicible.

Parmi ses enfants, celui qui lui ressemble le plus, tant du point de vue physique que du tempérament est :

– *Endong Angone*, du nom de son père Endong Oyono.

Endong Angone bégaye comme Angone Endong. A s'y méprendre Angone Endong et son fils Endong Angone apparaissent comme deux jumeaux.

Passons maintenant à la maison d'Ango Ekang.

III - Ango Ekang

Ango Ekang ne fut pas un homme remarquable. Il refusa toutes les femmes que son père Ekang Nna lui avait dotées, n'en gardant qu'une. Il mena une vie retirée dans son coin du village Mekoo et plus tard Oba'a, n'apparaissant que rarement au milieu de ses frères. Il eut de sa femme un unique fils : Meyé m'Ango Ekang.

3) *Meyé m'Ango*, lui, se fit remarquer parmi ses cousins Mba et Oyono. Il éclypsa totalement son père Ango, si bien qu'on l'appela *Meyé m'Ekang* comme s'il était le fils d'Ekang Nna au lieu de son petit-fils. Et cette appellation devint courante.

Meyé m'Ango engendra :

1- *Engouang Meyé*. Ce nom d'Engouang a été donné au fils d'Ondo Mba, Engouang Ondo le chef des armées d'Engong comme nous l'avons vu plus haut.

2- *Zok Meyé* qui engendra : Avoung Zok.

1- Engouang Meyé engendra :

a) *Mfoulou Engouang*

b) *Eyeghe Engouang*

Jusque là la descendance de Meyé m'Ango Ekang languissait dans les miasmes vulgaires de l'ordinaire. Ce genre de torpeur n'était pas particulièrement appréciée à Engong. C'est pourquoi cette descendance fut surnommée « Awarsing » ou « La Gangue ». Et l'on disait : « Endong a engendré les Rocs, Mba a engendré les Fers, mais Meyé m'Ango Ekang a enfanté la Gangue ».

b) *Eyeghe Engouang*, le cadet de Mfoulou, fut le premier à avoir un fils qu'il nomma *Ntoutoume Eyeghe*.

Cette naissance jeta de la honte à Mfoulou Engouang, l'aîné, qui aurait normalement dû avoir des enfants avant son cadet. Mais Mfoulou Engouang est un homme simple et de bon coeur. Une nuit il allait trouver son cadet et lui dit :

– Petit frère Eyeghe, voilà que tu viens d'avoir un fils alors que je n'ai même pas encore un commencement d'enfant. Ne peux-tu pas me confier ton fils en terminant son nom par le mien ? Ainsi au lieu de Ntoutoume Eyeghe il s'appellera :

– *Ntoutoume Mfoulou*.

Eyeghe Engouang accepta la proposition de son frère.

– Voilci l'enfant, dit-il à Mfoulou Engouang. Il est tien, élève-le en conséquence.

Et Ntoutoume Eyeghe devint *Ntoutoume Mfoulou*.

La nouvelle se répandit à Engong Zok Mebeghe Me Mba : Mfoulou Engouang venait d'engendrer un gros bébé mâle nommé Ntoutoume Mfoulou.

Nous ne pouvons aller plus loin sans dire quelques mots sur cet important personnage, cet homme puissant sans lequel Engouang Ondo et Angone Endong ne formeraient qu'une paire incomplète. Ntoutoume Mfoulou, nous le connaissons déjà, est d'abord un géant comme tous les hommes-puissants du Mvett. Il a un corps tout en muscles, doué d'une force physique prodigieuse. Ntoutoume Mfoulou se sait fort. Il se sait puissant. Regard direct, corps harmonieux, démarche de félin, le fils de Mfoulou est surtout redouté pour son impétuosité. Mais sous le mépris apparent qu'il affiche contre ses adversaires, il n'a jamais sous-estimé un ennemi. Batailleur jusqu'à l'impossible, Ntoutoume Mfoulou est un « Nyirane », un baroudeur, un terrible cogneur.

C'est Ntoutoume Mfoulou qui, devenu grand, balaya

l'ancienne assertion en vogue contre son clan, la remplaçant par : « Endong a engendré les Rocs, Mba a engendré les Fers et Meyé m'Ango Ekang a produit les Marteaux pour briser les Rocs et assouplir les Fers ».

Rien ne plaît autant à Ntoutoume Mfoulou qu'affronter un adversaire qui se dit aussi ou plus puissant que lui. Il porte plusieurs surnoms dont le plus célèbre est Nyébé Mon Ebo : Oui, l'Infligeur qui inflige à sens unique, le Volontaire de toutes les missions périlleuses, le « Toujours Oui, Toujours Présent ! ».

Son autre surnom non moins célèbre, est Ndebelé Mfoulou. Ce mot fang, Ndebelé, signifie Ironique, Moqueur, Méprisant avec une bonne dose d'agressivité. Qui est Ndebelé est facilement qualifié d'orgueilleux. Ndebelé Mfoulou est l'orgueil de Mfoulou.

En plein feu de la bataille, Ntoutoume Mfoulou se met à siffloter :

Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
C'est moi Nyebé Mon'Ebo !
Vi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Saturé de force et de puissance,
Je voudrais rencontrer un égal !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Que la mort me tue
Si elle en est capable !
Vio ! Vio ! Vi ! Violi ! Vio !

a) *Mfoulou Engouang* engendra :

1- Anvame Mfoulou qui devient Anvame Eyeghe du nom de son frère Eyeghe Engouang.

2- Mengong me Mfoulou

3- Mfina Mfoulou

4- Evine Mfoulou

5- Medza me Mfoulou

Ce dernier, Medza me Mfoulou, est particulièrement remuant. Il est, avec Ntoutoume Mfoulou, le plus bouillant, le plus batailleur de la descendance de Meyé m'Ango Ekang. Il est l'ombre de Ntoutoume Mfoulou.

Lorsque, dans le feu d'une bataille, Medza me Mfoulou se

trouve aux prises avec un adversaire singulièrement coriace, il bombe le torse en aspirant d'énormes goulées d'air et émet alors un chant insolite :

> Oh ! oh ! oh ! Mon'Ebo ! oh ! oh !
> A ve w'atare ma ?

Traduction :

> ô Mon'Ebo !
> Pourquoi ne m'invoques-tu pas ,
> (Quand tu es aux prises avec un ennemi...).

A quoi Mon'Ebo (Ntoutoume Mfoulou) répond toujours avec tendresse :

– Cet enfant est-il cinglé ? Que m'est-il déjà arrivé pour que je t'invoque ?

L'adversaire qui entend ce dialogue singulier doit bien se tenir car Medza me Mfoulou va passer à une riposte foudroyante.

2) *Zok Meyé* engendra Avoung Zok.

– Avoung Zok engendra :

1- Assame Avoung
2- Nkogo Avoung
3- Nguéma Avoung, le musicien qui charme les femmes à Engong Zok Mebeghe Me Mba
4- Biyogo Avoung
5- Tomo Avoung

Ce sont là les principaux âles du clan de Meyé m'Ango Ekang.

IV - *Ossé Ekang*, lui, n'a eu qu'un fils :

Angoung Beré Ossé, le grand magicien d'Engong Zok Mebeghe Me Mba. Ce nom, Angouang Beré, est composé de Ngoung, le Calao, de Angouang, son nid, de Beré ou Perché. Ce qui se traduit en français par : « le Calao dans son nid perché sur (la tête de) Ossé Ekang ». On l'appelle indifféremment Ngoung Beré ou Angoungberé Ossé.

Angoung Beré Ossé est le gardien, le connaisseur, le technicien de tous les grands secrets d'Engong. C'est le père

Initiateur des descendants d'Ekang Nna. On dit que la magie n'a pas de secret pour Angoung Beré. Les grands magiciens d'Okü le craignent à juste titre car nul ne sait comment fait-il pour être toujours informé de leurs faits et gestes !

Angouang Beré a la connaissance. Intelligence et Connaissance font de lui la cachette irrepérable du secret de l'immortalité gardé jalousement à Engong Zok Mebeghe Me Mba. Il est le Maître incontesté dans l'art de déjouer les grandes manoeuvres hostiles des hommes d'Okü. C'est pourquoi on l'a surnommé :

Agneng Ndong ou l'Artiste Insurpassage.

Tel est Angoung Beré Ossé, le père de la Magie.

V - Passons maintenant à la famille de Okome Ekang ou Okomo Ekang, la mère d'Oyono Ada Ngone.

Nous avons vu dans le Préambule page 9, que Okome Ekang, la plus belle fille d'Ekang Nna ne se maria pas, mais eut avec des hommes d'Okü deux enfants :

a) Oyono Ada

b) Ebè Okome

C'est Ebè Okome qui se maria et eut quatre fils :

1- Nkogue Ebè

2- Bengone Ebè

3- Nzeng Ebè

4- Beyo'o b'Ebè.

Ils sont puissants mais forment le plus petit clan d'Engong.

Voilà, sommairement décrits, les principaux clans ou familles d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient.

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

La guerre d'Asseng Mbane Ona[1] venait de s'achever sur les rives calcinées du fleuve Bevuyeng. Asseng Mbane

---

[1] Le Mvett, Tome II, page 309.

Ona avait été vaincu et emmené, prisonnier, à Engong Zok Mebeghe Me Mba. Il fut traduit devant le tribunal des anciens réunis à Oveng chez Akoma Mba.

D'ordinaire les anciens, après avoir feint de délibiérer, confient le prisonnier à Beka b'Oyono pour grossir sa main-d'oeuvre sur les chantiers des travaux de route. Quelques exceptions sont cependant à retenir.

Si l'ennemi vaincu, de par sa trop grande cruauté reconnue de tous, doit être exécuté, la sentence est prononcée bien avant qu'il n'arrive prisonnier à Engong. Dans ce cas la délibération des anciens pendant sa présence à Engong est simplement feinte.

Si sa vie doit être épargnée et le vaincu renvoyé chez lui, la délibération peut durer une journée pour bien lui montrer le sérieux, la magnanimité et la sagesse d'Engong.

Si l'avis d'Engouang Ondo diverge de la sentence des anciens, sa décision l'emporte car il est le chef des armées et donc le vainqueur de l'ennemi jugé.

Le vaincu peut aussi demander à plaider sa cause. La parole lui est alors accordée et il se défend librement.

*
* *

Mais ce matin-là le tribunal d'Asseng Mbane Ona prit une tournure inattendue.

En effet, alors qu'Asseng Mbane Ona venait d'être condamné aux travaux de route - entendez travaux forcés - d'où l'on ne revient pas, Nkene Messie, son épouse, demanda à parler.

Surprise !

Un lourd silence s'abat soudain sur la grand'place de Wor-Zok surpeuplée. Silence d'étonnement mais aussi de curiosité. Une femme demande à parler ! A parler au peuple d'Engong ! Une jeune femme ! Ni originaire d'Engong ni mariée à Engong ! Elle fixe bien les anciens de son regard pénétrant. Elle ne tremble point. Son attitude séduit la foule et

en conquiert la sympathie. On l'encourage : Parle ! Parle ! Parle donc !

Akoma Mba impose à nouveau le silence.

– Parle, dit-il à Nkene Messie.

Elle s'éclarcit la voix en toussotant, fait quelques pas en direction d'Akoma, s'arrête et dit :

– « ô grand-homme ! Toi qui commandes le peuple le plus puissant de la terre, pardonne à une petite femme de rien du tout, une petite femme d'Okü, d'oser demander la parole au milieu de tous ces hommes vénérables ! C'est au sujet de mon mari Asseng Mbane Ona. O Grand-homme ! Je ne sais pas beaucoup de choses, mais on m'a appris que tu es le Père d'Engong. Or si tu es le Père d'Engong, tu es donc le Père de tous les hommes. On dit que mon mari a voulu offrir en sacrifice à ses initiateurs ta fille Oyane Medza et c'est pourquoi tes fils lui ont livré, ainsi qu'à son peuple, une guerre sans merci. Cela n'est pas vrai. Mon mari était tombé amoureux de ta fille et avait l'intention de déjouer le projet de ses initiateurs pour l'épouser selon la coutume lorsque tes fils étaient intervenus de façon inattendue, ce qui avait tout bouleversé. Votre fille ayant disparu et mon beau-père Mbane Ona, ayant été tué, il ne restait plus à mon mari qu'à se battre pour le venger. Il n'ose pas vous le dire ici par orgueil, l'orgueil des hommes.

Mais voici qu'il est vaincu et condamné aux travaux de route, donc irrémédiablement perdu pour moi. Or j'aime cet homme. Sans lui ma vie n'aura plus de sens. Bien sûr je ne suis qu'une femme, et les sentiments d'une femme n'ont aucune valeur pour les hommes de ce monde ! Je sais que bon gré mal gré vous me désignerez un mari et que, comme toutes les autres en pareilles circonstances, je me résignerai. Mais cet homme-là aura une femme sans chaleur, qui regardera son époux sans le voir... C'est pourquoi je te demande la faveur, ô Grand-homme, ô Père de tous, d'accompagner mon mari Asseng Mbane Ona aux travaux de route et de rester auprès de lui. J'en ai terminé ».

Quelques murmures effritent le silence. Des hommes chuchotent. Des femmes babillent sourdement. Des têtes se balancent de gauche à droite, de droite à gauche, des bras

s'animent, interprètent des pensées que la bouche ne rend pas. Des sourcils et des paupières, par des mouvements saccadés, éclairent ou assombrissent des visages.

D'abord un bourdonnement confus. Puis quelques paroles fusent, s'amplifient, se multiplient.

– Ça c'est une femme ! dit quelqu'un.

– Et quelle femme ! reprend un autre.

– Au fond elle a raison, dit un troisième.

Son mari vaincu n'est plus dangereux. Il n'y a qu'à les renvoyer chez eux.

– Toi, tais-toi. Sais-tu de quoi il s'agit. Laisse les grands, les anciens, les initiés s'occuper de leurs affaires et parle-nous plutôt de tes pièges en forêt.

– Ce n'est pas le moment ; mes pièges, ils...

– Taisez-vous là-bas, hurle un guerrier.

Le silence revient, Nkene Messie s'est tue. Très émue, elle fixe maintenant le sol à ses pieds, attendant, anxieuse, la réponse d'Akoma Mba.

*
* *

Mais Akoma Mba, le chef suprême des Immortels, Akoma qui a entouré la vie des hommes d'Engong d'un voile inaccessible à la mort, Akoma le plus grand des initiés, Akoma l'invincible dont le nom a franchi toutes les rives des grands fleuves d'Okü jusqu'aux confins de la terre, Akoma le mystérieux fils de Mba Evine Ekang et de Bella Mindzi, Akoma se tait. Il se tait et lisse rêveusement sa barbe blanche. Il la lisse avec une apparente indifférence, comme quelqu'un qui apprend que la panthère qui a dévoré son mouton il y a deux jours vient d'être abattue d'un coup de fusil par son rival invétéré.

Cependant Akoma Mba réfléchissait. Cette jeune femme venait de lui poser une énigme. Au temps où il guerroyait, où il tranchait seul les palabres à Engong, Akoma savait qu'un ennemi vaincu ne pouvait s'attendre qu'à une humiliation définitive, ses femmes, ses enfants, ses richesses étant considérés comme butin. D'où venait maintenant que des femmes, jusque là rangées du côté des objets, osaient

prendre, elles aussi, la parole en plein monde ? Et qui plus est, pour défendre un ennemi juré d'Engong ?

Au temps où Akoma Mba dictait sa loi, vous dis-je, cette jeune femme d'Okü eût eu immédiatement la tête tranchée. Mais Akoma ne pouvait plus agir ainsi. Il ne pouvait plus donner libre cours à son tempérament bouillant d'antan. Car Engouang Ondo était là. Engouang Ondo, son homme de confiance qu'il avait habillé de saine réputation, de puissance et d'immortalité ! Akoma Mba pensa qu'Engouang Ondo avait beaucoup de faiblesse. Par exemple il permettait à quiconque de prendre la parole à Engong. Par exemple il tolérait les outrages, les affronts, perdait un temps infini avant d'user de la riposte. Par exemple il ne se lassait jamais de torturer son cerveau pour chercher à comprendre les raisons qui faisaient agir ces hommes d'Okü. Ne suffisait-il pas de les prendre pour ce qu'ils étaient, ces hommes d'Okü, c'est-à-dire des moins que rien ? Comment se pouvait-il qu'Engouang Ondo, l'homme le plus puissant de la terre, se tracassât l'esprit à longueur de temps pour vouloir sauver ceux qui ne méritaient que la mort !

Ils la méritaient parce qu'ils fainéantaient. Au lieu de rechercher l'immortalité en eux-mêmes, ces hommes d'Okü se précipitaient à Engong pour en arracher le secret.

Alors, pour conserver précieusement ce secret que d'ailleurs chaque individu a en lui-même, Akoma Mba sévissait.

Et on le haïssait, lui Akoma ! Avait-il eu tort de rechercher et de découvrir ce secret que tant de Mortels voudraient posséder ? Et ils ont la hantise de la mort, ces mortels immortels !

Qu'avait-on à lui reprocher de savoir garder jalousement le secret de la puissance éternelle ?

Maintenant Akoma était immortel et avait couvert son peuple de cette immortalité. Il avait accédé aux hautes sphères de l'harmonie universelle, résultat d'une somme d'efforts inlassablement soutenus sur un long parcours parsemé de luttes impitoyables, d'expériences enrichissantes...

Maintenant Akoma avait atteint la sagesse et dans son coeur autrefois si dur coulaient des torrents de paix. Que lui restait-il encore à désirer de ce monde ?

Akoma se plongea dans une sorte de torpeur apaisante, d'assouvissement ininterrompu et son esprit s'envola vers

ces hauteurs de félicité seulement accessibles aux grands initiés...

Redescendu enfin sur terre, Akoma Mba toussota bruyamment pour attirer l'attention de son monde, puis demanda :

– Hommes d'Engong, où sont vos oreilles ?

– Sur tes lèvres, lui fut-il répondu avec un ensemble parfait.

Jamais Akoma Mba ne s'était senti aussi puissant, aussi immortel qu'à cet instant précis. Il s'apercevait qu'il avait remporté la plus grande victoire du monde, la victoire sur soi. Il avait réduit au silence cet autre Akoma, égoïste, tapageur, véhément, baroudeur dont les hauts faits d'armes étaient connus des rives de Dzam Anené aux confins du grand lac Atok-Ening. Il avait détruit les prétentions orgueilleuses de cet autre Akoma aux instincts primitifs qui avait asservi le véritable Akoma Mba et l'avait refoulé jusque dans les profondeurs insondables de son être. Mais cet Akoma malmené ne s'était jamais avoué vaincu. Il avait continué de lutter inlassablement, paisiblement, avec ce calme et cette assurance dont seuls font preuve ceux qui ont la claire vision des objectifs à atteindre. Lutte âpre s'il en fut, qui se déroulait dans le silence impitoyable de l'intérieur de l'homme Akoma, parfois à son insu, d'où les sursauts de bonté, de charité, de clémence, de magnanimité qui jaillissaient souvent de lui lorsque le véritable Akoma parvenait à percer le brouhaha du primitif et imposer momentanément sa volonté. Mais l'autre reprenait vite la couronne de son trône, s'en coiffait et l'homme se replongeait dans son train de vie d'enfer, saccageant les villages, décapitant ses semblables, s'accaparant toutes les richesses des contrées qu'il dévastait. Et son nom terrifiait les pays d'Okü ! Et il en était fier ! Et il s'en orgueillissait ! Mais il n'avait jamais de paix. Mais il manquait d'appétit et de sommeil. Et Akoma Mba ne comprenait plus. Il possédait pourtant tout ce qu'un homme peut désirer. Et si quelque chose venait à lui manquer, ne lui suffisait-il pas de donner simplement un ordre :! aussitôt l'un de ses guerriers s'en allait à Okü, trouvait la chose convoitée, la prenait de gré ou de force et la rapportait au maître suprême d'Engong. D'où venait-il alors qu'il ne jouissait point de paix ?

Drame commun à tous les grands chefs de la terre, monarques, chefs d'État et autres, dont les privilèges, le train de vie, les honneurs et les allures extérieures suscitent bien des envies. Si l'on connaissait les tracas qui les assaillent, les problèmes qu'ils ont à résoudre mais aux solutions introuvables, leurs insomnies, leurs angoisses et les mille tribulations quotidiennes de leurs lourdes tâches, on s'apitoierait plutôt sur leur sort. Il s'agit bien de ces chefs, rares d'ailleurs, qui sont réellement conscients de l'importance de leurs charges pour leur pays et leur peuple.

Or Akoma Mba en était conscient.

Pauvre Akoma ! Il n'avait pas encore réalisé tout à fait qu'en lui se déroulait, dans une inconscience aussi indécelable que despotique, le duel le plus violent, le combat le plus titanesque, le plus pernicieux jamais imposé à l'homme. On lui avait pourtant révélé lors de sa première initiation que tout homme est composé de deux êtres antagonistes ; que le premier de ces êtres, qui se développait très vite, avait le goût effrené de domination, des honneurs, des plaisirs et des joies de toutes sortes, mais qu'en réalité il n'était que le jouet des mirages : c'était lui le Mortel ; que le second, qui se développait lentement mais de façon inexorable, exprimait la paix, l'amour, la puissance, l'immanence, l'immortalité : c'était lui l'homme réel, celui qui quitterait ce monde pour entrer dans la vie infinie.

Mais Akoma Mba avait pris cela pour des lubies et l'avait mis sur le compte de l'effet de la sève « d'alane » qui étourdit quelque peu l'esprit de ses consommateurs lors des séances initiatiques. Il s'était alors dit qu'il était Akoma, fils de Mba et de Bella, entier, complet, et qu'il ne voyait pas comment il pouvait se diviser en deux êtres ennemis. Il s'était même surpris à sourire de ces initiés qui se prenaient pour des savoirs, puis oublia cet incident.

Mais l'avènement ne tarda pas. Akoma Mba commença à faire parler de lui, ensuite devint un véritable tyran. Avec ses frères Otounga Mba, Medang Endong et Medza Endong il terrorisait les peuplades d'Okü, abattait sans scrupule leurs hommes-puissants. On le surnomma « Zok Mebeghe me Mba » : « L'éléphant de Mba qui porte les fardeaux de tous » : « L'Olivier dressé sur une colline que toutes les

tribus voient »[1]. Et Akoma alla de victoire en victoire, de surnom en surnom, de devise en devise. Et lorsqu'il découvrit le secret de l'immortalité et que son pays devint invincible, sa gloire ne connut plus de bornes.

Akoma Mba se réjouissait de cette vie mouvementée. Il y avait pris un goût intense. Tout Engong ne jurait plus que par Akoma tandis que son nom faisait trembler toutes les tribus d'Okü. Et le temps passa, passa. Akoma Mba commençait à prendre de l'âge mais la sagesse le fuyait toujours. Il ne s'en rendait même pas compte et n'en éprouvait aucun désir. Il épousa beaucoup de femmes qui ne lui donnèrent que des filles. Il pensa adopter l'un des innombrables bambins qu'on ramenait d'Okü après les guerres, mais repoussa aussitôt cette idée qui lui rappelait un bien triste souvenir. Alors à qui Akoma Mba allait-il confier la succession de Mba Evine Ekang ?

Il en était là de ses cogitations lorsqu'un jour qu'il se promenait à l'ombre des grands arbres de la forêt survint « Adzegane », la déesse Monotonie, grande spécialiste d'événements toujours semblables, qui lui présenta le miroir de toutes les guerres qu'il livrait aux peuples d'Okü. Hors de lui, Akoma s'écria en abattant d'un coup de poing un gros baobab : « Toujours la même chose ! Toujours ces soi-disant hommes-puissants d'Okü prêts à mordre la poussière à la première bousculade ! J'en ai assez, moi, de ces efféminés qui se prennent, eux-aussi, pour des hommes ! Pas un seul capable d'incendier la moitié d'Engong pour m'infliger une leçon exemplaire ! Toujours des morts dans leurs rangs, toujours des cadavres ! Le tigre lui-même en serait dégoûté ! ».

Or c'est en ces temps-là que le logos vint définitivement à bout de la personnalité d'Akoma Mba.

Alors Akoma commença de s'ennuyer. On dit qu'il devait avoir à cette époque environ cinq centaines de grandes saisons sèches[2] et venait tout juste de franchir les limites de l'adulte. Il continuait à guerroyer parce qu'il lui fallait guerroyer comme l'exigeait sa fonction de chef. Son frère

1 *En Fang* : « Adzap èloumou nkol ba meyong atè ».

2 Cinq cents ans. Au Gabon il y a une grande saison sèche par an.

Medang Endong n'avait pas manqué de remarquer le peu d'enthousiasme, le peu d'entrain qu'il manifestait maintenant aux combats. Le lui faisant un jour observer, alors qu'ils dévastaient les contrées florissantes arrosées par le fleuve Biwolé, Akoma lui répondit :

– Fils d'homme Medang, je ne sais pas ce qui m'arrive. Je ne suis pas heureux, je n'ai pas la paix ; cette vie, ces guerres me dégoûtent.

– Tiens ! tiens ! s'étonna Medang Endong, serais-tu devenu tout amour ?

– Hein ? sursauta Akoma Mba qui bondit dans les nues. Medang venait involontairement de lui rappeler un bien lointain souvenir. Tout amour ! C'est bien ce que tu as dit, n'est-ce pas, fils d'homme ?

– On le dirait à moins. Je te vois maintenant hésiter de trancher la tête d'un ennemi, empêcher nos hommes d'incendier villages et récoltes, de piller... Ne sont-ce pas là des signes d'amour, comme dit fils d'homme Medza Endong Oyono ?

De sa main droite Akoma se caressa le menton et envoya son regard dans les nues, signe de profonde réflexion. C'était bien cela : L'amour. Deux êtres en conflit dans un même homme s'exprimant par des pensées contradictoiries ! Le tout dans Akoma Mba ! C'est bien ce qu'on lui avait dit lors de la dernière séance de sa première initiation. Akoma s'écria en se frappant la poitrine :

– Fils d'homme Medang, ils sont là dedans ! L'un me dit de continuer à faire la guerre, à tuer, à piller, à détruire ! L'autre s'y oppose énergiquement. Lequel suivre, lequel ne pas suivre ? C'est pourquoi je n'ai plus de paix ! Il faut les déloger tout de suite ! Tout de suite, avant que le soleil ne s'échappe du ciel ! Ils sont là et ils s'entredéchirent ! C'est du désordre, de la subversion, de l'anarchie ! Il faut les déloger.

Medang sourit puis commença à s'énerver :

– Mais Fils d'homme Akoma, calme-toi. Tu me donnes l'impression d'être une boule de cire. Encore quelques instants de ce train-là et tu vas fondre. Calme-toi, je vais voir ce qui se passe dans ton ventre.

Medang retira de sa gibecière à secrets un petit miroir magique à deux faces réfléchissantes et l'appliqua sur la

poitrine d'Akoma Mba. Il scruta longuement l'intérieur du fils de Mba Evine Ekang. Finalement il se redressa, regarda Akoma droit au fond des yeux et dit :

– Fils d'homme, il n'y a absolument rien en toi qui n'y ait été depuis le commencement.

– Justement, selon mes initiateurs, ils s'y trouvent depuis le commencement !

– Qui ?

– Mes deux tourmenteurs, voyons ! Ne les vois-tu pas ? Je n'ai pourtant pas la berlue.

– Je ne vois rien qui ne soit dans tout homme !

– Donne-moi ce miroir, dit Akoma.

Akoma Mba se mira attentivement, du bas-ventre jusqu'à la poitrine et de la poitrine à hauteur du front. Mais lui aussi ne vit rien. « Pourtant ils sont là, se répéta-t-il ». Medza m'Otoughou, qui s'était attardé dans un village pour manger des bananes mûres, arrivait à cet instant.

– Eh ! vous deux, dit-il, vous avez l'air tout déconfits. Que se passe-t-il ?

Medang dit :

– Un fait très curieux. Fils d'homme Biyang a des tourments. Il prétend que deux êtres l'habitent et se sont révolté l'un contre l'autre. Que la victime de ce duel n'est autre que lui-même. Et il parle de subversion, d'anarchie... J'ai beau fouiller ses entrailles à l'aide du miroir magique, je n'y décèle rien d'anormal. Ne trouves-tu pas cela étrange ?

– Pas du tout, s'écria joyeusement le fils d'Endong Oyono. Et ce n'est pas une révolte, c'est une véritable révolution ! Je savais très bien que ce jour allait arriver. Fils d'homme Akoma est enfin parvenu sur le Grand Chemin ! Le temps a été long, aussi l'arrivée est-elle grandiose !

– Que racontes-tu là ? s'énerva Medang Boro. Je suis en train de te faire comprendre que Akoma Mba, Zok Mebeghe Me Mba, l'éléphant porteur de Mba, Adzap Eloumou Nkoh Ba Meyong Atè, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient, l'homme le plus puissant de la terre, l'immortel, l'invincible, celui qui joue avec la mort comme le chat joue avec la souris, qui allonge ou écourte à volonté la vie des humains, Akoma le profond, Akoma le gigantesque, Akoma Mba s'est mis subitement à perdre ses facultés

intrinsèques, et qu'en conséquence Engong court le plus imminent, le plus terrible danger qu'il ait jamais couru ; et toi Medza Endong, fils d'Endong Oyono et d'Otoughou Ndong, l'Etang de femmes, l'homme le plus fort, le plus riche et le plus sage du monde, tu te mets à me débiter les extravagances les plus invraisemblables. Où suis-je ? Que vais-je devenir ?

Medza m'Otoughou s'illumina d'un large sourire :

– Mais non, Fils d'homme Medang, ce que je dis est la vérité pure. Notre frère Akoma est tourmenté parce qu'il aspire maintenant à l'amour envers tous, à la paix entre les hommes. C'est un sentiment qu'il n'avait encore jamais connu, un sentiment - je puis le dire - que je suis le seul à profondément posséder à Engong. Il faut aimer ses semblables, quelle que soit leur condition, quel que soit leur pays. Il faut les aimer car sans cet amour il ne saurait y avoir de paix dans le monde. L'amour, c'est l'arme qui engendre la vraie paix, la vraie richesse, le vrai bonheur, la félicité. Il faut aimer, il faut savoir aimer. Et Fils d'homme Akoma vient enfin de réaliser l'amour. Mais il est encore incapable de saisir et d'ordonner les réactions de l'amour qui pénètre son être. Alors il s'embrouille, s'empêtre et se débat. L'amour est toute une science... Quant à toi, Medang Endong, qui distribues des palabres aux étrangers au lieu de leur offrir à manger[1], il n'est pas étonnant que tu ignores les manifestations de l'amour. Tu es le grand grenier intarissable de la méchanceté à Engong ; tu ignores la pitié que, dit-on partout à Okü, tu n'as jamais rencontrée. Elang Ossoua, le premier des agressifs, est ton nom. Comment, dans ces conditions, peux-tu saisir les résurgences de l'amour ? Laisse donc Fils d'homme Akoma s'épanouir dans ce qui lui a manqué jusqu'à présent et que - je le souhaite ardemment - tu comprendras plus tard ».

Medang ne s'étonna point. Il s'avait depuis longtemps ce qu'on disait de lui, depuis qu'il s'était donné pour unique objet d'écraser tous les hommes-puissants d'Okü, depuis qu'il était devenu le bras droit d'Akoma dans ces combats

---

[1] Allusion à la devise de Medang qui a trait à son agressivité.

violents et mystérieux, que son tempérament belliqueux et sa soif de destruction avaient semé la terreur et la désolation dans maints territoires d'Okü. Haineux, infatigable dans les batailles, Medang ne se montrait heureux que lorsqu'il incendiait des villages après les avoir vidés de leurs guerriers. A vrai dire Medang était fier de sa renommée. N'était-il pas immortel et qu'y avait-il de plus beau, de plus grand, de plus précieux sur la terre des hommes que de se savoir immortel ! Les chasseurs du pouvoir temporel ne le savent que trop, eux qui n'hésitent pas à tuer et à faire tuer pour se l'accaparer et se donner l'impression - mais alors l'impression seulement - d'être immortels ! Immortel était Medang. Immortel, il l'était grâce à la sagacité d'Akoma Mba. Et voici que cet Akoma, le redoutable, l'invincible, l'inabordable Akoma commençait à s'empêtrer dans les mailles de ce que Fils d'homme Medza Endong nommait l'amour. Où ce fils d'Endong Oyono était-il allé chercher cette farce qu'il nommait l'amour, cette farce qui troublait maintenant les nobles qualités belliqueuses de Fils d'homme Akoma Mba ? Tout le monde savait, tout le monde sait que Medza Endong est affabilité, charité, bonté. Mais pourquoi, fichtre ! voulait-il entraîner Akoma Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient, dans le carcan de ses dangereuses illuminations ?

Medang ne comprenait pas. Il jeta un regard mélancolique du côté de Mikour Megnoung n'Ekobeigne car Akoma venait d'ordonner de cesser immédiatement les combats et de reprendre le chemin d'Engong. Le chemin d'Engong ? Medang n'en revenait pas. Décidément tout tournait à l'envers.

Quant à Akoma, il se disait que le temps était venu pour lui de ne plus guerroyer. Son unique fils Ondo Akoma qu'on appelle plus couramment Ondo Biyang, un redoutable lutteur, se classait déjà parmi les hommes les plus puissants d'Engong. Engouang Ondo, son neveu, ayant acquis la surpuissance dans l'immortalité, Akoma ne voyait plus la nécessité de se trouver lui-même sur les champs de bataille. Plus tard, après mûre réflexion et maintes délibérations du conseil des anciens, il confia à Engouang Ondo la lourde charge de mener les destinées d'Engong.

L'homme belliqueux Akoma Mba, batailleur et méchant, venait d'être définitivement vaincu par cet autre Akoma, l'homme-paix, le vrai immortel descendu en lui des voûtes célestes...

Lointain était déjà ce passé qu'Akoma n'aimait d'ailleurs plus évoquer. Il lui fallait aujourd'hui faire face au présent et d'abord répondre à cette jeune femme Nkené Messie.

– Hommes d'Engong, où sont vos oreilles ? répéta Akoma.

– Sur tes lèvres, lui répondirent de nouveau tous ceux qui étaient là.

Akoma reprit :

– Depuis que je suis Akoma à Engong Zok Mebeghe, l'olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient, c'est la première fois qu'une fille d'Okü, une toute petite fille si frêle et sans défense, mais pleine de courage et de bon sens, me demande une faveur. J'en suis fort surpris. Un tel courage, une telle lucidité, une telle foi méritent récompense. Je propose donc, si mes frères Medza Endong, Medang Endong, Mfoulou Engouang, Otounga Mba et, bien sûr, Engwang Ondo n'y voient aucun inconvénient, qu'Asseng Mbane Ona de la tribu Yemebem, le mari de Nkené Messie, devienne « Mbaale bot »[1] aux travaux de route. Il pourra ainsi garder son épouse.

On acclama Akoma Mba, on acclama Nkené Messie, et Beka b'Oyono emmena le prisonnier et son épouse sur le chantier.

Il faut dire à propos de cette route qu'elle avait déjà dépassé Nkol-Anvam chez Ondo Mvé qui règne sur les populations habitant les rives du fleuve Mveng Metué. Elle avait dépassé la grande agglomération appelée Maane Menie chez Assangone Obiang, l'éternellement jeune et belle Assangone Obiang, fille d'Obiang Nkemeyong, qui séduit les hommes-puissants d'Okü de passage dans sa ville. Maane Menie est le confluent des grands chemins venant du Sud, du Nord, de l'Est et de l'Ouest. On y rencontre toutes sortes d'individus : des énergumènes, des baroudeurs, des pilleurs, mais aussi des génies, des artistes, tout un monde hétérogène

---

[1] *Mbaalé bot* : Gardien des hommes, surveillant, contremaître.

qui fait de ce lieu le plus mouvementé de cette partie d'Okü. C'est là qu'Elone Kam Afé de la tribu Bibao abattit Anvam Eyeghe Bong de la tribu Bemvik, l'un des plus grands pilleurs d'Okü. C'est là que Nzé Medang, fils de Medang Endong, scalpa Bikuékué-bi-Loroto, l'oncle paternel d'Elone Kam Afé[1]. Maane Menie est un carrefour de palabres.

La route de Beka b'Oyono avait atteint les rives du grand fleuve Melole, du côté de Mikour-Megnoung n'Ekobeigne. Le chantier se trouvait maintenant dans la grande forêt Benvom, ainsi nommée parce qu'elle grouille de serpents pythons. Les hommes abattaient la forêt à la hache, au son des tambours et au rythme des nerfs d'hippopotame des chefs qui leur tuméfiaient la peau. Le travail était rude. La plupart de ceux qui besognaient là étaient des prisonniers de guerre, souvent d'anciens hommes-puissants. Ils ne recevaient presque pas de ration alimentaire et ne connaissaient pour ainsi dire pas de repos. Seuls les surveillants ou contremaîtres jouissaient d'un peu de liberté et de ce fait étaient autorisés à vivre avec leur famille dans ce chantier construit de huttes aux murs d'écorces d'arbres et aux toits de paille de palmier raphia. Et comme cela arrive toujours dans ce genre de vie d'enfer, les travailleurs cherchaient des faveurs auprès des surveillants et les surveillants auprès de Beka b'Oyono. Il s'en suivait des intrigues, des trahisons, de fausses accusations dont les auteurs restaient souvent anonymes. Bien sûr des tentatives de révoltes se produisaient de temps à autre, mais Beka b'Oyono les réprimait sévèrement. Ces sursauts s'avéraient d'ailleurs inutiles, aucune issue pour leur aboutissement n'étant possible. Et lorsqu'on sait qu'en échange de leurs mouchardages aux conséquences atroces pour les victimes, les traîtres ne recevaient en cachette que quelques doigts de banane, quelques bâtons de manioc, quelques morceaux de viande en plus de leur menue ration réglementaire, on comprend alors la situation dramatique de ces pauvres hères dans ces travaux de route[2]. Ce maigre supplément alimentaire constituait cependant un véritable trésor au sein

---

[1] Le Mvett, tome 2, p. 166 et suivantes.

[2] Allusion aux travaux forcés de l'époque coloniale.

de cet enfer déchaîné. Rares étaient les prisonniers libérés. Ceux qui en recevaient le privilège l'étaient souvent pour des raisons inavouables. Beka b'Oyono remettait alors à chacun une plaque de cuivre, insigne de celui qui avait donné entière satisfaction aux travaux de route. Plus qu'un simple symbole, cette médaille était un véritable sauf-conduit permanent qui conférait à son titulaire autorité, égards et tranquillité. Le bénéficiaire pouvait aller d'un bout à l'autre du pays, même à Engong, sans être inquiété.

Un matin donc Beka b'Oyono arriva au chantier, escorté comme de coutume de ses guerriers. Asseng Mbane Ona et son épouse Nkené Messie faisaient partie de la caravane.

Beka b'Oyono réunit tous les travailleurs sur un terre-plein et leur présenta Asseng Mbane Ona :

– Celui-ci, leur dit-il, est Asseng Mbane Ona de la tribu Yemebem, sur les bords du fleuve Bevuyeng. A Engong, Père Akoma lui-même l'a nommé chef de tous les travaux de route. Vous lui devez donc discipline et obéissance. Il est chef de tous les chefs, le chef de tous les travailleurs du chantier. Quant au reste, pas de changement.

Les hommes accueillirent ces paroles avec indifférence. Ils étaient habitués à recevoir des ordres, des contre-ordres et à obéir passivement, servilement. Ils se dispersèrent avec des murmures, rejoignant chacun son secteur de travail. Près de mille personnes se trouvaient là. Commença alors la visite du chantier.

Beka b'Oyono avait réparti ces hommes en plusieurs groupes s'occupant qui du déforestage, qui de l'abattage, qui du creusage des rigoles de chaque côté de la large chaussée, qui de l'empierrement et qui de la construction des ponts de longrines. Il montra à Asseng Mbane Ona chacun de ces groupes à l'œuvre. Il y avait aussi des chasseurs mais cette forêt infestée de serpents pythons ne facilitait pas leur besogne. Un autre groupe était composé de pêcheurs qui s'acharnaient sur le poissonneux fleuve Melole. Celui-ci drainait maintenant ses eaux brunâtres à quelques instants de marche du chantier mais les travaux ne l'avaient pas encore atteint.

Après avoir fait quelques recommandations à Asseng mbane Ona, Beka b'Oyono lui remit un nerf d'hippopotame

et un sifflet métallique nécessaires dans ses fonctions de chef de chantier. A l'aide du sifflet il pouvait aussi faire venir Beka b'Oyono d'Engong en cas de besoin.

A la tombée du jour, après le travail, Beka b'Oyono réunit les chefs de groupe pour leur donner des consignes.

Ce soir-là un événement d'une surprise inouïe se produisit au chantier et se répercuta sur l'ensemble des travailleurs. En effet Mboulou Asseko de la tribu Yemissem qui avait jusque là assumé les charges de chef de chantier reçut, très étonné et quelque peu déçu, la médaille de libération.

Mboulou Asseko avait été un chef dur, inhumain au possible, qui avait totalement oublié sa condition de prisonnier comme tous ses compagnons d'infortune. Il sévissait sur l'ensemble des travailleurs avec une brutalité à la mesure de sa prodigieuse et inépuisable force physique.

Mboulou Asseko Edzom avait été un homme-puissant qui régnait sans partage sur les Yemissem et les tribus environnantes situées sur la chaîne des montagnes ferrugineuses Minkol-Bikié où grouillent d'innombrables hordes de gorilles. Les Yemissem étaient renommés dans l'extraction du fer, étaient parfaits forgerons et excellaient dans la fabrication des armes.

Lorsque Engonga Mba, fils de Mba Evine Ekang, le grand forgeron d'Engong manqua de fer, il demanda à son cousin Medang Endong, fils d'Endong Oyono Ekang, d'aller en chercher à Minkol-Bikié chez les Yemissem. Mais Medang se heurta à un refus catégorique de Mboulou Asseko Edzom. Medang dit :

– Mboulou Asseko, mon frère Engonga Mba, l'homme auquel il ne faut rien refuser, demande du fer. Tu as du fer. Donne-le moi afin que j'aille le lui remettre. Si tu as besoin de quelque chose en échange de ton fer, viens à Engong et cette chose te sera remise.

Mboulou Asseko répondit :

– Ce fer est le fer du pays Yemissem. Ce fer est Yemissem et restera Yemissem. Je ne l'échange contre rien. Retourne chez toi et va le dire à ton frère Engonga Mba.

Medang Endong, surnommé Elang Ossoua, le premier des agressifs, se dit que ce Yemissem le prenait pour une grenouille. Comment imaginer un Medang Endong allant

d'Engong jusque chez les Yemissem chercher du fer et retourner les mains vides à Engong pour raconter à Engonga Mba des légendes sur le refus d'un chef aussi stupide qu'une femme adultère !

Enervé, Medang administra à Mboulou Asseko une gifle si retentissante que son écho se répercuta dans la forêt et que les gorilles, alarmés, se mirent à beugler sauvagement sur les collines environnantes. Mboulou Asseko riposta par une gifle d'une égale violence mais Medang s'esquiva prestement. Entraîné par la puissance du mouvement, Mboulou Asseko alla s'abattre à quelques pas derrière Medang Endong tandis que sa main s'enfonçait dans la terre jusqu'au coude. Le temps qu'il mit à retirer son bras du sol suffit à Medang pour le ligoter avec des fils de fer. Effrayés, les Yemissem ne réagirent point. Medang constitua une longue caravane qui porta le fer jusqu'à Engong où Mboulou Asseko fut condamné aux travaux de route chez Beka b'Oyono et nommé chef de chantier.

Humilié, mortifié, Mboulou Asseko se promit d'assouvir sa vengeance sur les travailleurs par une cruauté sans égale. Il s'y employa si passionnément que sa férocité fut connue partout à Okü et notamment dans sa tribu Yemissem. Aussi lorsque la médaille de libération lui fut remise, il se demanda quel pays pouvait bien l'accueillir. D'où sa déception. Mais Beka b'Oyono ne s'occupait plus de lui...

Un certain nombre de travailleurs reçurent également la médaille de libération. Eux furent très heureux.

Tard dans la nuit, Beka b'Oyono quitta Asseng Mbane Ona et reprit le chemin d'Engong.

La grande hutte du chef de chantier se dressait au milieu du camp, en bordure de la route. Asseng Mbane Ona s'y était installé avec son épouse. Ils jouissaient là d'un confort relatif.

Mais Asseng Mbane Ona était morose. Il ne s'était jamais imaginé subir un jour pareil sort. Qu'avait-il donc fait pour être ainsi réduit en esclavage ? Il se posait des questions sur les origines du monde, sur l'immortalité, mais ne trouvait pas de réponse. Il se dit que la réponse se cachait certainement à Engong et qu'il avait commis une erreur en s'attaquant à ce peuple. Il ne se pardonnait pas cette erreur. Il aurait

voulu la réparer mais il lui semblait qu'il était déjà trop tard. Son frère Eya Mbane Ona était resté prisonnier à Engong. La tribu Yemebem avait été détruite de par sa faute, à lui Asseng Mbane Ona.

Dans sa longue méditation il se demandait qui pouvait bien se trouver derrière la toute-puissance d'Engong ? Les magiciens de ce peuple possédaient-ils un secret que ceux d'Okü ignoraient ? Il avait été initié et, malgré la défaite, se rappelait encore les principes directeurs de la création. Que s'était-il donc passé dans sa confrontation avec les gens d'Engong ? Et pourquoi cet homme, Engouang Ondo, qui semblait incarner cette toute-puissance, se montrait-il animé d'une aussi grande compréhension ? Des questions qui ne recevaient point de réponses.

Nkene Messie demeurait silencieuse dans son coin, observant attentivement son époux. Elle savait ce qui le tracassait. Elle comprenait l'attitude de l'homme vaincu et humilié. Elle l'aimait et se disait que cette situation aurait été plus grave si Engouang Ondo l'avait décapité. Mais puisque le chef des armées d'Engong l'avait épargné, que la vie continuait, il valait mieux s'en contenter.

– Asseng, lui dit-elle d'un ton attendrissant, je crois que tu choisis mal le moment pour te tracasser. L'essentiel, en ce qui me concerne, est que tu vives ; or tu vis. Vivre peut augurer de beaucoup. Ne revenons donc pas sur ce qui s'est passé. Nous n'avons d'ailleurs pas terminé avec ces gens d'Engong puisque nous sommes encore sous leur pouvoir. Attendons et laissons venir.

Asseng Mbane Ona ne répondit pas d'abord. Il bouillait d'impatience et de colère sourde à l'égard de cette femme qui prenait de plus en plus d'initiatives au point qu'il devenait son ombre, lui Asseng Mbane Ona, l'homme qui faisait trembler toutes les tribus d'Etone - Abandzik - Meko - Mengone. Et ces initiatives aboutissaient à une sorte d'emprise sur lui, à une attitude maternelle qu'il ne pouvait supporter. Vaincu par Engouang Ondo, allait-il l'être aussi de sa femme ? Jouissait-elle de cette défaite ou bien en était-elle désolée ? Il eût juré qu'elle en jouissait puisque, croyait-elle, cette défaite le plaçait sous son ascendant. Mais, en cela, elle se trompait ! Qui a encore dit que la femme est

l'ennemie larvée de l'homme ! Dissimulant sa colère, il répondit cependant :

– Tranquillises-toi, Nkené, je ne ferai pas de sottise. Avoue pourtant que ma situation n'est pas brillante. Je n'avais pas été destiné à ma naissance aux travaux de route. Mais, comme tu dis, j'attendrai et laisserai venir.

Le jour se levait sur le chantier. Les touracos commençaient à cocoler, mille oiseaux à chanter sur les arbres. Les rayons du soleil traversaient difficilement la couche végétale de la forêt dense, mais se précisaient au fur et à mesure qu'il montait dans le ciel azuré. Le froid de la nuit se dissipait, le sang reprenait sa course normale et détendait les muscles engourdis des hommes.

Le tam-tam de travail gronda. Les huttes s'ouvrirent éjectant au dehors des hommes qui s'étaient attardés à la tiédeur bienfaisante des feux de bois. Libérés de la forêt par le jour naissant, les fourous, ces sortes de petites mouches au dard aspirant efficace, se ruaient sur les corps nus des travailleurs pour sucer le sang, leur repas de la journée, car la chaleur du soleil n'allait pas tarder à les refouler dans l'épaisseur de la verdure noire. Le claquement sec des tapes que se donnaient les hommes pour écraser ces bestioles sur leur peau retentissaient de place en place.

Les travailleurs s'étaient réunis sur un immense terre-plein qu'on appelait la cour. Chaque chef d'équipe se tenait devant son groupe après avoir vérifié le nombre de ses hommes.

Quelques instants plus tard vint Asseng Mbane Ona, le nouveau chef de chantier, le nerf d'hippopotame dans sa main droite, le sifflet accroché au cou par une chaîne et pendant sur sa poitrine velue. Sur un geste il obtint le silence. Puis il dit :

– Hommes, mes frères d'Okü, je ne suis pas venu dans ce chantier de mon gré. Je ne suis pas venu dans ce chantier pour vous maltraiter ou pour être le suppôt des injustices. Il me déplairait réellement d'être amené à châtier quelques-uns d'entre vous. Notre situation est tellement humiliante que nous ne devons pas nous permettre de semer la zizanie parmi nous. Je constate que beaucoup de travailleurs sont maigres, décharnés, signe de mauvais traitements et de

manque de nourriture. C'est le régime en vigueur, me direz-vous. Je le sais, je le savais avant de venir. Mais les choses peuvent s'arranger si vous savez tenir vos langues et suivre sans rechigner mes directives. Il y va de notre tranquillité dans l'énorme besogne qui nous est assignée. Il est tout de même étonnant qu'une pareille forêt ne recèle pas une abondance de gibier à cause de ses pythons et qu'un fleuve tel Melole nous refuse du poisson par ses crocodiles hargneux. Mais, vous le savez sans doute, la chair du python est délicieuse et celle du crocodile exquise. Les chasseurs n'ont qu'à se rabattre sur ces animaux pour ravitailler le camp en viande. Les villages environnants, quant à eux, nous fourniront le reste sous peine de voir leur paix s'envoler. Et maintenant chacun à sa tâche.

Asseng Mbane Ona se dirigea vers le corps-de-garde situé au milieu du camp, suivi d'Angounou Nkoulou, son adjoint, un homme de la tribu Essiboh, qui avait été vaincu à la lutte par Medza m'Otouang Mba, l'homme le plus beau d'Engong. Par la suite Angounou Nkoulou avait été condamné aux travaux de route. Les deux hommes entrèrent dans le corps-de-garde. Ils devisèrent un moment, Angounou Nkoulou renseignant son chef sur l'habituel déroulement des travaux, sur les sanctions dictées par Beka b'Oyono et sur le régime alimentaire. Asseng Mbane Ona l'écouta attentivement et, quand l'autre eut terminé, dit :

– Cette route, les gens d'Engong avec leurs moyens peuvent la terminer en très peu de temps, même si elle devait atteindre les confins d'Okü. Cela je le sais. Mais ils n'en éprouvent pas un grand intérêt, Angone Endong étant le seul possesseur d'une automobile et ne se déplaçant que très rarement. C'est pourquoi ils en ont fait une prison. Mais les prisons, elles aussi, peuvent avoir des conditions de vie acceptables. J'espère donc obtenir de Beka b'Oyono à sa prochaine visite une amélioration de ces conditions.

– Souhaitons-le, reprit Angounou Nkoulou. Ce serait une bonne chose pour tous les travailleurs et le rendement s'en trouverait efficient.

– Attendons, dit Asseng Mbane Ona.

Et ils reprirent la conversation sur d'autres sujets.

Des jours se succédèrent, apportant chacun un changement.

La nourriture, en sa diversité, abondait maintenant au chantier. Les gens reprenaient des formes. Le travail allait bon train. Les hommes chantaient en oeuvrant au son des tambours. Les journées devenaient moins rudes et, de ce fait, paraissaient plus courtes. Le chantier tout entier témoignait de la reconnaissance à Asseng Mbane Ona et lui obéissait spontanément. Celui-ci savait qu'il avait pris de gros risques en modifiant le régime du chantier sans s'en référer à Beka b'Oyono. Inquiète, sa femme le lui avait fait remarquer. Mais il avait répondu avec indifférence :

– Nkené, cette vie n'a plus de sens pour moi.

Et la jeune femme avait pensé :

« Ainsi sont les grands hommes dès qu'ils ont perdu le pouvoir ! Plus rien pour eux ne compte. Ils ont perdu le pouvoir, donc ils ont tout perdu. Asseng doit certainement me haïr car, au lieu de le laisser mourir, je suis intervenu en sa faveur auprès d'Engouang Ondo et d'Akoma Mba qui lui ont épargné la vie. Mais il n'ose pas me l'avouer, peut-être par dépit ou embarras ».

Une lune s'était écoulée depuis qu'Asseng Mbane Ona se trouvait à la tête des travaux qui avançaient régulièrement. La route avait atteint le fleuve Melole. Les hommes avaient édifié leur campement sur la rive. Il fallait maintenant commencer la construction du pont, besogne éprouvante et périlleuse. Asseng Mbane Ona ordonna d'arrêter les travaux et d'attendre des instructions d'Engong. Enfin la détente !

Chaque soir, dès que la lune se montrait au-dessus des arbres et illuminait le camp de sa lumière crue, les tam-tams faisaient frémir l'air, la forêt, les eaux du fleuve. Et se trémoussaient les corps en liesse tandis que des poitrines s'échappaient les chants qui montaient joyeusement vers les étoiles. Disons également que ces hommes, dans leur allégresse, avaient fini par oublier leur condition de prisonniers dans un camp de travaux forcés pour s'adonner entièrement à leur préoccupation du moment : jouir pleinement de ces instants de répit. Lequel, parmi eux, pouvait prédire l'avenir ?

Asseng Mbane Ona, une nuit, avait fait striduler son sifflet métallique. Il attendait dès lors l'arrivée de Beka b'Oyono.

Deux jours plus tard retentit, venant du côté d'Engong, la pétarade grondante, grandissante de l'automobile d'Angone Endong Oyono. Puis apparut, tirant un nuage de poussière ocre, la guimbarde hurlante. Le klaxon martelait les tympans.

Asseng Mbane Ona, sachant que l'auto d'Angone roulait sans freins, avait fait mettre en travers de la rue principale du chantier un tronc d'okoumé. Angone le heurta et l'automobile s'immobilisa dans son tourbillon de poussière.

Contrairement à son habitude, Angone Endong Oyono sauta à terre et serra la main à Asseng Mbane Ona. Beka b'Oyono fit de même. Ce geste étonna les travailleurs qui s'étaient approchés. Angone Endong, l'écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, fils d'Endong Oyono et d'Ofoyeng Assoumou, la fourche qui a un pied chez les fantômes, un pied chez les vivants, qui soutient les digues des rivières avec leurs poteaux et leur boue, Angone n'avait jamais coutume de serrer la main aux gens d'Okü, fussent-ils puissants ou non ! Et surtout pas à un vaincu comme l'était Asseng Mbane Ona ! Que se passait-il donc ?

Beka b'Oyono ordonna à Asseng Mbane Ona de rassembler tout le camp. Le sifflet métallique retentit. Les hommes accoururent, s'alignèrent par groupes sur l'immense place. Angone Endong, Beka b'Oyono et Asseng Mbane Ona les passèrent en revue.

Beka b'Oyono, le premier, s'étonna de l'impeccable tenue et de la bonne mine de ces hommes. Ils semblaient tous d'une vigueur incomparable. Il ne voyait plus les décharnés qui se présentaient toujours à lui à chaque visite du chantier. Aujourd'hui ils appaissaient capables d'affronter les travaux les plus durs.

Angone Endong s'émerveillait de ce surprenant changement.

– Tiens, dit-il à Beka b'Oyono, ton chantier a réalisé des progrès fantastiques dans l'entretien des prisonniers.

Serait-ce l'œuvre d'Asseng Mbane Ona ?

– Sans aucun doute, répondit le fils d'Oyono Mba. Avec un tel responsable tu es sûr d'avoir une route parfaite. D'ailleurs le tronçon que nous venons de parcourir et qui est son oeuvre nous le prouve.

Selon son habitude, Angone Endong Oyono changea

subitement d'attitude. Il se renfrogna, ses narines se mirent à palpiter, les poils durs, épais et dressés à miauler. Ses yeux se voilèrent d'un nuage sombre. Il s'énervait.

– Où se croit-il donc, cet Asseng Mbane Ona, en enfer ou au paradis, éructa-t-il tandis que son regard lançait des éclairs et que de gros nuages noirs fonçaient à l'assaut d'un ciel soudain surchargé d'orage. Le fils d'Ofoyeng Assoumou ne pouvait permettre à un Asseng Mbane Ona de se conduire aux travaux de route selon ses fantaisies. Pour qui voulait-il encore se prendre ? Pour un héros ? C'est ce qu'on allait voir !

Beka b'Oyono s'inquiéta :

– Doucement, fils d'homme Nkomo, dit-il. Tu vas avoir la plus belle route de la terre grâce à Asseng Mbane Ona. Maintenant je comprends que si ces hommes sont bien nourris, ils travaillent à la perfection. Auparavant je pensais qu'ils manifestaient de la mauvaise volonté. Nous devons changer leur régime alimentaire dans le sens d'une amélioration sensible, d'autant que la construction du pont sur Melole leur exigera d'exténuants efforts.

– La construction de quoi ? explose la Fourche, oubliant sa récrimination contre Asseng Mbane Ona, ce qui dissipa l'ouragan qui se préparait. Fils d'homme Beka, continua Angone, crois-tu sérieusement ces grenouilles capables de poser des longrines sur ce fleuve et d'atteindre l'autre rive ? Si tu as l'intention de noyer ces hommes jusqu'au dernier, ordonne qu'ils le fassent !

– Te voici maintenant bien plus humain ! rétorqua Beka b'Oyono. Mais alors qu'allons-nous faire ?

– Hein, s'étonna Angone. Comment « qu'allons-nous faire ? ». Moi Angone, fils d'Endong Oyono et d'Ofoyeng Assoumou, moi qu'on surnomme l'Ecureuil de la saison des pluies aux neuf nids, moi la Fourche qui surplombe les vivants et les morts, soutient les digues des rivières avec leurs pieux et leur boue, Nkomo Téghé Bikié, Soufflet de forge, Ramollisseur des métaux, je vais poser un pont sur Melole. Et sans l'aide de personne. Je vais humilier ce fleuve, lui apprendre l'inutilité de se faire aussi large alors qu'Angone veut traverser avec son automobile. Je vais prouver au monde que Melole n'est qu'une petite rivière

comme une autre que je peux franchir n'importe quand et n'importe comment. Et s'ils ont des oreilles, que tous les autres fleuves d'Okü m'entendent.

Les travailleurs du chantier observaient Angone avec méfiance et inquiétude. Pouvait-on jamais savoir ou simplement deviner les intentions profondes de cet homme au caractère si légendairement instable ? Qu'allait-il exiger d'eux ?

Angone regarda alors le fleuve. Des vaguelettes striaient la surface de l'eau et la rendaient miroitante. D'énormes hippopotames, tels des rochers mouvants, apparaissaient sur l'onde, soufflaient bruyamment puis disparaissaient dans les profondeurs noires. Sur la berge sablonneuse, des crocodiles, feignant l'immobilité des troncs d'arbres abattus, les observaient d'un oeil atone, car ils n'osaient pas s'attaquer à ces masses dont ils convoitaient pourtant la chair, à cause de leur brutalité meurtrière.

Angone Endong retourna à son automobile, préleva parmi un amoncellement de caisses et de sacs gonflés à éclater une lourde chaîne de fer enroulée sur elle-même. Puis il revint au bord du fleuve.

Angone arracha de terre un okoumé géant, le planta sur la rive jusqu'à l'approche des branches. Il déroula la chaîne dont il fixa la première extrémité autour de l'arbre. Saisissant l'autre extrémité, le fils d'Ofoyeng passa dans les airs tel un faucon et atterrit sur l'autre rive. Un autre okoumé, à l'instar du premier, fut fiché en terre, la chaîne enroulée tout autour. Entre les deux rives la chaîne de fer était tendue à se rompre à bonne hauteur au-dessus des eaux. L'immortel Angone recommença la même opération parallèlement à la première ligne et à vingt pas de celle-ci. Ainsi entre les deux rives de Melole furent tendues deux grosses chaînes de fer formant les deux bords du pont en construction.

Alors Angone Endong ouvrit l'un des goussets suspendus autour de sa taille par une ceinture en peau de panthère, y pêcha un sifflet de corne d'antilope et le porta aux lèvres. Une longue stridulation retentit. D'abord comme le bourdonnement d'un essaim d'abeilles abandonnant une ruche tarie pour mener leur reine dans un nouveau domaine, puis comme le vent secouant les épais feuillages à l'approche

d'une pluie torrentielle, les pythons fusèrent de leurs repaires au sein de la forêt sombre, se coulèrent comme attirés par un aimant vers le fleuve. Le glissement de leurs écailles sur les feuilles mortes faisait penser au frémissement des fourmis rouges dérangées dans leur gîte. Lorsqu'ils atteignirent les rives escarpées, Angone leva son bras droit. Les premiers serpents grimpèrent sur l'une des chaînes et attendirent. Il releva le pouce droit, repliant les autres doigts et siffla. Les reptiles, curieuses lianes mouvantes, la tête en avant, se détendirent comme des arcs pour s'agripper côte à côte autour de l'autre chaîne tandis que leur queue restait solidement enroulée sur la première. Les autres suivirent le mouvement jusqu'aux pieds d'Angone sur la rive droite de Melole. Une deuxième, puis une troisième horde de pythons bouchèrent les moindres interstices pouvant exister entre eux, de sorte que le pont devint compact. Angone siffla encore. Avec un ensemble admirable les serpents redressèrent la tête et la queue.

Spectacle hallucinant que ces ophidiens servant de pont et de garde-fous, un pont flexible, un pont à palabres, un pont venimeux, le pont d'Angone Endong Oyono sur Melole !...

Angone dit :

– Outre Beka b'Oyono, ses travailleurs, moi-même, les gens d'Engong ou toute autre personne dûment autorisée, nul ne doit traverser Melole sur ce pont. Tout individu qui s'y aventurera sera votre nourriture. Ordinairement vous resterez en position détendue, la queue et la tête le plus souvent sous l'eau pour vous permettre de happer les poissons du fleuve. Mais dès qu'une présence insolite se manifestera, vous vous redresserez, prêts à l'action.

Angone Endong retraversa Melole à pied, caressant ici une tête, là une queue. Puis il s'assit au volant de son auto, fit ronfler le moteur. Les serpents se raidirent, le pont se tendit. Angone le parcourut comme un ouragan, atteignit l'autre côté, freina et s'arrêta après une vive glissade à une cinquantaine de pas de la berge. Puis il fit demi-tour, retraversa le pont pour s'arrêter sur la rive gauche, du côté d'Engong.

CHAPITRE III

L'AVENEMENT DU PONT

Grande fut la stupéfaction des travailleurs du chantier devant ce pont de pythons. Un pont irréel ! Un pont d'épouvante ! Un pont de mort ! Le pont d'Angone Endong Oyono !...

La nouvelle se répandit d'abord dans les villages alentour couvrant la tribu Okané. Puis elle atteignit les contrées arrosées par les fleuves Assoumami, Benvuyeng et Abonong. On ne parlait plus que du pont d'Angone Endong Oyono sur le fleuve Melole. Quelqu'un réprimandait-il sa femme pour quelque motif ? Elle rétorquait :

– Sait-tu que je peux aller à Melole et mourir sur le pont d'Angone Endong ?

Un chef de clan sermonnait-il ses hommes pour leur insouciance et leur paresse ? Il lui était répondu :

– Angone Endong ne demande l'aide de personne quand il construit ses ponts ; il est pourtant un chef vénéré !

Le pont d'Angone accaparait donc les esprits cette année-là.

Tout d'abord les tam-tams des villages situés sur les rives de Melole l'avaient annoncée à grand fracas. Le vent l'avait ensuite emportée et répandue dans les tribus voisines. A la curiosité et l'engouement avait succédé le scepticisme. Les grands hommes d'Okü commencèrent à prêter l'oreille. Le pont d'Angone se mit à les intéresser. Bien sûr un pont sur Melole pouvait surprendre. Melole était un fleuve immense. On imaginait pas un pont le surplombant. Mais la nouvelle terrifiait les populations quand elle révélait que ce pont vivait ; qu'il vivait parce que ses traverses étaient des pythons. Des pythons hargneux comme seuls savent l'être les pythons !

Le nom d'Angone Endong Oyono est suffisamment connu dans toutes les tribus d'Okü. Ce nom est intimement lié aux palabres. Aux bouleversements, aux guerres, aux coulées de sang. On sait que toutes les farces d'Angone Endong aboutissent toujours aux conflits, quand elles ne servent de détonateurs aux différends larvés. Ce pont sur Melole, se disaient les hommes-puissants d'Okü, révèle les mauvaises intentions d'Angone. Ce pont prélude à une situation désastreuse pour nos populations. Chaque fois qu'Angone tend un piège dans la forêt, il vise toujours un ou plusieurs hommes-puissants d'Okü. Angone va-t-il en villégiature sur les rives du fleuve Mveng-Metué ? C'est pour tisser une agression contre un ou plusieurs hommes-puissants d'Okü ! Angone cherche-t-il une fille à épouser du côté d'Edoune-Zok-Anvené-Obame ? C'est pour amorcer une provocation contre un ou plusieurs hommes-puissants d'Okü ! Angone Endong ne fait jamais rien sans ruminer la meilleure façon d'exarcerber un ou plusieurs hommes-puissants d'Okü. Cette attitude est devenue une véritable obsession pour Angone Endong Oyono, l'Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids. Ainsi ce pont d'Angone sur Melole a certainement un but précis. A-t-on jamais vu un pont de pythons !

*
* *

Mefoumou Mba Foumou, homme puissant de la tribu Foumazok, les chasseurs d'éléphants, située du côté du soleil levant, dans les grandes plaines bordées d'épaisses forêts qu'arrose le houleux fleuve Mbang, s'écria :

– Depuis quand construit-on des ponts de serpents ? A quoi peut bien servir un pont de serpents ? Les hommes d'Okü ont-ils besoin d'un pont de serpents ? On a toujours traversé Melole sans pont comme l'on traverse tous les autres fleuves d'Okü. Qu'envisage Angone Endong et que prétend-il obtenir de ce pont de pythons ?

Mefoumou Mba Foumou fit parler le tam-tam : toute la tribu Foumazok était conviée chez lui au village Mbelé-Meyong. Au plus tard dans deux jours, disait le tam-tam, toute la tribu devait s'y trouver rassemblée.

Mbelé-Meyong, expression et nom fang signifiant accueil des tribus, était un grand village parmi les grands villages de la tribu Foumazok. Il abritait une population laborieuse, pouvait héberger sans défaillir un nombre incalculable de bouches à nourrir pendant plusieurs jours, voire plusieurs semaines. Ceux qui avaient eu le loisir d'y passer quelque temps ne tarissaient point d'éloges pour ce village si hospitalier. Il en allait d'ailleurs de même de toute la tribu Foumazok.

Le jour même de l'appel du tam-tam, les hommes commencèrent à affluer à Mbelé-Meyong. Si, se disait-on, Mefoumou Mba Foumou conviait les gens chez lui, c'est qu'il y avait d'abord force victuailles. En effet à travers toute la tribu, les récoltes avaient été abondantes, les chasses et les pêches fructueuses ; les cases regorgeaient de vivres. Rien de pouvait donc justifier une quelconque appréhension à l'appel de nombreux étrangers à Mbelé-Meyong. Ils pouvaient venir et seraient toujours suralimentés. Et les étrangers vinrent ; les étrangers remplirent Mbelé-Meyong.

Quatre jours après, Mefoumou Mba Foumou, devant tout ce peuple amassé sur la place principale du village, prit la parole et dit :

– Mes frères, un proverbe dit : « Quand les chefs des clans animaux entendent les rugissements du lion, ils rappellent les leurs afin de leur assigner les meilleurs abris ». Une nouvelle vient du côté de Mikour Megnoung n'Ekobeigne. C'est une nouvelle capable de déraciner un oveng, l'arbre le plus dur et le plus profondément enraciné dans le sol de la grande forêt. Cette nouvelle peut stopper un élépant en pleine course dans la savane. C'est une nouvelle tellement lourde que le vent, passant par chez nous, s'en est délesté une importante partie. Cette nouvelle, la voici :

Angone Endong Oyono, l'Ecureuil de la saison des pluies aux neuf nids, le Soufflet de forge Ramollisseur des métaux, l'homme qui s'est nommé chef à Engong sans avoir reçu l'assentiment des Vieux, Angone vient de construire sur le fleuve Melole un pont de pythons, un pont de phytons vivants prêts à étouffer et à avaler les imprudents de passage ! Qu'en dites-vous, mes frères ?

– Incroyable ! dit Essomo, un homme d'une maigreur

accablante, le grand orateur de la tribu Foumazok. Je croyais mes oreilles avoir tout entendu depuis que je suis dans ce monde, mais je m'aperçois que le vent a encore beaucoup à leur révéler ! Si cette nouvelle ne sortait pas de ta bouche, frère Mefoumou Mba, toi notre chef qui ne nous a jamais entraînés sur des pistes tortueuses du mensonge, je poserais cette question : Qui est le menteur qui prétend avoir vu ce pont ?

– N'avez-vous pas vu Obébé Ndong de la tribu Angonavé située dans la contrée arrosée par Melole passer par les villages Foumazok ces derniers temps ? Nous savons qu'Obébé Ndong est le tam-tam d'Okü et le tam-tam d'Okü ne ment jamais. Obébé Ndong est formel : Angone Endong Oyono a bel et bien construit un pont de pythons vivants sur Melole. Détenteur du pouvoir qui m'a été transmis par la tradition de nos pères dans la tribu Foumazok, je ne peux demeurer indifférent à un tel événement. Je vous déclare avoir pris la décision de me rendre sur les rives de Melole auprès d'Angone Endong Oyono et m'informer sur ses intentions réelles. C'est pour éviter une mauvaise surprise que je me vois obligé d'aller me renseigner auprès de l'Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids. Pendant mon absence vous devez tendre vos oreilles vers les rivages de Melole et être vigilants. Si une mésaventure obscurcit mon voyage, cachez toute la tribu Foumazok dans des grottes au pied de la montagne rocheuse Anvemé. Mais, homme-puissant, je suis aussi fils de Nkeh, la Vigilance-Prudence et saurai déjouer tous les pièges d'où qu'ils viennent.

Cela dit, Mefoumou Mba entra dans sa case et s'harnacha. D'abord il jeta sur ses épaules un grand pagne « M'adang be-ébelé » - « Je surpasse mes pairs » - en ceignit ses hanches, le neutralisa avec une ceinture en peau de panthère garnie de gris-gris ; aux pieds et aux poignets il mit des bracelets de cuivre ; puis un gousset magique au bras gauche, un autre gousset magique au bras droit. Un bonnet en peau de cynocéphale et un bonnet en peau de chimpanzé couvrirent sa tête. Un énorme fusil en bandoulière et un long couteau de chasse à la main, il sortit de sa case et prit la route de l'Ouest.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, son harnachement ne le gênait pas. Il en avait l'habitude. Tout homme-puissant a ainsi coutume de se parer extérieurement pour attirer l'attention des habitants des régions traversées, ses redoutables armes intérieures qui constituent la grande inconnue de sa véritable puissance restant invisibles.

Après s'être soustrait à la vue de son village au détour du chemin, Mefoumou Mba adopta la démarche giratoire des hommes-puissants, grands fauves des étendues désertes qu'il faut se garder de provoquer, la mort étant généralement la marque de leur générosité indignée. Vers la tombée du jour il pénétrait dans la vallée des Bebasso, les chasseurs d'antilopes, maîtres des grandes plaines qui regorgent de gazelles, de zèbres, de rhinocéros, de lions et de panthères. Dans tous les villages il reçut l'hospitalité due à tout étranger. Cependant quelques visages se renfrognaient à l'annonce du but de son voyage.

– Melole est un fleuve maudit, lui disait-on. Depuis l'épisode de Zong Midzi m'Obame de la tribu Okane, qui tua Nkoudang, la fille de Medza m'Otougou d'Engong, le pays des Immortels, et que ceux-ci la vengèrent en décapitant Zong Midzi après un combat acharné de plusieurs lunes, cette région est devenue l'une des plus malsaines d'Okü. La guerre de Zong Midzi remonte loin dans le temps[1]. De plus, aller sur les rives de Melole pour rencontrer Angone Endong, le Souilleur des fontaines les plus limpides, c'est prendre un risque qui défie la témérité elle-même.

– Je sais tout cela, répondait Mefoumou Mba, aussi n'y vais-je pas en conquérant plein d'orgueil, belliqueux et batailleur. Je vais simplement m'informer sur ce qui se passe dans cette partie toujours mouvementée d'Okü et si étendue que ses contours nous sont encore inconnus.

– Nous le souhaitons de tout coeur. Mais ne nous apporte pas en laisse un méchant chien destructeur qui ébranlerait la paix nourricière solidement établie chez nous voici d'innombrables décades... Bonne chance !

---

[1] Un Mvett de Zwé Nguéma (Classiques Africains), Armand Colin.

Et Mefoumou Mba Foumou reprenait son chemin. Il entrait maintenant dans l'immense zone montagneuse Kouyek couverte de forêts denses où pullulent éléphants, buffles, gorilles et les grands oiseaux planeurs tels le calao et le toucan. Certaines montagnes s'élancent à l'assaut du ciel, se laissent bercer par des nuages blanc cotonneux. D'autres portent sur le faîte une sorte de calvitie formée par un espace rocheux dégarni. Ces coupoles dénudées indiquent clairement que ces montagnes sont constituées de roches cristallines recouvertes d'épaisses couches de terre fertile favorisant la croissance et la prolifération de ces forêts compactes. Par ailleurs d'énormes pics rocheux se dressent ici et là, semblant défier toute tentative d'alpinisme.

La piste serpentait entre les collines, évitant les montées et les descentes les plus abruptes, cherchant les endroits les plus facilement accessibles. Cependant la suivre exigeait du marcheur une gymnastique harassante.

Mefoumou Mba Foumou pensa d'abord prendre la voie des airs. Il pouvait le faire comme tout homme-puissant. Mais il repoussa ce moyen de locomotion car il n'était pas pressé. Natif de la tribu Foumazok, les Terrasseurs d'éléphants, il recourut au moyen de déplacement le plus usité des siens : chevaucher un éléphant. D'ailleurs il existait entre Foumazok et Bezok[1], les éléphants, comme une entente tacite. En effet non seulement les premiers domestiquaient aisément les seconds, mais il semblait bien que Foumazok[2] et Bezok parlaient en commun un langage aux autres hommes incompréhensible.

L'histoire de la tribu révèle qu'antan les Foumazok et les Bezok avaient été des ennemis implacables. Les Foumazok chassaient les éléphants et les Bezok détruisaient plantations et villages Foumazok. Jusqu'au jour déjà lointain où Famangong, grand chasseur de la tribu, se rendit chez Bissiga Ndong, le chef des Pygmées qui organisait à Mbel-

---

[1] *Bezok* : pluriel de zok, l'éléphant.

[2] *Foumazok* : Fouma et Zok. Fouma : vient du verbe afoumou : déraciner, terrasser. Foumazok : Terrasseur d'éléphant

Alène, son village, une grande cérémonie magique qui devait dévoiler au monde les secrets de la Connaissance[1]. Bissiga Ndong avait eu la maîtrise des sciences sacrées par révélation. Il apprit alors à son peuple les secrets de la forêt, des montagnes, des vallées, des savanes, des plaines, des cours d'eau et des animaux. Mais il ne voulait pas limiter son enseignement aux seuls Pygmées. C'est pourquoi il convia à Mbel-Alène les plus grands sorciers, magiciens, spiritualistes et hommes-puissants pour leur dispenser son savoir. En échange ses homologues devaient, eux aussi, faire étalage de leurs acquis. On sait comment la présence impromptue à cette auguste assemblée d'Evoung Tom Obiang, le chef vénéré de tous les peuples de la Terre chaude située au voisinage du Soleil, déplut à Akoma Mba d'Engong, et comment le duel entre les deux hommes sema terreur et confusion entraînant la débandade des participants. La plupart d'entre eux abandonnèrent les ingrédients constituant la source de leur puissance tandis que d'autres magiciens plus hardis s'empressaient de se les approprier. Et la séance de sorcellerie de Mbel-Alène se désagrégea[2].

Famangong de la tribu Foumazok, lui, se contenta de ravir le secret des éléphants, avant de s'enfuir chez lui où il l'apprit à ses frères.

Les Foumazok ont-ils communiqué la langue des éléphants à d'autres hommes ? L'histoire ne l'affirme pas. Toujours est-il qu'aujourd'hui encore, dans certaines contrées du côté du levant, nous dit-on, les hommes et les éléphants entretiennent des relations presque cordiales. Ces relations se sont même étendues à d'autres animaux traditionnellement inabordables, tels le tigre et le lion.

Donc Mefoumou Mba Foumou entra dans le couvert des arbres. Plongeant la main dans sa gibecière accrochée à sa hanche droite, il l'en ressortit munie d'un sifflet taillé dans le bout pointu d'une corne d'antilope. Puis il siffla et le sifflement se répercuta à travers la forêt silencieuse. Aussitôt des barrissements retentirent. Tel un orage subit, la forêt se

---

[1] Le Mvett I, page 85.

[2] *En Fang* : Ngbô énga tsamé Mbel-Alène.

mit en mouvement. Des branches se cassaient, des arbustes tombaient sur le passage d'un troupeau d'éléphants qui se dirigeaient vers Mefoumou Mba Foumou. Ils s'arrêtèrent à quelques pas de l'homme. Leur chef secoua ses larges oreilles et dit :

– Homme des Foumazok, nous avons entendu ton appel. Nous voici, mais que nous veux-tu ?

– Je désire, répondit Mefoumou Mba, qu'un d'entre vous me mène sur les rives de Melole, assez loin d'ici. J'ai quelque affaire importante à régler avec un homme tout aussi important près de ce grand fleuve.

– Pour nous, dit le chef éléphant, Melole n'est qu'à quelques foulées d'ici. Se tournant vers ses compagnons, il demanda : Qui veut partir avec Mefoumou Mba ?

– Moi ! répondit un éléphant déjà au seuil de l'adulte, gros, solidement campé sur ses pattes musclées et lourdes, la tête et le cou aussi durs que du roc.

Mefoumou Mba Foumou remercia le chef éléphant et sa suite, grimpa sur le dos du volontaire et démarra en direction du Sud-Ouest. Ils ne tardèrent pas, l'homme et la bête, à se fondre en une amitié indélébile.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est un dimanche !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Que va-t-il arriver, mes frères ?
J'entends des bruits, mes frères !
Des bruits, des bruits, des bruits !
J'entends vibrer des tam-tams !
J'entends cliqueter des grelots !
Que va-t-il arriver, mes frères ?

Frémissements joyeux, tressaillements frénétiques !
J'entends crépiter le vent contre les arbres !

J'entends le souffle alangui des fleurs fanées !
Va et vient !
Embrassades ! Bousculades !
Joies et haines !
Où vas-tu, homme ,
Amours et tueries !
Que cherches-tu, homme !
Arrête !
Regarde :
Il est là !
Il est dans toi !
Qui a encore déchaîné les mélodies ,
Est-ce ainsi qu'on les déchaîne ?
Qu'écoutent vos oreilles !
Elles écoutent le Mvett !

*
* *

Mefoumou Mba Foumou, sur son éléphant, se dirigeait vers le Sud-Ouest. Il traversait maintenant la grande étendue de plaines et de savanes nourricières d'innombrables bandes d'antilopes, de gazelles, de buffles qui, pendant les saisons pluvieuses, y trouvent à brouter à foison et prolifèrent à qui mieux mieux.

Au retour de la sécheresse ils se retirent dans les forêts du Sud et de l'Ouest qu'arrosent d'abondants cours d'eau.

Des nuages d'oiseaux migrateurs sillonnaient le ciel pur. Beaucoup venaient du Nord et s'éloignaient vers les régions montagneuses du Sud-est. La grande plaine Milhong s'étalait à perte de vue, jaune, tranquille, parsemé çà et là de bouquets d'arbres vert sombre. Quelques villages épars et peu peuplés se rencontraient le long du chemin que suivait Mefoumou Mba. Bientôt la ligne noire annonciatrice des grandes forêts de l'Ouest se découpa à l'horizon. L'éléphant allait bon train, insensible à la chaleur et la fatigue. Vers la tombée du jour Mefoumou Mba atteignit les premiers villages de la tribu Abadang qui jouxte la tribu des Ayakoma. Il décida de passer la nuit à Yos, l'un des villages Abadang, s'achemina vers un grand corps-de-garde, sauta de sa monture et dit :

– Mefoumou Mba Foumou du village Mbelé-Meyong, de la tribu Foumazok sur les rives du fleuve Mbang. Je vais vers Mikour Megnoung n'Ekobeigne, sur les bords du fleuve Melole. Je vous salue.

Du fond du corps-de-garde un homme, qui fumait sa pipe, large d'épaules, tout en muscles, vivant spécimen des grands lutteurs, bondit et vint à la rencontre de l'étranger, la main tendue :

– Bienvenue à Yos chez les Abadang, dit Ekouma Zang le chef du village. La nouvelle de ton voyage t'a précédé. Nous te savions déjà en route pour Melole. Entre donc et assieds-toi. La nuit arrive et le repos s'impose. Ton éléphant peut, lui, aller se nourrir dans la forêt proche où il n'a rien à craindre.

Mefoumou Mba roucoula quelques mots à l'adresse de l'animal qui se rua aussitôt derrière les cases.

– Mais dis-nous, homme des Foumazok, ce que tu vas chercher sur les rives de Melole. Actuellement cette région sent le pourri. Un pont de pythons sur le fleuve en interdit la traversée. Les hommes d'Engong disent que Melole constitue la frontière entre leur pays et Okü. Cependant Angone Endong Oyono franchit cette frontière pour entrer dans le territoire d'Okü, et la route de Beka b'Oyono, son cousin, continue à s'enfoncer tout droit vers Mikour Megnoung n'Ekobeigne. N'est-ce pas une provocation ? A ta place je ne me hasarderais pas dans ces lieux. Ce qui est sûr, c'est que le sac à pensées d'Angone Endong cache, non pas une souris mais un buffle. Et ce buffle est si gros qu'il a troué ce sac de ses longues cornes menaçantes, se faisant ainsi repérer de très loin. Alors, ami Mefoumou Mba, un conseil : ne va pas te faire perforer la poitrine sur le fleuve Melole.

Mefoumou Mba Foumou dit :

– Ami Ekouma Zang, je te comprends. Ton conseil est celui-là même que j'ai reçu des miens. C'est la sagesse et je l'approuve. Je ne vais pas à Melole pour détruire le pont des hommes d'Engong et affronter ainsi Angone Endong Oyono. Je vais simplement me rendre compte sur place de la réalité de ce qui est en train de se produire et d'en évaluer pour nous tous les conséquences à venir. A mon retour nous aviserons. La sécurité de nos pays dépend en grande partie des mesures préventives que nous préconiserons ensemble.

– Tu as sans doute raison, homme des Foumazok. Va donc au Sud, va sur les rives de Melole. Rapporte-nous la vérité sur les intentions d'Angone Endong Oyono. Mais peut-on vraiment saisir les intentions de l'Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids ?...

Meba, ajouta Ekouma Zang, conduis l'étranger à la maison.

Le lendemain matin, après s'être bien reposé des fatigues des journées précédentes, Mefoumou Mba Foumou, sur son éléphant, reprit le chemin de Melole. Il entra dans Doumou-Afane, la grande forêt noire qui couvre les régions du Sud-Ouest et du Sud.

Vers le milieu du jour, après un long galop, il mit pied à terre pour se reposer et prendre quelque nourriture. L'éléphant aussi en profita pour paître de menues branches basses.

Assis sur un tronc d'arbre couché, Mefoumou Mba mangeait tranquillement. En ce moment il ne pensait à rien d'autre qu'au déroulement de son repas.

Au-dessus des dômes feuillus s'élevaient le vol bruyant et le chant syncopé des calaos, ces gros oiseaux au double bec et au plumage noir brillant qui planent haut dans le ciel. Les touracos leur répondaient en se déplaçant d'un feuillage à l'autre. Parfois le rugissement d'un lion éclatait au loin.

Brusquement des éléphants qui barrissaient dans un marécage se turent. Abô-Ening, Pied-de-vie, l'éléphant de Mefoumou Mba cessa de brouter, puis battit de ses larges oreilles. Démarrant tout proche un troupeau de sangliers traversa tumultueusement la piste et s'enfuit vers les zones plus sombres. Le vent tomba, la forêt sembla s'immobiliser. Tout devint lourd de silence.

Surpris de ce changement subit de la nature, Mefoumou Mba arrêta le geste de porter la main à sa bouche, regarda autour de lui, écouta.

C'est à ce moment que deux mains puissantes se posèrent sur ses épaules. Sursautant, Mefoumou Mba bondit comme une balle de caoutchouc, se propulsa sur la branche d'un énorme oveng, dégaina de sa hanche droite un gigantesque sabre et voulait fondre sur son ennemi lorsqu'un gros éclat de rire le stoppa : tranquillement assis sur le tronc qu'il venait de quitter, Ayangoum, le grand magicien des Ayakoma, le fixait d'un regard ironique...

– Eh bien ! Mefoumou Mba, tu as de chauds réflexes ! Si j'étais ton ennemi, sûr que j'aurais déjà reçu une avalanche de coups de sabre. Tu ne le laisses pas surprendre et je t'en félicite. Mais descends de cet arbre, nous avons à parler.

Rasséréné, Mefoumou Mba rejoignit le magicien, s'assit à sa droite et dit :

– Je ne m'attendais pas à te rencontrer dans cette forêt, vénéré Ayangoum. Il est vrai que tu n'apparais jamais aux lieux et moments présumés. En tout cas je suis bien content. Tu vas me donner de ta lumière et m'éclairer ainsi sur le chemin du Sud.

Ayangoum, le grand magicien des Ayakoma, était connu de tous les hommes-puissants d'Okü et il les connaissait tous. Cet homme, ou plutôt ce phénomène, avait la particularité d'assister à leur initiation, quand il ne la parrainait lui-même. Ayangoum était connu. Il était connu à Etone Abandzik Meko Mengone. Il était connu à Mikour Megnoung n'Ekobeigne. Il était connu à Edoune Zok Anvéné Obame. Ces trois grandes contrées se situent respectivement à l'Est-Nord-Est, au centre-Nord et à l'Ouest-Nord-Ouest, et forment l'immense étendue des pays qu'on appelle Okü, le Nord.

Mais Angoung Beré le connaissait, Angoung Beré le grand magicien de la descendance d'Ekang Nna, Angoung Beré l'incomparable, l'inimitable, l'inégalable magicien du pays d'Engong, ce pays des Immortels lové dans cette autre vaste contrée appelée Nkiègne, le Sud. Angoung Beré, surnommé Ayom-Ngang, le Maître de la Magie, connaissait Ayangoum et Ayougoum, surnommé Edouk-Mefek, le Trompeur des Ruses, connaissait Angoung Beré. Ils se connaissaient. On disait même qu'une certaine connivence existait entre ces deux insaisissables personnages dans le « forgeage » des hommes-puissants d'Okü pendant leur initiation. Mais on savait aussi qu'Angoung Beré et Ayangoum ne se communiquaient point tous les secrets de leur science. Ainsi malgré son savoir, Ayangoum n'était pas parvenu à maîtriser l'aspect immortel de l'homme.

– Je savais que ton éléphant te portait vers Melole, dit le magicien, et j'ai tenu justement à te prévenir. D'abord ton voyage est hérissé d'épines. Quitter chez soi et aller s'immiscer dans les caprices souvent dangereux d'Angone Endong la

Fourche, l'Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, constituent une imprudence impardonnable. Tout ce que fait Angone en direction d'Okü cache toujours un piège, quand ce n'est pas une provocation ouverte. Dans le cas présent aucune confusion n'est possible. Angone a humé l'air provenant du fond de Mikour Megnoung n'Ekobeigne et a senti une odeur de pourri. Cette odeur s'est transformée en un danger encore diffus mais qui ne cesse de troubler le sommeil du fils d'Endong Oyono. Alors, pour conjurer ce danger, ou plus précisément pour en déterminer la nature, il a entrepris de tracer une frontière entre son pays et Okü qui n'est autre que le fleuve Melole. La farce ou, si tu préfères, l'autorisation de passage de la frontière est le pont de pythons. Vois-tu ? Dans ces conditions que vas-tu faire sur Melole ?

– Tu me parles d'une menace contre Angone. Quelle est-elle ?

– Tu ne le savais donc pas ? En parlant d'Angone, nous parlons d'Engong. Elle est encore imprécise, cette menace, mais elle n'en est pas moins sérieuse. Elle se présente sous la forme d'un homme dont la puissance est prodigieuse, un homme qui a des liens familiaux avec un clan d'Engong, le clan de Mba Evine Ekang. Mais ces liens ont été troublés, disons même rompus par Akoma Mba, le chef suprême. Comme ce sont des liens de sang, ils ne peuvent être définitivement abolis qu'après l'extinction totale des deux parties ou de l'une des parties en cause. Peux-tu maintenant deviner ?

– Je ne vois toujours pas, répondit Mefoumou Mba.

– Voici : la mère d'Akoma s'appelait Bella Mindzi, fille de Mindzi mi Ndong du village Nkoum Abang Mendzang dans la tribu Bekuègne. Et Okome Mindzi, la soeur cadette de Bella Mindzi, épousée par Ella Mezang du village Messola Nkini, de la tribu Essighlessi, au Nord d'Okü, engendra Andome Ella, donc frère d'Akoma Mba[1]. Un différend ayant opposé ces deux frères à propos d'une visite faite à Akoma par Andome Ella, la guerre éclata. Elle dura

[1] Les Blancs disent : cousin d'Akoma Mba.

longtemps car Andome était presqu'aussi puissant qu'Akoma Mba. Mais finalement Akoma le vainquit et le décapita. Sa tête dont le sang coule toujours est conservée dans une chambre secrète de la maison d'Engouang Ondo, le chef des armées d'Engong.

Avant d'entreprendre ce voyage fatal, Andome Ella avait pris soin de laisser son seul enfant mâle, Obame Andome, dans son village Messola Nkini. Obame Andome devait avoir cinq ou six grandes saisons sèches quand son père mourut. Jusqu'à maintenant personne ne sait qui l'a initié. Est-ce son père ? Est-ce Angoung Beré ? Le mystère demeure total. Cependant du pays des fantômes où il réside, Andome Ella n'a jamais cessé de fomenter des intrigues contre le peuple d'Engong. Pour assouvir sa vengeance il n'hésite pas à lancer, à leur insu, des hommes-puissants d'Okü contre la descendance d'Ekang Nna. Mais il n'a pas encore mêlé son fils Obame Andome à ces conflits.

Aujourd'hui Obame Andome est un homme puissant, un surhomme, un chef qui dirige son pays avec une maîtrise rare. Le pays Essighlessi connaît actuellement la prospérité, une prospérité que lui envient tous les peuples d'Okü. La paix y règne, s'est étendue aux tribus voisines où l'on ne jure plus que par Obame Andome. Il fait vraiment bon vivre maintenant dans cette partie de Mikour Mengoung n'Ekobeigne. Obame Andome a déjà lié de solides amitiés avec plusieurs hommes-puissants d'Okü.

Il en est ainsi de :

- Mvome Oké Mfarega de la tribu Biboukoum du côté d'Edoune Zok Amvené Obame. Cet homme est un éminent tacticien des combats magiques.
- Afougou Zogo de la tribu Bebeh, sur les rives du fleuve Abonong, qui a pour armes les rayons du soleil.
- Mboumefek, le rusé stratège de la tribu des Bedzigoh, les Caméléons, qui ne s'est, jusqu'à présent, jamais laissé prendre dans un piège.

Il y en a bien d'autres. J'ignore ce qu'ourdit en ce moment Andome Ella dans son labyrinthe de mystères au pays des fantômes, mais je ne serais pas étonné de le voir lancer son fils Obame Andome contre Engong s'il l'estime déjà à la hauteur de la puissance d'Engouang Ondo, ce que je

trouverais bien sûr très osé et imprudent. Si cette hypothèse se confirme, tu dois savoir qu'Angone Endong Oyono, à cause de son impitoyable acharnement contre les tribus vaincues, est devenu l'homme à abattre, la première cible de tout homme-puissant d'Okü se rendant à Engong pour un motif peu clair. Et Angone ne l'ignore pas. Il a décelé la menace et cette menace s'appelle Obame Andome. C'est pourquoi il prend pour frontière entre Engong et Okü le fleuve Melole. En cas de conflit, il voudrait prouver au monde que l'agression vient d'Okü. C'est clair comme l'eau de roche.

– Mais alors Obame Andome est-il déjà au fait de ce nouvel état de choses !

– Je ne le crois pas. Ce qui est sûr, c'est que son père Andome Ella le sait parfaitement et se prépare en conséquence. Maintenant tiens-tu toujours à aller sur les rives de Melole ?

– Bien sûr ! Je suis curieux de voir à quoi ressemble un pont de pythons !

– Curiosité légitime mais malsaine. Un conseil cependant : ne t'attarde pas auprès d'Angone Endong Oyono car tu pourrais fort bien devenir l'étincelle qui allume et propage le feu de brousse. Ton sort ne serait plus du tout enviable. Je sais que tu es un homme-puissant. Mais prend mon conseil comme une arme parmi tant d'autres de tes armes.

– Ce sera sans doute la plus redoutable de mes armes, répondit Mefoumou Mba Foumou tout heureux.

Comme il était apparu, Ayangoum se volatilisa sans trace. Mefoumou Mba Foumou poursuivit son chemin.

La tribu des Ayakoma est, parmi toutes les tribus d'Okü, la plus mystérieuse. D'abord elle porte plusieurs noms outre celui d'Ayakoma. Ensuite ce nom, Ayakoma, est considéré par ses ressortissants comme sacré. Ils le gardent donc secret. Un Ayakoma ne dit jamais qu'il est Ayakoma. Il vous dira par exemple qu'il est un Biluluigne, la tribu des Guêpes, qu'il n'a jamais entendu parler des Ayakoma ; ou qu'il appartient à la tribu Bibakouara, les Matchettes, etc... Ayangoum, le grand magicien - nous le savons déjà - est un Ayakoma. Il est difficile de dire qui d'Ayangoum ou de la tribu Ayakoma a engendré l'autre. Mais toujours est-il que l'un et l'autre sont inséparables et insaisissables.

Mefoumou Mba Foumou atteignit la zone des plantations

de maïs, de manioc, de courges et d'arachides. Il la traversa et entra dans les bananeraies proches des premiers villages. Des claquements de pilons, les bêlements des moutons, les abois des chiens retentissaient. Son éléphant hennit : Mefoumou Mba se tint sur ses gardes. Ce cri déformé de sa monture était d'alarme. L'animal avança au trot, déboucha sur un long trait se terminant en une rue large au milieu de deux rangées de cases. Au village les bruits, comme sur un ordre donné, cessèrent. Le silence tomba.

Mefoulou Mba arriva au premier corps-de-garde. Il n'y vit que des lits de bambou et sièges inoccupés. Le lieu semblait abandonné. Les portes des cases étaient ouvertes mais il n'y apparaissait personne. Aucun animal dans la cour ni sur les vérandas. Le village était-il vide de ses habitants ?

Mefoumou Mba descendit de sa monture et entra dans le corps-de-garde. Regardant à gauche et à droite, il opta pour un grand siège en bois se trouvant au fond qui devait être réservé au chef et s'avança pour y prendre place. Mais quand il voulut s'asseoir, quelqu'un grogna :

– Eh ! fais attention ! Es-tu aveugle ? Ne vois-tu pas que tu es en train de te servir de moi comme fauteuil ? Qui est-ce qui te prend ?

– Et alors ! rétorqua Mefoumou Mba de mauvaise humeur. Qu'avez-vous dans ce village à vous rendre ainsi invisibles comme le vent ? Avez-vous peur de m'accorder votre hospitalité ? Je suis un étranger de passage et ne demande qu'à me reposer et à manger quelque chose. Faut-il le crier sur les toits ?

Soudain, comme un voile qui disparaît, Mefoumou Mba vit tout le monde. Le corps-de-garde était bondé. Dans le fauteuil un homme de forte carrure qui n'avait pas encore un cheveu blanc fumait tranquillement sa pipe. Visage fin aux traits réguliers, il marquait quelque ressemblance avec Ayangoum. Était-ce son fils ? Un phénomène tel Ayangoum pouvait-il avoir un enfant ?

Le village s'était aussi réanimé. Mefoumou Mba voyait.

– Mefoumou Mba Foumou de la tribu Foumazok vers Meko Mengone, dit-il. Je vais sur les rives du fleuve Melole.

– Assieds-toi là, dit le chef Bigoum Otong lui désignant un siège vide. Tu es au village Mefané, dans la tribu Yezeng, les Fougères. Nous avons la Paix, et toi ?

– La paix également, mais je croyais me trouver chez les Ayakoma ?

– Les Ayakoma ? Et nous qui te prenions pour un Ayakoma ?

– N'y pensons plus, dit Mefoumou Mba qui savait.

– Et que vas-tu faire sur les rives de Melole ?

– C'est une longue histoire, répondit Mefoumou Mba. N'avez-vous rien appris provenant du côté de ce fleuve ?

– Beaucoup de nouvelles nous viennent toujours de ce côté-là, mais comme toutes sont liées à des conflits déclarés ou latents, nous nous en désintéressons totalement. Alors si tu es obligé de t'y rendre, tâche de préserver ta paix là-bas.

– C'est ce que je me propose de faire, dit Mefoumou Mba Foumou.

Après s'être bien restauré et reposé, il repartit à travers les villages Yezeng, autrement dit Ayakoma.

L'éléphant allait vite. Ce gros pachyderme se déplaçait avec une surprenante vélocité qui contrastait curieusement avec son énorme masse. Les villages Ayakoma, séparés par des tronçons de piste plus ou moins longs, s'alignaient sur le chemin serpentant à travers l'épaisse forêt. Mefoumou Mba eut tôt fait de les traverser et de s'enfoncer plus à l'Ouest dans le couvert sombre.

Le jour déclinait. La forêt se faisait de plus en plus noire. L'homme pressa ses genoux sur les flancs de l'animal qui accéléra sa course. Mefoumou Mba voulait atteindre avant la tombée complète de la nuit les régions populeuses des rivages du grand fleuve Assoumami, du côté de Mikour Megnoung n'Ekobeigne.

Les touracos cocolaient pour les dernières fois de la journée. Les toucans et les calaos, en des vols bruyants, faisaient vibrer l'air loin au-dessus des arbres. « Eneigne », le grillon de forêt, emplissait l'espace de sa stridulation aiguë et interminable. Les singes n'étaient pas en reste. Rejoignant leurs meilleurs abris dans des fourrés quasi-impénétrables, ils escaladaient les grosses branches en des voltiges inimitables. Un rhinocéros sur ses courtes pattes, s'arrêta à quelque distance, vit l'éléphant avec son étrange fardeau, fit une pirouette sensationnelle et disparut à grand fracas dans le buisson le plus proche.

Quand les lucioles commencèrent à clignoter, Mefoumou Mba débouchait au village Atout dans la tribu Ossili, sur la rive droite d'Assoumami. Il fut reçu avec l'hospitalité et les égards coutumièrement réservés aux étrangers dans la région. Omvek Bissoula, chef d'Atout, le conduisit dans une grande case et s'enquit du but de son voyage.

– Nous sommes également informés des menées agressives d'Angone Endong dans la région baignée par le fleuve Melole, dit Omvek Bissoula. Angone Endong Oyono, surnommé : Odzam Sougou Bikia ébouh : l'Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids ; Nkomo Tèghe Bikié : Soufflet (de forge) Ramollisseur des métaux... Angone est l'homme le plus imprévisible d'Engong. S'il trace une frontière entre Engong et Okü, c'est qu'il subodore l'imminence d'un événement exceptionnel intéressant ces deux parties du monde. Certains murmures nous viennent du Nord faisant état de l'existence dans la tribu Essighlessi d'un homme extraordinairement puissant qui aurait une question à poser à Akoma Mba, le chef suprême des Immortels. Comme tu sais, une telle question ne peut déboucher que sur une seule réponse : une guerre sanglante, capable de modifier dangereusement le cours normal de notre vie.

– C'est ce que je crains et c'est pourquoi je me rends à Melole m'informer sur place, dit Mefoumou Mba.

– Fais bien attention, conseilla Omvek. L'irascibilité d'Angone Endong ne connaît pas la logique.

Le lendemain Mefoumou Mba Foumou orienta sa course vers le Sud. Il se trouvait maintenant en plein Mikour Megnoung n'Ekobeigne. La contrée qu'il traversait jouissait de la paix. C'était la grande saison sèche. Les récoltes avaient été abondantes, chasses et pêches avantageuses. Un vent de réjouissances soufflait sur tous les villages surpeuplés essaimés dans toute la région étendue entre Assoumami au Nord et les fleuves Bevuyeng et Melole au Sud. Partout l'on célébrait mariages, naissances, retraits de deuil et d'autres événements heureux. Partout l'on dansait. Partout l'on fêtait... Et le soleil qui, en pareille période, a coutume de jouer à cache-cache derrière les nuages gris, brillait de tous ses feux, prodiguant aux hommes cette lumière et cette chaleur dont ils avaient besoin pour insuffler à leurs manifestations un éclat sémillant.

Les échos des chants échappés des poitrines et les grondements des tam-tams et tambours emportaient les tracas et les soucis de la vie quotidienne loin, très loin au-dessus des forêts et des montagnes verdoyantes.

Cette vision paradisiaque d'un monde en pleine félicité émut Mefoumou Mba Foumou. N'était-ce pas là le témoignage le plus éloquent de la vie des hommes telle qu'elle eût pu, telle qu'elle devrait être ! Qu'avait-on imaginé pour détruire ce don si précieux que le Créateur avait si grâcieusement, si affectueusement offert à l'homme le bien-aimé : la paix ? Et le sinistre projet d'Angone Endong de tracer une frontière entre Engong et Okü, entre les Immortels et les Mortels, c'est-à-dire entre la vie éternelle et la vie temporelle, une frontière uniquement franchissable sur un pont venimeux, ce projet n'était-il pas sorti du cerveau d'un fou ? Ce cerveau n'était-il pas la marque même du perturbateur de cette paix qui régnait présentement sur ces populations insouciantes ?

Mefoumou Mba arrêta son éléphant au bord de la route du Sud, s'assit sur un tronc mort et se mit à penser. N'avait-il pas entrepris ce voyage avec une légèreté inadmissible ? Que pouvait bien signifier un pont de serpents et pourquoi un pont de serpents sur les eaux ? Voilà les questions qu'il aurait dû se poser avant d'entreprendre ce périple apparemment stupide. Un pont de serpents ? Et pourquoi de serpents ? Angone Endong Oyono sait bien qu'un tel pont ne peut pas empêcher un homme-puissant de franchir Melole. D'autre part tout autre individu, puissant ou non, peut traverser ce fleuve à un tout autre endroit avec n'importe quelle embarcation et éviter ainsi son pont de serpents. Et Angone le sait. Alors pourquoi ce pont de pythons ?

Une idée le traversa soudain, illuminant son cerveau. Le commun des mortels a peur de la mort. L'homme normal, l'homme ordinaire, devant un tigre, un lion, un crocodile pense aussitôt au danger mais non tout d'abord à la mort. Et face au danger il réagit de façon à le juguler, ou tout au moins à y pallier avec, en même temps, l'espoir - fût-il infime - que le fauve n'attaquera pas. Mais devant un serpent, l'homme voit aussitôt la mort. D'où vient cette

relation entre l'homme, le serpent et la mort ? Et que trame Angone Endong avec ce pont de serpents, ce pont de mort sur le fleuve Melole ? Ce pont de pythons, d'apparence anodin pour un homme-puissant, détenait sans aucun doute un secret qui, révélé au grand jour, pouvait modifier les données de l'existence humaine. Comment donc arracher ce secret à Angone Endong Oyono ? Comment le lui arracher sans combat ?

Sans s'attarder davantage à ses réflexions, Mefoumou Mba Foumou reprit son chemin. Il était un homme-puissant et un homme puissant n'élabore pas des plans mais, à l'instar d'Angone Endong Oyono, agit. Il agirait donc le moment venu.

Il franchissait maintenant la vallée populeuse arrosée par Bevuyeng. Les nouvelles venues du côté de Melole commençaient à se préciser. On parlait beaucoup plus de l'événement du jour : le pont de pythons sur ce fleuve. Jusqu'à présent personne n'avait encore essayé de l'approcher. Il suffisait seulement de l'apercevoir, disait-on, pour en être repoussé soit par peur, soit par répulsion. Comment et pourquoi chatouiller ces monstrueux reptiles hargneux ? D'ailleurs on continuait à traverser bien le fleuve en maints autres endroits, et ces passages ne semblaient point intéresser le promoteur de ce fameux pont. « Et pour cause, se disait Mefoumou Mba à l'audition de ces divers babillages. Ces gens qui évitent le pont et passent le fleuve ailleurs ne présentent aucune espèce de danger pour Engong. Il faut des audacieux, des sans-peur pour attirer l'attention d'Angone Endong Oyono ». Et il poursuivait son chemin. Il mit encore trois jours de trot pour enfin apparaître au grand village Ayéné, sur la rive droite de Melole, dans la tribu Okané.

La tribu Okané a une triste histoire qui remonte maintenant dans le temps. Les Okané avaient eu un chef d'une puissance monstre, Zong Midzi m'Obame qui avait déclaré la guerre à tout Engong parce que, disait-il, « le nom d'Angone Endong Oyono lui coupait le souffle ». Entre temps Nkoudang Medza, une des filles de Medza Endong Oyono, ayant entendu parler de Zong Midzi, cet homme qui osait défier Angone Endong, l'aima pour son courage et

demanda à son père de se rendre dans la tribu Okané pour l'épouser. Elle pensait amener Zong Midzi à de meilleurs sentiments et en faire un gendre d'Engong. Mais son attitude surprit désagréablement les descendants d'Ekang Nna. Cependant Akoma Mba, le chef suprême, trancha toutes les discussions en accédant à la demande de Nkoudang qui s'en alla à Okü, accompagnée de sa mère. Mais dès que Zong Midzi la vit et fut assuré qu'elle était bel et bien la fille de Medza Endong, frère d'Angone Endong, il la décapita.

La colère qui s'empara alors d'Engong, et surtout d'Angone Endong Oyono, Soufflet de Forge Ramollisseur des métaux, l'Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, de Ntoutoume Mfoulou, l'Arc-en-Ciel, les Marteaux de Mfoulou, et d'Engouang Ondo, le Dominant, l'Altier, chef des armées, cette colère fit éclater les limites du supportable. Le combat que ces trois hommes livrèrent à Zong Midzi m'Obame surpassa l'imagination en violence et puissance. Zong Midzi fut vaincu, décapité, la tribu Okané razziée[1].

Après la guerre de Zong Midzi, les Okané, qui s'étaient peu à peu refaits, n'ont plus eu de chef puissant et n'ont jamais plus voulu en entendre parler. Ils vivent repliés sur eux-mêmes, vaquant à leurs occupations, mais à la moindre alerte ils disparaissent dans les épaisseurs des forêts où il est vain d'essayer de les rattraper.

Aussi quand Mefoumou Mba Foumou arriva à Ayené, trouva-t-il le village abandonné. A vrai dire les Okané avaient déserté leurs villages dès le début de l'installation du pont. Ils ne savaient que trop ce qui, tôt ou tard, devait indubitablement se produire dans la région de Melole.

Ne sachant quelle attitude adopter, Mefoumou Mba descendit de l'éléphant, entra dans un corps-de-garde vide, s'assit sur un siège en rondins pour se reposer des fatigues de la route.

Nsiboro, le guetteur chargé d'informer les fuyards dispersés dans la brousse sur tout ce qui se passait au village, caché dans le feuillage d'un avocatier derrière les cases, épiait les faits et gestes de cet étranger peu ordinaire.

---

[1] Un Mvett de ZWE NGUEMA. (Les classiques Africains - Armand Colin).

S'apercevant que le voyageur s'assoupissait, il quitta son observatoire, entra silencieusement à son tour dans le corps-de-garde et prit place. Et pour attirer l'attention de cet homme qui feignait de dormir, il toussota.

Mefoumou Mba ouvrit un oeil, puis l'autre, se redressa son son siège et s'exclama :

– Enfin quelqu'un ! Pourquoi ce beau village est-il si vide, et qui es-tu ?

– Et toi ? répliqua Nsiboro.

– Mefoumou Mba Foumou des Foumazok !

– Nsiboro Milame de la tribu Okané.

N'as-tu pas appris ce qui se passe sur le fleuve Melole ?

– Mon éléphant m'a mené ici pour justement me rendre compte moi-même de ce qui se trame sur ce fleuve. Et puisque tu es là, Nsiboro, désaltère mes oreilles de cette soif des événements qui polluent cette contrée en ce moment.

– Alors écoute-moi bien. Notre tribu Okané a eu avec le pays d'Engong des rapports pour nous très désastreux. Tout le monde à Okü connaît l'histoire de Zong Midzi m'Obame. C'était un homme hors pair, une montagne de puissance. Mais il a commis une faute impardonnable, une faute lourde de conséquences : il a exécuté Nkoudang, la fille de Medza m'Otougou d'Engong qui l'aimait, sous prétexte qu'Angone Endong Oyono lui coupait le souffle. Alors tu dois certainement connaître la suite.

– Et comment ! Je la connais !

– Nos villages ont été incendiés. La tribu Okané a beaucoup souffert. Évidemment cela remonte dans la nuit des temps. Mais alors que nous nous sommes regroupés, que nous avons relevé nos villages et retrouvé la paix, voici qu'Angone Endong Oyono survient encore avec sa meute de palabres déguisée en un pont de pythons sur Melole. Et comme les histoires d'Angone Endong attirent invariablement les hommes-puissants d'Okü, je peux affirmer que le proche avenir ne nous laisse augurer rien de bon. Voici d'ailleurs une preuve irréfutable : toi, Mefoumou Mba Foumou, homme-puissant de la tribu des Foumazok, située loin à Etone Abandzik Meko Mengone, du côté du soleil levant, tu es là, assis dans le corps-de-garde d'Ayené, en plein Mikour Megnoung n'Ekobeigne, sur les rives de Melole. Qui t'a

appelé à Ayené ? As-tu jamais entendu un écho du tam-tam d'Ayené ? Simplement, comme les mouches par le miel, tu es attiré par les menées extravangantes d'Angone Endong Oyono. Tu es là, donc les hostilités vont commencer. Où se trouve Angone ? Je ne le sais. Mais va à la rivière et vois...

– J'y vais, précisa Mefoumou Mba Foumou en se levant.

Curieux de voir et de savoir ce qui allait se passer, Nsiboro le suivit à quelque distance. Bientôt le grand fleuve Melole apparut. L'éléphant s'arrêta, battit par à-coups ses larges oreilles sur ses tempes, releva sa trompe comme pour humer l'air, ce qui, chez lui, traduisait le pressentiment d'un danger imminent. Averti, Mefoumou Mba se tint sur ses gardes et scruta le fleuve.

Tout d'abord il lui sembla qu'un radeau de troncs d'okoumé barrait le fleuve d'une rive à l'autre. Il examina plus attentivement cet étrange ouvrage. Alors il distingua nettement les énormes pythons servant de traverses, la tête et la queue reposant à plat sur les eaux.

Mefoumou Mba sauta à terre, murmura quelques mots à l'oreille de l'éléphant, avança à pas prudents vers le pont. Il s'immobilisa à un jet de sagaie de la berge.

D'un ensemble hallucinant les serpents redressèrent la tête. La clochette de cuivre d'Angone Endong Oyono tinta plusieurs fois. L'éléphant de Mfoumou Mba barrit trois fois et, sans demander son reste, s'enfuit dans l'épaisseur des bois.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le mvett !

Tsira Ndong Ndoutoume
Le grand joueur de mvett
Fait quelque chose là-bas au corps-de-garde !
Entendez-vous les mélodies ?
Je répands les mélodies dans les oreilles
qui m'écoutent !

Le vent emporte mes mélodies
Dans la cour et les cases !
Le chœur se désaltère à mes lèvres !
Les hommes et les femmes me boivent
Comme l'on boit du miel.
La voix de Tsira Ndong, disent-ils,
Est tout sucrée, tout miel.
Tsira Ndong Ndoutoume se surpasse
Là-bas au corps-de-garde !
Les xylophones de Ndoutoume Medzo'o Metoulou
Charment là-bas au corps-de-garde !
Irons-nous entendre Tsira Ndong ?
Peut-on ne pas aller entendre les xylophones ,
Le grand joueur de mvett se métamorphose
Là-bas au corps-de-garde !
Allons offrir nos oreilles au virtuose du mvett !
Le temps est mort, le soleil brille !
Tout est mvett ! mvett ! mvett !

Ce jour est un dimanche !
Oui !
Qui a encore déchaîné les mélodies ?
Est-ce ainsi qu'on les déchaîne ?

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le mvett !

CHAPITRE IV

DE NOUVEAU A ENGONG

Pendant ce temps, que se passait-il à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient ?

Rentrés des rives de Melole, Angone Endong et Beka b'Oyono avaient chacun regagné son village. Ils s'étaient tus sur les péripéties de leur voyage. Un silence noir comme la nuit voilait la construction du pont sur Melole.

Ces années-là Engong vivait pleinement sa paix. Les guerres s'étaient éloignées ou éteintes sur presque toute l'étendue des territoires d'Okü. Les hommes-puissants, ceux d'Engong comme ceux d'Okü, semblaient avoir oublié les exigences bellicistes de leur puissance et s'assoupissaient dans un farniente insouciant et interminable.

La paix régnait à Engong et Engong exultait. Les tam-tams grondaient à Evua-Nam chez Medza Endong, dit Medza m'Otougou. Ils grondaient à Mveng-Ayong chez Mfoulou Engouang. Ils grondaient à Akoga chez Medang Endong. Les tam-tams grondaient à Megneng me Mbong chez Begone Ebè. Ils grondaient à Nkol-Ening chez Otounga Mba. Ils grondaient dans tout le pays d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur une colline que tous les peuples voient...

Donc la paix régnait à Engong. Elle s'était établie partout : dans les corps-de-garde, dans les cases, dans les plantations, dans les rivières. La paix avait pris possession des cœurs et des esprits. Et l'on dansait, l'on dansait. L'on jouissait de cette félicité qui rafraîchissait les corps, annihilait les ardeurs de la chaleur et les effets de la sueur qui, pourtant, inondait les visages des danseurs. La fatigue agaçait-elle quelques-uns de ces artistes ? Ils allaient se reposer et

prendre nourriture, immédiatement remplacés par d'autres danseurs qui, eux, venaient de se refaire des forces.

Il faut dire que les récoltes avaient été surabondantes comme toujours en temps de paix, et les cases regorgaient de provisions. Les « mengoun »[1], ces grands greniers ventrus en liane tressée, gonflés d'arachides et de concombres, s'alignaient dans un ordre impeccable au fond des cuisines, assoupis, orgueilleux. Sur des claies en bambou « bitang »[2] suspendues au-dessus des foyers, le gibier boucané et le poisson fumé attendaient d'être apprêtés pour la consommation. Des troupeaux de moutons paissaient le long des chemins ; les basses-cours grouillaient de volaille. Rien ne manquait pour satisfaire les appétits des nombreux étrangers débonnaires qui assaillaient Engong à cette époque-là.

Les contrées avoisinantes connaissaient, elles aussi, ces moments d'allégresse. Quand Engong a la paix, l'alentour également en jouit. Toutes les tribus situées entre le fleuve Dzam-Anené qui arrose le pays d'Engong et le fleuve Mveng-Metué, très loin du côté de Mikour Megnoung n'Ekobeigne, étaient en fête. La Nature avait accédé au souhait le plus cher des hommes : vivre en paix. Et la paix était là. Palabres et règlements de palabres avaient été totalement rejetés hors des préoccupations des chefs et de leurs populations. La paix est une parure si rare, si précieuse qu'il faut, au moment où elle a la générosité de s'offrir à vous, écarter tout ce qui peut concourir à vous empêcher de vous en revêtir complètement. Or, telle une rosée bienfaisante teintée des premiers rayons du soleil, la paix venue d'Engong se déversait en flocons invisibles et impalpables mais hautement sensibles dans tous les villages. Et tous les villages célébraient la paix.

Parties de ces mêmes contrées, plusieurs groupes d'artistes allaient se produire à Engong. La musique et la danse sont des amies inséparables de la paix. Certains de ces artistes étaient tellement talentueux qu'ils bousculèrent involontairement les normes de la vie quotidienne des Immortels, notamment chez

---

[1] *Mengon* : pluriel de angoun.

[2] *Bitang* : sing. étang.

les plus âgés. Ne vit-on pas, un soir, Otounga Mba, l'homme le plus sage d'Engong, dodeliner de la tête et rythmer des pieds la danse Agneng-lougou, cette danse plus qu'attrayante qu'animait Obone Ava, belle-mère de Nguéma Nsing-Beré Mba, une danseuse à la souplesse des hanches bouleversante ? Cette femme était une virtuose qui, de sa voix mélodieuse et dès les premiers pas, vainquit la retenue légendaire du vieillard. Aussi nul ne se contenait plus parmi les plus jeunes. Tous s'étaient lancés dans le cercle d'Agneng-lougou et dansaient frénétiquement avec les jeunes filles de la tribu Yemendzim (les Grandes Eaux) d'où émanait ce groupe. Ce soir-là, celui qui étonna le plus les spectateurs fut Nguéma Nsing-Beré Mba. Depuis le début des manifestations une envie irrésistible de danser avec sa belle-mère le torturait. Car cette femme, Obone Ava, n'était pas seulement sa belle-mère, mais la mère très belle de sa femme. Or chez les Fang, danser avec sa belle-mère, fût-elle très belle, s'apparente à l'inceste. Mais devant l'art consommé d'Obone Ava qui exacerbait ses sens, Nguéma Nsing-Beré ne se contint plus. Bravant tous les regards, il entra sous la robe de sa belle-mère, la saisit aux hanches et se mit à danser avec elle. Le moment de surprise passé, elle y prit plaisir et entraîna son gendre dans un rythme endiablé qui fit frissonner la foule. Et quand les tam-tams se turent sur une note syncopée, Nguéma Nsing-Beré jaillit de sous la robse de sa belle-mère, attrapa au passage en clignant de l'oeil le bras de Medza me Mfoulou, le cadet de Ntoutoume Mfoulou, et s'enfuit avec lui derrière les cases, tous deux poursuivis par de bruyants éclats de rire de la foule.

– A-aké[1], fils d'homme ! s'exclama Medza me Mfoulou. Inimaginable ! Comment as-tu osé ? Incroyable ! Et qu'as-tu vu en dessous ?

– Ne m'en parle pas, frère Medza. Ma belle-mère est la plus belle femme de tous les pays de la terre ! Où avais-je les yeux quand j'ai épousé sa fille ? N'était le respect que je dois au père Akoma, j'épouserais cette femme au mépris des règles traditionnelles.

– Tu est déjà en mauvaise posture au regard de ces règles !

---

[1] *A-aké !* Tonnerre !

– Oui, mais c'est la danse ! Les vieux eux-mêmes sont en transe. Quant à mon beau-père, un gros bouc à égorger apaisera les picotements de ses méninges[1]. Mais allons voir d'autres cercles de danse.

*
* *

Pendant qu'ainsi Engong vibrait au rythme de l'allégresse générale, Akoma Mba, le chef suprême, Akoma le Mystérieux, l'Invincible Akoma, l'Inamovible chef des Immortels, Akoma subissait, seul dans sa case, l'agression des tracas d'un problème. Avec son petit miroir magique il suivait, comme télévisées, toutes les manifestations qui se déroulaient dans tout le pays. Et il comptabilisait toutes les têtes d'Engong. Mais il ne voyait pas Angone Endong et Beka b'Oyono. Où étaient ces deux-là ? Il repassa en revue tous les groupes de danses, mais ne les vit nulle part. Il fit alors appeler son fils Ondo Akoma, dit Ondo Biyang et lui dit :

– Ondo Biyang, sais-tu, je ne vois ni Angone Endong ni Beka b'Oyono dans les manifestations ? Qu'ont-ils et où sont-ils ? Va chez eux. Si tu les y trouves, ramène-les ici sans tarder. Je subodore quelque chose de louche dans leur comportement.

– J'y vais de suite, père, répondit Ondo Biyang.

Ondo Akoma, couramment appelé Ondo Biyang, est le seul fils d'Akoma Mba qui a su émerger des autres enfants du chef suprême d'Engong pour devenir un homme-puissant. Redoutable guerrier aux mille astuces, tacticien insaisissable, il a l'habitude d'entraîner ses ennemis dans un combat acrobatique où la violence ne trouve pas de prise. Spécialiste de la guerre d'usure, il étonna tout Engong au cours du conflit qui opposa les Immortels aux esprits et qui dura trois années.

Cela se passait au temps de la montée en puissance de Ntoutoume Mfoulou, l'Arc-en-ciel de Mfoulou, surnommé

---

[1] Picotements de ses méninges : sa colère.

Okoss Mfoulou, l'Ouragan de Mfoulou. En ce temps-là, parmi les trois grandes familles d'Engong, deux seulement possédaient des hommes-puissants :

– la famille de Mba Evine Ekang avec sa descendance comme modèle de puissance ;

– la famille d'Endong Oyono Ekang ou Etounga Oyono avec sa descendance comme modèle de puissance.

Mais la famille de Meyé m'Ango Ekang n'avait pas encore d'homme-puissant. Et l'on disait à Engong : « Endong a engendré les Rocs, Mba a engendré les Fers mais Meyé m'Ango a enfanté la Gangue »[1] .

Pour balayer cette assertion, Ntoutoume Mfoulou se battit en duel contre les descendants d'Endong et de Mba. Ni vainqueur ni vaincu, il institua : « Endong a engendré les Rocs, Mba a engendré les Fers, mais Meyé m'Ango Ekang, lui, a produit les Marteaux pour briser les Rocs et assouplir les Fers ».

Du temps passa. Un jour une rumeur parcourut les villages disant que Ntoutoume Mfoulou affirmait être l'homme le plus puissant d'Engong. Mis au courant, Engouang Ondo, le chef des armées, vint à Mveng-Ayong, le village de Ntoutoume Mfoulou et lui demanda si cette rumeur était fondée.

– Je ne puis renier ce qu'on m'attribue, lui répondit le fils de Mfoulou.

Engouang Ondo retourna, déçu et écoeuré, à Nda-Bigouba, sa maison de mystères qui oscille doucement, stationnaire, au-dessus du pays d'Engong, à la verticale de la maison d'Akoma Mba, le chef suprême. Deux jours plus tard Nda-Bibouba avait disparu. L'émoi et l'inquiétude bouleversèrent les Immortels.

Or Engouang Ondo se rendit dans les brouillards qui couvrent les hautes montagnes nommées Nkol-Bizezam, les Montagnes-Labyrinthes en plein pays Abandzik et y cacha sa maison et son monde. Ensuite il remonta vers Meko Mengone et entra dans la tribu Mississim, les Esprits, du côté où le soleil se lève. Il y arriva à grand fracas, se présenta

---

[1] Voir Préambule pages 7 et 8.

devant un grand corps-de-garde bondé de monde, déclina pompeusement son titre de chef invincible des armées d'Engong, injuria copieusement les Mississim ahuris, attrapa parmi eux un notable de haute estime puis, dans un rugissement d'éclairs et de feu, disparut dans les nues. Quelques instants plus tard il se retrouvait dans Nda-Bigouba, au coeur des Montagnes-Labyrinthes, cachait son otage dans une grande calebasse bourrée de fétiches et d'ossements humains, toutes choses dont la proximité annihile volonté et velléité de rébellion chez les esprits.

Ce fut alors dans la tribu Mississim un grand branle-bas de combat. Le moment de surprise passé, les guerriers de la tribu s'armèrent jusqu'aux dents, cherchèrent et trouvèrent la direction du pays d'Engong, s'y rendirent en un temps record et, sans avertissement, attaquèrent les Immortels. Cette guerre fut atroce. Quelques villages flambèrent. Ntoutoume Mfoulou, le responsable indirect de ce conflit, se battit courageusement aux côtés d'Angone Endong, d'Obiang Medza, de Nzé Medang, de Medza m'Otounga Mba, bref de tous les guerriers puissants d'Engong. Mais les Mississim ne reculèrent pas d'un pouce.

C'est alors qu'Ondo Biyang s'arma de son mystérieux fusil surnommé Ngoung-Nga'a, le Calao, fusil automatique à canon long, que l'on ne recharge jamais. Il stoppa net les ardeurs des Mississim qui, n'osant plus atterrir sur le champ de bataille, se mirent à voleter interminablement haut dans le ciel au-dessus d'Engong.

Akoma Mba dit à Ntoutoume Mfoulou :

– Tu es la vraie cause de cette guerre car tu as outragé ton frère Engouang Ondo. Mets-toi à sa recherche pendant qu'Ondo Biyang contient les Mississim. Dis-lui que je l'appelle, que s'il ne vient pas aussi rapidement qu'il le pourra, je ne répondrai plus d'Engong. Dis-lui que tu regrettes l'affront que tu lui as fait et que, désormais, tu le reconnais comme l'unique chef des armées d'Engong. Va, ma bénédiction t'accompagne.

Ntoutoume Mfoulou s'en alla et, au prix de mille difficultés, parvint au coeur des Montagnes-Labyrinthes, transmit à Engouang Ondo le message d'Akoma Mba, se fit pardonner son outrage et tous deux revinrent à Engong.

Engouang Ondo se battit contre les Mississim, les entraîna à Etone Abandzik Meko Mengone, chez eux, leur remit le vénérable pris en otage, s'excusa en des termes apaisants de cette guerre aussi stupide qu'issue de cerveaux malades. Puis il retourna à Engong en passant par Nkol-Bizezam pour y récupérer sa maison et son monde.

C'est pourquoi, encore aujourd'hui, on dit chez les descendants d'Ekang Nna : « Sans Ondo Biyang, les Mississim auraient incendié Engong... ».

Ondo Biyang se rendit donc à Nkol-Bingokom (Montagne des Fourmis Venimeuses) chez Angone Endong Oyono. Nkol Bingokom est un très gros village qu'on appellerait aujourd'hui un bourg. Quand on évoque le village d'Angone Endong on a peine à croire qu'il est très peuplé. On imagine en effet mal beaucoup de monde supportant son caractère irascible et exécrable. Mais ce qu'on ignore, c'est qu'Angone Endong Oyono, tant qu'il ne se trouve pas en présence de quelque événement de nature à l'irriter, ou face à un homme puissant d'Okü, est parmi les plus débonnaires d'Engong. Il sort rarement de sa maison où il se plaît la plupart du temps à dormir. Et on vit à Bingokom comme dans les autres villages d'Engong.

La fièvre des réjouissances n'avait donc pas épargné la cité d'Angone. Les tam-tams menaient grand tapage et des foules bigarrées s'agitaient à qui mieux mieux.

C'est dans cette ambiance qu'Ondo Biyang arrive à Bingokom. La maison de pierre d'Angone est située au bord de la grande rue, à égale distance de ses deux extrémités. Suspendue sous l'auvent devant la porte principale et en interdisant l'entrée, une énorme paire de ciseaux s'ouvrent et se referment en un mouvement intermittent. Aucun objet, aucun insecte, aucun animal, aucune personne ne peut franchir le seuil sans être décapité. Et le grincement des ciseaux annonce la destruction de l'intrus.

Angone Endong Oyono aime la musique. Assis dans un fauteuil de liane tressée, pipe à la bouche, il écoute, charmé, le rythme des balafons se produisant dans la cour quand Ondo Biyang se présente devant la porte du grand salon. Angone fronce le sourcil. Il n'a pas annoncé son retour d'Okü ; personne dans le tumulte extérieur des

réjouissances n'est sensé l'avoir aperçu. Et Ondo Biyang n'est pas réputé se déplacer pour des facéties. Que vient-il donc faire à Bingokom ? Angone étend la main vers les ciseaux qui s'immobilisent. Ondo Biyang franchit la porte.

– Bonjour, Fils d'homme Nkomo, dit-il. Père Akoma sait que tu es ici. Toi et Beka b'Oyono. Il se demande ce que vous ruminez tous les deux et vous mande chez lui tout de suite.

– Voilà encore que je suis l'objet de suspicion de la part du grand patriarche ! exulte Angone Endong en s'épanouissant d'un large sourire. Que va-t-il imaginer là ? Moi Angone, je ne fais que des choses sensées qui méritent des éloges. Enfin j'y vais. Mais va appeler Fils d'homme Beka b'Oyono.

Ondo Biyang parti, Angone se lève de son siège, entre dans une chambre secrète, ouvre une malle en bois, en sort un sifflet-corne d'antilope qu'il fait striduler entre ses lèvres. L'instant d'après il se trouve dans le plus grand corps-de-garde d'Oveng, village d'Akoma Mba. Ce village est également immense. Oveng compte plusieurs quartiers à la population dense. Les tam-tams y mènent évidemment leur frénésie au moment où Angone Endong surgit au corps-de-garde. Les hommes se taisent en l'apercevant. Certains commencent à trembler de peur. Angone n'a pas l'habitude d'apparaître aussi brusquement. Tous les regards convergent vers lui.

– Je suis appelé, dit-il simplement. Où est Père Akoma ?

– Je ne me souviens pas d'avoir touché Meki-me-boro, le tam-tam d'appel, depuis ce matin, lui répond Abiéré Mam Mba, le musicien, qui s'étonne de cette arrivée aussi inhabituelle qu'intempestive.

– Je suis appelé, répète Angone Endong d'un ton hargneux.

– Bon ! bon ! dit Abiéré Mam, ne nous énervons pas. Celui qui t'a appelé est sans doute dans sa maison. Et nous n'avons personne ici pour t'y accompagner !

– J'attendrai Fils d'homme Ondo Biyang, conclut Nkomo Tèghe Bikié.

Quelques instants plus tard Ondo Biyang et Beka b'Oyono surgissent.

– Allons à la maison de Père, dit Ondo Biyang.

Ils s'y rendent. Chasse-mouches à la main, Akoma est assis sur une chaise de liane, du côté opposé à la porte d'entrée. Il paraît de mauvaise humeur. Les trois hommes prennent place devant lui. Il secoue son chasse-mouches, s'éclaircit la gorge et dit :

– Angone Endong, Beka b'Oyono, c'est à vous que je m'adresse. Si le soleil ne s'était pas allumé dans le ciel, la terre pourrirait dans les ténèbres et la vie y serait impossible. Si Engong n'avait pas son chef nommé Akoma Mba, l'immortalité y serait inconnue. Et qui dit chef dit ordre, discipline. Bien entendu la liberté existe à Engong où chacun jouit pleinement de tous ses droits sans empiéter sur ceux d'autrui. Il en va autrement à Okü. Là-bas sont en vigueur d'autres lois, d'autres modes de vie, d'autres manières de mener les affaires. Aussi quand un natif d'Engong s'aventure à Okü, quel qu'en soit le motif, je tiens à en être informé afin, en cas de problème, d'envisager des solutions appropriées. Or voici une lune que je vous cherche tous les deux partout. Où étiez-vous et qu'y faisiez-vous ?

Beka b'Oyono parle tout d'abord :

– Père Akoma, dit-il, tu n'ignores pas que je poursuis la construction de la route qui conduit à Mikour Megnoung n'Ekobeigne. Je m'y suis rendu ces dernières semaines, sur ton ordre d'ailleurs, pour placer Asseng Mbane Ona à la tête du chantier. Ensuite j'y suis retourné avec Fils d'homme Angone car la saison sèche est particulièrement propice aux travaux de toutes sortes, notamment à la construction des ponts. Ainsi, avec son automobile, Fils d'homme Angone devait en vérifier la solidité. Voilà la raison de notre absence d'Engong pendant tout ce temps. Et si nous ne t'avions pas prévenu, c'est qu'il n'y avait vraiment rien d'important à te signaler pour ce voyage. Les travaux se déroulent normalement.

– Est-ce l'avis d'Angone Endong, demanda Akoma Mba ?

– C'est mon avis, répondit l'interpellé. Nous avons construit un pont sur Melole.

– Quel genre de pont ? questionne Akoma Mba, l'oeil allumé.

– Un pont de... de... begaye Angone, en... fin... un pont !

– Et voilà ! s'exclame Akoma Mba avec un franc éclat de

rire. Le constructeur de ponts ignore maintenant les matériaux qu'il utilise pour ses ouvrages !

– Non ! dit Angone. C'est vraiment un pont, et même un très beau pont. Je l'ai traversé deux fois avec mon automobile. C'est dire qu'il est très solide.

– Et n'importe qui peut naturellement le franchir ! éructe Akoma qui a de la peine à maîtriser son fou rire.

– Ah ! ça ! je ne m'en suis pas occupé, dit l'Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids. En tout cas quiconque veut traverser le fleuve en empruntant ce pont le fait. Je n'exige pas de paiement, n'est-ce pas Fils d'homme Beka b'Oyono ?

– C'est exactement ça ! affirme l'autre.

– Vous ressemblez tous les deux à des enfants espiègles, dit Akoma dominant son hilarité. Mais dis-moi, Angone Endong, quelle idée relative à ce pont de pythons caches-tu dans ta tête ?

– Eh bien ! hésite Angone, je ne veux plus que les hommes-puissants d'Okü franchissent le fleuve Melole. Je les ai assez vus, je les ai assez tués. Alors qu'ils restent chez eux !

– Et c'est l'effet contraire que tu obtiens, dit Akoma, car en ce moment même je vois un homme-puissant d'Okü debout devant ton pont de serpents, en train d'évaluer sa résistance. J'ignore de quel côté d'Okü vient-il, mais il est certain qu'avant la nuit les eaux de Melole rougiront du sang de tes serpents.

À cet instant précis une clochette tinta dans la tête d'Angone Zok, Angone l'Éléphant. Il bondit comme s'il venait d'être mordu par un serpent et sa tête faillit heurter le plafond de la case. Puis il se dématérialisa.

– Est-il devenu fou ? s'étonne Ondo Biyang.

– C'est l'impression qu'il a toujours donnée, répond Akoma, mais il est loin d'être fou. Tout comme moi, Angone sent une menace peser sur Engong. Et comme Engouang Ondo, votre chef de guerre, ne veut plus entendre parler de trouble-paix dans ce pays - et il a raison - Angone Endong le devance en posant un pont d'alarme sur Melole, ce fleuve pouvant également servir de frontière entre Okü et Engong. Ondo Biyang, va dire à Ntoutoume Mfoulou de rejoindre immédiatement Angone Endong Oyono sur les rives de

Melole. Toi, Beka b'Oyono, monte chez Engouang Ondo. D'importants événements se préparent. Qu'il pense aux mesures de sécurité.

Informé de l'ordre du chef suprême, Ntoutoume Mfoulou, les Marteaux, l'Impétueux, sifflota :

> Vi ! violi ! violi ! vio ! vi ! vi !
> Saturé de force et de puissance
> Je voudrais rencontrer un égal !
> Vi ! violi ! violi ! vio ! vi ! vi !
> Que la mort me tue
> Si elle en est capable !
> Vio ! vio ! vi ! violi ! vio !

On sait que Ntoutoume Mfoulou est un homme puissant. La puissance de Ntoutoume Mfoulou est légendaire tant à Engong qu'à Okü. Qui peut compter le nombre d'hommes-puissants d'Okü tombés sous la puissance de Ntoutoume Mfoulou ? Qui, parmi les hommes-puissants d'Okü, peut se targuer de s'être heurté à Ntoutoume Mfoulou et d'être retourné chez lui en chantant le chant des noces et dansant la danse des jeunes mariés ? N'est-il pas, Ntoutoume Mfoulou, surnommé Mone Ebo[1], l'Infligeur qui inflige à sens unique, la terreur des clans et la hantise des contrées belliqueuses d'Okü ?

Ntoutoume Mfoulou se frappa la poitrine. Un grelot métallique tinta. Un grondement assourdissant éclata dans les nuages. Le fils de Mfoulou se dématérialisa. Un instant après il se rematérialisait sur les bords du fleuve Melole et reprenait forme à côté d'Angone Endong qui, caché dans un gros buisson de la berge droite, épiait les gestes de Mefoumou Mba Foumou, l'homme-puissant de la tribu Foumazok.

Mefoumou Mba Foumou se tenait là, près du pont, tout ahuri. Rêvait-il ? Avait-il des hallucinations ? Celui qui avait eu une pareille idée et l'avait réalisée, à quoi pouvait-il bien ressembler ?

---

[1] *Mone Ebo* : prononcer : Mon'Ebo.

Redressés, la tête menaçante, les pythons étaient prêts à l'attaque.

Mefoumou Mba Foumou plongea la main dans la besace accrochée à sa taille, en retira une souris et cracha sur sa tête. La souris grossit, des cornes jaillirent sur sa tête, ses oreilles s'étalèrent comme des pétales d'une grande plante, ses pattes s'allongèrent, se terminant par des griffes acérées, une queue interminable balaya le sol. Un véritable phénomène de crocs menaçants, de griffes tranchantes, couronné par de larges ailes poilues comme celles des chauves-souris. Sur la tête de cet étrange mammifère et entre les cornes, Mefoumou Mba traça avec un crayon de pâte rouge un trait partant de la base du crâne à la pointe du nez. Puis il lui montra les pythons et dit :

– Il y a là suffisamment de viande pour te régaler copieusement pendant au moins deux années. A l'ouvrage ! Il l'appela « Ebigane » et le lâcha.

Cela fait, Mefoumou Mba Foumou siffla. Un éclair brilla. Le tonnerre fit trembler la nature d'un rugissement étourdissant. Un épais brouillard blanchâtre enveloppa les rives du fleuve. Mefoumou Mba Foumou se volatilisa.

Ayant ainsi vu, Nsiboro Milame, le guetteur du village Ayené de la tribu Okané prit les jambes à son cou et s'enfonça dans la verdure sombre où se dissimulaient les habitants, annonçant çà et là au passage que la guerre s'était encore allumée sur les rivages de Melole, que l'attente dans les grottes et sous les feuillages protecteurs pouvait durer plusieurs lunes, voire plusieurs grandes saisons des pluies...

Le mammifère chauve-souris-buffle-vampire redressa sa tête, claqua bruyamment ses énormes oreilles sur ses tempes, puis poussa un hennissement sonore. Le brouillard se dissipa comme par enchantement. L'étrange animal battit des ailes, s'éleva d'abord lourdement dans les airs, ensuite ayant pris de l'altitude, devint subitement véloce. Il se mit à tournoyer dans les airs tel un oiseau de proie, le museau et le regard pointant sur le fleuve comme s'il localisait sa victime avant de fondre sur elle.

Angone Endong Oyono se tourna vers Ntoutoume Mfoulou et demanda :

– Fils d'homme Mon'Ebo, que signifie ce mic-mac ?

– Mefela me taréyang ![1] répondit le fils de Mfoulou.
– Attendons voir ! dit Angone Endong avec un réél plaisir. Cet homme s'est-il transformé en animal-oiseau ?
– Je ne le crois pas. Je pense plutôt qu'un véritable danger plane sur les pythons ! Et cela d'autant plus que cet homme a disparu !
– Mais cet animal-oiseau est un Ebigane !
– Oui ! confirma Ntoutoume Mfoulou, c'est un Ebigane[2] fantastique !
– Tu ! tu ! tu ! trilu ! tu ! ta ! bégaya Angone Endong courroucé. Il faut le... tu... tuer ! tout de suite !
Mais l'ébigane tournoyait dans le ciel. Tête dressée, les serpents semblaient l'attendre. Soudain l'ébigane fonça sur le fleuve, ailes repliées tel un épervier sur les poussins. Il s'abattit sur le pont et, ayant sans nul doute préalablement fixé sa proie, referma son museau sur la gorge d'un énorme python tandis que ses pattes griffues saisissaient le reste du reptile. Mais celui-ci s'arc-bouta sur les chaînes de fer, retira sa queue des eaux, l'enroula autour du bassin de la bête, se resserra tel anneau de tambour puis, gonflant sa gorge tuméfiée, souffla. L'ébigane se sentit entraîné dans le fleuve. Il battit des ailes. Un flot de puissance l'inonda. Mu par une force prodigieuse, il s'éleva à la verticale dans l'air, emportant le python mollissant et disparut dans les nuages. Quelque temps après il atterrissait au sommet de la montagne Bèghlé qui se dresse au beau milieu de la grande forêt Ebomam, si dangereuse que nul n'ose s'y aventurer. Le pic Bèghlé fait partie de la grande chaîne de montagnes Meko Mengone, du côté du levant, a le faîte noyé dans le brouillard toute l'année et personne n'a jamais su, depuis que les hommes rivalisent de courage, d'inventions, d'illogisme et d'ignominies sur la terre, ce qui s'y déroule. Là l'ébigane se mit à dévorer paisiblement le python.
Pendant ce temps Mefoumou Mba Foumou volait vers la tribu Essighlessi, vers le Nord...

---

[1] *Mefela me taréyang* : les prodiges ont commencé, c'est le début des hostilités.

[2] Chez les Fang « l'ébigane » est un monstre préhistorique de forme tantôt humaine tantôt animale, souvent les deux réunies, fréquemment cité dans les légendes.

CHAPITRE V

L'ENJEU DU CONFLIT

L'avant-veille de ce jour mémorable, Obame Andome, le chef incontesté de la tribu Essighlessi, avait reçu, la nuit, la visite de son père Andome Ella Mezang devenu, après sa mort, un très important personnage du pays des fantômes.

Disons quelques mots sur cet étrange personnage.

Après avoir été défait par Akoma Mba d'Engong, Andome Ella Mezang s'en était allé au pays des morts. Mais il ne s'était pas résigné. Au contraire il s'assigna un devoir implacable : se venger de son cousin Akoma Mba.

Devenu le grand, puis le plus grand chef des Fantômes, Andome Ella eut accès aux inviolables secrets qui permettent aux esprits de se jouer des hommes. C'est alors qu'il entreprit de manipuler les natifs les plus puissants d'Okü et de les liguer contre le peuple d'Engong. Souvent il initiait lui-même bon nombre de ces hommes-puissants avant de les pousser en guerre contre Engong. Mais jusqu'alors aucun de ces produits n'était revenu vivant du pays des Immortels. Le temps passait et le peuple d'Engong devenait de plus en plus imbattable, de plus en plus puissant. Et Andome Ella ne se décourageait point. Déçu par de multiples échecs subits tout au long de cette entreprise aussi gigantesque que logiquement irréalisable, il reposait maintenant son espoir sur son fils Obame Andome.

Avant son voyage fatidique à Engong Zok Mebeghe Me Mba, il avait eu le temps de préparer son fils à subir une initiation qui devait échapper à tous les grands magiciens de la terre. Et après sa mort il réalisa cette initiation à l'insu même d'Obame Andome. Cependant il redoutait toujours la puissance d'Akoma Mba, et surtout de l'insaisissable Engouang Ondo, le chef des armées d'Engong. Il voulut

d'abord essayer son fils, pour sonder sa puissance, contre l'un des innombrables hommes-puissants d'Okü mais, prudent, renonça à cette solution tapageuse.

On dit que le hasard fait parfois bien les choses. C'est ce qui arriva à Andome Ella Mezang au beau milieu de ses cogitations lorsque lui parvinrent les rumeurs de la construction du pont de pythons. Il se dit que l'occasion était inespérée pour répondre aux provocations des hommes d'Engong. Susciter une frontière entre les Immortels et les Mortels constituait une insolence intolérable. Il se dit que ce pont allait être détruit, que la circulation normale des biens et des personnes entre les deux pays, entre les deux mondes, allait être rétablie et que Obame Andome allait seul être le héros bienfaiteur de la remise en ordre des prétentions d'Akoma Mba. Il se dit que le moment était enfin venu pour rendre visite à son fils Obame Andome.

Cette nuit-là Obame Andome ne dormait pas. Il réfléchissait, couché sur le dos dans son lit qui occupait une bonne partie de la chambre. Les nouvelles arrivant du Sud, du côté d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient, devenaient de plus en plus alarmantes. Quelle mouche pouvait bien piquer ces gens du Sud qui ne supportaient pas de vivre en paix ? Et il ne pouvait empêcher les oreilles des Essighlessi de se remplir de ces rumeurs. Aussi les Essighlessi commençaient-ils à s'agiter. Certes le fleuve Melole était loin, très loin au Sud. Pour l'atteindre un homme normal devait endurer plusieurs lunes de marche. Mais le tam-tam, lui, n'avait pas besoin de marcher. Les nouvelles allaient donc vite, très vite, franchissant des distances considérables en un temps à peine perceptible. « L'indifférence n'est plus de mise, se dit Obame Andome ».

Alors qu'il en était à ces réflexions, une apparition inattendue illumina soudain la chambre. Il tourna la tête du côté de la porte et aperçut, debout au milieu de la salle, un homme tout de blanc vêtu, immobile, le regardant sans sourciller. Obame Andome lui rendit son regard, intensément. D'un mouvement véloce, il s'assit face à l'inconnu. Alors son cœur bondit dans sa poitrine. N'était-ce pas là son père ?

– Enfin, dit Andome Ella, tu me reconnais n'est-ce pas ? Dis-le moi, me reconnais-tu ?

– Bien sûr que si ! Comment ne reconnaîtrais-je pas mon père ? Je dois seulement avouer que je suis surpris. J'ai toujours pensé que tu viendrais, mais que j'en serais préalablement averti. Dis-moi, père, que se passe-t-il ?

– Des choses graves, mon fils, des choses très graves. Si je ne t'ai pas prévenu de ma visite, c'est que j'ai toujours été près de toi. Il ne s'est jamais rien passé te concernant sans ma présence affirmée. J'ai simplement préféré de toi ne pas me faire voir. Aujourd'hui il en va autrement. Il s'agit des gens d'Engong, de ces gens-là, toujours de ces gens-là ! Ils viennent d'ériger le fleuve Melole en frontière entre Engong et Okü. L'emblème de cette frontière est un pont de pythons sur ce fleuve, à hauteur du village Ayéné dans la tribu Okané. Or qui dit frontière entre Engong et Okü dit, pour les natifs d'Okü, non seulement arrêt total de la libre circulation des biens et des personnes entre ces deux zones, mais surtout impossibilité de rechercher et d'acquérir le secret de l'immortalité que détient Akoma Mba. Comme tu le vois cette situation est inacceptable pour tous les peuples d'Okü. Déjà les réactions se font sentir. En ce moment même Mefoumou Mba Foumou de la tribu Foumazok située du côté du soleil levant est en route vers toi, après avoir laissé sur les rives de Melole un volatile mangeur de serpents. Il vient demander ton aide car il ne se fait aucune illusion sur une possible destruction de ce pont par son monstre ailé.

Cependant, c'est toi l'objectif réel visé par Angone Endong Oyono, le promoteur du pont. Cet ignoble personnage t'a détecté. Son but est de te livrer bataille sur ce fleuve, d'y faire pourrir la situation afin que tu t'y enlises dans un combat abrutissant t'empêchant de le franchir et d'atteindre le pays des Immortels. Tout le reste n'est que prétextes et subterfuges.

– Mais alors, père, que dois-je entreprendre ? J'ai appris par ouï-dire que tu as été toi-même vaincu par la puissance d'Engong. D'aucuns ont voulu me forcer à me rendre au pays d'Akoma pour te venger. Prudent j'ai préféré attendre pour recevoir de ta bouche les directives nécessaires. Je ne me suis jamais battu, je ne me surestime pas en puissance et

j'ignore encore la parade face à un adversaire aux réactions imprévisibles. Maintenant, père, je vais te poser une question : Ignores-tu toujours le secret de l'immortalité que détient Akoma Mba ?

– Je l'ignore toujours, mon fils, sinon je n'aurais rien eu de plus pressé que de te le révéler. Je sais cependant que tu es surpuissant. Mais Engouang Ondo, l'indomptable chef des armées d'Engong, est insaisissable. J'ai brûlé des villages à Engong. Si Akoma Mba n'avait pas dérobé son peuple à ma vue, j'aurais fait des victimes humaines. A sa décharge je dois dire que mon cousin Akoma ne désirait pas ma mort. Il a été simplement surpris par la farouche détermination de son frère Medang Endong qui s'était juré de m'abattre. Et il y arriva.

Aujourd'hui je suis très puissant au pays des fantômes. Akoma Mba le sait. Il sait aussi que je suis auprès de toi en cet instant pour te rassurer. Tu te battras contre les gens d'Engong. Il te faut arracher le secret de l'immortalité à Akoma Mba. Le reste est mon affaire.

Comme il était venu, Andome Ella disparut sans trace.

Obame Andome se leva et sortit de la case. Du côté de l'Orient des lueurs imprécises inquiétaient déjà les ténèbres. L'aube s'annonçait. Les perdrix avaient chanté depuis longtemps. Les coqs leur avaient répondu et ce concert se poursuivait, imperturbable. Les hiboux, eux, s'étaient tus. Une toux sèche éclata quelque part. Un bélier s'énerva tandis que ses femelles détalaient pêle-mêle. La clarté continua à se préciser, les ténèbres à s'effacer. Une porte s'ouvrit, d'autres suivirent. Quelques murmures, quelques paroles, quelques appels ténus émaillèrent la cour et les arrières-cours de bourdonnements. Des pleurs de bébé animèrent certaines cases. La vie reprenait possession des Essighlessi.

Obame Andome s'était assis dans un grand corps-de-garde. Bientôt quelques hommes l'y rejoignirent. On commença à parler.

Messola Nkini, village d'Obame Andome grouillait déjà de monde. Presque tous les notables s'étaient maintenant rassemblés au corps-de-garde comme ils le faisaient chaque matin depuis qu'Obame Andome s'était revêtu des

responsabilités de la tribu. Certains fumaient, d'autres polissaient les lianes destinées à la fabrication des corbeilles, des paniers ou des fauteuils. Les conversations roulaient sur la routine quotidienne. Depuis qu'Obame Andome dirigeait la tribu, que la paix et l'abondance régnaient chez les Essighlessi, la monotonie avait affadi les propos des hommes. Être heureux peut-il rendre mollissant ?

Le soleil, qui très tôt avait dissous des nuages vaporeux, s'éloignait du faîte des arbres, montait haut dans le ciel.

Soudain une ombre tomba dans la cour. Surpris, les hommes se turent. Puis l'ombre se dilua, cédant la place à un homme de haute taille, musclé, athlétique. Il se dirigea vers le corps-de-garde, s'arrêta à l'entrée et se présenta :

– Mefoumou Mba Foumou de la tribu Foumazok, du côté d'Etone Abandzik Meko Mengone. Je suis l'étranger d'Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang de la tribu Essighlessi.

– Que l'étranger entre, salue les sages et s'asseye, répondit Obame Andome.

Mefoulou Mba Foumou entra dans le corps-de-garde, salua à la ronde, s'assit près d'Obame Andome.

Comme elles le faisaient chaque jour après le lever du soleil, les femmes apportaient des mets préparés la veille au soir. Les hommes mangèrent. Après le repas Obame Andome dit :

– L'étranger s'est restauré ; qu'il parle.

Mefoumou Mba Foumou alla se tenir devant le corps-de-garde et parla :

– Obame Andome, Hommes de la tribu Essighlessi, la fourmi qui s'éloigne de sa fourmilière sait où elle va. De même l'abeille qui butine de fleur en fleur connaît le chemin du retour à la ruche. De ma tribu Foumazok je me suis rendu sur les rives du fleuve Melole en plein Mikour Megnoung n'Ekobeigne pour vérifier les rumeurs y faisant état de l'érection par les hommes d'Engong d'un pont de pythons. Ce pont existe bel et bien. De mes yeux je l'ai vu. C'est un pont-barrière, un pont-frontière. Nous savons tous qu'Engong constitue le plus grand point d'attraction pour les populations d'Okü pour plusieurs raisons. D'abord parce que quiconque d'Okü noue des relations d'amitié avec Engong s'assure la paix dans sa tribu, dans son pays. Ensuite la finalité de l'existence de l'homme n'est-elle pas

d'accéder à l'immortalité, à la vie céleste ? Le devoir des hommes-puissants d'Okü n'est-il pas de s'accaparer de gré ou de force le secret de l'immortalité que détient Akoma Mba ? Or jusqu'ici jamais nous n'avons entendu parler de frontière entre Engong et Okü, et surtout de frontière imposée. Et c'est justement ce que vient de faire Angone Endong Oyono. J'ai tâté la résistance du pont ; non seulement il est d'une solidité surprenante, mais encore est-il farouchement agressif ! Je ne suis ni plus ni moins puissant qu'un autre. Alors je me suis décidé par prudence à m'enquérir de l'aide de l'homme dont tout le monde parle actuellement à Okü : Obame Andome. J'ai parlé.

Mefoumou Mba Foumou se rassit au milieu de divers murmures. Obame Andome à son tour alla se tenir devant la maison commune et dit :

– Homme des Foumazok, tu m'as trouvé déjà prêt à m'en aller sur les rives de Melole. Les nouvelles vont vite. Nous savons que les gens d'Engong ont érigé le fleuve Melole en frontière entre Okü et leur pays. Cette frontière inacceptable doit évidemment être effacée. Mais nous ne sommes pas, toi et moi, les seuls hommes-puissants d'Okü. Nous devons consulter d'autres chefs puissants afin qu'ils se joignent éventuellement à nous. Affronter Engong est une chose que je n'ai jamais faite. Mon père y a laissé la vie. La prudence me commande de ne pas courir pareille aventure à la légère. Des hommes d'Okü plus expérimentés en matière de conflits avec Engong existent. N'est-il pas sage de les convier à nous apporter aide et lumière ? Je pense notamment à :

1- Mvome Oké Mfarega de la tribu Biboukoum ;

2- Afougou Zogo de la tribu Bebeh ;

3- Mboumefek de la tribu Bedzingoh.

Si ces trois hommes se joignent à nous, notre chemin sera moins épineux. Et puisque tu es déjà en train de voyager, va de ma part trouver ces hommes. Dis-leur de me rencontrer au village Foula-Meyong chez Obiang Zé Minko de la tribu Fameyelé sur la route du Sud. Je les y attends dans sept jours.

Mefoumou Mba Foumou ne se le fit pas redire. Il disparut dans les airs. Obame Andome ordonna de frapper le tam-

tam d'appel. Vers le milieu du jour tous les grands notables de la tribu Essighlessi se trouvaient réunis à Messola-Nkini chez Obame Andome.

– Je pars au Sud, leur annonça le fils d'Andome Ella. Vous avez tous appris que les hommes d'Engong ont imposé le fleuve Melole comme frontière entre eux et nous. Je vais négocier avec eux l'ouverture de cette frontière. S'ils n'acceptent pas ma proposition, je me verrai obligé de détruire le pont de pythons. Nous ne pouvons pas admettre une frontière infranchissable entre Okü et Engong. En fait, Engong n'est-il déjà pas un pays inaccessible ? Lequel des hommes d'Okü peut-il se rendre à Engong avec l'assurance d'en revenir sain et sauf ? Ceux qui ont réalisé cette prouesse se comptent seulement sur les doigts de la main ? Alors pourquoi ajouter aux obstacles existants et combien insurmontables une frontière aussi injustifiée qu'inutile ? J'ai parlé.

Un grand silence tomba sur la place. Edzang Ella, l'oncle paternel d'Obame Andome, se leva et dit :

– Mon fils, voilà une nouvelle qui ne nous enchante point. En pays Essighlessi le nom d'Engong est synonyme de malheur. Mais je ne reviendrai pas au point où les oreilles se fatiguent d'entendre. L'accord des anciens t'est déjà donné. J'ajouterai simplement ceci : Depuis que tu diriges la tribu, le bonheur, la prospérité et la paix règnent sur toute la contrée essighlessi. Dans tout Okü celui qui n'a jamais su ce que vivre veut dire doit venir chez nous. Nous ne manquons de rien et n'avons vraiment pas de raison d'aller nous mêler de ce qui se passe chez les autres. Ton voyage ne présage rien de bon. Nous ne nous rassérénérons qu'à ton retour. Je parle d'un retour tranquille. Notre bénédiction t'accompagne. J'ai dit.

Obame Andome entra dans sa case. Il ouvrit la chambre secrète, s'arma de mystères, réapparut dans la cour, un sifflet métallique à la main. Il siffla, se dématérialisa. Peu de temps après il se manifestait à Foula-Meyong, devant le corps-de-garde d'Obiang Zé Minko dans la tribu Fameyelé. Il déclina son nom et sa tribu, salua à la ronde et s'assit.

– Ton message est bien arrivé, dit Obiang Zé Minko. Il ne nous reste plus qu'à attendre ceux qui doivent

t'accompagner sur les rives de Melole. De ce côté-là les nouvelles ne sont guère bonnes. Nous apprenons qu'un monstrueux mammifère volant s'est donné pour tâche de détruire le pont d'Angone Endong en dévorant tout simplement les pythons. Si cela s'avère exact, nous devons alors nous attendre à des événements beaucoup plus graves !

– Je me rends d'abord sur Melole pour apprécier discrètement la situation. Ensuite je reviendrai ici.

Cela dit, Obame Andome s'en alla. Il arriva sans se faire voir à Ayené, se dirigea vers le bord du fleuve et, tel un fantôme, se cacha dans un buisson d'épineux. De là il voyait à sa gauche le pont de pythons et à sa droite, de l'autre côté de la route, Angone Endong et Ntoutoume Mfoulou complètement immobiles, eux aussi cachés dans un buisson.

Obame Andome n'attendit pas longtemps. Des nuages, fusèrent de lourds battements d'ailes qui lui firent dresser la tête. Le bruit se rapprochait. Puis apparut un étrange volatile mi-oiseau, mi-buffle, qui se mit à tournoyoer haut au-dessus du pont. Ntoutoume Mfoulou et Angone Endong se propulsèrent au milieu du chemin, le nez en l'air.

Les pythons s'étaient redressés. L'ébigane réduisait maintenant ses cercles, se rapprochant de plus en plus de la surface du fleuve. Il devait fixer sa proie, un python localisé d'avance.

Angone Endong Oyono, l'Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids, la Fourche qui a un pied chez les fantômes et un pied chez les vivants, Angone s'emporta.

– Fils d'homme, hurla-t-il, je tue cette bestiole ! Depuis que nous sommes ici, elle m'a déjà dévoré trois pythons ! C'est trop !

Angone se frappa la poitrine, en sortit, enroulé, un filet métallique qu'il projeta d'un mouvement de ses bras musclés sur l'énorme animal qui s'y engouffra. Angone tira violemment sur la chaîne. L'ébigane tomba lourdement sur le sol en se débattant. Angone vomit un gigantesque pilon de bois dur et donna un coup violent sur la tête de l'animal. Le pilon se fracassa. Entraînant le filet, l'ébigane se rua sur Angone, les cornes en avant, percuta brutalement le fils d'Endong Oyono. Angone ne bougea pas mais réagit tout aussi brutalement. Fermant son poing sur lequel une grosse

pointe de fer se planta, il le propulsa sur la poitrine du monstre avec une force inouïe. Le bras s'enfonça dans le corps de la bête ; Angone saisit le coeur et l'arracha. L'ébigane vacilla, s'affaissa avec un long et dernier râle. Avec son mépris habituel pour les bêtes combattantes utilisées par les hommes d'Okü, Angone Endong bégaya : « Vo... vo... voilà ! Une bê... bê... bête, ça n'a jamais fait de ma... ma... mal ! » Puis il siffla. De la forêt surgirent trois pythons qui remplacèrent ceux que l'ébigane avait dévorés.

– Maintenant que faisons-nous ? demanda-t-il à Ntoutoume Mfoulou.

– Attendre, lui répondit Medebelé Mfoulou.

*

* *

Obame Andome avait minutieusement sondé les deux hommes d'Engong à leur insu à l'aide d'un petit miroir magique. Mais il n'avait décelé aucun indice de puissance à l'intérieur de leur corps : donc leur puissance était indétectable. Et il avait remarqué une anomalie de taille : ces deux hommes n'avaient pas ce muscle vital qu'on appelle coeur. Leur sang circulait normalement mais il n'était pas lancé à travers le corps par le coeur. Où était donc passé le coeur de ces deux-là ? En était-il de même de tous les hommes d'Engong ? Évidemment, dans ces conditions, ces hommes n'avaient d'humain que l'apparence ! Et il n'était même pas sûr que leur cerveau fût du cerveau ! Engager un conflit contre pareils phénomènes sans préalablement les connaître réellement s'avérait d'une imprudence suicidaire. Mais que faire ?

Obame Andome s'en retourna à Foula-Meyong. Trois jours après Mvome Oké Mfarega, homme-puissant de la tribu Biboukoum, Afougou Zogo, homme-puissant de la tribu Bebeh, Mboumefek, homme-puissant de la tribu Bedzingoh et Mefoumou Mba Foumou arrivaient à leur tour à Foula-Meyong. Obame Andome leur dit :

– D'abord une mauvaise nouvelle : Mefoumou Mba, ton ébigane est mort. Angone Endong Oyono l'a tué. Ensuite voici : J'ai sondé profondément les deux hommes d'Endong, Ntoutoume Mfoulou et Angone Endong. Eh bien ! Croyez-

moi, ces hommes ne sont pas des hommes. Je veux dire qu'ils n'ont que l'apparence humaine et que leur corps n'a pas la même structure que le nôtre. Par exemple ils n'ont pas un coeur qui bat, leur cerveau n'est pas du cerveau. J'ai eu l'impression que tout leur corps n'est qu'un vêtement d'apparat, aussi insaisissable que leur véritable être qui demeure invisible. Il n'est pas alors étonnant qu'on se bat vainement contre ces phénomènes.

Afougou Zogo de la tribu Bebeh dit :

– Je me suis battu à plusieurs reprises contre les hommes d'Engong. Au début je les déroutais en faisant descendre sur terre la nuit à volonté, ce qui me permettait de prendre le large sans plus m'occuper d'eux. Le bruit s'est alors répandu que je manipulais les rayons du soleil. Engouang Ondo ayant découvert mon stratagème m'a averti que si je continuais à me moquer de lui en jouant au jour et à la nuit, il me supprimerait purement et simplement. J'ai compris l'avertissement et depuis ce temps-là je me contente de me battre ça et là contre les autres, et de décamper dès qu'Engouang Ondo se présente. Il ne m'en tient d'ailleurs pas rigueur. Mais celui dont je me méfie est Zê Medang, le fils de Medang Endong, le filleul d'Angone Endong. Celui-là me voue une haine implacable et saisirait la moindre défaillance de ma part pour m'expédier dare-dare au pays des morts. Jusqu'ici j'ai réussi à le déjouer et compte bien continuer ainsi. J'éprouve du plaisir à me battre contre les Immortels[1].

Tu es un cas unique, dit Obame Andome méfiant de ce curieux adversaire des Immortels.

– En tout cas, Obame Andome, intervint Mvome Oké Mfarga, tu ne nous apprends rien de nouveau quant à la morphologie du corps des hommes-puissants d'Engong. Tous les hommes-puissants, magiciens, initiés, sorciers d'Okü savent que les Immortels n'ont pas un coeur palpitant dans la poitrine. C'est peut-être là que réside le secret de l'immortalité, peut-être pas, nous ne pouvons le savoir. Tous

---

1 Afougou Zogo est en réalité un farceur qui amuse les Immortels. Comme ils ne le tuent pas, la rumeur en a fait l'homme le plus puissant parmi les Mortels d'Okü.

ceux qui nous ont précédé dans des conflits contre Engong ne l'ont pas su. Crois-tu que nous autres ici présents à Foula-Meyong pouvons le savoir ? Si oui, dis-nous comment. Sinon il est inutile d'engager les hostilités sachant très bien que nous partons vaincus.

– Les hostilités sont déjà ouvertes, dit Mboumefek. On ne chatouille pas les hommes d'Engong sans que s'en suivent des heurts meurtriers. L'ébigane de Mefoumou Mba Foumou a dévoré trois pythons d'Angone Endong Oyono ; Angone Endong a tué l'ébigane de Mefoumou Mba : les hostilités battent déjà leur plein. Les hommes d'Engong vont arriver en surnombre. Nous ne sommes que cinq hommes-puissants d'Okü. Prends les fonctions de chef et donne tes ordres.

Obame Andome dit :

– Mboumefek, rends-toi au bord de Melole. Dis à Angone Endong Oyono et Ntoutoume Mfoulou que Obame Andome, fils de Andome Ella Mezang de la tribu Essighlessi, est à Foula-Meyong chez Obiang Zé Minko de la tribu Fameyelé et qu'il désire, avant de se rendre à Engong pour une visite de politesse au cousin de son père, le vénérable Akoma Mba, s'entretenir avec eux, ou avec Engouang Ondo, le chef des armées. J'attends la réponse.

Mboumefek se frappa la poitrine. Un grelot métallique sortit de sa bouche muni d'une baguette de fer. Saisissant la baguette, il en frappa le grelot. Comme projeté par un arc, il passa dans les airs puis, quelques instants après atterrit à côté de Ntoutoume Mfoulou et d'Angone Endong Oyono.

– Je vous salue, leur dit-il. Je suis Mboumefek de la tribu Bedzingoh. Je suis mandaté par Obame Andome, fils d'Andomne Ella Mezang de la tribu Essighlessi, qui désire faire votre connaissance avant de se rendre à Engong pour une visite de courtoisie à Akoma Mba, le chef suprême.

Angone Endong et Ntoutoume Mfoulou se regardèrent, puis leurs regards convergèrent sur Mboumefek.

– C'est grave, ce que tu viens de dire, fit Angone Endong. Où es-tu allé pêcher ce nom d'Andome Ella ? Les hommes d'Okü veulent-ils maintenant se servir du nom d'Andome Ella Mezang dans leurs provocations contre le peuple d'Engong ? Andome Ella a-t-il laissé avant sa mort un fils dans la tribu Essighlessi et cela sans que notre vénéré Akoma Mba,

Engoungou Mba le grand Panache qui protège tout le pays d'Engong en soit informé ? Le seul fait de prononcer le nom d'Andome Ella doit te coûter la vie. Le sais-tu ?

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

– Je te l'affirme, fils d'Endong Oyono. Celui qui m'envoie est bien Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang. Donne-moi plutôt la réponse à lui transmettre. Mais je vois sur l'eau une multitude de pythons formant comme ce qu'on pourrait appeler un pont. Veux-tu me dire, Angone, fils d'Endong Oyono, ce que signifie cet étrange ouvrage ! Angone Endong regarda Ntoutoume Mfoulou avec l'air de lui demander de répondre à Mboumefek. Ntoutoume Mfoulou dit :

– Mboumefek, tu as de la chance. En d'autres circonstances je t'aurais déjà donné en pâture à ces pythons. Maisi aujourd'hui la situation est en train d'accoucher d'un énorme crapaud. Et ce crapaud s'appelle Obame Andome. Va lui dire de venir au bord du fleuve Melole avec tout son cortège. Il nous trouvera dans un corps-de-garde au village Ayené. Alors moi, fils de Mfoulou, je te donnerai la signification du pont de pythons.

Sans plus attendre, Mboumefek s'en retourna à Foula-Meyong. Ntoutoume Mfoulou et Angone Endong rejoignirent le village Ayené.

Le soleil était à mi-course dans le ciel quand Obame Andome et sa suite arrivèrent à Ayené et entrèrent dans le grand corps-de-garde où les deux hommes d'Engong avaient déjà pris place.

A ce moment un grondement assourdissant fusa des nuages. Le ciel s'assombrit. L'obscurité absorba le village. Sept gouttes de pluie tombèrent sur le toit du corps-de-garde sans toucher le sol. Le voile des ténèbres se déchira, le soleil resplendit tandis que se découvrirent, assis à côté d'Angone Endong et de Ntoutoume Mfoulou :

1- Nzé Medang, fils de Medang Endong Oyono, la Panthère souple qui pimente les yeux des nourrissons, filleul d'Angone Endong, neveu de la tribu Yememang, les Joues pleines ;

2- Obiang Medza m'Otoughou, le village d'un riche ne manque jamais d'un mâle enqui l'on fonde les espoirs ;

3- Medza m'Otounga Mba, le lutteur d'otounga Mba que nul n'a jamais terrassé ;

4- Oyono Engouang, fils d'Engouang Ondo le chef des armées ; Oyono Engouang a l'habitude de se battre comme un fantôme ; Oyono se bat comme le fusil ; il se bat comme l'armée ; Oyono se bat comme la bataille ;

5- Nguéma Nsing Beré Mba qui ne s'amourache que des femmes qui allaitent, afin que le bébé meurt du lait souillé et que les palabres entrent à flots dans la maison de son père Nsing Beré Mba ;

6- Medza me Mfoulou, frère cadet de Ntoutoume Mfoulou. Il hurla à l'adresse de son aîné : « Mon'Ebo ! Pourquoi ne m'appelles-tu pas au secours ? Des événements surgissent et passent ! Des conflits germent et disparaissent ! Je tends l'oreille et je n'entends pas mon frère aîné, Mon'Ebo, l'Infligeur de Mfoulou, m'appeler au secours ! Ai-je un frère ou n'en ai-je pas ? »

Ntoutoume Mfoulou s'exclama :

« Les oreilles entendent-elles ? Ce jeune homme est-il cinglé ? Que m'est-il déjà arrivé pour que je t'appelle au secours ? Fils de Mfoulou, Sang de Mfoulou, il ne peut rien arriver à ton frère aîné ! »

Et Ntoutoume Mfoulou sifflota :

Vi ! violi ! violi ! vio ! vi ! vi !
Saturé de force et de puissance
Je voudrais rencontrer un égal !
Vi ! violi ! violi ! vio ! vi ! vi !
Que la mort me tue
Si elle en est capable !
Vio ! vio ! vi ! violi ! vio !

Qui a encore déchaîné les mélodies ?
Est-ce ainsi qu'on les déchaîne ?

Le Mvett arrive !
Le Mvett est là !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Le silence qui tomba fut massif et lourd comme une montagne rocheuse. C'est à peine si l'on entendait les respirations oppressées par le suspense. Obame Andome trouvait ces hommes d'Engong excessivement agressifs. Ce genre d'individus, se disait-il, n'acceptaient la négociation que réduits à l'impuissance, ce qui, pour le moment, lui semblait aléatoire. Il les jaugea sans bouger : ils étaient tous très puissants. Comment alors devait être leur chef Engouang Ondo ? Qui était-il et qu'était-il ?

Obame Andome se leva et parla à l'entrée du corps-de-garde :

– Hommes d'Engong, j'ai à vous dire que mes compagnons et moi ne sommes pas en guerre contre vous et votre peuple. Nous avons appris que le fleuve Melole est devenu frontière entre Okü et Engong et qu'un pont de pythons érigé par Angone Endong Oyono en interdit la traversée.

Mefoumou Mba Foumou de la tribu Foumazok, ici présent, s'est alors rendu au bord du fleuve et a effectivement vu le pont. Nous sommes ici pour discuter de cette frontière. Après nos discussions, que je préfère espérer sereines et aux conclusions satisfaisantes pour tous, je me rendrai à Engong pour saluer le vénérable Akoma Mba, cousin de mon feu père Andome Ella et que je considère comme mon oncle. Si, à tout prix, vous voulez une frontière entre nos deux contrées, nous devons la tracer et en fixer les objectifs d'un commun accord. J'ai parlé.

Angone Endong se leva et dit :

– Obame Andome, je ne sais pas crier, moi Angone, le fils d'Endong Oyono. J'ai à te dire ceci : le fleuve Melole est grand et large. Il n'y avait pas de pont et l'importante route qui relie Engong à Okü passe par la tribu Okané et traverse Melole à cet endroit-ci. C'est mon frère Beka b'Oyono qui construit cette route destinée à faciliter les relations entre Engong et les peuples d'Okü. Si réellement nous voulions vous empêcher de fouler le sol d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé

sur une colline que toutes les tribus voient, envisagerions-nous seulement un tronçon de piste du côté d'Okü ? Or la route de Beka b'Oyono a déjà atteint Melole. Généreux, moi Angone, je suis généreux. J'ai donc construit un pont, un très beau pont sur ce fleuve. Désormais, au lieu de s'embarrasser de pirogues et autres embarcations pour franchir le cours d'eau, il suffit d'emprunter le pont. Pas de péage. Où est le mal ? Mais voici qu'un nommé Mefoumou Mba Foumou, un homme arrogant, orgueilleux, téméraire et fou, survient et commence à détruire ce pont. Je pensais que toi, Obame Andome, fils du cousin de notre vénéré Akoma Mba, tu aurais la sagesse de lui demander les raisons de son étrange comportement. Mais non ! Au contraire tu lui tournes le dos pour me parler de frontière. Qui est-ce qui dresse la frontière, le constructeur de ponts ou le destructeur de ponts ? Vous, hommes d'Okü, de tout temps, avez toujours voulu nous fermer les voies de chez vous. Pour ce faire vous nous accusez de tous les maux, nous attribuez des intentions que nous n'avons pas. J'ai à me plaindre de l'affront de Mefoumou Mba Foumou, mais vous, de quoi vous plaignez-vous ? Avant de terminer je dois vous dire que personne parmi nous n'est habilité à répondre, garanties à l'appui, à l'hôte de père Akoma. En son absence, Engouang Ondo seul peut le faire. Or Engouang Ondo n'est pas là. Je m'impatiente car j'ai une toute petite question à poser à Mefoumou Mba Foumou.

– C'est moi qui la poserai, hurla Medza m'Otounga Mba subitement furieux après l'intervention d'Angone Endong.

Dans le Mvett on raconte :

« Otounga Mba, également appelé Etounga Mba, a fait quelque chose à Engong le jour où il a engendré Medza m'Otounga Mba - ou Medza m'Etounga Mba. D'abord sa naissance fut tenue secrète. On savait qu'une des femmes d'Otounga Mba, une fille nommée Afibe Owono du clan Mveng Miwoo, était enceinte. Des lunes passèrent. Puis on revit Afibe Owono sans sa grossesse. Quelques femmes l'interrogèrent mais elle demeura de marbre. Comme rien n'étonne à Engong, l'on se tut et ce sujet fut oublié. Mais quelques années plus tard apparut au corps-de-garde, à Fenega Menyeng, village d'Otounga Mba, un jeune homme d'une beauté surnaturelle. Otounga Mba réunit ses frères et leur dit :

– Mes frères, voici Medza m'Otounga, fils d'Otounga Mba et d'Afibe Owono, neveu du clan Mveng Miwoo. Il est né. Il est là. Voici Medza.

Akoma Mba dit :

– Ce jeune homme est d'une beauté scandaleuse. Je veux savoir si un tel homme peut être fort et puissant. Qu'on fasse venir tous les adolescents de son âge et qu'ils luttent devant nous, là dans la cour.

Tous les adolescents d'Engong se réunirent à Fenega Menyeng. Et Medza m'Otounga Mba lutta contre tous, l'un après l'autre, les terrassa tous, les vainquit tous. Alors Akoma dit :

– Medza m'Etounga, je te surnomme Zing[1] Otounga Mba, le lutteur imbattable, le champion d'Engong.

Depuis ce jour-là, à Engong comme à Okü, nul n'a jamais vaincu Medza m'Otounga Mba. Combattant insaisissable, Medza m'Otounga Mba est, lui seul, toute une armée. C'est pourquoi on l'appelle « les Fers » d'Otounga Mba.

Au corps-de-garde d'Ayené, Ntoutoume Mfoulou calma Medza m'Otounga Mba :

– Sérénité ! Sérénité ! Fils d'homme Medza ! Engouang Ondo, le fils d'Ondo Mba, l'Altier, l'Irréductible, le Vainqueur de tous les vainqueurs, l'Unique fils d'Elessogo Bendome, cette femme favorite d'Ondo Mba, le Briseur des dangers et des obstacles, celui que fuient tous les sorciers et tous les esprits de la terre, le Sauveur qui sauve de toutes les mauvaises situations, Engouang Ondo arrivera bientôt. Calmons-nous et attendons « l'Esprit-Tabou » que l'homme Ondo Mba a engendré.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*

* *

[1] *Zing* : champion de lutte. Ne pas confondre avec zing : la haine.

Pendant ce temps, que faisait Engouang Ondo à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient ?

Dès que Beko Ondo eut reçu de Tare[1] Akoma l'ordre de prendre les mesures de sécurité, il réunit à Oveng, capitale d'Engong et cité d'Akoma, les grands guerriers des principaux clans de la descendance d'Ekang Nna et dit :

– Père Akoma ne parle jamais pour ne rien dire. L'ordre de vous rassembler ici vient de lui. D'importants événements se préparent. La sécurité de tous exige que chaque village soit protégé par un ou plusieurs combattants de renom. Il est hors de question, si l'ennemi parvient à Engong, qu'une seule case soit incendiée, qu'un seul mouton soit abattu, ou qu'un seul bébé pleure, effrayé ! J'ignore quel genre d'adversaires auxquels vous aurez éventuellement à faire face, mais dites-vous bien qu'il ne s'agira pas d'inoffensifs et adorables adolescents venus à Engong pour pêcher des grenouilles. Voici ce que j'attends de vous : ripostes immédiates, jaillissement instantané des armes secrètes, disparitions et réapparitions inattendues, immatérialisations et matérialisations affolantes, etc... Vous êtes les dignes fils de la race des invincibles, flambeau d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient. Enfin en cas, disons improbable, où un soldat se trouverait en mauvaise posture, mon nom, Nang Ondo ou Beko Ondo, sur ses lèvres, le dégagerait de l'obstacle. Voici maintenant la répartition des responsabilités par village :

Villages	Nom du responsable
1 - Mveng Ayong	: Megong me Mfoulou
2 - Nkol Ayo	: Evine Zeng
3 - Nkame Nga	: Nkore Zé Beka b'Oyono
4 - Zong Dzakile Bivès	: Nguema Avoung
5 - Mveng Ekelé Meko	: Nsissim Engouang
6 - Mbil-Biang	: Emame Emouh Engouang
7 - Evua Nam	: Nkogo Medza
8 - Fenega Menyeng	: Affane Engouang

[1] *Tare* : Père.

9 - Akoga	: Efoua Medang
10 - Nkol Bingokom	: Endong Angone
11 - Ening Meyong	: Ebore Engouang
12 - Eniga Nkoh	: Mba Ondo
13 - Oveng	: Nzé Ondo

Ondo Biyang supervisera l'ensemble des opérations. Quant à moi, je vais rejoindre ceux qui sont partis à Mikour Megnoung n'Ekobeigne sur les rives de Melole.

D'un bond prodigieux Engouang Ondo remonte dans sa grande maison Nda Bingouba qui oscille légèrement au-dessus d'Engong, bercée par les nuages. Il pénètre dans un grand salon, ouvre la chambre de Meki m'Assigue Nseng[1], une de ses épouses, et lui dit :

– Je dois m'absenter quelque temps. Ondo Biyang est seul autorisé à entrer à Nda-Bingouba et à vous donner des ordres. Si un tout autre individu se présente, surtout un natif d'Okü, frappe la clochette suspendue à la tête de ton lit afin que se ferment les portes et qu'il soit pris au piège.

– Et si je me mets à caresser ce tout autre individu, surtout natif d'Okü, que se passera-t-il ? demande avec humour Meki m'Assigue.

– Tu l'auras tué de sang froid, répond Beko Ondo.

Puis il emprunta un couloir secret et aboutit à sa chambre. Il va se placer dans un renfoncement entre deux miroirs parallèles. A gauche comme à droite des Engouang Ondo s'étendent à l'infini, décrivant une ligne courbe qui disparaît à ses yeux. Une infinité d'Engouang Ondo qui doivent se rejoindre de l'autre côté de la terre, lui-même étant la source de tous. Cette chaîne des Engouang Ondo constitue en cette circonstance, autour de la terre, une gigantesque ceinture dont il est la boucle. Il plonge la main au fond d'un réduit pratiqué dans un mur, en prélève un tout petit miroir magique, y jette un coup d'oeil. Il voit alors, assis dans un corps-de-garde à Ayené, dans la tribu Okané, les hommes d'Engong et ceux

---

[1] *Meki m'Assigue Nseng* : littéralement : le sang descend dans la cour. Engouang Ondo en est si jaloux qu'il s'est juré de tuer quiconque la toucherait seulement. D'où les hommes en ont conclu, étant donné sa beauté, que le sang coulera abondamment.

d'Okü parmi lesquels Obame Andome. Ntoutoume Mfoulou est en train de calmer Medza m'Otounga Mba énervé.

Engouang Ondo dit :

– Qu'un de mes sosies se rende à Ayené et agisse à ma place !

Et il va s'étendre sur son lit.

A Ayené, le ciel subitement s'assombrit. De gros nuages noirs se mettent en mouvement en tous sens, se heurtant les uns contre les autres, provoquant des étincelles aveuglantes, immédiatement suivies de grondements fracassants. Sept grosses gouttes de pluie tombent sur le toit sans qu'aucune ne touche le sol. Suit alors un ouragan tumultueux, saturé d'éclairs, de tonnerre, d'une pluie brutale dans un brouillard multicolore.

Puis, aussi soudain qu'il s'est déclenché, l'orage cesse tandis qu'éclate un soleil insoutenable. Et que voit-on ? Devant le corps-de-garde se tient Engouang Ondo, l'Altier, le Palmier solitaire qui berce ses jeunes pousses, fils d'Ondo Mba et d'Elessogo Bendome, le chef des armées d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient. Il regarde ceux de la maison commune, les jauge : les uns et les autres sont fin prêts pour une bataille sans merci. Il dit :

– Avant toute chose il importe que j'aille m'entretenir avec Obame Andome sur la montagne que nous apercevons tous d'ici.

Tous deux prirent les airs et atterrirent au faîte de la montagne Bissik qui domine toute la tribu Okané et les tribus environnantes. L'impatience bouillonnait en eux. Ils ne s'étaient même pas serré la main. Ils s'assirent face à face sur la roche dénudée.

Engouang Ondo dit :

– J'ai appris, Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang de la tribu Essighlessi, que tu désirais voir Père Akoma Mba. C'est une chose réalisable que tu ne peux cependant pas entreprendre sans auparavant m'avoir confié tes intentions. Je suis ici pour t'entendre et, au besoin, te conduire auprès de lui. Je t'écoute.

Obame Andome dit :

– Neh ! Ainsi ! Nous avons d'abord un problème à règler, c'est celui de la frontière. Pourquoi veux-tu une frontière entre Engong et Okü ? N'existe-t-elle pas déjà, cette frontière, du fait qu'Engong a l'Immortalité et Okü la

Mortalité ? Pourquoi veux-tu contraindre les hommes-puissants d'Okü à se signaler d 'abord avant de se rendre à Engong ? Car ce pont de pythons n'est qu'un subterfuge destiné à démasquer ces hommes-puissants en les obligeant à se manifester par orgueil en empruntant ce passage. N'es-tu pas d'avis qu'on peut traverser le fleuve Melole en n'importe quel autre endroit ? Un homme-puissant a-t-il vraiment besoin de toucher un fleuve pour se rendre à Engong ou à tel ou tel autre lieu ? Que représente réellement pour toi un fleuve, et plus particulièrement le fleuve Melole ?

– Fils d'Andome Ella, reprit Nang Ondo, entendons-nous bien. Qui parle de frontière ? Où se dirige la route qui vient d'Engong, une si grande route ? A quoi sert un pont si ce n'est pour franchir un fleuve ? Une frontière ne constitue-t-elle pas un mur entre un pays et un autre ? Celui qui trace une frontière, celui qui veut interdire l'accès de son pays à d'autres individus se préoccupe-t-il encore d'ouvrir des passages facilitant cet accès ? Par où veux-tu faire passer les homes d'Okü se rendant à Engong ? Par de petites pistes à travers bois comme d'antan n'est-ce pas ? Enfin je pense que fils d'homme Angone Endong s'est suffisamment expliqué à ce sujet. Je n'ai pas à y revenir. Le fleuve Melole a été posé là par Zame Mebeghe, Dieu de la Terre, des hommes et du souffle de vie. Ce fleuve comme tous les autres nourrit les contrées qu'il arrose. Tare Zame seul sait pourquoi il a posé Melole ici et pas ailleurs. Alors va lui poser la question au Ciel, et non à moi, le fils d'Ondo Mba ! Pour conclure je te redis qu'il n'y a pas de frontière entre Engong et Okü, pas plus qu'il n'y en a réellement entre la vie et la mort sinon par la Volonté de notre Père Céleste. Tu le reconnais d'ailleurs.

– Engouang Ondo, fils d'Ondo Mba, me prendrais-tu pour un niais ? Un pont de pythons, de mémoire d'homme, je n'en ai jamais entendu parler. La forêt qui borde Melole regorge de toutes les essences de bois susceptibles de servir de matériaux pour la construction de tous genres de ponts. Pourquoi un pont de pythons ?

– Mais ces pythons ont été tirés de cette forêt ! Angone Endong Oyono a voulu édifier un pont vivant, et il l'a fait ! A Engong nous vivons en démocratie, la vraie démocratie. Celui qui veut matérialiser ses idées est libre de le faire, pourvu qu'il

en soit capable. Et tel que je le connais, Angone aurait voulu un pont d'hommes qu'il l'aurait construit ! Je ne vois pas qui s'y serait opposé !

– Et c'est ce que, à Engong, vous appelez démocratie ,

– Y en a-t-il d'autres ?

– Nous, à Okü, appelons cela la loi du plus fort.

– Selon vous, à Okü, y a-t-il la loi du plus faible ?

– De par le monde, c 'est la plus répandue, celle de subir ! Et ceux qui la subissent portent une foule de noms : des asservis, des opprimés, des esclaves, des exploités... que sais-je ?

– Dans ce cas ce sont les pythons d'Angone Endong qui devraient se plaindre, n'est-ce pas vrai ? Eux qui ont été arrachés de leur habitat pour servir de marche-pieds à tous les passants ! Mais toi, Obame Andome, de quoi te plains-tu ?

– Me plaindre est peut-être trop dire. Nous sommes ici pour trouver une solution au problème de frontière. Je pense que les peuples d'Engong et ceux d'Okü doivent s'entendre et entretenir des relations amicales. Les hommes d'Engong se marient à Okü, les jeunes filles d'Engong se marient à Okü. En réalité nos familles sont entremêlées. Cependant Okü est vaste, très vaste, si bien que quelques-unes seulement de ses tribus bénéficient des apports de ces relations. Si nous voulons que la paix règne sur la terre, nous devons considérer l'ensemble des populations comme issues d'une même famille, accepter les différences, bannir le langage des armes pour règler les différends, nous efforcer de nous aimer les uns les autres. Or que se passe-t-il ? Les quelques tribus d'Okü qui jouissent de la protection d'Engong en profitent pour exploiter et asservir d'autres, ce qui contribue à renforcer les divisions et les haines, à propager les hostilités. Je sais que cette situation plaît à Engong qui n'entreprend rien pour la résorber, mais au contraire fait tout pour l'exacerber. Le grand chef de guerre que tu es n'ignore rien de ce que je dis. Je t'invite à réfléchir afin qu'ensemble nous résolvions ce problème pour le plus grand bien de nos peuples.

– Tu parles bien, fils d'Andome Ella Mezang. Si tous les hommes-puissants d'Okü raisonnaient comme toi, la paix serait déjà à nos portes. Je suppose naturellement que tout ce que tu viens de dire est le reflet indéformable de tes aspirations les plus profondes. J'ai appris que, sous ta direction, la tribu

Essighlessi jouit maintenant de cette paix que le monde recherche tant. En quelque sorte tu me ressembles. Je suis, moi Engouang Ondo, l'un des agents les plus fidèles à la cause de la paix. Mon combat est celui du maintien de la paix. Depuis que je conduis les armées d'Engong, je n'ai pas encore rencontré un homme-puissant qui recherche réellement la paix. Les déclarations d'intention ont empli mes oreilles alors que le feu de la guerre couvait dans le cœur de leurs auteurs et que leur dessein inavoué était la domination sur Engong et, partant, celle du monde. J'ai supprimé la vie à plusieurs hommes-puissants ; je l'ai épargnée à bien d'autres, mais je n'en ai pas jusqu'ici rencontrés qui désirent vraiment la paix. Dès qu'un homme émerge du commun, il ne nourrit plus qu'une ambition : grimper haut, grimper plus haut, toujours plus haut jusqu'à ce qu'il tombe de là-haut comme un fruit mûr et s'écrase lamentablement sur le sol qui, allègrement, l'engloutit. J'ai alors compris que les chefs de ce monde, les meneurs d'hommes, sont les pires ennemis de la paix et que celle-ci n'a d'amies que les masses populaires. Pour camoufler leurs bas objectifs, ces chefs répandent à travers vents leurs projets de bien-être pour leurs peuples, ces mêmes peuples qu'ils n'hésitent pas, à la moindre occasion, à réduire à leur merci ou à en faire la chair des armes. Je me suis finalement dit que, mortels et aveugles comme ils sont, il n'y a rien à en tirer, qu'ils ne valent même pas ces pauvres hères qu'ils méprisent et oppriment. Dans ces conditions, l'existence humaine est devenue bien précaire. Les plus forts s'accaparent le pouvoir, le droit et les richesses, distribuent la mort autour d'eux sans vergogne, tout en rejetant tous les torts et tous les maux aux sans-défense, appelant ainsi à la curée, souvent sans le vouloir ou le savoir, d'autres ogres plus mercantiles. Et peu à peu l'humanité se transforme en un champ de bataille où les affrontements ne sont motivés ni par la recherche de la paix ni par le désir de réalisation du bien-être des populations, mais par la course à la prééminence et la soif de domination. Dans un pareil contexte tous les coups bas sont permis : l'agresseur se fait passer pour l'agressé, les fausses accusations s'accumulent et se muent en règle de jeu, les mensonges de tous genres prospèrent, des slogans trompeurs exacerbent et envoient de paisibles innocents à ces ignobles tueries. Pendant

ce temps les chefs, vautrés dans une confortable opulence aussi imméritée qu'indigne, à l'abri du tonnerre des combats, tremblent à la seule idée que ces guerres ne prennent fin et ne les renvoient à leurs véritables rangs d'obscurs dirigeants de clans ! Je me dis souvent que la Toute-Puissance-Créatrice est la Justice même car, que deviendrait ce monde si ces chefs orgueilleux, stupides et ambitieux avaient, eux aussi, eu le bénéfice de l'Immortalité ? Imagine-toi, Obame Andome, ce que serait l'humanité en pareil cas ?...

Engong est l'élément modérateur de vos ambitions illimitées et survoltées. Sans Engong il n'y aurait plus un seul brin de bonheur à Okü. Peut-être vaut-il mieux ne plus nous mêler de vos piteuses querelles et vous laisser vous entre-déchirer joyeusement ! Mais de grâce, toi Obame Andome, laisse le fleuve Melole tranquille avec son pont de pythons et retourne en paix à Essighlessi. J'ai parlé.

– Engouang Ondo, fils d'Ondo Mba, tu me dis qu'Engong est l'élément modérateur de nos turbulences. Là tu me blesses personnellement. Je me demande si tu ne le fais pas exprès. Sinon comment peux-tu expliquer qu'Akoma ait tué cyniquement mon père, son cousin, parce qu'il est allé lui rendre visite en lui offrant des cadeaux ? Et si je ne me trompe, la tête de mon père décapité se trouve dans l'une de tes chambres ! Si j'étais un homme à bassesses, j'ouvrirais tout de suite, pour cette seule raison, les hostilités. Mais il faut que tu saches auparavant, à moins que tu préfères l'ignorer sciemment, qu'en fait Engong est le puits de tous nos maux. Vous possédez l'immortalité. Quel homme au monde refuserait-il de devenir immortel ? Engong n'a-t-il pas d'abord était mortel avant la découverte de l'immortalité par Akoma Mba ? Peut-être en a-t-il eu simplement la révélation ? Nous autres à Okü n'en savons rien. Mais la réalité ne nous échappe pas : l'immortalité existe bel et bien à Engong et, forcément, constitue le point d'attraction inavoué de tous les hommes-puissants d'Okü et, partant, l'enjeu de nos affrontements. Il n'est évidemment pas donné à tout le monde d'affronter Engong. Alors la plupart des hommes-puissants d'Okü - et non des moindres - préfèrent se livrer à des conquêtes faciles, ce qui leur procure l'agréable impression d'être immortels. Malheureusement ces conquêtes ne sont réellement que des crimes crapuleux et honteux dont

ils ne peuvent plus se débarrasser. Et ils continuent jusqu'à ce que Mort les délivre de leurs atrocités comme tu viens de le dire. Ce que je reproche à Engong, c;'est de s'acharner à garder jalousement le secret de l'immortalité. Que craignez-vous ?

– Obame Andome, je commence par te dire qu'au temps du conflit entre ton père et Tare Akoma, l'immortalité ne s'était pas encore installée à Engong. En outre ton père était extrêmement puissant. Il a incendié des villages à Engong et tué trois personnes, deux femmes et un enfant. La tête d'une des victimes a été emportée comme trophée par un homme-puissant de sa suite. Nous n'avons jamais pu retrouver cet homme. Une tête d'Okü à Engong et une tête d'Engong à Okü, l'équilibre est établi n'est-ce pas ? Je te signale aussi pour mémoire qu'un autre homme-puissant d'Okü, Eyegue Ndong Metoulou de la tribu Akwakom avait, pour asseoir sa puissance, décapité Mfina Mba, le dernier garçon de Mba Evine Ekang, sur les rives du fleuve Mveng Metué. Tare Akoma et ses frères pêchaient le gros poisson « ébanlé » - le lamantin - alors que Mfina Mba, jeune garçon d'à peine douze grandes saisons sèches, gardait leurs bagages au village. Survint sur ces entrefaites Eyegue Ndong Metoulou qui après s'être assuré que Mfina Mba était de la descendance d'Ekang Nna, lui trancha la tête et l'emporta à Okü. Il décrocha ensuite sa tribu Akwakom de la terre et s'en fut habiter les grands nuages Biba-bi-Dzop où il devint irrépérable. Celui-là, je l'ai retrouvé lorsque j'ai pris la tête des armées d'Engong et lui ai infligé le châtiment qu'il méritait. Sa tribu Akwakom, je l'ai redescendue à terre... Tu sais aussi que le fleuve Melole a drainé le sang de Nkoudang, la fille de Medza m'Otougou, égorgée par Zong Midzi m'Obame de cette tribu Okané où nous sommes aujourd'hui. Et ce n'est pas un hasard si Angone Endong a édifié un pont de pythons sur ce fleuve. Te voilà renseigné. Mais ce n'est qu'après la mort de ton père que la découverte de Tare Akoma a rendu immortel tout le peuple d'Engong. Quant au secret de l'immortalité, il est du ressort de Père Akoma et de nul autre. Ne m'en parle donc pas en des termes susceptibles de laisser supposer que je peux le transmettre à quiconque. Je crois m'être fait comprendre.

– Et comment ! Tu viens de confirmer ce que mes oreilles craignaient d'entendre. Non seulement vous élevez une

frontière entre le peuple d'Engong et celui d'Okü, mais vous consolidez celle qui existe déjà entre la vie éternelle et la vie temporelle. Vous nous repoussez vraiment trop loin, Engouang Ondo. Cette situation est intolérable, inacceptable. Trouve autre chose capable d'apaiser mon coeur.

– Mais, Obame Andome, j'ai appris que tu entretiens de bonnes relations, un commerce florissant avec les Blancs. J'ai appris que les Blancs enseignent aux hommes la meilleure façon d'accéder à l'immortalité, à la vie éternelle. Pourquoi ne leur demandes-tu pas de t'indiquer leur voie, ou ne t'y introduis-tu pas par un moyen ou un autre ?

– Les Blancs ont leur voie. Ils nous ont appris à parler, lire et écrire leur langue, notamment ceux qui entretiennent de bonnes relations avec nous Essighlessi. Ils m'ont apporté un livre qui raconte l'histoire d'une tribu de Blancs, surtout de ses démêlés avec Dieu. C'est une histoire merveilleuse qui débute par la Création, au Commencement, mais qui se termine par une abomination.

– Comment ? s'étonne Engouang Ondo.

– Voici. Après mille péripéties houleuses dans le temps et l'espace entre Dieu et cette tribu, Dieu a envoyé son fils unique pour montrer la voie directe de la vie éternelle à ces hommes qu'il aimait. Le fils de Dieu s'est mis à l'œuvre, démontrant que la misère, la maladie, la famine, le dénuement, les tracas... n'étaient que des illusions. Des foules le suivaient et il les enseignait. Mais il se produisit une chose curieuse et inattendue chez ceux qui ont justement la charge d'enseigner et de répandre la parole de Dieu : les grands initiés ou grands prêtres se mirent à le jalouser, à le craindre pour la sécurité de leurs privilèges et à le haïr. Comme quoi les Blancs se servent du nom de Dieu comme paravent pour atteindre des objectifs matériels au détriment de ceux qui ont la vraie foi.

– C'est grave, ce que tu dis là, mais c'est passionnant. Continue.

– C'est la stricte vérité. Les Blancs ignorent la palabre qui nous permet de disséquer un différend donné pour lui trouver une solution juste. Ils regardent d'abord du côté de leurs intérêts matériels avant toute discussion sur un problème posé. Leur mentalité subjuguée par l'âpreté du

gain conçoit difficilement la primauté du spirituel sur le matériel, la souveraineté de l'esprit sur la matière. Dès lors tout raisonnement qui s'écarte des considérations matérielles est à priori rejeté. Mais le fils de Dieu, agissant par l'esprit, prouvait l'absoluté de Dieu, mettait ainsi leur autorité en difficulté, reléguait leurs pouvoirs en seconde zone. Ils ourdirent donc de l'éliminer physiquement.

– Et y parvirent-ils ?

– Par la trahison de l'un de ses douze disciples ils y parvinrent. Ayant reçu une somme d'argent dérisoire, le traîte livra son maître aux bourreaux. Ils s'en emparèrent, le torturèrent, le clouèrent sur une croix de bois et il mourut.

– Tsouoh ! s'exclama de dépit Engouang Ondo. Malédiction ! Inimaginable ! Arrête, Obame Andome ! Cette histoire est une souillure, c'est la plus grosse souillure qui m'ait jamais éclaboussé ! Par Evine Ekang ! Le fils de Dieu ! Que le peuple d'Engong n'entende jamais pareille infamie ! A qui appartiennent les oreilles qui sont sur ma tête ? A moi ? De retour à Engong je me les ferai purifier. Et que s'est-il passé ensuite ? Dieu n'a-t-il pas réagi ?

– Mais trois jours après, le fils de Dieu est ressuscité des morts, a bavardé et mangé encore avec ses onze disciples, le douzième s'étant suicidé après sa trahison. Puis le fils de Dieu est monté dans les Cieux.

– Aha ! Enfin ! Je respire ! Cette histoire m'a étouffé ! Ouf ! Vois-tu, Obame Andome, cette tribu de Blancs a assassiné sa propre Immortalité. Voilà des gens qui ont eu une chance inouïe, une occasion unique : recevoir en don l'Immortalité à domicile ! Tare Akoma lui-même ne l'a pas reçue de cette façon. Mais au lieu de la garder précieusement, jalousement, ils l'ont assassinée ! Ils ont assassiné l'Immortalité et l'Immortalité s'est enfuie dans les Cieux ! Pour toujours ! Comment pourront-ils la faire revenir ? Si elle revient, gare ! Mais tu ne m'as pas encore dit ce qu'a fait alors Dieu.

– Dieu s'est mis dans un tel courroux qu'Il a dispersé cette tribu de Blancs tous azimuts. On dit que leur soif d'argent, leur âpreté au gain sont inextinguibles. Où qu'ils se trouvent, ils s'acharnent à gagner de l'argent, beaucoup d'argent et dès qu'ils l'ont, ils se mettent à mépriser et à brimer ceux-là même qui les ont accueillis. Il n'est donc pas

étonnant qu'ils s'attirent des inimitiés partout où ils se trouvent en grand nombre. Mais la nouvelle de la mort et de la résurrection du fils de Dieu s'est répandue.

– En utilisant l'argent pour assassiner le fils de Dieu, ils ont vendu leur vie et l'argent est devenu leur dieu. C'est normal qu'ils l'adorent. Mais quand tu dis « mort et résurrection », tu adoucis, Obame Andome.

– Ce sont leurs propres termes. Ils veulent peut-être se donner une conscience. Ainsi ils pensent atténuer la gravité de leur crime. Le plus étonnant est que la manipulation de ce forfait a tellement réussi qu'ils l'ont considéré comme salvateur. A en croire ces grands prêtres maintenant, Dieu aurait offert son fils en sacrifice pour le salut des hommes après la mort.

– Mais Dieu étant Complet, Tout-Puissant, à qui aurait-il adressé cette offrande ? Dieu se serait-il prosterné aux pieds de quelqu'un en lui offrant son fils en sacrifice pour le salut de ces hommes qu'Il a lui-même créés ? Ces grands prêtres ont blasphémé pour se débarrasser de leur crime en rejetant la responsabilité à Dieu. Ils ont assassiné l'Immortalité et, de ce fait, se sont fermé la porte de cette même Immortalité. Si même Dieu leur avait tendu un piège, ils devaient, face aux prodiges de Son Fils, réfléchir longtemps avant de toucher à l'intouchable. Pour qu'ils accèdent à la Vie Éternelle, il leur faudra toute la clémence de Celui qu'ils ont trahi et assassiné - sans exclure bien sûr les complices qu'ils continuent à drainer avec eux. Dieu accordera plutôt sa grâce à ceux qu'exploitent ces prétentieux et qui, pour eux, ne sont que d'obscurs siimples d'esprit. Le pire pour ces assassins dans cet acte odieux est que l'Immortalité s'est réellement montré Immortelle par la résurrection du Fils de Dieu. Alors des Cieux où Il réside, Il les surveille. Leur sort ne me paraît pas enviable.

– C'est aussi ce qui est dit dans le livre de leur histoire. Il y est souligné cependant que quiconque croira au Fils de Dieu sera sauvé. Tu vois maintenant que la voie d'accès des Blancs à l'Immortalité est entachée du sang de Dieu. Notre conception de Dieu, notre compréhension des choses qui Le concernent nous interdisent d'escalader son sang pour entrer dans les Cieux. L'histoire qu'on raconte chez nous dit

que Dieu, Tare Zame, a envoyé son fils aux hommes Fang pour leur révéler que l'homme était réellement immortel, qu'il appartenait au monde des Cieux, que pour y accéder il devait se soumettre à différentes initiations. Le Fils de Dieu se mit donc à enseigner. Sur ces entrefaites Dieu arriva, courroucé, au village où Son Fils enseignait. Avertis que Dieu était en colère et cherchait Son Fils pour le tuer, les Vieux le cachèrent. Voyant qu'Il leur demandait où était Son Fils, ils Lui répondirent qu'ils l'avaient caché et voulurent savoir pourquoi se fâchait-Il contre Son Enfant. Il leur répondit simplement : « Je vous ai compris ! » Et Il s'en alla. Le Fils de Dieu sortit de sa cachette et dit aux hommes : « Je m'en retourne. Je vais chez mon Père. Vous avez bien fait. Mon Père n'est pas fâché contre vous. Observez et conservez précieusement tout ce que je vous ai appris. Mon Père enverra d'autres messagers pour vous enseigner. Et vous viendrez me rejoindre après votre mort. Ceux qui pousseront plus loin leur enseignement recevront la Lumière ici-bas, ainsi que ceux auxquels mon Père voudra bien la dispenser ».

Nous connaissons tous cette histoire et Tare Akoma a reçu la Lumière.

– Alors qu'il a répande partout. Et aussi enlevez ce pont de pythons sur Melole.

– Mais quoi ? Nous ne sommes pas de ces assassins qui, après avoir commis l'irréparable, recherchent partout dans le monde des compagnons à la perdition. Nous avons appris que leur vie est devenu intenable et qu'ils s'acharnent à entraîner le reste de l'humanité dans le gouffre de leurs déboires. Là où l'on ne les invite pas, ils vont exhiber leur nez-cigare ! Et si on les chasse, ils vous colonisent de force. N'es-tu pas devenu leur complice, toi Obame Andome ? Et tu leur tournes le dos pour venir demander le secret de l'immortalité à Tare Akoma ! Le courroux de Dieu te poursuivant, ton intention n'est-elle pas de le mener, ce courroux, à Engong afin de nous jeter dans le même abîme ? A Engong le sacré demeure sacré. Nous n'avons ni le désir ni le droit de le souiller. Angone Endong a eu raison de construire ce pont de pythons. Ceux qui ont assassiné le fils de Dieu ne sont-ils pas les descendants de ceux-là même qui se sont laissé berner par le serpent en mangeant un fruit défendu ?

– Qui donc t'a raconté cela ?

– Angone Endong Oyono, voyons ! Il a eu des démêlés avec les Blancs[1] et sait beaucoup de choses sur eux. Mais il n'a pas parlé de cet épisode à Engong et je le comprends.

– En effet, dit Obame Andome, ce sont les descendants de ceux qui, trompés par le serpent, avaient transgressé un ordre de Dieu en mangeant ce fruit défendu. Ensuite ils se sont aperçus qu'ils étaient nus. Chez nous, il n'y a pas bien longtemps, tout le monde allait nu sans s'en apercevoir. On s'est habillé simplement pour donner au corps des formes artificiellement plus agréables à voir. Et les Blancs, nous voyant nus, ont dit que nous sommes des sauvages !

– Ils ont eu une désagréable surprise de constater que les Noirs n'ont pas participé à leur désobéissance à Dieu. Tout simplement. La honte les a poussés alors à vouloir nous englober dans leur forfait. Mais nous ne sommes pas dupes. Les Blancs commencent par violer un interdit de Dieu et ils terminent par l'assassinat du Fils de Dieu. Penses-tu vraiment que ces rebelles ont des leçons à donner aux autres hommes ? Je ne sais quelle arrière-pensée abrite la tête d'Angone Endong, mais je ne peux oublier qu'il est Soufflet de Forge Ramollisseur des métaux, l'Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids ! Angone n'ignore rien des motifs qui ont provoqué les calamités et la mort parmi les grandes tribus de la terre. Mais il est peu prolixe et préfère agir. Si les Blancs traitent déjà avec les Essighlessi, est-il dit qu'ils vont s'arrêter là ? Angone a pris les devants : un pont de serpents sur le fleuve-frontière Melole, voilà qui est opportun. D'après l'histoire de cette tribu de Blancs, c'est le serpent qui a dressé une frontière entre l'immortalité et l'homme en lui faisant manger le fruit défendu. Logiquement si l'homme désire franchir cette frontière et accéder à l'immortalité, il doit s'adresser au serpent qui connaît le pourquoi et le comment du fruit défendu, donc de la mort. Il est impensable que le serpent ignore la relation entre l'immortalité, l'homme, le fruit interdit et la mort. Et Angone Endong Oyono a construit un pont de serpents sur les eaux. Retournez donc chez vous, toi et tes hommes, et dites aux

---

[1] Lire : Le Mvett, Tome II. Même auteur page 184.

Blancs[1] de ne pas s'approcher du fleuve Melole[2]. Nous ne voulons pas être complices de ceux qui ont consommé le fruit défendu et assassiné le Fils de Dieu. Et puis, Obame Andome, après leurs multiples forfaits contre la volonté de Dieu, où en sont les Blancs du point de vue évolution sociale et matérielle ?

– D'abord quand on a mal agi à l'égard de son père, il faut apprendre à compter sur soi-même. On ! non pas qu'ils se soient complètement détournés de Dieu. Ils l'adorent dans force temples et églises et les religions se multiplient et prospèrent. Mais toutes ces dévotions revêtent un exhibitionnisme tapageur de cérémonies-spectacles, les gestes et les paroles étant des automatismes tandis que le cœur et l'esprit, absorbés par des préoccupations étrangères aux cultes, œuvrent ailleurs dans d'interminables calculs de la recherche du bonheur. Les Blancs ont mobilisé leur intelligence dans la recherche et l'application des connaissances scientifiques dans la matière. Les résultats sont apparemment fantastiques. Ils ont exploré l'eau, l'air, l'homme, la nature, et sont allés jusqu'à la lune avec leur corps de chair, tout cela avec des machines qu'ils fabriquent et utilisent dans tous les secteurs d'activité. Toutes leurs découvertes auraient pu les amener à installer un véritable paradis matériel sur la Terre. Mais hélas !

– Mais hélas ?

– Naturellement ! Leur cupidité, leur égoïsme, un individualisme exacerbé les ont conduits à se suspicionner, à se haïr les uns les autres, à se déclarer des guerres fratricides de plus en plus meurtrières, à se fourbir des armes de plus en plus dévastatrices dont certaines capables de faire exploser la planète ! Alors le paradis escompté et tant recherché est devenu ce que doit devenir tout paradis extérieur coupé de sa Source Intérieure : un enfer. Et la grande peur s'est installée. Leur dieu Argent, privé de la Grâce divine, tremble de froid tous les jours, les remèdes les plus mathématiques se montrant inefficaces à guérir cette fièvre inconnue et persistante. Pour tout dire la misère et toutes sortes de difficultés, qu'ils

---

[1] *Blancs* : ici les religions complices du colonialisme.

[2] De ne pas s'immiscer dans la connaissance des sciences sacrées des Noirs.

s'acharnent à aggraver, surtout chez les plus démunis, se cristallisent dans leur environnement. C'est le syndrome du déclin. C'est aussi le temps où ils doivent se tourner avec plus de foi vers Dieu.

– Alors envoies-leur un message à haute diffusion. Dis-leur ceci : Toute édification d'un paradis conçu sur l'unique vision des prodiges de la science est vouée à l'échec. La science appartient à l'intelligence et l'intelligence à Dieu. Un paradis sans Dieu est un incendie qui brûle la science : c'est l'enfer.

– Heu ! heu ! Tu ignores vraiment les Blancs, toi Engouang Ondo. Ils vont simplement se dire : « En voilà encore un qui se nourrit de lubies ! » Moi, je prends chez eux ce que j'y trouve de bon. Le reste est leur affaire. Ceci dit, revenons à notre frontière.

– Mais, tout ce que nous venons de dire concerne ce problème de frontière.

– Oui, mais nous sommes encore loin de la solution. Raisonnons. Le point de départ de la mort, selon les Blancs, est la duperie du serpent. Comme tu l'as si bien dit, le serpent est donc sensé connaître le pourquoi et le comment de la mort et, partant, de la Vie. Or si le serpent en sait quelque chose, à combien plus forte raison Celui qui a créé le serpent ou celui qui commande au serpent n'en saurait-il bien mieux ?

– Ce qui veut dire ?

– Qu'*Angone Endong Oyono* commande aux serpents. Donc *Angone Endong Oyono* connaît le secret de l'accès à l'immortalité. N'est-ce pas la logique même ? Si *Angone Endong Oyono* ne se décide pas à détruire son pont de pythons, donc à supprimer la frontière entre la Vie et la Mort, moi *Obame Andome*, fils d'*Andome Ella Mezang*, je vais me voir obligé de lui arracher de force le secret de l'Immortalité.

– *Obame Andome*, tu es un Noir. Tu as beau commercer avec les Blancs, tu reste un Noir. Le secret de l'Immortalité s'est présenté chez les Blancs en chair et en os, mais les Blancs l'ont empêché de se répandre en chair et en os parmi toutes les tribus de la terre. Peut-être l'ont-ils gardé en eux. Et si nous possédons le même secret par la voie qui nous a été offerte par le *Créateur* lui-même, nous n'avons aucune raison de la livrer sans ménagement à toutes les tribus de la terre. D'ailleurs les Blancs se hâteraient de détourner le sens

réel de notre voie pour l'orienter vers l'explosion de leur matérialisme exacerbé. C'est ce qu'ils ont fait de leurs religions, n'est-ce pas ? Celà étant, allons rejoindre nos hommes car je vois que nous n'avons plus rien à nous dire.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

« Quel est celui qui passe et fait sonner les gongs ?
C'est *Engouang Ondo*, le chef d'armée d'Engong,
Car il est le pouvoir magique insondable
Le taureau des batailles : il est formidable.

On l'appelle l'Altier (Beko) à l'humeur vagabonde
Il voit le jour, il voit la nuit, il voit l'invisible
Dans les combats *Engouang* est la force terrible
Il est le vampire le plus puissant du monde.

Il est faveur-et-violence, Paix-et-bonté
Droit et dur comme la poutre faîtière
Beau comme un palmier, c'est *Nang Ondo* l'effronté
Lui que glorifient les jeunes filles altières »[1]

Qui a encore déchaîné les mélodies ?
Est-ce ainsi qu'on les déchaîne ?

Note de l'auteur : Dans la tradition Mvett, quand un artiste entend chanter harmonieusement un autre, il insère opportunément dans son Mvett le chant entendu et fortement apprécié en citant son auteur. C'est ainsi que la tradition orale a pu se transmettre et se conserver. Ici *Tsira Ndong Ndoutoume* use du même procédé de transmission par l'écriture.

---

[1] *Eno Belinga*. (Ballades et chansons africaines. Ed. Groeninghe S.C. 56, Buda B. 8500 Courtrai. Belgique).

A Engong, le chef suprême Akoma Mba sentit son nez se hérisser de picotements, éternua sèchement. Les larmes aux yeux, il jura. Les événements se précipitaient. Un vampire blanc bougea dans ses entrailles. C'est ce vampire qui lui permet de communiquer avec Engouang Ondo, le chef des Armées d'Engong. Il murmura :

– Beko Ondo, où es-tu ?

– Ici dans ma maison, répondit l'Altier.

– Et sur les rives de Melolé ?

– J'y suis également, affirma Nang Ondo, le Magnifique.

– Fais attention, intima Akoma Mba. Obame Andome n'est pas n'importe qui. Et ses hommes ne sont ni des joueurs de cauris ni des buveurs de lampes[1] .

– Ni moi ni mes hommes ne sommes n'importe qui ! renvoya le chef des armées.

– Parfait ! dit Akoma. Je compte sur toi.

– Comme toujours, renchérit Beko.

Akoma se tourna du côté de Akoga, village de Medang Endoong et demanda :

– Fils d'homme Medang, dors-tu ?

– M'a-t-on jamais vu dormir ? mugit l'interpellé. Que se passe-t-il ?

– Ne le sais-tu pas ?

– Mon sang rugit. L'incorrigible fils de Medang Endong, ma Panthère, ma Furie Nzé Medang Endong se bouscule dans mes veines ! Je t'en demande la raison. Si le sang de Medang continue à s'agiter ainsi, j'ordonnerai à Nzé Medang de brûler tous les villages situés entre Melolé et Abonong !

– Du calme, fils d'homme. Je te demande seulement d'ouvrir les yeux et les oreilles. Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang se trouve sur les rives de Melole. Le tout Engong acerbe et batailleur s'y trouve également, Engouang Ondo à sa tête. Attendons.

– Ça alors ! Et tu crois que Nzé Medang épargnera la vie à Obame Andome, n'est-ce pas ?

– Doucement. Attendons simplement.

---

1 *Buveurs de lampes* : les ivrognes, à cause de leurs yeux dilatés comme cherchant la lumière. Les joueurs de cauris et les ivrognes sont l'objet du plus grand mépris de leur entourage.

– Comme tu dis, conclut Medang Boro.

Akoma Mba se munit d'un petit miroir pour suivre ce qui se passait dans la tribu Okané.

*
* *

Engouang Ondo et Obame Andome atterrirent devant le corps-de-garde où les attendaient leurs hommes.

– A moi, dit Engouang Ondo.

Tous les hommes d'Engong se levèrent et devinrent invisibles. Ils remontèrent la rue, s'engouffrèrent dans un corps-de-garde à l'autre bout du village et s'y installèrent. Engouang Ondo dit :

– Il n'y a pas d'entente. La guerre devient inévitable. Le pont de pythons est visé premièrement. Medza m'Otounga Mba et Oyono Engouang, vous en avez la garde. Nzé Medang et Obiang Medza s'occuperont de Mvome Oké Mfarega. Afougou Zogo, lui, est un vieux farceur, un comédien qui ne prend plus rien au sérieux. Il ne mérite même plus une certaine attention. Nzé Medang se chargera également de lui faire prendre la fuite. Mboumefek est certainement le plus coriace parmi les compagnons d'Obame Andome, sans toutefois sous-estimer Mefoumou Mba Foumou. Nguéma Nsing Beré et Medza me Mfouolou veilleront à ce que ces deux-là ne nous échappent pas. Fils d'homme Angone Endong, Ntoutoume Mfoulou et moi-même assurons vos arrières.

– Je sollicite une faveur ! dit Medza m'Otounga Mba.

– Accordée ! répondit Engouang Ondo. De quoi s'agit-il ?

– Avant de me rendre à mon poste, j'ai une question à poser à Mefoumou Mba Foumou.

– Alors vas-y.

Redevenant visible, Medza m'Otounga bondit et alla se tenir à l'entrée du premier corps-de-garde. Obame Andome finissait de donner les dernières directives à ses hommes. Medza m'Otounga dit :

– Mefoumou Mba, quand ton ébigane a dévoré trois pythons du pont d'Andone Endong Oyono, n'as-tu pas su qu'il existe à Engong un homme du nom de Medza

m'Otounga Mba ? Je te le demande, lorsque ton ébigane s'est repu de trois pythons du pont d'Angone, ignorais-tu que Medza m'Otounga Mba est le gardien des choses de l'Écureuil de la saison des pluies aux neufs nids ? Hein ? Réponds.

Mais avant que Mefoumou Mba ait pu ouvrir les lèvres, le fils d'Otounga Mba plongea la main à sa hanche droite, la retira serrant un énorme sabre, se rua sur l'homme des Foumazok et asséna entre ses épaules un coup retentissant. Des étincelles jaillirent, s'éparpillèrent. Le sabre se brisa. Projeté du sol, Mefoumou Mba gigota dans l'air comme un nageur essoufflé, atterrit dans la cour, le dos douloureux, Medza m'Otounga le poursuivant, un deuxième sabre dans sa main. Il l'abattit de nouveau au même endroit. Mefoumou Mba rebondit, vibrant de douleur. S'armant à son tour d'un sabre étincelant, il en donna rageusement un coup puissant entre les omoplates de Medza m'Otounga Mba. Le sabre éclata. Medza cabriola de douleur. Mefoumou Mba se ressaisit d'un autre sabre, le fit tournoyer au bout de son bras, le propulsa vers l'abdomen de Medza m'Otounga comme l'on fait d'une épée. Il ne voulait pas blesser mais tuer son adversaire. Souple comme le serpent vert, celui-ci se rejeta en arrière, roula dans la poussière et, comme une flèche s'élança dans les airs d'où il piqua tel un épervier sur sa proie, atterrit sur les épaules de Mefoumou Mba. Entraîné et par son élan et par le poids de Medza m'Otounga, Mefoumou Mba faillit choir sur le sol. Par un magnifique saut périlleux Medza posa ses pieds à terre, saisit son ennemi par les aisselles, en position de lutte. Comprenant où voulait en venir son antagoniste, Mefoumou Mba lui passa également les bras par les aisselles, les joignit derrière le dos, serra fortement.

Medza m'Otounga Mba est un lutteur. Medza m'Otounga Mba est un bel homme. Pour Medza m'Otounga la lutte est un art. Un art qu'il a parfaitement assimilé, consommé. Medza lutte comme il danse. Avec des gestes bien étudiés, des prises harmonieuses qu'il exécute avec élégance, comme au son d'une musique entendue de lui seul qui captive et charme. De voir lutter Medza m'Otounga Mba est un véritable délice.

Medza m'Otounga attira son adversaire, le plaqua contre sa poitrine, le soupesa par saccades. Il le sentit, Mefoumou Mba Foumou n'était pas une mince affaire. Medza haussa d'un cran son talent. S'abaissant brusquement, il s'empara du bras droit de son ennemi, virevolta, tira violemment puis se détendit comme un ressort. Mefoumou Mba, désarçonné, passa par dessus sa tête, s'affala sur le sol, le dos dans la poussière. Mais il réagit aussitôt. Dominant la douleur et la honte, il s'arc-bouta, ramena la tête et les bras vers les jambes, revêtant ainsi la forme d'un arceau, rebondit telle une balle et alla se tenir debout à quelque distance de Medza m'Otounga Mba. Celui-ci se ramassa comme un chat, se propulsa sur son adversaire sans lui laisser la moindre possibilité de récupérer. Mefoumou Mba crut l'éviter en se rejetant de côté tandis que Medza m'Otounga, ayant prévu cette réaction, le contournait, se mettait à voleter comme une mouche autour de lui, le forçant à adopter un mouvement de rotation. Puis il l'agrippa aux épaules, le courba comme l'on fait d'un roseau, le tirant, l'entraînant comme s'il cherchait sur le sol un objet perdu. Medza m'Otounga, Ondam, le Ressort qu'Otounga Mba a engendré, le neveu du clan Mveng Miwoo, Medza m'Otounga Mba entonna un petit chant.

Ô ma sœur où es-tu ?
Efire Otouang, fille d'Otouang Mba,
Ton frère Medza t'appelle !
Ô ma sœur où es-tu ?
Sœur de Medza m'Otouang Mba
Ton frère t'appelle !
Je t'appelle à Ayené
A Ayené dans la tribu Okané !
Efire Otouang Mba où es-tu ?
Chez les esprits, me dit-on souvent
Tu t'es installée en puissance
Sœur Efire viendras-tu ?
Je t'appelle à Ayené
Sœur Efire viens ! viens ! viens !

Ô mon frère je t'entends !

Mon frère Medza, ta soeur t'entend !
Que fais-tu encore à Ayené ?
Avec qui es-tu donc aux prises ?
Qui a touché au sang d'Otouang Mba ?
Père Otouang Mba la terre vibre-t-elle ?
Qui donc agresse ton fils Medza ?
Supporterai-je pareille ignominie ?
Mon frère, j'arrive ! j'arrive !
Frère Medza, me voici ! me voici !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Medza m'Otounga Mba regarde à fleur du sol. Il cherche à droite, à gauche tout en entraînant Mefoumou Mba irrésistiblement. Et voici qu'un canif émerge de terre. Il a la lame effilée, tranchante. Medza le saisit par le manche, se détend brusquement et l'enfonce violemment dans la poitrine de Mefoumou Mba Foumou jusqu'à la garde. Mefoumou Mba hoquète, attrape le bout du manche auquel est accrochée une clochette métallique qui vibre et tinte ; il essaie de retirer le canif du corps. Une douleur lancinante irradie ses poumons. Il titube, chancelle. Bandant ses muscles, Mefoumou Mba éternue douloureusement. Il remue son vampire du côté du sternum. Le vampire lui répond et, blessé, pousse un hululement sinistre. Mefoumou Mba rugit, s'enlève de terre et, dans un sifflement aigu, disparaît dans les airs. Quelques instants après, il atterrit à Ekouk, chez lui, devant son corps-de-garde dans la tribu Foumazok. Le voyant blessé et titubant, les hommes poussèrent des cris de stupeur :

Oho'o ! hééé !
Oho ! hooo !
Oho'o ! hééé !
Grands aïeux
Quel malheur
Oho'o ! hééé !

Mefoumou Mba Foumou, homme et chef de la tribu

Foumazok, entra dans le corps-de-garde, s'affala dans son fauteuil de chef, le sang giclant de tous côtés, et mourut.

On raconte à Engong Zok Mebeghe Me Mba qu'Otounga Mba avait perdu sa première fille, Efire Otounga, dans des circonstances non élucidées. Il y a de cela bien longtemps. Lorsque Medza m'Otounga naquit, son père lui apprit qu'il avait une soeur du nom d'Efire Otounga et qu'elle était allée habiter chez les Esprits sans laisser de tombe à Engong. Efire n'était donc pas morte. Medza sut par son père ce que représentait pour lui sa soeur s'il l'appelait à l'aide. Les esprits de là-haut, dans les Cieux, n'habitent-ils pas le royaume du Tout-Puissant et ne sont-ils pas, de ce fait, puisisants et immortels ? Et chaque fois que Medza m'Otounga Mba, aux prises avec un homme-puissant d'Okü, recourt à sa soeur Efire, elle lui apparaît, une arme décisive à ras de terre. Alors le fils d'Otounga Mba se presse d'en faire usage pour mettre fin au combat. Mefoumou Mba Foumou vient de l'apprendre à ses dépens.

Les hommes d'Engong poussent des acclamations de victoire lorsque Medza m'Otounga Mba rejoint tranquillement son poste auprès du pont de pythons.

Mvome Oké Mfarega, homme-puissant de la tribu Biboukoum, jura, bondit et se retrouva sur la rive du fleuve, face au pont de pythons. Il poussa un rugissement féroce auquel répondit un grondement de tonnerre. Les pythons dressèrent la tête. Surgie d'on ne sait où, une sagaie incandescente se matérialisa dans sa main. Il l'agita, prit son élan, la lança comme un javelot vers le pont. Trois pythons furent embrochés au niveau de leur gorge. Mvome Oké Mfarega tendit le bras, saisit le manche de la sagaie, tira d'une violente secousse, s'enleva de terre, disparut dans les nues, les longs serpents gigotant au bout de la lance. Au même instant Oyono Engouang, fils d'Engouang Ondo, Oyono Engouang dont on ne peut faire le portrait car il est aussi changeant et déroutant que le vent, aussi imprévisible que la foudre, Oyono Engouang s'éjecta du mutisme qu'il avait conservé depuis la naissance de ce jour, fonça également dans les nuages...

Mvome Oké Mfarega jaillit comme une étoile filante de la voûte céleste, accompagné d'un éclatement de tonnerre,

atterrit dans la tribu Biboukoum, devant son corps-de-garde, balança les pythons morts dans la cour. Puis il siffla. Hommes, femmes, enfants disparurent sous terre, abandonnant leurs cases avec leurs biens. Mvome Oké pénétra dans sa maison de pierre, entra dans la chambre aux secrets, s'assit sur un tambour...

Sur ces entrefaites Oyono Engouang survint devant le corps-de-garde. Se frappant la poitrine, il en sortit un petit fusil semblable à un jouet d'enfant, arma le chien, visa le centre du corps-de-garde, pressa sur la détente. Une petite boule de feu jaillit du canon, explosa dans la maison commune. Le corps-de-garde s'enflamma. Le fils d'Engouang Ondo, d'un bond, se porta vers la case la plus proche, tira. Une deuxième boule de feu explosa, cette case s'enflamma. Oyono Engouang se mit à incendier tout le village.

Pendant ce temps, Mvome Oké Mfarega, assis sur son tambour et ignorant ce qui se passait dehors, s'armait de fétiches protecteurs. Ouvrant une besace en peau de daman, il prit un grelot métallique, une petite corne d'antilope garnie de cire, trois cauris enduites de pâte rouge, avala le tout. Il plongea encore la main dans la besace, prit un flacon empli d'une pommade blanche dont il s'oignit le visage. Ensuite il se para les bras et les jambes de divers gris-gris puisés dans la besace.

C'est à ce moment qu'Oyono Engouang, fracassant la porte, fit irruption dans la chambre secrète.

– Alors, dit-il, ironique, on se prépare pour la grande bataille, hein ?

Pour toute réponse, Mvome Oké Mfarega dégaina un énorme sabre, en porta un coup violent au fils d'Engouang Ondo. Mais celui-ci eut le réflexe de projeter sur l'arme un marteau de fer. Dévié, le sabre percuta un pan de mur qui s'écroula dans un fracas assourdissant. Mvome Oké bondit comme un gros chat-tigre, se propulsa dehors par la brèche ouverte et vit son village en flammes. Il se frappa la poitrine, en sortit un sifflet en corne d'antilope, siffla. Aussitôt le ciel se couvrit de lourds nuages. Des grondements de tonnerre s'en échappèrent. De grosses gouttes de pluie tombèrent et bientôt une averse hurlante déferla sur la terre, éteignant les flammes. Tel un boulet de canon, Oyono Engouang jaillit de

la case, tenant haute des deux mains une cognée tranchante dont il donna entre les épaules de son adversaire un coup fulgurant. La cognée se brisa. Mvome Oké Mfarega hurla de douleur, bondit en se tordant, alla se tenir plus loin, les épaules en feu. Oyono Engouang, une autre cognée haute, le rejoignit d'un bond. Mvome Oké évita le coup en se rejetant de côté tandis que la cognée explosait en touchant le sol, y creusant un gouffre profond. Mvome Oké se dit que ce jeune homme d'Engong avait la ferme intention de le tuer, et qu'il fallait sans tarder lui apprendre que ce jeu dangereux pouvait, à la limite, se retourner contre lui. Se frappant les mains, voici qu'il tenait un gros morceau de fer de la forme d'un pilon. Oyono Engouang se jetait sur lui à cet instant. Mvome Oké balança le pilon de fer. Le fils d'Engouang Ondo le reçut en pleine poitrine. Il rebondit, tournoya dans les airs, vola comme une hirondelle, atterrit à l'autre bout du village, les poumons surchauffés de douleur. Il s'ébroue comme un bélier furieux, éternue sèchement, fait vrombir sa gorge tandis que des picotements bouillonnants dévastent le tapis de ses fosses nasales et que des larmes acides brûlent ses yeux. Mvome Oké se rapproche, le pilon menaçant. Oyono Engouang le regarde haineusement, pousse un hurlement de fauve courroucé. Un bâton de fer muni d'un crochet de cuivre se matérialise dans sa main droite. Il le brandit, abat le crochet sur le pilon, tire violemment. Arraché de l'étau de son propriétaire, le pilon intègre la main gauche d'Oyono Engouang où il se sent tout aussi à l'aise, ne demandant qu'à saccager le corps désigné. Ainsi sont les armes : elles ignorent superbement leurs maîtres, ne voient autour d'elles que des ennemis qu'elles sont prêtes à détruire dès qu'on le leur demande. Se sentant soulever par la puissance musculaire implacable d'Oyono Engouang, ce gaucheux inimitable, le pilon s'abat férocement sur Mvome Oké Mfarega avec un seul objectif : démolir. Partant de l'épaule droite, point de chute du pilon, des fulgurances intolérables irradient tout le corps de l'homme de la tribu Biboukoum. Il se tord comme un serpent attaqué par le feu, a des nausées et des vertiges, des spasmes l'agitent et le taraudent. Mvome Oké Mfarega rage et enrage. Il se redresse, se dit que le temps de se battre est venu. Il regarde

son village incendié et la colère se met à ravager sa poitrine. Elle monte de la poitrine au cerveau qu'elle envahit. Il est maintenant ivre de colère, a atteint le point où la férocité ne le cède plus à la tuerie. Sa première idée est de battre sauvagement cet impudent, ce mal éduqué qui le ridiculise dans son propre village. Oui, il faut le battre à mort ! et Mvome Oké se sait physiquement fort. Il l'est en effet. Poussant un hurlement de bête féroce, il se propulse vers Oyono Engouang qui épie ses mouvements, le considère quelques iinstants, le trouve jeune, bien jeune. « Mais ce n'est qu'un enfant, se dit-il. Faut-il battre cet enfant et le tuer ? Non. Je vais simplement le battre, le corriger et le renvoyer chez lui ! » Puis il se frappe la poitrine, tend devant lui ses deux bras terminés par deux impressionnants poings qui se gonflent, prenant de plus en plus de poids, de plus en plus de volume et se durcissant. Lorsqu'ils ne sont plus que deux énormes boules d'acier rouge-sang, il replie ses bras, vise la poitrine d'Oyono Engouang et les y projette comme deux plombs de fusil. Au contact de la chair ils explosent. Oyono Engouang est lancé dans les airs comme une balle tandis que Mvome Oké Mfarega, ayant ranimé ses poings, s'apprête à le cueillir au bout de sa trajectoire. Le fils d'Engouang Ondo, torturé par la douleur, a atteint les nuages. Il s'y accroche et, d'un rétablissement de reins, s'assoit pour respirer, se détendre et profiter de ce répit pour s'animer. Il s'anime. Étendant les bras à gauche et à droite, il saisit deux pans de nuage, les croise sur sa poitrine comme l'on fait d'un grand pagne. Oyono Engouang s'est revêtu de nuage.

A Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient, Akoma Mba a poussé une exclamation :

– Beko Ondo, dit-il, Oyono Engouang s'est paré de nuage !

– Je vois, répond Engouang Ondo. Ce vêtement lui sied à la perfection.

– Eh oui ! approuve Akoma Mba. L'écail[1] du ciel lui sied à jalouser ! Attendons.

---

[1] *Ecail du ciel* : Nom que les Fang donnent au nuage : èba-dzop (pl. : biba-bi-dzop).

– Attendons, renchérit Beko Ondo.

Oyono Engouang s'anime. Le nuage dont il s'est revêtu s'anime, s'épaissit, s'assombrit, attire à lui d'autres nuages. Tout le ciel semble s'être donné rendez-vous à cet endroit et voici que le gros nuage, enveloppant complètement Oyono Engouang, descend lentement sur la terre.

Mvome Oké commence à s'inquiéter. Le formidable coup de poing qu'il a assêné à son ennemi l'a fait disparaître. Serait-il déjà mort ? Curieux ! Ce genre de coup ne tue pas un homme de cette trempe ! Tout au plus il peut le renvoyer chez lui. Mais rien n'indique que les choses se sont passées ainsi. Et puis, ce gros nuage ! Ce gros nuage qui tombe imperceptiblement sur le village comme une montagne de poussière grise décrochée du ciel ?

A ce moment des éclairs giclent du nuage et le tonnerre ébranle la nature. Le nuage s'immobilise au-dessus du village comme suspendue du ciel. Un vent violent balaie la cour. Mvome Oké Mfarega fouille du regard ce nuage opaque. Il ne voit pas l'homme d'Engong. Où est-il ?

Un grelot magique tinta dans la tête d'Oyono Engouang. En lui la puissance s'intensifia, se condensa. Et le nuage devint puissance. Sa Puissance. Le corps d'Oyono Engouang se mit à vibrer et devint translucide. Oyono Engouang s'était habillé de puissance ! Il écarta les bras. Un cerceau de fer tomba dans ses mains. Il le fit passer par-dessus sa tête et le maintint à hauteur de la poitrine. Puis il s'éjecta du nuage, atterrit dans la cour à l'endroit où se tenait Mvome Oké Mfarega, balança le cerceau sur lui et siffla. Diminuant progressivement de circonférence, le cerceau enserra les deux hommes l'un contre l'autre. Mvome Oké Mfarega fut plaqué fortement contre la poitrine d'Oyono Engouang. Ce dernier vomit une chaîne métallique, la balança d'un mouvement du pouce et de l'index autour d'eux, renforçant ainsi la prise du cerceau. Une gênette miaula dans sa tête, un toucan chanta dans son oreille gauche. Oyono Engouang planta l'orteil mâle du pied droit dans le sol, des mottes de

terre volèrent de tous côtés, le grelot magique d'Akoma Mba éclata en lui... Propulsé comme un boulet de canon, il fonça dans les airs emportant sa proie à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les races voient tandis que le gros nuage remontait pour se diluer dans l'azur.

Akoma exulte. Akoma Mba, le chef suprême d'Engong, le mystérieux, l'invincible Akoma exulte. Il se dresse. Un chant, ou plutôt une exclamation chantée, fuse de ses lèvres. Il esquisse un pas de danse, de cette danse antique qui marqua les débuts de ses conquêtes, de sa légende :

Me voit-on ?
Qui donc me voit ?
Fils d'Endong et de Mba
Fils de Meyé m'Ango Ekang
Me voit-on ?
Akoma incendie les villages
Akoma détruit les puissances prétentieuses d'Okü !
Akoma, fils d'Endong et de Mba
Je passe, foudroyant l'orgueil !
Me voit-on ?
Fils de Meyé m'Ango Ekang
Me voit-on ?
Je répands la paix et la liberté
Sur mon passage !
Que vois-je dans le ciel ?
A l'horizon surgit une boule de feu !
C'est Oyono Engouang
Fils d'Engouang Ondo !
Petit-fils d'Ondo Mba
Et d'Akoma Mba !
Il revient d'Okü
Et m'apporte un colis !
Me voit-on ?
Peut-on voir Akoma Mba
Sans les larmes d'un homme
Puissant d'Okü vaincu ?
Venez donc voir Akoma Mba

Congratulant son petit-fils Oyono Engouang !
Me voit-on ?
Qui donc me voit ?
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Oyono Engouang apparut dans le ciel d'Engong, Mvome Oké Mfarega sous sa poitrine comme un poussin sous le ventre d'un épervier. Le soleil atteignait le faîte de la voûte céleste. Ses rayons accablants rendaient amorphes les êtres et les choses. Le miroitement de sa lumière chatouillait désagréablement les rétines.

Oyono Engouang, sa victime râlant sous lui, avait survolé la contrée troublée de la tribu Okané. Les hommes d'Engong stationnés à Ayené l'avaient aperçu traversant le ciel. Pour eux le sort de Mvome Oké Mfarega était scellé. Leur préoccupation du moment se portait sur Afougou Zogo de la tribu Bebeh et Mboumefek de la tribu Bedzingoh. Obame Andome constituait naturellement le dernier plat, le plat de résistance.

A Engong Zok Mebeghe Me Mba, Oyono Engouang survolait maintenant Mveng-Ayong chez Mfoulou Engouang. Mengong me Mfoulou qui était de garde dans ce grand village s'exclama :

– Fils d'homme Oyono tient un prisonnier ! Ça tempête à Okü.

Oyono Engouang survola Nkol Ayo chez Bengone Ebè, Nkam-Nga chez Beka b'Oyono... Partout des guerriers en poste le saluaient avec des exclamations diverses.

A Oveng, Akoma Mba appela :

– Nzé Ondo !

– Me voici ! répondit celui-ci venant se tenir devant le chef suprême, de surcroît son grand-père.

– Ton père Ondo Biyang de suite !

– Me voici ! rugit ce dernier comme surgissant du néant.

– Cet homme qu'Oyono Engouang ramène d'Okü s'appelle Mvome Oké Mfarega de la tribu Biboukoum. Il est puissant. C'est pourquoi il ne faut pas lui laisser le temps de recourir à sa puissance en plein Engong Zok Mebeghe me Mba. Trop

de risques. Je tiens à ce qu'il cesse de vivre dès que ses pieds toucheront le sol d'Oveng.

– Entendu, père, confirma Ondo Biyang.

A ce moment : Tôtône ! Bamane ! Sihing ![1] Engouang Ondo se tenait maintenant devant Akoma Mba. Il salua en écartant les bras. Akoma le serra contre sa poitrine. Engouang prit place dans un fauteuil près de l'entrée de ce grand corps-de-garde. Puis soudain : Avimavim ! Sihing ![2] Medang Endong, fils d'Endong Oyono ! Il se tenait là comme jailli de nulle part et regardait Akoma.

– Fils d'homme, dit-il, que voulez-vous faire là, à mon insu, je vous le demande, toi et tes fils ? Sans me faire signe, vous vous apprêtez, en grand secret, à envoyer Mvome Oké Mfarega dans les ténèbres éternelles, comme si moi, Medang Endong, fils d'Endong Oyono les Rocs, je n'existais plus à Engong ! Où va le monde ?

– Cause entendue, dit Akoma. Tu es là, fils d'homme, tu es là. Attendons le prisonnier.

Oyono Engouang se plaisait à faire un tour d'honneur au-dessus du territoire d'Engong. Il avait ralenti sa vitesse et planait maintenant paisiblement comme un épervier repu prenant un bain d'air haut au-dessus des villages. Hommes, femmes, enfants, massés dans les cours, le saluaient avec des cris de joie et d'admiration. Enfin il arriva au niveau d'Oveng, descendit lentement, atterrit face au grand corps-de-garde d'Akoma Mba. Mvome Oké Mfarega gémissait toujours.

Oyono Engouang regarda Akoma, puis Medang Endong, puis Ondo Biyang, puis Nzé Ondo, puis son père Engouang Ondo et sourit. Akoma se tourna vers Medang Endong dit Elang Ossoua, dit Elang Souga[3] :

– Fils d'homme, lorsqu'un brave enfant, un vrai mâle, ramène de la forêt un fauve encore hargneux, que fait-on au village ?

---

[1] *Tôtône ! Bamane ! Sihing !* : Bond ! Trajectoire ! Atterrissage bruyant ! Ces trois onomatopées indiquent ces trois actions. C'est l'arrivée d'Engouang Ondo ! Avimavim ! Iden.

[2] *Elang Ossoua* : Le premier des agressifs .

[3] *Elang Souga* : Halte à l'agressivité ; ce sont les surnoms de Medang Endong.

– On demande à l'un des enfants mâles de son groupe d'âge d'achever le fauve, répondit Medang sans hésitation.

– Alors, ordonna Akoma, Nzé Ondo, achève le monstre.

Nzé Ondo, fils d'Ondo Biyang, le tigre qu'Ondo fils d'Akoma a engendré, Nzé Ondo se dressa, bondit et alla se tenir dans la cour face à Oyono Engouang. Tout Oveng, portes ouvertes, dans un silence saturé de suspense, regardait la scène.

Nzé Ondo se frappa la poitrine. Un grelot magique tintinabula en lui. De chacune de ses chevilles jaillit une chaîne métallique dont l'extrémité alla s'enrouler frénétiquement autour de chaque pied de Mvome Oké Mfarega. L'autre bout de chacune des chaînes restait rivé à l'intérieur des chevilles de Nzé Ondo. Les chaînes se tendirent. Nzé Ondo plongea la main dans une gibecière sur sa hanche droite, y pêcha un oeuf de tortue qu'il brisa sur la tête d'Oyono Engouang, répandant le liquide gluant sur son corps.

Oyono Engouang, devenu glissant, enfonça l'orteil mâle du pied droit dans le sol, un grelot éclata, la terre trembla sous lui. Pareil à une flèche d'arbalète propulsée, il jaillit de ses liens et alla se tenir au milieu de la cour. Au même instant Nzé Ondo bondit dans l'air entraînant les pieds de Mvome Oké Mfarega, tandis que celui-ci basculait, la tête et les épaules dans la poussière. Dégainant l'énorme sabre surnommé « Ebabatsila-Tsilébaba », du « Jamais-Vu », « Okeng be Nyaboro », « le Sabre des Connaisseurs », que ne peut manier que celui qui a franchi en aller et retour la frontière entre la vie et la mort, cette zone d'épaisses ténèbres qu'on appelle « Marak », Nzé Ondo, dis-je, porta un coup imparable sur la gorge offerte de Mvome Oké Mfarega. Tranchée, sa tête roula de côté puis s'immobilisa, inerte. A l'ombre des vérandas, hommes, femmes, enfants, tous les spectateurs de cette scène s'exclamèrent :

Oho'o ! hé é é !
Oho ! Oho o !
Oho o ! Hé é é !
A Tare Akoma o !

Z'aval dzam di o o ![1]
Oho o ! hé é é !

Medang Endong dit :

– Fils d'Endong, de Mba et de Meyé m'Ekang, je proclame : « Engong demeure toujours Engong ! »

Il se frappa la poitrine, un crochet de fer en surgit qu'il empoigna et balança sur la tête de Mvome Oké Mfarega. Puis, comme un habile pêcheur ramenant de l'eau un poisson accroché à son hameçon, il tira vivement, souleva la tête sans vie, la propulsa dans les airs. Elle passa au-dessus des cases comme un boulet et tomba dans le lac Oveng situé derrière le village, à côté d'un arbre gigantesque du même nom.

Akoma Mba sourit d'aise, de contentement, se leva, sortit du corps-de-garde, exécuta quelques pas comiques de l'ancienne danse guerrière « Evulvula » en chantonnant :

Me mbo dzam'ana !
Bot be néh ?
Akoma, me mbo dzam va'ana !
Za'ane yen !
Akoma m'adzang !
Me se fe éning dzina !
Akoma me mbo dzam va'ana !
Za'ane yen !
Me mbo dzam'ana
Me mbo dzam va'ana !

Traduction :

Je vais surprendre aujourd'hui !
Peuple, où es-tu ?
Akoma, je vais surprendre ici aujourd'hui !
Venez voir !
Akoma, je m'immatérialise !
Je quitte cette vie-ci !

---

[1] Père Akoma ! (On le prend à témoin) Quelle fin tragique !

Akoma, je vais surprendre ici aujourd'hui !
Venez voir !
Je vais surprendre aujourd'hui !
Je vais faire quelque chose ici aujourd'hui !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Et Akoma Mba se dématérialisa.
Mais revenons sur les rives de Melole.

*
* *

Afougou Zogo de la tribu Bebeh dit à Obame Andome :

– Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang, écoute-moi. De mémoire d'homme les gens d'Engong n'ont jamais été vaincus. On leur a porté, on peut leur porter des coups durs, mais ils n'ont jamais été vaincus. Notre affaire tourne mal en ce moment. Si nous abattons quelques pythons, Angone Endong les remplace aussitôt. Par contre quiconque élimine un python est impitoyablement tué. De cinq que nous étions, nous ne restons plus que trois. Ce pont est maudit. C'est un pont-piège. Les hommes d'Engong ne tiennent pas plus à ce pont qu'il n'est destiné à faciliter le passage du fleuve Melole. Tu découvriras toi-même la vraie signification de ce pont mais moi, je passe à l'action. Nous ne nous reverrons sans doute plus. Cependant je te recommande la prudence dans ta stratégie de combat.

Obame Andome répondit simplement : « Merci ! ».

Afougou Zogo bondit et alla se tenir au bord du fleuve, face au pont. Il se frappa la poitrine, en sortit un miroir rond du diamètre d'une grosse corbeille en bois « ëkana », amovible autour d'une tige de fer qu'il tint de la main droite levée. De la main gauche il fit pivoter le miroir face au soleil qui déversait sur la terre ses rayons brûlants et aveuglants. Puis il ajusta le miroir de façon que la chaleur du soleil, ricochant sur la surface réfléchissante, rebondît vers le pont. Instantanément dix pythons furent grillés en un affreux bouillonnement. Afougou Zogo recommença à manier son

miroir de façon à étaler le feu solaire sur toute la longueur du pont. Mais il n'eut pas le loisir d'arriver à ses fins. Nzé Medang projeta sur le miroir un crochet de fer, l'arracha des mains d'Afougou Zogo et l'avala. L'homme de la tribu Bebeh n'eut pas à s'en faire. Il vomit un énorme tambour à quatre pieds constitués par des ressorts métalliques et le planta au sol. Puis il bondit pieds joints, atterrit sur le tambour. Les ressorts se comprimèrent d'abord puis se détendirent. Projeté comme une balle de caoutchouc, Afougou Zogo disparut dans les nues. Nzé Medang voulut le poursuivre, mais n'en eut pas le temps ; Engouang Ondo venait de lui faire le signe d'apaisement : « Laisse-le s'en aller, lui dit-il. Nous l'aurons une autre fois ».

Sur ces entrefaites survint Mboumefek de la tribu Bedzingoh. Il n'eut même pas un geste à l'adresse d'Obame Andome. De son regard pénétrant, il se mit à fixer le pont, à le sonder profondément. Ntoutoume Mfoulou tapota Angone Endong du coude. Medza me Mfoulou sauta au cou de son frère Ntoutoume Mfoulou en criant :

– Dis, Mon'Ebo, pourquoi ne m'appelles-tu pas au secours ? Je pleure à Engong, je vais en pleurant à Okü. Pourquoi Mon'Ebo, mon frère aîné, ne m'appelle-t-il pas au secours ?

Ntoutoume Mfoulou le regarda tendrement, sourit et dit :

– Es-tu insensé, fils de Mfoulou ? Que m'est-il déjà arrivé pour que je t'appelle au secours ?

Et il lui montra Mboumefek :

– Fils de Mfoulou et de Mveng Ndoum, neveu du village Aboum Zok chez Angoué Ondo, frère et cousin d'Engouang Ondo qui est également neveu du village Aboum Zok chez Angoué Ondo, va, Medza me Mfoulou !

Pendant les combats, les hommes d'Engong ne suivent pas strictement les instructions reçues d'engouang Ondo, leur chef. Chacun constituant une armée peut prendre des initiatives qui ne sont pas désapprouvées dans le feu de la bataille.

Medza me Mfoulou bondit donc et alla se tenir face à Mboumefek, le dévisagea d'un regard ironique puis, avec une brusquerie inattendue, le gifla violemment. Cette gifle retentit comme un coup de fusil. Mboumefek oscilla comme

un grand arbre pris dans une bourrasque, se caressa la joue tuméfiée, se tourna vers Medza me Mfoulou qui s'était déjà déplacé de biais et s'apprêtait à récidiver. Mais au lieu de se ruer sur ce jeune homme forcené pour lui infliger une correction bien méritée, Mboumefek se dirigea tranquillement sur le pont de pythons et commença paisiblement la traversée du fleuve. Éberlué, Medza Me Mfoulou maîtrisa son élan pour contempler ce nouveau phénomène. Nzé Medang, Obiang Medza m'Otougou, Mguéma Nsing Beré Mba, accourus, s'arrêtèrent, sidérés, sur la rive, tandis que l'homme de la tribu Bedzingoh avançait d'un pas assuré sur les pythons formant traverses. Il s'éloignait de la rive et allait maintenant atteindre le milieu du fleuve. Était-il invisible à ces énormes reptiles qui restaient immobiles, insensibles à la présence de cet intrus ?

Cependant, ayant atteint le milieu du fleuve, Mboumefek se retourna pour jeter un regard moqueur aux hommes d'Engong plantés comme des piquets sur la rive. Et c'est à ce moment que, soudain, un gigantesque serpent se dressa à sa droite, gueule béante crachant des flammes. Tel un marteau pilon, sa tête s'abattit sur celle de Mboumefek, glissa aux épaules, puis aux aisselles et le long reptile s'enroula autour de son corps. Ses anneaux se serrèrent à étouffer Mboumefek. Un liquide gluant jaillit de la gueule du serpent et se répandit sur l'homme. Le python redressait déjà la tête pour engloutir Mboumefek.

Alors l'homme se cabra, remua son vampire de puissance. Un long couteau de chasse à la lame coupante jaillit de son aisselle gauche, trancha les anneaux du serpent. Le python se déroula mollement pour disparaître en morceaux au fond du fleuve. Medza me Mfoulou cria :

– Mon'Ebo, m'appelleras-tu jamais au secours ?

Il fit un bond sensationnel, atterrit sur les épaules de Mboumefek, se frappa la poitrine. Une énorme massue de fer sortit de sa bouche. Il l'empoigna des deux mains et l'abattit férocement sur la tête de Mboumefek. Une effroyable douleur lui brûla le crâne. Il s'abaissa brusquement pour se débarrasser de Medza me Mfoulou. Celui-ci, sentant le vide sous ses pieds, sauta sur l'un des câbles du pont. Puis il vomit un filet métallique assorti de deux crochets qui

s'agrippèrent à ses épaules. Il balança le filet sur Mboumefek qui se redressait, assujettit les crochets aux aisselles et tira violemment. Happé, Mboumefek s'abattit contre sa poitrine. Ntoutoume Mfoulou, exultant, dit :

– Medza Mfoulou a attrapé ![1]

Medza me Mfoulou s'arc-bouta, pesa sur le câble qui s'enfonça dans l'eau jusqu'à ses genoux, rebondit, propulsé par la brusque détente du câble, tomba avec son fardeau sur la rive, près de ses frères.

– Le voici, dit-il à Ntoutoume Mfoulou tout en se redressant.

Mais Mboumefek n'apprécia pas cette humiliation. Dès que Medza me Mfoulou le libéra du filet-piège, il se propulsa sur le faîte d'un gigantesque olivier de forêt « adzap » tandis que les hommes d'Engong, groupés sur la rive, le suivaient des yeux. Assis sur une branche, Mboumefek se frappa la poitrine, en sortit un petit fusil à canon court, visa les Immortels et tira.

– Attention ! avertit Angone Endong Oyono.

Le fusil cracha une petite boule de feu qui grossit, atteignant la rondeur d'une citrouille. Elle explosa au bord du fleuve, à l'endroit où se tenaient un instant avant les hommes d'Engong. Ceux-ci s'étaient éparpillés, rendant difficile au projectile le choix d'une cible. La rive s'enflamma. Le feu commença à dévorer les broussailles alentour. La balle parut hésiter. Medza me Mfoulou se tenait au milieu du chemin, du côté du village Ayéné. La boule le vit-elle ? Elle s'élança sur lui à la vitesse du regard, explosa au point où s'était tenu le fils de Mfoulou qui, d'une vélocité stupéfiante, avait déjà disparu. Il se trouvait maintenant dans un corps-de-garde, tout essoufflé. La boule de feu recherchait à présent ses ennemis. Elle explosa près de Nzé Meidang qui s'envola. Elle explosa près d'Obiang Medza m'Otougou qui s'envola. Les gens d'Engong se mirent à voleter dans les airs comme des hirondelles fuyant les explosions. Medza me Mfoulou cria :

– Mon'Ebon, appelle-moi au secours ! Mon'Ebo, où es-tu ? Pourquoi ne m'appelles-tu pas au secours ?

Puis il se frappa la poitrine. Un sifflet en corne de gazelle

[1] Cette phrase est plus expressive en Fang : « Medza me Mfoulou abiang ! »

en jaillit. Il le saisit, siffla. Une petite mare apparut au milieu de la cour du village. Medza me Mfoulou plongea la main dans la besace pendue à sa hanche droite, en préleva une feuille de nénuphar, la posa sur l'eau de la mare. Aussitôt les nénuphars en couvrirent la surface. Medza me Mfoulou s'assit sur les nénuphars comme dans une embarcation. Il siffla de nouveau. La boule de feu le vit et fondit sur lui. Mais Medza s'esquiva au moment où, croyant l'atteindre, elle tombait dans la mare. Un bouillonnement se produisit, dégageant de la vapeur chaude, asséchant la mare. Medza me Mfoulou s'approcha, ramassa un gros plomb refroidi, reste de la balle de feu et l'avala. Puis, tel un magnifique chat-tigre heureux, il cabriola plusieurs fois dans la cour, bondit, s'éleva dans les airs et, en une superbe trajectoire, atterrit sur la branche d'adzap où était assis Mboumefek. Celui-ci, suivant le mouvement de sa balle, se demandait encore ce qui se passait là-bas, près du corps-de-garde, quand le grand arbre vibra sous le poids de Medza me Mfoulou. Avant que Mboumefek n'ait pu se remettre de sa surprise, il reçut sur la nuque un coup de massue fracassant. Il s'éjecta de l'arbre en même temps que Medza me Mfoulou, tandis que la branche se rompait, tombait en se brisant tumultueusement sur le sol.

– Que font-ils ? demanda Ntoutoume Mfoulou.

– Ils se battent, répondit Nzé Medang.

Mboumefek conclut qu'il lui fallait tuer ce petit morveux au plus vite. Sa réputation de l'homme aux mille astuces en dépendait. Il ulula. Un hibou jaillit de son oreille droite, suivi d'une roussette. Le hibou se posa sur les épaules de Medza me Mfoulou, la roussette sur sa tête. Mboumefek siffla. Une boule nuageuse grosse comme une citrouille tomba en explosant sur les deux volatiles, dégageant de la vapeur chaude qui se répandit sur le corps de Medza me Mfoulou. Mboumefek balança sur son ennemi un crochet de cuivre, l'attira contre sa poitrine, tandis qu'une longue corde métallique s'enroulait tout autour de leur corps, n'en formant plus qu'un paquet. Le hibou et la roussette détendirent leurs ailes, soulevèrent les deux hommes, montèrent dans l'azur et bientôt disparurent dans l'immensité baignée de lumière.

Nguéma Nsing Beré Mba, les Herbes, hurla, puis se dématérialisa. L'espace de deux battements de coeur, il se rematérialisait dans un corps-de-garde, au village de Mboumefek, dans la tribu Bedzingoh. Les deux autres n'y étaient pas encore. Il s'assit au milieu de gens qui le regardaient avec stupéfaction. D'où sortait ce gigantesque inconnu ?

– Je vous le dis, affirma quelqu'un, ce village sent le roussi. Personne ne sait où se trouve Mboumefek, alors que nous avons déjà des visites peu ordinaires !

– Ne vous avais-je pas dit, renchérit un autre, que l'étrange voyage de Mboumefek ne laissait rien présager de bon ? Lorsque les grands hommes commencent à s'agiter, les pauvres gens doivent se préparer à chanter les mélodies de la mort.

– Moi, je ne chanterai rien du tout, dit un troisième. Je vais me perdre où vous savez sans laisser de trace. Les grands hommes sont déjà trop grands, qu'ils règlent leurs affaires sans y mêler les malheureux que nous sommes.

– D'autant plus, ajouta un quatrième, qu'ils ne se préoccupent de nous que pour nous massacrer ou nous faire subir toutes sortes de déboires.

Pendant qu'ils supputaient ainsi sur l'imminence d'un danger collectif et sur la fragilité de la vie du commun des mortels, un roulement sourd, comme un grondement lointain de tonnerre, retentit dans le ciel du côté du Sud. Puis il se rapprocha. Les hommes sortaient des corps-de-garde pour scruter les nuages. Un tam-tam diffusa des rauquements d'alarme. Les villages Bedzingoh commencèrent à se vider de leurs habitants. La peur étendit son voile sombre des rivages du fleuve Mveng-Metué au pied du massif Ebolazok, sur cette contrée surpeuplée et laborieuse. Partout l'on se hâtait d'aller se terrer au fond des grottes rocheuses toujours approvisionnées, toujours accueillantes.

Depuis des temps immémorieux on savait que les hommes-puissants sont des plus stupides. Que pour un rien ils ne tardaient pas à se quereller, à s'entredéchirer, entraînant dans leurs conflits abrutissants et meurtriers les peuples épris de paix et de fraternité. Puis, repus du sang des massacres d'innocents, les voilà qui trônaient sur leurs

piédestaux, plus prétentieux, plus arrogants que jamais, savourant leurs victoires, parlant au nom du droit, de l'égalité et d'une humanité qu'ils venaient odieusement d'humilier ! Mais pourquoi Tare Zame, Dieu de la Terre, des hommes et du Souffle de Vie, ne débarrassait-Il pas le monde de cette vermine ignominieusement ambitieuse qui voulait se substituer à Lui pour mieux asservir l'humanité ?

Venant du Sud le bruit se rapprochait comme un vent d'orage. Bientôt l'étrange phénomène apparut : un hibou fantastique et une roussette non moins fabuleuse portaient dans leurs griffes deux hommes étroitement ficelés. Ils se posèrent dans la cour.

Ce que voyant, les quelques hommes qui avaient pris leur courage à deux mains pour attendre la suite de l'événement au village le perdirent, détalèrent, gorge comprimée par la peur, vers l'épaisseur des forêts prochaines.

Medza me Mfoulou trouvait que Mboumefek l'avait humilié de façon inadmissible. Un homme d'Engong avait-il jamais subi pareille correction ? Qu'allait-on raconter à leur retour au pays des Immortels ? Que Medza, fils de Mfoulou, pouvait désormais se considérer comme la proie des hiboux et des roussettes ! Cette risée ! Inacceptable !

Le fils de l'homme Mfoulou se secoua comme un taureau furieux. Sa puissance se mit à vibrer. De petites scies métalliques tranchantes se hérissèrent sur tout son corps, courant sur sa peau comme de minuscules reptiles enragés puis, crac ! crac ! crac ! tous les liens furent tranchés. Medza me Mfoulou s'éjecta des bras de Mboumefek tel un bolide, atterrit à l'entrée du corps-de-garde : si-ihing ![1] Il cria :

– Ô Mon'Ebo, fils de Mfoulou, pourquoi ne m'appelles-tu pas au secours ? Mon'Ebo, toi l'invincible, appelle ton petit-frère au secours !

Nguéma Nsing-o-Beré Mba[2] se mit à rire :

– Mon'Ebo n'est pas ici. C'est moi Nguéma Nsing Beré Mba. Je suis venu à ton secours car Mboumefek me paraît trop astucieux.

---

[1] Vacarme de son atterrissage.

[2] C'est le vrai nom. On supprime O pour prononcer.

– Vraiment ? Et que m'a-t-il fait ?

– N'as-tu pas vu ? Il t'a ficelé comme l'on fait d'un épervier pris au piège !

– Fils d'homme, ne repète jamais cela ou je vais être obligé de détruire toute la tribu Bedzingoh !

– Du calme ! Occupons-nous plutôt de cet homme.

Ils se tournèrent vers leur adversaire. Mais celui-ci avait disparu. Medza me Mfoulou prit un petit miroir dans sa besace et le consulta du regard. Il vit Mboumefek assis dans la chambre secrète de sa maison de pierre, au milieu d'un amas de fétiches et de crânes vernis, en train d'égrener des incantations. Il tenait dans sa main droite un rameau en fibres de raphia et dans sa main gauche un grelot en bois d'ébène qu'il secouait en un rythme ésotérique. Medza me Mfoulou pouffa :

– Il est en train de vouloir nous envoûter, dit-il.

– Rendons-lui visite, dit Nguéma Nsing Beré.

Silencieusement tous deux s'élancèrent vers la grande maison. Mais les portes étaient hermétiquement closes. Medza me Mfoulou traça des ronds blancs avec un bâtonnet de kaolin sur la porte principale. Elle s'ouvrit. Ils entrèrent, se dirigèrent vers une autre porte que Medza me Mfoulou ouvrit de la même manière. N'ayant rien entendu, Mboumefek continuait ses manèges au milieu de ses fétiches. Les deux hommes d'Engong se glissèrent sans bruit, l'un à gauche, l'autre à droite de l'officiant. Comme de fidèles servants, ils s'assirent, s'emparant chacun de quelques fétiches et commencèrent à marmonner des phrases sans suite où il était question de marmites qui bouillent pour des ventres creux, des hommes qu'on étrangle, des pipes qui se fument et des femmes qui hurlent. Sortant de sa méditation, Mboumefek regarda autour de lui et constata cette horrible profanation. Un ouragan de colère le secoua, tandis que ses deux ennemis éclataient d'un rire ironique, ce qui ajoutait une note méprisante au comique de leurs fausses incantations.

– Qu'est-ce que... Mal élevés ! gronda-t-il. Je vais vous tuer ! Vous êtes tombés dans le piège de ma puissance. Finie, votre fanfaronnade ! Ah ! ah ! Je vous attendais car je ne connais que trop votre outrecuidance ! Vous ne pouviez passer ailleurs que dans mes mailles ! Mais finis, les discours : je vous tue !

Plongeant la main dans le tas de fétiches étalés devant lui, il préleva une corne d'antilope remplie de cire noire, l'enfonça d'une vigoureuse poussée dans le sol. Des vibrations se produisirent. La terre trembla. La maison se mit à osciller par rapides saccades. De la vapeur laiteuse montait du sol, emplissait la chambre, euphorisante. Des tam-tams et des tambours résonnèrent tandis que des voix invisibles entonnaient le chant des morts et des guerriers vaincus :

Fume ! Fume ! Fume !
Fume le foyer !
Fume le brasier !
Brûle le bois sec !
Hommes d'Engong
Vous êtes le bois sec
Vous êtes le combustible
De ce foyer ardent.
La témérité vous perd
L'orgueil vous étouffe
Comme vous étouffe
La fumée de ce brasier.
Fume ! Fume ! Fume !
Fume le foyer !
Et le brasier vous consume
Et le feu vous calcine
De la cendre vous êtes devenus
En fumée vous êtes réduits
Silence ! Silence ! Silence !
Silence et néant !
Fume ! Fume ! Fume !
Fume le foyer !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Medza me Mfoulou et Nguéma Nsing Beré sentirent, en dodelinant de la tête, leurs paupières s'alourdir. Leurs corps devinrent tout mous.

« At...ten...tion ! » avertit Medza me Mfoulou d'une voix

pâteuse. La terre sous eux s'ouvrit soudain en un trou béant qui les absorba. Ils tombèrent brutalement devant un grand corps-de-garde. Des hommes, tout en quelettes, les regardaient de leurs yeux creux. Un grand diable se leva, fit cliqueter ses dents et dit :

– Vous voici chez nous, au pays des morts. Voyez comme nous sommes : des squelettes. Vous allez devenir comme nous. Nous détenons la puissance de Mboumefek, notre patron. Nul ne peut le vaincre. Regardez tout ce grand village ; il compte au moins deux cents individus, anciens hommes-puissants d'Okü, qui ont eu la mésaventure de se heurter à Mboumefek et ont été défaits. Et nos puissances ont renforcé la sienne. Les vôtres vont également faire même œuvre. Maintenant assez parlé.

Et il dit, s'adressant à ses compères :

– Ligotez-les et menez-les à Etam-Edzighi[1] .

Quatre monstres cliquettants munis de cordes se précipitèrent sur les deux hommes d'Engong.

Medza me Mfoulou et Nguéma Nsing Beré s'enroulèrent sur eux-mêmes comme des iules dont les antennes auraient détecté un danger imminent. Les voyant dans cette position, les revenants s'arrêtèrent net. « Ils meurent, dit l'un d'eux ! »

– Non, rétorqua Nguéma Nsing Beré. Nous voulons vous parler. C'est notre façon de demander la parole.

– Alors détendez-vous et parlez, dit le chef des revenants. Nous n'avons pas de temps à perdre car il est urgent de rendre compte au grand chef Mboumefek.

Les deux hommes d'Engong se détendirent puis se relevèrent. Nguéma Nsing Beré reprit :

– Nous, les descendants d'Ekang Nna, les Délogeurs, les Irréductibles, les Invincibles, nous, les ressortissants d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les races voient, nous n'avons pas l'habitude d'amadouer nos ennemis. Mais aujourd'hui nous nous trouvons devant un cas particulier. Hô, rassurez-vous, nous n'allons pas vous amadouer mais vous dire ceci : Mboumefek, qui vous a vaincus et expédiés ici, est une sangsue. Vous étiez

[1] Etam-Edzighi : Étang de Soufre.

puissants, il a sucé votre puissance pour devenir lui-même superpuissant. Alors comment ne comprenez-vous pas que vous devez vous venger de lui ?

– En quoi faisant ? demande le chef des fantômes.

– Simplement en rabattant auprès de vous vos esprits devenus ses esclaves et en nous livrant le secret de sa puissance. Car n'étant pas en lui, cette puissance est extérieure puisque vous en détenez les commandes. Si elle était en lui, Mboumefek n'aurait pas à recourir aux fétiches. Autrefois, à Engong, on utilisait les fétiches et l'on était mortel. Mais Père Akoma, ayant su ce qu'il a su, a ordonné de ne s'en servir - pour ceux qui voulaient encore en user - que comme parures. Et il nous a enseignés... et nous sommes devenus immortels. Alors décidez-vous. Voulez-vous, oui ou non, vous venger de Mboumefek ?

– Nous voulons bien, répondit le chef. A vrai dire nous y avons songé, en avons plusieurs fois discuté mais, sans une aide extérieure parmi les vivants, nous ne pouvions aboutir à aucun résultat appréciable.

– Et maintenant cette aide est là, en nos deux personnes, dit Nguéma Nsing Beré.

– Disons que nous ignorons encore vos intentions, dit le chef.

– Simple, poursuivit le fils de Nsing Beré Mba. Vous nous livrez le secret de la puissance de votre tortionnaire Mboumefek, nous le tuons, libérons par ce fait même vos esprits de son despotisme sanguinaire. Alors au lieu d'être constamment tourmentés et de continuer sans relâche à entretenir le feu de sa puissance, vous pourrez en toute quiétude reposer en paix. Vous ne reviendrez pas chez les vivants, ça non. Mais vos esprits libérés, vous reposerez en paix.

– Merveilleuse perspective ! exulta le chef-fantôme. Voilà ce qu'il nous faut. Nous vous faisons totalement confiance. Voici comment vous allez procéder : remontez jusque dans sa maison. Pénétrez dans sa chambre à coucher. Sous le grand lit se trouve enterrée à ras du sol une marmite aux dimensions respectables dont vous ne verrez que le couvercle avec une anse. Balancez le lit ailleurs. Arrachez la marmite de terre et détruisez-la. Elle contient des ossements

humains, des organes sexuels séchés d'hommes et de femmes, des cœurs, des langues, des morceaux de cervelle, des pouces, etc... le tout provenant d'innombrables mutilations opérées sur des individus exécutés par lui ou sur son ordre. Tous ces objets sont enduits de pâtes de différentes couleurs, d'huile ou de cire. Détruisez le tout. En outre ne manquez pas de vous saisir de son grand féticheur Mbâle-biang, le gardien des fétiches qui, en ce moment, doit se trouver caché dans sa grotte au pied de la montagne rocheuse qui se dresse près du village. Tuez-le. Nous vous faisons confiance parce que, normalement, vous auriez dû être déjà morts en nous parvenant. Jamais, jusqu'à présent, l'euphorie magique qui vous a saisis dans la chambre aux fétiches n'a laissé subsister ses victimes. Nous en avons été surpris. Maintenant à vous d'œuvrer ».

Medza me Mfoulou et Nguéma Nsing Beré émergèrent dans la chambre à coucher de Mboumefek. Celui-ci sifflotait de contentement à quelque distance de là, dans son salon secret, sûr que ses ennemis étaient morts et que sa puissance venait de se renflouer remarquablement. La maison avait mystérieusement repris son aspect normal, chaque fétiche se retrouvant à sa place habituelle. Mboumefek n'attendait plus que le produit des mutilations des deux corps pour le porter dans la marmite inviolable sous le lit. Bientôt les esprits des deux vaincus se mettraient au travail et il deviendrait, lui Mboumefek, l'homme le plus puissant d'Okü et de la Terre ! Et il continua de siffloter. La vie était belle !

Nguêma Nsing Beré se frappa la poitrine. Deux filins de cuivre terminés par des crochets en jaillirent. Medza me Mfoulou écarta le lit, découvrant la marmite. Nguéma Nsing Beré balança les crochets sur l'anse, tira violemment. Mais la marmite demeura stoïquement immobile. Nguéma Nsing Beré s'arc-bouta, projeta un jet de salive sur le couvercle. L'on vit deux limaces se déplacer avec une rapidité inaccoutumée sur les bords de la marmite, y laissant une traînée gluante. Nguéma Nsing Beré éternua, expulsant de sa poitrine un lourd marteau de fer que Medza me Mfoulou saisit prestement. Tenant solidement les filins, Nguéma Nsing Beré arqua encore son dos. Medza me

Mfoulou donna un puissant coup de marteau sur la colonne vertébrale offerte. Comme un arc libéré, le fils de Nsing Beré Mba se détendit vélocement, s'élança dans les airs, emportant la marmite, tandis que, sous le choc, un pan de toiture arraché allait s'écraser avec fracas dans la cour du village. Nguéma Nsing Beré partait à Engong. Medza me Mfoulou se tint prêt.

Mboumefek s'arrêta au beau milieu d'une phrase de sa mélopée et prêta l'oreille. Silence total. N'avait-il pas entendu un grand bruit ? Les esprits des deux hommes d'Engong morts étaient-ils déjà à l'œuvre ? Ce bruit ne provenait-il pas de sa chambre à coucher ? Il voulut en avoir le cœur net, se coula silencieusement jusqu'à la porte donnant à sa chambre. Il écouta. Aucun bruit, aucun mouvement. Il toussota, faisant vrombir sa gorge. Silence. Medza me Mfoulou se déplaça comme un gros chat et alla se tenir près du battant. La porte s'ouvrit, Mboumefek pénétra dans la chambre et s'arrêta net. Le toit béait. Le lit était renversé dans un coin. A la place de la marmite un trou vide ! Mboumefek hurla de surprise, de colère et de désespoir. Esprits, où êtes-vous ? tonna-t-il.

– Ici ! répondit Medza me Mfoulou avec un sourire goguenard.

Mboumefek se retourna vivement, fixa cet interlocuteur inattendu et demanda.

– Es-tu vivant ou mort ?

– Les esprits aussi sont vivants, surtout ceux que Tare Zame envoie pour punir les assassins cannibales et fétichistes de ton espèce. Je suis de ces esprits-là.

– Alors je vais te tuer, hurla Mboumefek en se ruant sur Medza me Mfoulou.

Celui-ci se jeta impétueusement à sa rencontre. Les deux hommes, tous deux surpuissants, se heurtèrent l'un contre l'autre avec la violence de deux buffles exacerbés. Le choc éclata comme un coup de tonnerre. La case se mit à vaciller, les fétiches de Mboumefek à pousser des couinements affolés. Les deux adversaires se saisirent aux épaules, leurs pieds battant le sol en des mouvements forcenés, renversant et éparpillant tout alentour dans un désordre orageux, hystérique. Puis ils passèrent à la phase suivante, celle qui consiste à s'échanger frénétiquement des coups capables

d'assommer un hippopotame. Ensuite Mboumefek propulsa sur le visage de Medza me Mfoulou un poing gros et dur tel une enclume. Medza me Mfoulou esquiva ce bolide et, entraîné par son élan, Mboumefek fracassa le mur de sa case, le franchit dans la foulée pour finalement s'affaler dans la cour. Mais la colère qui bouillonnait en lui était un puissant fortifiant. Il ne ressentit point la douleur qui brûlait son poing tuméfié. Il se releva aussitôt regarda à droite et à gauche comme s'il cherchait quelqu'un, ce qui était effectivement le cas. Ne le voyant pas, il fit un bond fantastique, décrivit une gigantesque trajectoire dans l'air, atterrit au pied de la montagne rocheuse, entra dans la grotte où Mbâlé-biang, son féticheur préféré et adulé, actionnait les soufflets qui activaient et maintenaient le feu de sa puissance.

– Hé ! hurla Mboumefek, qu'es-tu en train de faire, toi Mbâlé ? Le village se désagrège, je te cherche partout, et toi, tu viens te cacher ! Crois-tu que je t'entretiens pour tes beaux yeux et tes belles paroles ? Hein ?

– Mais ne vois-tu pas que je réactive ta puissance ? Que veux-tu que je fasse ?

– D'abord que tu me dises si ces deux hommes d'Engong contre lesquels je me bats sont encore vivants ou non. Ensuite ce qu'ils ont fait chez les fantômes car ma marmite aux mystères a disparu ! Et vite !

– Mboumefek, écoute bien ce que je vais te dire. Tu m'as fait venir de chez moi parce que tu as appris que je suis un grand féticheur. Quand je suis arrivé chez toi, tu étais déjà un homme-puissant, dirigeant toute la tribu Bedzingoh, avec beaucoup de femmes et beaucoup d'enfants. Je n'ai pas compris vraiment pourquoi avais-tu encore besoin d'un féticheur, mais la place était si belle que je ne pouvais me permettre de rater une si bonne occasion. Je me suis donc engagé. En vivant auprès de toi, dans l'intimité de tes fétiches, j'ai su que tu étais réellement puissant, mais que tu l'ignorais toi-même. Que veux-tu, nous autres féticheurs, nous sommes ainsi. Nous aimons les hommes-puissants suffisamment stupides pour croire que nous pouvons surajouter à leur puissance et assurer leur protection. Alors nous les amenons petit à petit à faire nos bonnes volontés, à

les soumettre totalement. Ceux qui les voient à l'extérieur et les craignent ne peuvent savoir qu'ils ne sont plus que des esclaves fanfarons.

– Et c'est ce que tu as fait de moi ? hurla Mboumefek.

– Exactement, précisa Mbâlé-Biang. L'ignores-tu ? Je te commande au doigt et à l'oeil. Si tu regimbes, je menace d'annihiler ta puissance et tu te radoucis sans percevoir mon bluff. Que demandé-je de plus ?

– Et maintenant ?

– Et maintenant les choses ont changé. Les gens d'Engong contre lesquels tu te bats vont t'anéantir. Ils y sont décidés et ils ont cessé de croire aux fétiches. Quand ils y croyaient, ils mouraient comme tout le monde. Mais Akoma Mba ayant découvert le grand secret, a interdit la croyance aux fétiches à Engong. « Ema mot a'adzidzi biang »[1], tel est le grand slogan en vogue là-bas.

– Mais alors d'où viennent leurs armes, leur protection, leur puissance, leur immortalité ?

– Du dedans d'eux-mêmes. Si ta puissance est en toi, qui d'autre que toi-même peut la manier ? Et comment faire d'ailleurs pour la détecter ? On pourrait même te dépecer en mille morceaux sans en trouver trace. D'autre part tout féticheur qui s'est rendu à Engong pour seulement s'informer sur le secret que détient Akoma n'est jamais revenu, exécuté purement et simplement.

– Et vous, les grands féticheurs, vous ignorez comment rendre quelqu'un immortel ?

– Comment veux-tu que nous le sachions ? Un féticheur, un magicien, un sorcier n'est qu'un féticheur, un magicien, un sorcier et ne peut savoir que ce qu'il sait : tricher, ruser, escroquer, tromper, séduire et, pour couronner le tout, ruiner ses clients.

– Et après ?

– Après il se ruine à son tour. C'est la loi du fétichisme, de la magie, de la sorcellerie, même quand nous obtenons des résultats apparemment probants mais qui, en réalité, sont dûs à la foi de nos clients. Ainsi tel féticheur, magicien ou

---

[1] Le digne fils d'un homme ne « mange » jamais de fétiches. (Ne mange jamais : n'en use pas ; n'y croit pas).

sorcier acquiert une grande réputation quand il a la chance de compter souvent dans sa clientèle bon nombre d'éléments ayant une foi inébranlable. De ce fait ses offices s'avèrent de plus en plus convaincants. Et tous les idiots en quête de richesse et de puissance de se ruer après lui.

– Bon, dit Mboumefek, maintenant que tu as avoué librement m'avoir berné pendant des années alors que je t'accordais toute ma confiance, je vais te tuer.

– C'est ce que font toujours tous les imbéciles qui s'aperçoivent, mais trop tard, qu'ils ne sont que des imbéciles, rétorqua Mbâlé-biang. Cependant cela n'arrangera pas tes affaires.

Mboumefek dégaina un énorme sabre. Soudain un violent coup de tonnerre ébranla la grotte. Au même moment un autre sabre flamboyant lança des étincelles et, décrivant un moulinet aveuglant, claqua brutalement entre les épaules de Mboumefek. Celui-ci pirouetta, vit Medza me Mfoulou, un sourire ironique aux lèvres, cabriola vers le fond de la grotte, disparut dans un boyau tortueux qui s'enfonçait au cœur de la montagne.

Medza me Mfoulou se tourna vers Mbâlé-Biang et dit :

– Il allait te tuer, hein ? Alors les amours sorciers entre vous deux terminés, hein ? Que se passe-t-il ? Raconte.

– Oui, répondit Mbâlé-Biang, il allait effectivement me tuer. C'est vous, hommes d'Engong, qui êtes responsables de sa hargne. Vous l'avez presqu'entièrement détruit et il s'en est rendu compte. Il s'en prend à moi, son féticheur, parce que je n'arrive pas à lui révéler le moyen de vous vaincre.

– Alors révèle-le-lui et tout ira pour le mieux entre vous deux !

– Te moques-tu de moi ? Comment le pourrai-je, moi un pauvre petit féticheur de rien du tout ?

– Ne l'as-tu pas rendu puissant ? D'où tires-tu ton pouvoir ? Parles-tu avec Tare Zame, le Père Dieu ?

– Non ! non ! Je m'arrange pour lui faire croire que je suis la source de sa puissance. J'use de subterfuges et il se met à me croire, je prends alors de l'importance à ses yeux. Quand il me trouve trop exigeant et se met à rechigner, je le menace, lui prédis un malheur imminent s'il se soustrait à mes directives. Et il se radoucit. Est-ce ma faute ?

Pour toute réponse, le sabre de Medza me Mfoulou étincela. La tête de Mbâlé-Biang se détacha du corps, cahota en roulant des yeux ahuris dans un dernier sursaut d'agonie, répandant le sang dans la grotte. Le reste du corps s'affaissa en se contorsionnant affreusement.

Medza me Mfoulou se dirigea vers le fond de la grotte, s'arrêta à l'entrée du tunnel, le scruta longuement, hésita à s'y enfoncer. Cet homme de Mboumefek devait posséder quelque secret, quelques armes en réserve pour son ultime bataille car, se sachant perdu, il allait se déchaîner avec l'énergie du désespoir. Et Medza me Mfoulou ne voulait pas se montrer moins astucieux, moins fin que Mboumefek. Il consulta un petit miroir magique pris dans sa sacoche. D'abord le tunnel, qu'il suivait du regard, se divisait en plusieurs voies formant un inextricable labyrinthe dans la montagne. Ne ressortant pas de l'autre côté, elles se terminaient par des impasses. Et dans une anfractuosité obscure, Mboumefek s'était embusqué, attendant son ennemi pour le surprendre et le réduire à l'état de cadavre. Le fils de Mfoulou remisa son miroir et sourit. « Je vais l'enfumer comme l'on fait d'un porc-épic se cachant dans le creux d'un tronc d'arbre mort ». Puis il plongea la main dans sa sacoche, en sortit une torche de résine d'okoumé, l'alluma, la planta à l'entrée du tunnel. Medza me Mfoulou manœuvra les soufflets abandonnés par Mbâlé-Biang, poussant ainsi l'épaisse fumée âcre de la torche à l'intérieur de la montagne. Medza me Mfoulou tourna une bague de cuivre sur son index droit. Les soufflets produisirent un vent violent qui s'engouffra en d'énormes tourbillons de fumée noire au sein de la caverne rocheuse.

D'abord Mboumefek sentit un net manque d'air, puis l'odeur suffocante de la fumée poussée par une bourrasque inconcevable en un tel lieu. « Tout ça est dément » se dit-il en commençant à tousser bruyamment. De ses yeux qui se voilaient les larmes se mirent à couler. Et il toussait, toussait...

Medza me Mfoulou abandonna les soufflets, sortit de sa sacoche une chaîne métallique, en fit un nœud coulant qu'il plaça ingénieusement à l'entrée de la grotte. Puis il alla se dissimuler dans un gros buisson de fougère, près de la sortie de la grotte.

Mboumefek n'en pouvait plus. Ce vent brutal, cette fumée piquante, cette subite chaleur étouffante le privaient de sa lucidité, rendaient ses pensées incohérentes. Il sortit de son affût, reprit le boyau en sens inverse, titubant, heurtant les rugosités de la roche. Enfin il déboucha à l'endroit où Mbâlé-Biang travaillait quelque temps auparavant, vit sa tête détachée du corps, ce qui provoqua chez lui un sursaut d'énergie et de colère. Dominant ses tourments fumeux, il se frappa la poitrine, en sortit une dague effilée, l'assujettit fortement dans sa main, s'avança prudemment, tous sens éveillés, vers la sortie.

Medza me Mfoulou le vit venir. Il plongea la main dans sa sacoche, en prit une souris sur la tête de laquelle il donna un coup de rameau. La souris grossit, devint énorme comme un chien de chasse. Le fils de Mfoulou poussa l'animal vers Mboumefek.

Celui-ci vit se ruer sur lui cet étrange chien furieux, poils dressés comme des épines, gueule fumante. Mboumefek se rejeta de côté pour éviter le choc, mais l'animal, qui semblait avoir prévu cette feinte, bifurqua et bondit sur sa proie. L'homme le reçut en pleine poitrine, les crocs et les griffes du monstre lui labourant les chairs. Mboumefek se projeta hors de la grotte, se prit le cou dans le nœud coulant métallique qui se resserra. Le chien-souris restait cruellement soudé à l'homme et commençait à sucer son sang à grandes goulées. « Je me meurs », cria Mboumefek se débattant, étouffant sous la pression d'étranglement...

Medza me Mfoulou s'éjecta de sa cachette comme un bolide, atterrit près de son ennemi. Plongeant la main dans sa sacoche, il prit un petit trémail métallique, le balança sur son adversaire. Le trémail grossit, couvrit tout le corps de Mboumefek, le chien-souris compris.

Medza me Mfoulou saisit les deux extrémités de cette mystérieuse nasse, s'arc-bouta, jeta le lourd fardeau sur son dos, planta l'orteil mâle du pied droit dans le sol. Un grelot métallique éclata en lui. Projeté dans les airs par la puissance du grelot, le fils de Mfoulou disparut dans les nues.

Sur le rivage du fleuve Melole, Ntoutoume Mfoulou qui scrutait les nuages, s'écria tout à coup, extasié :

– Medza me Mfoulou passe ! Le fils de Mfoulou passe ! Le

victorieux fils de Mfoulou passe ! Medza me Mfoulou, le glorieux fils de Mfoulou, c'est Medza me Mfoulou qui passe !

Et les hommes d'Engong de renchérir :

– Medza me Mfoulou passe et les peuples d'Okü pleurent un homme-puissant ! Mboumefek est allé à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les races voient ! Définitivement !

CHAPITRE VI

LA GRANDE BATAILLE

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est un dimanche !
Oui !
Que les oreille écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

La grande indifférence des fleuves exaspère toujours les aventuriers et les conquérants. Les fleuves ne s'émeuvent qu'à l'époque où ils souffrent du manque des pluies, cette grave maladie appelée « Oyone » ou saison sèche. Il faut alors les voir maigrir, montrer leur squelette aux vertèbres jaunes nommées bancs de sable où viennent s'ébattre les oiseaux migrateurs et ceux des forêts. Les hippopotames et les caïmans, gros poux des ondes en période pluvieuse, se montrent dès lors rarement, se cachant en des endroits profonds, fuyant l'homme rendu plus dangereux par la sénélité des eaux.

Le fleuve ne participe jamais aux souffrances des humains. Qu'on le traverse en pirogue, à la nage ou qu'on s'y noie, il demeure d'une impassibilité écœurante. Qu'on mette pour le franchir un pont sur son dos ou son ventre - le fleuve est-il couché sur le dos ou sur le ventre ? - il ne bougera même pas.

Ainsi le fleuve Melole déroulait-il paisiblement ses eaux, méprisant royalement la violence des événements qui accaparaient sa vallée. Que n'avait-il pas vu, Melole, depuis

que le soleil avait entrepris sa course dans le ciel, lui dardant ses rayons aveuglants le jour tandis que, la nuit, la lune tapissait son lit d'une lumière veloutée ? Il ne pouvait même pas dire, lui Melole, depuis quand ni comment il se trouvait là. Il s'y trouvait, était fleuve, arrosait et fertilisait toutes les contrées qu'il baignait, sans se préoccuper des humeurs des hommes !

Ah ! les hommes ! Ces petits bouts d'animaux ronds, incompréhensibles et tapageurs, le déconcertaient. Parfois faibles, si faibles qu'ils se noyaient là souvent, alors que de tout petits poissons fragiles se riaient de la turbulence de ses eaux. Mais ne les voilà-t-il pas subitement devenus forts, les hommes, si forts qu'ils envahissaient ces mêmes eaux et se mettaient avec une énergie et une férocité inégalées à tuer tout ce qui bougeait, même le crocodile, même l'hippopotame ! D'où leur venaient tous ces engins dont ils se servaient pour asseoir leur domination sur leur environnement ? Qu'étaient-ils réellement, les hommes ?

Délaissant cette échappée philosophique, Melole étirait son ruban liquide que traversait l'extravagant pont de pythons, et le menait loin, très loin vers la grande mer.

*
* *

Une accalmie se produisit entre les belligérants. Soulignons plutôt que l'homme-puissant de la tribu Essighlessi, Obame Andome, demeurait seul contre les hommes d'Engong dirigés par Engouang Ondo.

Rappelons que chaque guerrier d'Engong constitue, lui seul, une armée entière. Il restait donc à Ayené :

1- Nzé Medang, la Panthère souple...

2- Obiang Medza m'Otougou, le Village d'un riche...

3- Ntoutoume Mfoulou, l'Impétueux...

4- Angone Endong, le Soufflet de forge...

5- Enfin Engouang Ondo, l'Altier...

Obame Andome, lui, était une armée fantastique. Assis dans un corps-de-garde à l'autre bout du village, il se disait que le moment était venu de détruire ce pont-frontière sur le fleuve Melole. Ses pourparlers de paix avec Engouang Ondo

ayant échoué, il ne lui restait plus qu'à prouver aux hommes d'Engong que le digne fils d'Andome Ella Mezang entendait ouvrir la voie de l'immortalité aux natifs d'Okü, qu'il devait, qu'il allait y parvenir, n'en déplaise à Akoma Mba ! Un instant il pensa à ses valeureux compagnons qui l'avaient épaulé dans cette aventure mais qui, l'un après l'autre, venaient d'être défaits par les Immortels. Ils avaient été pourtant puissants, très puissants même. Mais ils n'avaient pu échapper à l'humiliation et à la mort. Sauf Afougou Zogo de la tribu Bebeh qui s'était enfui selon son habitude.

Obame Andome réfléchit encore. Réussirait-il vraiment à détruire ce pont ? Non pas que ce dernier fût indestructible. Les pythons n'étaient que de pauvres reptiles incapables de résister aux armes insoupçonnées d'un homme de la puissance du fils d'Andome Ella. Mais après la destruction du pont, comment réagirait Engouang Ondo ? La voie de l'immortalité serait-elle réellement ouverte ? La tribu Essighlessi, sa tribu qu'il aimait tant, resterait-elle à l'abri des représailles d'Engong ?

Chassant ces réflexions pessimistes, Obame Andome revint aux réalités présentes. Il se décida.

Et du côté d'Engong, Nzé Medang se décida. Il disparut sous terre.

Obame Andome plongea la main dans un sachet de cuir, en retira un hameçon gros comme une faux, l'accrocha fortement à une lourde chaîne de fer. Il saisit l'autre extrémité de la chaîne et se l'enroula autour des hanches. Il souffla dans une petite corne d'antilope. L'hameçon s'enfonça sous terre, entraînant la chaîne vers le fleuve.

Nzé Medang s'était également dirigé vers Melole. Il émergeait des eaux au milieu du fleuve quand il vit un gros hameçon accrocher l'un des filins du pont. Il bondit, atterrit sur un immense python qui ne bougea point. Soudain l'hameçon tira sur le filin et le milieu du pont parut s'enfoncer sous l'eau. Les pythons commencèrent à s'énerver. Nzé Medang vomit un crochet de fer, agrippa l'énorme hameçon et tira d'une violente secousse. Le filin se libéra et le pont se retendit. Mais, tenant solidement son crochet, Nzé Medang fut happé par l'hameçon, entraîné sous les eaux, puis sous terre pour rejaillir avec un bruit d'explosion à l'endroit où se tenait Obame Andome.

Celui-ci ne s'étonna point. Il s'attendait à bien des surprises de la part de ses adversaires. Il aspira une grande bouffée d'air, gonflant sa poitrine, ce que Nzé Medang prit pour un défi. La poitrine est le tambour de Ntoutoume Mfoulou, les Marteaux. C'est lui seul qui sait, qui doit se gonfler la poitrine, se la frapper avec force résonnements pour exhiber sa puissance physique. Et il a transmis ce bienfaire à tous les guerriers d'Engong. Quiconque d'autre use de ce procédé insulte la descendance d'Ekang Nna. Devant une telle provocation, Nzé Medang s'exaspéra. Il plongea la main dans sa bouche, la retira toute blanche comme du fer rougi au feu de forge et administra à Obame Andome une gifle si retentissante que les hommes d'Engong en frémirent d'émotion. Était-ce une gifle ou un éclatement de tonnerre ? Des étincelles fusèrent comme un essaim de lucioles du visage de l'Essighlessi. Pour la première fois de sa vie, Obame Andome apprécia les effets de la douleur. Celle-ci embruma son cerveau. Il fit quelques pas en arrière tandis que Nzé Medang doublait puis triplait la gifle.

– Il l'humilie, s'extasia Ntoutoume Mfoulou !

– Te...te...te...très bien, exulta Angone Endong !

La douleur lancinait. Obame Andome tressaillit. « Cet homme est-il fou ? se demanda-t-il ». Il plongea la main dans sa besace, y prit un cauris qu'il lança sur le front de Nzé Medang. Le cauris grossit comme un marteau de forge, percuta le visage de Nzé Medang si violemment que sa tête se rejeta brutalement en arrière tandis qu'une atroce vague de douleur assaillait tout son être. Après quelques sauts désordonnés, Nzé Medang se redressa. Mais un autre cauris aussi gros et aussi furieux que le premier le heurta au niveau de la cage thoracique. Nzé Medang sentit sa respiration en difficulté. Il se projeta dans le ciel, ouvrit sa bouche dans laquelle s'engouffra une généreuse goulée d'air.

Nzé Medang changea de tactique. Se frappant la poitrine, il en sortit un petit fusil au canon court, visa Obame Andome et tira. Éjecté de l'arme, un plomb flamboyant siffla rageusement vers Obame Andome, l'atteignit au flanc gauche où il explosa. Si le fils d'Andome Ella avait été un homme normal, il eût été désintégré. Mais Obame Andome était puissant. Obame Andome, cette puissance monstre,

gronda. Le ciel s'assombrit de lourds nuages. Les ténèbres engloutirent la terre. Engouang Ondo dit :

– Fils d'homme Ntoutoume Mfoulou, Fils d'homme Angone Endong, Fils d'homme Obiang Medza, attention !

A Engong Zok Mebeghe Me Mba, Medang Endong, le père de Nzé Medang frémit. Son sang s'échauffa. Il prit un petit miroir magique, y jeta un coup d'oeil. Alors il vit Obame Andome qui venait de se couvrir du manteau de la haine, du manteau de la férocité, du manteau meurtrier. Medang Endong regarda encore dans le miroir et repéra son fils Nzé Medang dans un gros nuage, épiant les faits et gestes de son ennemi. Medang se saisit d'une pointe d'ivoire, l'enduisit d'une pâte de kaolin rouge, souffla, puis la lança dans le ciel noir. Le temps de quelques battements de paupières, elle franchit l'immense distance séparant Engong de la tribu Okane, puis se planta entre les omoplates de Nzé Medang.

– Père Medang se fache, dit Engouang Ondo.

– Si tu me l'avais permis, je l'aurais devancé, déplora Ntoutoume Mfoulou.

– Attendons, ordonna le chef des armées.

Nzé Medang sentit sa puissance se concentrer. Elle commença à vibrer. Et Nzé Medang se mit à vibrer de puissance. Et cette puissance fit vibrer le nuage qui le protégeait.

Obame Andome sentit le frémissement de la puissance de Nzé Medang. Il se catapulta sur le faîte de la montagne qui avait abrité ses conversations avec Engouang Ondo. Là il se concentra. Son premier objectif était la destruction du pont de pythons sur Melole, mais ces hommes d'Engong trop ingénieux voulaient disperser ses efforts en de futiles batailles. Leur tactique consistait maintenant à l'éloigner de ce fleuve, de ce pont. Diantre ! Il allait le détruire, le pont de serpents ! Oui ! il allait le détruire.

Obame Andome se gonfla la poitrine. Il éternua. Un colibri sortit de son oreille droite, vola à tire-d'aile vers le fleuve. Parvenu au-dessus du pont, il laissa tomber un œuf qui explosa contre un filin. Des flammes jaillirent. Le pont de pythons s'embrasa. Les flammes gagnèrent le fleuve qui s'embrasa à son tour. D'énormes et immenses langues de feu montaient haut dans le ciel et pouvaient être aperçues de

loin. Une odeur âcre de serpents brûlés se répandait dans l'atmosphère et empestait la contrée. Les derniers pythons non atteints par l'incendie s'évanouirent dans la forêt, pensant que l'homme n'avait pas d'égal sur terre en matière de destruction...

Devant ce spectacle hallucinant, Ntoutoume Mfoulou et Engouang Ondo se pétrifièrent. Contre toute attente, Angone Endong Oyono éclata de rire.

– Fils d'homme Mon'Ebo, vo... vo... voilà ! Obame Andome a détruit ces serpents qui lui ont fait perdre la paix. C'est une bonne farce que je lui ai jouée. Si le serpent est le trait d'union entre la vie et la mort, pourquoi Obame Andome l'a-t-il détruit ? Il est tombé dans le piège de sa croyance ! Et comment un reptile, le serpent, peut-il cacher sous ses écailles le secret de l'immortalité ? A Obame Andome seul de se dépêtrer de son inextricable problème.

– Je le savais, dit Engouang Ondo.

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Engouang Ondo le savait en effet. N'était-ce pas lui, Engouang Ondo, qui avait affermi le pouvoir immortel à Engong Zok Mebeghe Me Mba ? Après avoir vaincu Andome, Akoma Mba avait réuni à Oveng, chez lui, tous les vénérables d'Engong et leur avait dit qu'il se déchargeait de ses fonctions de chef de guerre sur Engouang Ondo. Mais Engouang dit :

– J'accepte de devenir chef de guerre à Engong Zok Mebeghe Me Mba. J'émets cependant une condition. Je ne peux diriger un peuple sujet à la mort. Quelle utilité aura alors mon commandement ?

On lui demanda :

– Comment feras-tu ?

Il répondit :

– Avant de répondre à cette question, laissez-moi d'abord vous dire ceci :

« Angone Endong Oyono, qui a voyagé à travers toutes les civilisations de la terre et vu leurs progrès dans tous les domaines, m'a rapporté que ce qui rend dérisoires les efforts

de ces peuples, c'est qu'ils sont sujets à la mort. Et il m'a dit qu'il ne comprenait pas l'orgueil dont s'affichent ces mortels. Il faut voir leurs chefs décider des massacres de leurs semblables, ou des populations d'un pays dont le chef ose s'opposer au diktat de ceux qui possèdent la supériorité militaire ! Et voir ces derniers agir comme des cerveaux déréglés, faire massacrer, brûler tout dans le pays considéré comme insoumis. Ici les morts n'ont aucune valeur. Seules comptent les pertes en argent ! Pourtant ces assassins ne sont, eux-mêmes, que des cadavres en sursis qui feignent de l'ignorer ! Et pour en revenir à votre question, je vous dirai ceci :

– Il y a un nom et deux choses dans le ciel. Les deux choses sont : le soleil et la lune. A ma naissance le soleil et la lune étaient dans le ciel. Ils y sont toujours. Père Akoma et Père Medang les y ont trouvés. On dit que mes aïeux et leurs aïeux les y ont trouvés. Quant au nom, vous le connaissez : c'est Eyô. S'il y a un nom, il y a sûrement Celui qui le porte. Eyô a tout fait, tout créé. Eyô a donné longue vie au soleil et à la lune. Alors je dis : Père Akoma, avant de me proclamer publiquement chef de guerre à Engong, laissez-moi faire. Je vous dirai moi-même que je suis prêt à assumer mes responsabilités ».

Les grands maîtres Mvett disent :

« A ne Engouang Ondo ang'aké nda dzègne. Anyang e mien été. Ngon éla, eni. Akui ! ».

« Alors Engouang Ondo alla dans sa case. Il se plongea en lui-même. Des lunes (il y demeura), trois, quatre. Enfin il sortit ».

Les vénérables se réunirent à nouveau. Engouang Ondo leur dit :

– Maintenant je peux commander.

L'on sut alors qu'il s'était revêtu de l'immortalité. Cependant, quelques jours plus tard, en grand secret, Akoma Mba manda Engouang Ondo dans sa case-temple et lui demanda ce qu'il avait fait et vu. Engouang dit :

– Père Akoma, le chemin a été long, difficile et périlleux. Je ne me suis pas pourtant déplacé physiquement. J'étais toujours dans ma case, complètement isolé dans ma chambre. M'étant plongé en moi-même, j'ai parcouru des

pays, des mers, des océans, des mondes. C'est grand. C'est très grand. Mais c'est aussi petit. C'est très petit. Ce qui est infiniment grand est comme ce qui est infiniment petit. J'ai vu. J'ai entendu. Eyô m'a parlé. Longuement. J'ai reçu l'eau, l'air et le feu. J'ai reçu la boule, Aki Khong Ngoss[1]. La boule. L'oeuf d'or et de cuivre. Il est en moi. Il est hors de moi. Il est dans le grand Secret. Eyô m'a parlé mais je n'ai pas vu Eyô. Il me parlait en moi. Il était moi. Il me parlait en un Fang-Ntoumou ancien, merveilleux. Mais Eyô parle toutes les langues. Eyô, c'est la perfection. Nous nous trouvions au « Fouhm, au Nyéma, au Mieng, au Bourah »[1]. C'est la maison de Lumière, de la félicité, de l'Extase, de la Paix, loin là-bas, au Ciel, mais aussi tout près, ici-même. Maintenant je peux commander.

Akoma Mba dit :

– Commande !

A partir de ce jour-là plusieurs surnoms furent attribués à Engouang Ondo :

– Beko Ondo : le Dominant, l'Altier ;
– Mikibi Ondo : l'Irréductible ;
– Nang Ondo : le Magnifique ;
– Ebak Ondo : la Pelle, le Ratisseur ;
– Ngonlangonlane Ondo : le Mirage, l'Insaisissable, le Changement, etc...

Et Engouang Ondo devint chef de guerre à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Adzap dressé sur une colline que toutes les races voient. Engouang Ondo est chef militaire, chef des armées. Engouang Ondo est chef de guerre.

Beko Ondo, qui paraissait quelque peu apathique à Angone Endong et à Ntoutoume Mfoulou, émergea des

---

1 *Traduction* :

Fouhm : Ordinairement onomatopée exclamative marquant une vive blancheur. Vient du verbe afoum : briller de blancheur, d'où le nom Mfoum : blanc, lumineux, lumière. On dit aussi *Mfeigne* : lumière (du soleil), du verbe *afeigne* : illuminer, briller ardemment en parlant du soleil.

Nyéma : Grâce, fraîcheur, du verbe *anyémé* : fondre, fraîchir, rafraîchir jusqu'au Nyéma ou Félicité.

Mieng : Saturé de grâce, Extase.

Bourah : Du nom bouroug, silence. Ici on a atteint la Paix Suprême.

Aki khong ngoss : Œuf d'or et de cuivre. Micro et macrocosme : Vie infinie, éternelle ; Immortalité.

souvenirs de son aventure initiatique. Il se secoua comme un taureau courroucé par les ingérences intempestives d'un léopard affamé dans la basse-cour. Puis il demanda :

– Que fait Nzé Medang ?

Tous regardèrent vers les nuages. On ne voyait point le fils de Medang Endong. Les flammes, elles, continuaient à s'élever du fleuve. Il n'y avait plus un seul python sur ces eaux brûlantes.

Dans le gros nuage où il s'était mis à l'affût, Nzé Medang scrutait la montagne qu'occupait Obame Andome. Il ne vit pas son adversaire. Se tournant du côté du fleuve, il aperçut de gigantesques flammes s'élançant vers le ciel. Il jura. Se frappant la poitrine, il en sortit une fronde, prit dans sa besace un petit galet rond, le mit dans le cuir, visa un gros nuage qui se prélassait haut au-dessus du fleuve Melole et tira. Le galet partit avec un sifflement aigü, pénétra dans le nuage. Une déflagration précédée d'éclairs aveuglants se produisit. Une pluie torrentielle se précipita sur la terre, accompagnée de grondements épouvantables et d'un vent violent. Il plut abondamment. Sur le fleuve le feu s'éteignit. Des masses d'eau gonflèrent à nouveau le lit assoiffé de Melole qui déborda, noyant la verdure alentour. Puis la pluie cessa, le ciel s'éclaircit, le soleil, de ses rayons tonifiants, ranima la vie dans cette zone dévastée...

Ramenant son regard sur la montagne, Nzé Medang repéra enfin Obame Andome accroupi au milieu d'une touffe de hautes herbes comme se livrant à une mystérieuse besogne. S'éjectant de son nuage, l'homme d'Engong s'élança en un majestueux piqué et atterrit en douceur à côté d'Obame Andome qui se redressa vivement. Nzé Medang rugit tel un lion, se jeta haineusement sur son ennemi, l'enlaça brutalement de ses bras hargneux. Obame Andome, également, l'enlaça farouchement. Tous deux s'étreignirent furieusement, commencèrent à battre rageusement la terre de leurs pieds déchaînés, foulant les herbes et les arbustes. Puis cette sorte de danse devint de plus en plus rapide, de plus en plus frénétique, de plus en plus monstrueuse, étourdissante. Ils se déplacèrent tout en se malmenant du plateau herbeux sur le flanc boisé de la montagne, brisant les grands arbres qui s'écrasaient au sol dans un terrifiant

fracas d'agonie. Les deux hommes dévalèrent ainsi tumultueusement la pente jusqu'au bas de la montagne et, de là au village. Soufflant comme des buffles, les deux adversaires se séparèrent.

Enhardi par la destruction du pont de pythons, confiant en son pouvoir, Obame Andome s'apprêtait maintenant à livrer aux hommes d'Engong un combat d'une puissance autrement meurtrière.

Nzé Medang se massait encore les genoux et les mollets quand Obame Andome sortit de sa besace un fouet prolongé par une chaînette en or-khong terminée par une clochette de cuivre-ngoss. Il se rua sur Nzé Medang, abattit violemment le fouet sur ses épaules, la clochette heurtant cruellement la colonne vertébrale. On crut le ciel exploser tant le claquement du fouet était assourdissant.

Ntoutoume Mfoulou dit :

– Fils d'homme Nzé Medang est entré dans l'ouragan.

A ce coup de fouet aussi inattendu que foudroyant, Nzé Medang rebondit de douleur, mais aussi de fureur. Atterrissant près de ses frères il dit :

– Cet homme ne peut être, je crois, que le challenger de Beko Ondo.

Obame Andome, avec l'intention bien arrêtée de rosser Nzé Medang jusqu'à ce que mort s'en suive, le poursuivit, le fouet menaçant.

Ntoutoume Mfoulou, les Marteaux de Mfoulou Engouang, Mon'Ebo, l'Infligeur de Mfoulou, Nyébé Mfoulou, le Oui Impétueux que magnifient tous les opprimés de la terre, Ntoutoume Mfoulou bomba le torse et sifflota :

Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
C'est moi Nyébé Mon'Ebo !
Père Mfoulou m'entends-tu ?
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Saturé de force et de puissance
Je voudrais rencontrer un challenger !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Que la mort me tue
Ou nul n'est jamais mort de mort !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !

Mort ou gigantesque mensonge ?
Vio ! Vio ! Vi ! Violi ! Vio !

Obame Andome arrivait sur Nzé Medang. Ntoutoume Mfoulou se frappa la poitrine en sortit une canne à poignée recourbée coulissant autour de la tige munie d'un ressort intérieur. Le fil d'acier du ressort se prolongeait jusqu'à l'autre extrémité de la tige où il accrochait une boule de fer. Myébé Mon'Ebo tourna la poignée pour comprimer le ressort...

Alors qu'Obame Andome abaissait son bras pour fouetter à nouveau Nzé Medang, Ntoutoume Mfoulou projeta le sien. Le ressort se décomprima, la boule de fer s'abattit en tournoyant entre les omoplates de l'homme d'Okü avec une puissance meurtrière. Obame Andome se catapulta en gigotant de douleur dans l'air, tandis que Nzé Medang, qui s'était rejeté de côté pour éviter le coup de l'adversaire, propulsait vers lui un noeud coulant, lui arrachait le fouet et l'avalait. Ntoutoume Mfoulou bondit, poursuivant l'impudent qui avait osé rosser le fils de Medang Endong Oyono.

Obame Andome le vit venir, exécuta une pirouette pour éviter le contact. Mais Ntoutoume Mfoulou avait prévu cette esquive. Il vira du même côté, vit l'adversaire de dos, envoya furieusement la boule trépidante dans ses omoplates. Ce que ressentit Obame Andome surpassa de loin la douleur dans son paroxisme. Ce n'était même plus exprimable car hors du langage. Andome Ella Mezang, qui se trouvait en Esprit dans son fils Obame pour le soutenir, reçut le choc foudroyant de la boule incandescente et s'enfuit en gémissant chez les fantômes. Obame Andome éternua, tournoya sur lui-même, puis remonta en trombe dans les nues. Ntoutoume Mfoulou sifflota :

C'est moi Nyébé Mon'Ebo !
Vio ! violi ! violi ! vio ! vi ! vi !
Ô Père Mfoulou ! Han ! Han !
Je vais en pleurant
Il me manque un égal !
Han ! Han ! Vio ! Vio ! Vio !

Ntoutoume Mfoulou se propulsa dans les nues.

Quant à Obame Andome, dès qu'il atteignit le bleu du ciel, il s'orienta, fit face au sud, puis s'élança vers Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient.

Parvenu dans l'azur et ne voyant pas son ennemi, Ntoutoume Mfoulou redescendit auprès de ses frères.

– L'avez-vous vu ? leur demanda-t-il.

– Il est parti à Engong, répondit Engouang Ondo. Il y est attendu. Quant à nous, rendons-nous à la tribu Essighlessi. Si Obame Andome incendie un village à Engong, nous incendions un village à Essighlessi. Tenez-vous prêts pour le départ.

Engouang Ondo se frappa la poitrine. Des picotements assaillirent ses narines. Il éternua, puis siffla d'un coup sec dans une corne d'antilope. Aussitôt les ténèbres couvrirent la contrée. Une sorte de gros panier métallique surmonté d'une coupole nuageuse d'un blanc laiteux tomba du ciel. C'était Ngouba, le panier volant. Les cinq hommes s'engouffrèrent à l'intérieur par une fenêtre ouverte sur le flanc qui se referma. Et, comme tiré par les fils invisibles, ce mystérieux bolide s'éleva d'abord lentement, puis prit de la vitesse en émettant un grand bruit : louk ! louk ! louk !

Ils survolèrent le pays qu'on nomme Bilé-bi-mine-afane chez Nkoum-Ke-Fongane. Littéralement : « Les Arbres avalent la forêt ». Cette appellation se justifie du fait que la grande forêt qui couvre ce vaste pays regorge de toutes les essences d'arbres gigantesques connues de par le monde. C'est pourquoi son chef, Nkou-Ke-Fongane - Vieux-tronc-Inamovible - a l'habitude de dire : « Si je suis riche, je le dois à ma forêt, car, aussi loin que se prolongent les villages, il n'y a personne, homme ou groupe d'hommes, qui ne soit intéressé par mon bois. Alors celui qui le désire m'apporte ce que je lui demande en échange ! » Et Nkoum-Ke-Fongane est riche. Voyez sa richesse. Ses villages sont les plus beaux de cette partie d'Okü, les plus étendus aussi, avec des habitations solides aux formes variées. C'est la tribu Yevem qu'arrose le grand fleuve Mebôm.

Ils survolèrent la tribu Essibang chez Nsomo Tolo où les femmes ne cuisinent point. En effet, dans ce vaste territoire,

après le repas du soir, elles lavent les marmites, les corbeilles, tous les ustensiles de cuisine et se dirigent vers la forêt. Arrivées dans l'épaisseur des bois, elles déposent au pied des grands arbres marmites, casseroles et autres récipients, puis retournent au village. Le lendemain, quand le soleil commence à chauffer de ses rayons vivifiants la nature réveillée, elles reviennent sous les frondaisons, trouvent tout ce qu'elles ont laissé rempli de mets succulents. Il n'y a plus qu'à rentrer au village et servir. Si vous passez par la tribu Essibang, sachez que dans chaque village vous serez retenu à manger. Obligatoirement !

Après les Essibang, ils survolèrent la tribu Yebikié, la tribu des Métaux, chez Omini-Mini-Mengong. Jadis cette tribu s'appelait Yebingong[1], la tribu des Fers. Mais Omini-Mini-Mengong, l'Avaleur des grelots de fer, apprit qu'il y avait au Sud un pays portant le nom d'Engong. Il s'en étonna. N'avait-il pas lancé au monde que sa tribu était et devait être la seule à travailler le fer, donc la seule à en porter le nom ? Que tous ceux qui voulaient se servir d'outils en fer devaient se rendre chez les Yebingong pour s'en procurer ? Que toute autre tribu qui s'amuserait à produire ou à travailler du fer serait réduite en esclavage ? Que pour ce faire il avait avalé neuf grelots métalliques - mengong ébouh - qui constituaient ses neuf armées ! Quel était donc le chef qui osait ainsi l'insulter en baptisant son pays du nom d'Engong ? On lui répondit que ce chef s'appelait Akoma Mba ! Il dit : « Allez dire à Akoma Mba de choisir un autre nom pour sa tribu, par exemple « Yedibzo » : la tribu des Grenouilles ! ».

Akoma Mba l'ayant appris manda Angone Endong Oyono et lui dit :

– Toi qui t'appelles Nkomo Teghe Bikié, Soufflet de Forge Ramollisseur des Métaux, va à la tribu Yebingong, ramollis-moi ce fanfaron qu'on nomme Omini-Mini-Mengong en détruisant ses neuf armées. Puis change le nom de sa tribu de Yebingong en Yebikié. Ainsi il saura que, s'il est fer chez les Yebikié, il y a à Engong le Ramollisseur des Métaux.

---

[1] *Yebingong* : En Fang le préfixe Ye indique la tribu.
Bingong : Fers au pluriel (sens de métaux). Au singulier : Engong.

Angone Endong se rendit à la tribu Yebingong, se battit contre Omini-Mini-Mengong pendant neuf lunes, détruisant une armée par lune, soumit son ennemi et donna le nom de Yebikié à ce pays.

Louk ! louk ! louk ! Ils survolèrent la tribu Akpakom[1] qui avait eu pour chef Eyeghe Ndong Metoulou. Cet homme, pour parfaire sa puissance, avait décapité Mfina Mba, le dernier fils de Mba Evine Ekang et dernier enfant mâle à mourir à Engong. Il ramena sa tête à Okü, termina son initiation, puis, craignant les représailles d'Engong, emporta sa tribu dans les nuages. Par la suite, bien longtemps après, il y fut découvert, ramené sur terre et décapité par Nzé Medang et Obiang Medza m'Otougou.

Il serait ici fastidieux de citer toutes les tribus qu'ils franchissaient en les survolant, chacune ayant son trait d'histoire particulier. Louk ! louk ! louk ! ils les survolaient...

Ils arrivaient maintenant sur la tribu Essighlessi, louk ! louk ! louk ! Parvenu au-dessus de Messola-Nkini, village d'Obame Andome, Ngouba, l'engin volant s'immobilisa, s'entourant d'un brouillard couleur arc-en-ciel. Engouang Ondo dit :

– Tous les quatre descendez au village. Présentez-vous à Edzang Ella, le frère d'Andome Ella. Vous êtes les étrangers de son fils Obame Andome qui, avez-vous appris, est en voyage. Vous attendez son retour et demandez naturellement l'hospitalité des Essighlessi. D'ici je surveille ce qui se passe à Engong et vous en informerai.

Après un magnifique vol plané, les autres Géants atterrirent dans la cour de Messola-Nkini.

Les villageois les avaient vus dans le ciel. Quelques personnes s'étaient enfuies. Edzang Ella, se tenait devant son corps-de-garde. Angone Endong s'avança et lui demanda :

– Y a-t-il de la vapeur ?[2]

– Pas de vapeur, mais la paix seulement, répondit Edzang Ella. Suivez-moi dans la maison des étrangers, vous êtes mes hôtes.

---

[1] *Akpakom* : ou Akwakom.

[2] Êtes-vous hostiles (à notre égard) ?

*
* *

Pendant ce temps, où en était Obame Andome ?

*
* *

Au moment même où Engouang Ondo et ses frères atteignaient le ciel de la tribu Essighlessi, Obame Andome atterrissait à Meyega m'Eto chez Ndong Obour. On se rappelle que ce village est le deuxième au sortir du territoire d'Engong vers Okü[1]. Obame Andome avança vers un corps-de-garde où devisaient paisiblement les hommes. Ils se turent un instant en le voyant.

– Tiens ! Quel géant ! Il vient d'Okü. Ça recommence, dit quelqu'un.

– La paix a trop régné ces temps-ci. Il fallait s'attendre à quelque événement inquiétant. Moi, je vais visiter mes pièges en forêt, dit un autre.

– Oh ! Toi avec tes pièges ! On sait ce que tu vas faire dans la forêt. Mais moi, comme je suis ton meilleur ami dans ce village, je ne te laisse pas partir seul. Notre amitié exige que je t'accompagne !

Un à un les hommes désertent le corps-de-garde.

Obame Andome s'arrête à l'entrée. Ndong Obour, le chef de Meyega m'Eto, se lève, lui tend la main et demande :

– Qui ?

– Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang de la tribu Essighlessi. Je vais à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient. Est-ce encore loin ?

Ndong Obour fronce le sourcil, ouvre tout grands les yeux et la bouche. A-t-il bien entendu ?

– Le fils d'Andome Ella, ainsi dis-tu ?

– Le fils d'Andome Ella Mezang de la tribu Essighlessi, loin à Mikour Megnoung n'Eko Mbeigne, ainsi dis-je. Très loin au Nord.

---

[1] Livre II, page 117.

– Entre, dit Ndong Obour. C'est très important. C'est très grave. C'est même trop grave.

– Pourquoi ?

– C'est que... Enfin... Je ne peux pas le dire. En tout cas tu es déjà à Engong. C'est tout près d'ici. Il te reste un seul village et un fleuve à traverser. Le village est Ozomozomo Nam chez Ayole Etougou. Le fleuve est Dzam Anen ou Bevua. Ce fleuve franchi, tu déboucheras après quelques instants à Mveng Ayong, la grande agglomération de Mfoulou Engouang Meyé, premier village, première ville d'Engong lorsqu'on vient d'Okü. Es-tu si pressé, assieds-toi. Qu'on t'apporte à manger. Tu as beaucoup voyagé, repose-toi un peu.

A Engong, derrière la maison d'Akoma Mba, Mengoo Nzok, l'éléphant solitaire se mit à barrir :

« O ma ! o ma ! ma ! ma ! o ma ! o ma ! Des monstres s'agitent sur les montagnes. Un ouragan meurtrier approche d'Engong Zok Mebeghe Me Mba. Qu'Akoma Mba se tienne prêt ! Des monstres arrivent. Qu'Engouang Ondo se tienne prêt ! L'éléphant solitaire, je bats des oreilles : Kpwibik ! kpwibik ! kpwibik ! ».

Chaque chef guerrier responsable d'un village revérifia son dispositif de combat : l'alerte venait d'être sonnée.

Le grand arbre Oveng, qui se dresse au bout de la cité d'Akoma Mba, bien à l'écart des habitations et qui a donné son nom à la capitale d'Engong, porte un creux au milieu de son tronc. Neuf gros oiseaux appelés « Bidzemezok » au plumage blanc tacheté de points noirs autour du cou nichent dans ce creux. On dit que Mba Evine Ekang lui-même les y avait laissés. Ils ne sortent de leur nid que lorsqu'un événement grave se produit à Engong. Les voici caquetant dans la cour : couac ! couac ! couac !

L'étrange daman d'Engong Zok Mebeghe Me Mba, celui dont on ignore le repaire et qui ne se manifeste qu'en cas de l'imminence d'un danger menaçant la descendance d'Ekang Nna, se mit à gémir : kolénioo c ! kolénioo c ! kolénioo c !

A Mveng-Ayong, Mfoulou Engouang sortit de sa case en claquant violemment la porte. Un énorme tigre jaillit de son oreille gauche et, feulant férocement, s'en alla bondissant de toit en toit. Mfoulou Engouang dit :

– Mengong me Mfoulou, que se passe-t-il ?

– Le pays bouge, père. Il va y avoir du sport aujourd'hui.

– Bien. Sois prêt. Je vais à Oveng. Medza me Mfoulou s'y trouve déjà avec un prisonnier qu'il ramène d'Okü.

Et Mfoulou Engouang s'envola vers la capitale d'Engong.

A Nkol-Ayo, Zeng Eba dit :

– Evine Zeng, sois prêt. Je monte à Oveng.

D'un mouvement de bras, il repoussa ses épaules en arrière, puis les rabattit sur la poitrine. Deux ailes de fer toutes blanches jaillirent de ses omoplates et il s'envola vers Oveng.

D'Akoga, Medang Endong Oyono se secoua comme un taureau. Un calao au plumage mordoréo s'éjecta de son oreille gauche, s'en alla, planant avec un vrombissement sourd au-dessus des villages en criant : ouha ! ouha ! ouha ! ouhaoung ! ouhaoung ! ouhaoung !

Medang dit :

– Efoua Medang, où es-tu ?

– Me voici, père, répondit Efoua Medang qui se tenait au milieu de la cour.

– Je pars à Oveng.

Et Medang s'envola.

A Evua Nam, Medza m'Otougou appela :

– Nkoa Medza !

– Me voici père, répondit Nkoa Medza du milieu de la cour.

– Je pars à Oveng.

Medza m'Otougou s'envola.

Tous les patriarches d'Engong convergeaient maintenant sur Oveng.

Subitement un brouillard épais absorba la cité d'Akoma Mba. On entendit encore trois barrissements de Mengo Nzok : O ma ! o ma ! o ma ! Puis le silence. Soudain une cigale stridula dans le brouillard. Cette stridulation fut étouffée par un assourdissant grondement de tonnerre. Le soleil éclata, balayant le brouillard. A l'autre bout du grand corps-de-garde on vit Akoma Mba sur son trône, coiffé d'une huppe de plumes d'oiseaux multicolore, un chasse-mouches à la main.

A l'entrée du corps-de-garde se tenait Medza me Mfoulou, Mboumefek ligoté contre sa poitrine, gémissant sourdement.

Rappelons qu'après la mort de Mvome Oké Mfarega, Akoma Mba s'était dématérialisé. Quétait-il devenu ? Où était-il allé ? Nul ne le savait. Transformé en une boule d'énergie « Evou-Ayông » invisible, impalpable, Akoma s'était simplement rendu à Ening-Meyong chez Agneng Ndong, plus connu sous le nom d'Angoung-Beré Ossé, le dépositaire de la Connaissance à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les races voient. Le nom de son village Ening-Meyong ou Vie des peuples signifie aussi Puits de la Vie. C'est à Ening Meyong que les hommes d'Engong vont « puiser » la vie quand ils se sentent abattus. C'est à Ening Meyong que réside le grand Maître des initiés Angoung Beré Ossé Ekang Nna.

Les deux hommes eurent un entretien secret d'où il ressortait qu'Obame Andome, après avoir été mystérieusement sondé, se révélait plus puissant que ne l'était son père Andome Ella Mezang. Qu'Obame Andome venait à Engong dans l'unique but d'obtenir le secret de l'immortalité. De gré ou de force. Qu'Engouang Ondo, le chef des armées, devait user de tout son savoir-faire pour éviter la guerre sur le territoire d'Engong. Enfin le reste du contenu de cêt entretien demeura secret.

Akoma Mba était donc assis sur son trône. A sa gauche et à sa droite, confortablement installées sur des sièges cannés, s'imposaient les carrures vénérables d'Otouang Mba, de Medza m'Otougou, de Medang Endong, d'Ondo Mba et de Mfoulou Engouang. D'autres personnages non moins importants occupaient le reste du corps-de-garde.

Avisant Medza me Mfoulou et son prisonnier, Akoma Mba dit :

– Fils de Mfoulou, approche, que je voie de plus près ce Mboumefek, l'arrogant chef de la tribu Bedzingoh.

Le silence devint total. Et quand, d'un bond, Medza me Mfoulou se tint devant lui, Akoma ricana :

– Hé ! hé ! hé ! C'est ainsi que je vois les hommes d'Okü : les premiers à provoquer des palabres, les premiers à pousser des gémissements. Que t'arrive-t-il, Mboumefek ? Bon ! Puisque tu ne dis rien et que je suis généreux, je vais t'apaiser.

Akoma Mba se frappa la poitrine. Une petite fiole emplie

d'une huile noirâtre sortit de sa bouche. Il versa de ce liquide dans la gorge de Mboumefek qui la déglutit. Aussitôt il eut un spasme violent suivi d'un hoquet douloureux. Puis il se mit à vomir. D'abord des gris-gris avalés lors de son initiation « Avalga » - celle qui prétend insuffler à ses adeptes puissance et richesse - sortirent de sa bouche. Akoma poussa du pied vers lui une marmite en terre cuite dans laquelle ils tombèrent. Puis trois vampires, un bleu, un rouge et un jaune jaillirent et tombèrent dans la marmite. Suivirent alors des grelots métalliques, des goussets de cire, des sifflets en cornes d'antilopes, des bagues de cuivre... Le tout disparut dans la marmite. Lorsque les entrailles de Mboumefek furent complètement vidées de leur contenu magique, Akoma Mba siffla. La marmite s'enleva de terre, passa dans les airs et alla s'engloutir dans le lac Oveng. Akoma dit :

– Mboumefek est maintenant mûr pour les travaux de route chez Beka b'Oyono.

Tous s'exclamèrent :

Oho o ! hé é é !
Oho ! Oho o !
Oho o ! hé é é !
Â Père Akoma
Quel affreux destin !
Oh o o ! o ! o ! h é é é ! é ! é !

Akoma Mba dit :

– Attendons Obame Andome.

*
* *

Après s'être restauré et bien reposé, obame Andome dit :

– Ndong Obour, tu es un brave homme. Je te remercie pour ton hospitalité. Maintenant je dois partir.

– Tu me parais un homme raisonnable, Obame Andome, dit Ndong Obour. Mais au lieu de rester chez toi et t'occuper de ta tribu, que vas-tu chercher à Engong où ton père a perdu la vie ? Au moment où je te parle, tout Engong est en

alerte. Es-tu, toi aussi, un ambitieux et un orgueilleux ? A ta place j'obéirais à la voix de la sagesse et retournerais tranquillement dans mon pays où règne la paix.

– Je te comprends, Ndong Obour. Mais il est maintenant trop tard pour que je renonce au but que je me suis fixé. Il faut que je voie Akoma Mba, le chef suprême d'Engong.

Sur ces mots Obame Andome se mit en marche. Arrivé entre Meyegha et Ozomo-zomo-Nam, au milieu de la forêt, il s'arrêta. Se frappant la poitrine, il en sortit un miroir magique, y jeta un coup d'œil... Il vit d'abord Mveng-Ayong chez Mfoulou Engouang, grouillant de monde. Son regard se porta à Nkol-Ayo, parcourut toutes les cités d'Engong et se fixa à Oveng.

Obame Andome n'eut pas de peine à reconnaître Akoma Mba trônant dans un corps-de-garde surpeuplé, à constater l'annihilation de la puissance de Mboumefek. Il sut que l'état de guerre était décrété à Engong. Il ravala son miroir. Puis il se frappa la poitrine, en retira une fiole d'un liquide noirâtre qu'il versa sur le sol. Un bouillonnement se produisit, dégageant une nuée de vapeur. Prenant un sifflet métallique dans une sacoche de cuir, il le porta aux lèvres. Une stridulation semblable au cri de la cigale retentit. Une barre de fer large comme une piste de forêt jaillit de terre, s'étira comme un arc-en-ciel, frôla la voûte céleste et alla planter son extrémité dans la cour d'Oveng, devant le corps-de-garde d'Akoma Mba, l'autre bout restant fiché en terre près d'Obame Andome. Celui-ci sauta sur la barre, s'assit sur un siège improvisé, tandis que ce mystérieux engin s'arrachait du sol, se rétrécissait comme aspiré par un treuil vers Oveng.

Quand Obame Andome fut au-dessus de Mveng-Ayong, Mengong me Mfoulou tira une salve percutante pour annoncer son passage à ceux de Nkol-Ayo. Et quand il fut au-dessus de Nkol-Ayoo, Evine Nzeng Eba tira une salve percutante pour avertir ceux de Kam-Nga. Ce fut ainsi jusqu'à Eniga-Nkoh chez Ondo Biyang.

A ce moment le ciel gronda, des éclairs strièrent les nuages, le tonnerre explosa. A l'entrée du corps-de-garde d'Akoma Mba, on vit, assis dans un fauteuil de lianes, Beko Ondo, le Fulgurant chef des armées d'Engong. Un silence

lourd suivit la déflagration. Puis, comme un tapis finissant de s'enrouler autour d'un axe horizontal, la barre de fer flexible portant l'homme d'Okũ claqua sèchement. Obame Andome sauta à terre, examina d'un coup d'œil incisif ceux du corps-de-garde, reporta son regard sur Engouang Ondo assis près de lui, sourit et dit d'une voix forte :

– Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang de la tribu Essighlessi. Je suis à Engong pour saluer Père Akoma Mba qui est un cousin du côté maternel de mon feu père Andome Ella, et pour recevoir de lui des conseils de sagesse. Puis-je m'asseoir ?

Personne ne répondit. D'un geste Engouang Ondo lui désigna un fauteuil où il prit place. On pouvait entendre les battements de cœur dans les poitrines tant le silence était oppressant.

Aux portes des cases les femmes lorgnaient ce qui se passait chez les hommes, avec leurs commentaires habituels, tantôt acerbes, tantôt pleins d'humour. Les moutons, sur les vérandas, se tordaient le cou pour regarder, immobiles, du côté du corps-de-garde. Les canards, le bec levé, paraissaient statufiés dans la cour. Un instant la vie sembla s'arrêter. Tout sentait l'inhabituel.

Puis un bruyant raclement de gorge rompit le silence. Akoma Mba, le chef suprême, prenait la parole. Toutes les oreilles se tendirent. Il dit :

– Si moi, Akoma, fils de Mba Evine Ekang, si je voulais, si j'avais l'intention de pousser Engouang Ondo, le chef des armées d'Engong à une prise de position extrême à l'égard d'Obame Andome, j'eusse affirmé que, tout comme avait agi son père, ce fils d'Andome Ella est venu m'insulter. Mais telle n'est pas mon intention. Qu'Obame Andome Ella soit heureux et profite de ce qu'aujourd'hui je suis exceptionnellemen magnanime face aux bravades et à l'arrogance, d'où qu'elles viennent pour recevoir des conseils de sagesse. Cependant mon répertoire à ce sujet ayant tari, je me tourne vers mes frères Medza, fils d'Endong, Otouang, fils de Mba et Mfoulou, fils d'Engouang Meyé afin qu'ils abreuvent de vrais conseils de sagesse la mémoire de ce fils des Essighlessi. Quand Obame Andome se sentira saturé de courtoisie, d'humilité et de respect envers les vieux que

nous sommes, je dirai alors à Engouang Ondo de le recevoir comme nous accueillons de coutume nos hôtes. A toi le chasse-mouches[1], Medza, fils d'Endong Oyono.

Medza Endong se leva, secoua son chasse-mouches et dit :

– Il ne sied pas à quelqu'un de parler sans savoir ce qu'il va dire. Pour ma part je n'ai pas encore saisi le but du voyage du fils d'Andome Ella à Engong. Qu'Obame Andome expose clairement ici ce qu'il veut dire à Akoma, fils de Mba Evine Ekang.

Il se rassit. Otouang Mba se leva à son tour et dit :

– Où avons-nous appris à vomir des paroles sans suite ? Engong est-il devenu un lieu de cancans et de verbiages incohérents ? Un jeune homme arrive d'on ne sait où, n'a même pas la politesse de saluer les vieux selon la tradition en s'asseyant sur leurs cuisses, mais au contraire se met à roucouler des excentricités et voilà qu'on me dit de le conseiller ! Le conseiller comment et pourquoi ?

Et il se rassit. Mfoulou Engouang se leva et dit :

– Je ne sais pas parler et pour cause. Depuis que certains hommes, au mépris de la bienséance la plus élémentaire, se sont attribué le monopole de la parole, j'ai préféré devenir et demeurer le père de Ntoutoume Mfoulou, l'Infligeur qui inflige à sens unique et qui n'arrive pas à rencontrer un égal. Je suis le père de Medza me Mfoulou qui se surpasse dans les combats parce qu'il voudrait que son aîné, Ntoutoume Mfoulou, l'appelle au secours ! Mais Ntoutoume Mfoulou peut-il appeler quelqu'un au secours ? Je ne parle pas ici de mes autres enfants ; vous les connaissez tous. Et si je prends parole, c'est pour demander à Obame Andome s'il n'a pas rencontré sur les rives de Melole Ntoutoume Mfoulou et Medza me Mfoulou ? S'il les a rencontrés que leur a-t-il dit, et que lui ont-ils répondu ? Si je pose ces questions, c'est que Mboumefek, qui fut chef de la tribu Bedzingoh, vient d'être condamné aux travaux de route, alors que mon fils Medza me Mfoulou, son vainqueur, ne s'est même pas encore lavé pour se débarrasser des miasmes de la bataille. Obame

[1] A toi le chasse-mouches : A toi la parole.

Andome n'a-t-il pas connu à Okü l'homme de la tribu Bedzingoh ? J'ai dit.

Et Mfoulou Engouang se rassit.

Medang Endong, surnommé Medang Boro, le premier des agressifs, dit qu'en cette circonstance humiliante pour la descendance d'Ekang Nna, il avait horreur de parler. Et il se tut.

Akoma Mba demeurait perplexe. Il ne s'était jamais trouvé devant un tel cas de conscience. Il ne voulait pas pousser Engouang Ondo à éliminer physiquement Obame Andome. N'était-il pas, lui Akoma, après tout, responsable de la mort d'Andome Ella ? Et pouvait-il maintenant reprocher à un fils de vouloir venger la mémoire de son père ?

Akoma Mba se dit que toutes ces analyses ne faisaient qu'embrouiller la situation. Il devait prendre une décision, n'importe laquelle, et le problème serait réglé. D'ailleurs ne l'était-il pas déjà, ce problème, puisqu'Obame Andome avait depuis longtemps engagé les hostilités ? La guerre qui se déroulait sur les rivages de Melole avait déjà enregistré bon nombre de victimes parmi lesquelles des hommes-puissants d'Okü. Pouvait-on encore arrêter ce conflit avant son issue finale ? Où qu'on se tournât, l'engagement à fond des armées d'Engong dans cette guerre s'avérait inévitable. Mais qu'en pensait Engouang Ondo, le chef militaire ?

Pendant que l'hésitation et le scepticisme régnaient à Oveng, un grand bruit semblable au grondement des rapides d'un fleuve s'annonça sur la route d'Akoga, cité de Medang Boro. Puis apparut un homme gigantesque qui se déplaçait entouré d'un tourbillon. C'était Efoua Medang, fils de Medang Endong et cadet de Nzé Medang. Il était chargé de la sécurité d'Akoga et l'on ignorait encore pourquoi avait-il abandonné son poste pour se rendre à Oveng. Il arriva, trombe vivante, et s'arrêta devant le corps-de-garde plein d'un monde étonné. Son souffle violent couvrit la cour et le corps-de-garde d'un épais nuage de poussière. Par une brutale contraction de sa poitrine il expulsa l'air avec force, chassant le brouillard de poussière. Alors on le vit : géant, chevelure abondante, moustache dressée, regard chaud éblouissant, muscles d'acier. Il leva les deux bras au-dessus de sa tête et dit :

– Père Akoma, je te salue. Fils d'homme Beko Ondo, je te salue. Pères ici présents, je vous salue. J'ai entendu, d'Akoga, père Medang crier et parler d'humiliation. C'est pourquoi je suis venu. Je suis venu vous demander lequel des hommes parmi vous tous a humilié, a osé avoir l'intention d'humilier mon père Medang Endong et partant toute la descendance d'Ekang Nna ? Qu'il se présente ! J'ai dit.

Akoma Mba toussota. Engouang Ondo tourna lentement la tête vers lui, le regarda. Akoma dit :

– Qu'en penses-tu, fils de mon frère Ondo Mba ?

– J'ai proclamé, dit Engouang Ondo, à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient, Carrefour des conflits, que quiconque, sous mon commandement, aura pris délibérément une décision devra obligatoirement l'exécuter. En cas de non exécution je préfère taire les conséquences qu'encourrait le responsable. Efoua Medang s'est décidé à humilier Obame Andome. Qu'il s'exécute !

Akoma reprit :

– Efoua, fils de Medang Endong Oyono, le peuple d'Engong te regarde.

Efoua Medang se gonfla la poitrine en aspirant abondamment. Puis il se frappa le torse et commença à rejeter l'air lentement par le nez. En lui l'orage se mit à gronder. Akoma Mba étendit la main : le corps-de-garde et tous ceux qui l'occupaient devinrent invisibles, hormis Obame Andome, Engouang Ondo et Efoua Medang. Un tourbillon de poussière s'éleva du sol, compact, couvrit la cité. Alors l'ouragan éclata. Efoua Medang bondit sur ses deux pieds, puis les replanta au sol, s'y enfonçant jusqu'aux genoux. De ses deux chevilles jaillirent deux fils de fer gros comme le pouce qui plongèrent dans les entrailles de la terre. Evine et Ekang, fils et père, les deux ancêtres d'Engong, les saisirent. Efoua Medang rejaillit du sol, les deux autres extrémités des fils rivées aux chevilles et se jeta sur Obame Andome, le saisit aux aisselles, le redressa, le mit debout, l'enserra fortement, lança brutalement ses pieds contre ceux de son adversaire. Les fils de fer se détachèrent de ses chevilles, s'enfoncèrent prestement dans celles d'Obame Andome.

Efoua Medang fit un croc-en-jambe, repoussa violemment son ennemi tandis qu'il lui assénait sur la poitrine ses deux poings durs comme des massues. Obame Andome partit douloureusement en arrière, tomba le dos dans la poussière. Evine et Ekang tirèrent sur les fils. Les pieds d'Obame Andome s'immergèrent dans le sol jusqu'aux genoux. Efoua Medang dégaina un sabre flamboyant, l'abattit sur la gorge du fils d'Andome Ella, férocement. Obame Andome se demanda si le feu du ciel, mué en foudre et tonnerre, s'était mis à l'occire. La douleur n'était plus douleur. Elle avait atteint son paroxisme ; au delà s'ouvrait le triste gouffre de la mort. Le sabre éclata en miettes. Efoua Medang jeta le manche fendillé, se saisit d'un autre sabre et, cette fois, il n'avait plus qu'une seule intention : tuer. Le coup explosa, fracassant.

Obame Andome se demanda si cet homme était fou. Comment pouvait-on s'acharner ainsi sur quelqu'un qui ne vous a rien dit, qui ne vous a rien fait ? La douleur bouillonnait jusque dans ses ongles. Le sabre d'Efoua Medang s'était émietté et un troisième, effrayant celui-là, se trouvait levé, solidement tenu dans sa main droite. Mais d'où tirait-il ses sabres, ce fils de Medang Endong si furieux ? Obame Andome roula de côté tandis que le sabre fendait le sol, s'y enfonçant jusqu'au manche.

Obame Andome s'ébroua comme un gros chien sortant de l'eau, se frappa la poitrine, en sortit un flacon rempli d'huile d'amande de palme et but. La douleur qui le tenaillait se calma. Il se leva, considéra, hébété, les fils de fer à ses pieds.

Plongeant la main dans sa besace qui pendait à sa hanche droite, il prit une balle de caoutchouc qu'il posa sur le sol. Puis il sauta sur la balle qui le propulsa dans les airs. Mais Evine et Ekang tirèrent violemment sur les filins, ramenèrent brutalement le fils d'Andome Ella à terre qui s'y enfonça jusqu'aux genoux. Efoua Medang saisit cet instant pour l'étourdir d'un furieux coup de pilon de fer sur la tête.

– Est-ce toi, dit Efoua Medang, qui t'es cru susceptible d'humilier la descendance d'Ekang Nna ? As-tu vraiment pensé humilier mon père Medang Endong, surnommé Elang Ossoua, le Premier des Agressifs, et Elang Souga, Halte aux Agressions, en oubliant que parmi ses fils se

trouve celui qu'on nomme Efoua Medang, Kondoa Medang ou le Tourbillon, donc moi ? Quand tu es parti de la tribu Essighlessi pour Engong Zok Mebeghe, n'avais-tu jamais entendu parler auparavant d'un homme qui tourbillonne avec le vent, les arbres et la poussière ? Où avais-tu mis tes oreilles ?

Obame Andome ne voulut pas en entendre davantage. Il était trop humilié, avait la tête en feu. Est-ce ainsi que son père Andome Ella avait-il été accueilli à Engong ? Il se frotta la poitrine, en sortit un gros flacon empli d'une huile noirâtre, le posa à ses pieds. Il prit dans sa besace deux œufs de tortue, les brisa contre les filins l'enserrant. Ôtant le bouchon du flacon, il versa l'huile tout autour de ses chevilles. Ensuite il exécuta sur place une sorte de danse frénétique tapant des pieds sur le sol. Brusquement il bondit dans les airs. Rendus glissants, les filins lâchèrent tandis que, du dos, Obame Andome frôlait la voûte céleste.

Engouang Ondo se saisit d'un sifflet métallique et siffla. Tout le territoirie habité d'Engong devint invisible. A la place des cités et des routes on ne voyait plus que forêts, rivières et montagnes. Engouang Ondo fit un signe. Efoua Medang sauta sur son épaule droite et s'y assit.

Du haut des nuages Obame Andome regarda sur la terre. Il ne vit plus que deux hommes à la place de la grande cité d'Akoma Mba : Engouang Ondo et Efoua Medang. Il se frappa la poitrine, en sortit un petit fusil à canon guère plus long que l'avant-bras. Puis il redescendit en trombe vers le sol, visant Engouang Ondo et Efoua Medang qui ne l'attendirent point. Engouang Ondo se propulsa dans les nues, Efoua Medang solidement rivé à son épaule. Le petit fusil d'Obame Andome émit une sorte de sifflement bref accompagné d'un trait lumi neux aveuglant. Ce rayon éblouissant frappa l'endroit où quelques instants auparavant se tenaient les deux hommes d'Engong. On eût dit une explosion silencieuse. Le sol se mit aussitôt à bouillir. Tout ce qui se trouvait alentour flamba. Et l'incendie se propagea avec une vélocité inouïe sur tout le paysage environnant.

C'est pourquoi les joueurs de Mvett ont l'habitude de dire que sans Engouang Ondo, Obame Andome aurait incendié Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient.

Mais Engouang Ondo était là, assis dans un gros nuage noir, Efoua Medang sur ses épaules. Il tendit la main, saisit une boule nuageuse gonflée de pluie comme une citrouille bien pleine et la lança au-dessus de ce feu de fin du monde. La boule éclata haut, au-dessus des flammes. Le ciel, sur tout le pays d'Engong, parut s'affaisser. Était-ce une pluie ou un cataclysme ? En tout cas ce qui descendait du ciel ressemblait à une avalanche de roches transformées en énormes gouttes d'eau se précipitant sur les flammes avec la violence d'un cyclone exacerbé, s'écrasant sur le sol dans un vacarme d'explosions assourdissantes. Devons-nous encore préciser que le feu s'éteignit ? Nullement puisque, naturellement, il s'éteignit !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Engouang Ondo tendit un crochet de cuivre à Efoua Medang et dit :

– Guette Obame Andome. Dès qu'une occasion propice se présentera, lance le crochet sur son petit fusil. Il me le faut car ce fusil-là est capable de détruire tout Engong. C'est une arme redoutable qui tire sa puissance de la chaleur du soleil. Et comme le soleil ne s'éteint pas, même la nuit, ce fusil continue à s'alimenter et il suffit simplement d'appuyer sur la détente. Vois-tu, fils d'homme Efoua Medang, Obame Andome est singulièrement puissant.

Sur ce, l'Altier se frappa la poitrine, en sortit une tige de papayer ouverte à ses deux extrémités et, visant son adversaire, il souffla dans la tige.

Obame Andome scrutait encore du regard l'étendue qu'il venait d'incendier lorsqu'une petite grêle se déversa sur sa tête. Instinctivement il leva le bras droit armé de son fusil comme pour se protéger des grelons. A cet instant le crochet de cuivre lapa l'arme, l'amena à Engouang Ondo qui l'avala. Obame Andome moulina son bras dans le vide pour ressaisir son fusil mais en vain. Il tourna la tête de côté et vit Engouang Ondo et Efoua Medang qui le narguaient paisiblement. Il comprit alors qu'Engouang Ondo, Mikibi[1] l'Irréduc-

---

[1] *Mikibi* : Irréductible, Infatigable.

tible fils d'Ondo Mba, celui que fuient les fétiches, les vampires et toutes les magies du monde, il comprit, dis-je, qu'Engouang Ondo venait de se déclarer son ennemi mortel. Obame Andome éternua et se couvrit d'un nuage vaporeux. Il se dit que toute proposition de réconciliation ou de négociation avec lui s'avérait désormais impossible. Ne venait-il pas de tenter de détruire à l'instant même le pays d'Engong ? Engouang Ondo, qui venait de déjouer son projet, avait donc compris, lui aussi, qu'Obame Andome s'était décidé à l'anéantir. Dorénavant il n'y aurait plus, entre eux, que la loi du plus fort.

Obame Andome se frappa la poitrine, en sortit deux grelots métalliques reliés par un ressort de fer. Tenant fermement le ressort dans sa main droite, il fit d'impressionnants moulinets au-dessus de sa tête, puis balança les grelots sur le nuage qui abritait les deux hommes. Mais Engouang Ondo se dématérialisa, entraînant Efoua Medang. Ces grelots happèrent le gros nuage. Obame Andome, d'une pression sur le ressort, les ramena à lui et les avala. Puis il éternua violemment. Comme propulsé par une puissance cosmique, il passa dans les airs à la vitesse de l'éclair à destination de la tribu Essighlessi. Il était sûr d'avoir capturé Engouang Ondo et Efoua Medang. Il survolait maintenant les innombrables contrées surpeuplées d'Okü, arrosées par de non moins innombrables cours d'eau et hérissées de montagnes verdoyantes ou dénudées.

A Engong, Akoma Mba qui ne perdait rien de tout ce qui se passait dehors dit :

– Nous pouvons maintenant revenir à l'air libre. Les antagonistes se sont déplacés vers Okü.

Et il étendit la main. La lumière explosa, les réminiscences de l'incendie ainsi que de l'orage disparurent. Engong retrouva sa sérénité coutumière.

*
* *

Dans la tribu Essighlessi, au-dessus du village Messola-Nkini, Engouang Ondo se rematérialisa dans le brouillard arc-en-ciel, Efoua Medang sur ses épaules. Son sosie se fondit en lui. Il ordonna à Efoua Medang :

– Descends vers Angone Endong. Dis-lui de se tenir prêt car Obame Andome arrivera bientôt. Fais-lui un rapport complet

de tout ce qui s'est passé à Engong. Qu'il soit démontré au fils d'Andome Ella qu'en puissance Engong ne tarit point. Je veux qu'Obame Andome rencontre à son arrivée dans son village, dans sa tribu, partout où il ira, la force des muscles, la puissance de frappe qu'incarnent Mon'Ebo Mfoulou, l'Infligeur qui inflige à sens unique sans recevoir de riposte en retour, et Nkomo Tèghe Bikié, fils d'Endong, Soufflet Ramollisseur des métaux, Odzam Sougou Bikia Ebouh, Écureuil de la Saison des pluies aux neuf nids...

Efoua Medang se jeta dans le vide, tournoya sur lui-même, s'enveloppa d'un tourbillon de souffle vrombissant et piqua vers le sol.

Angone Endong Oyono dressa les oreilles, releva la tête et dit à ses frères qui bavardaient :

– Taisez-vous. J'entends quelque chose.

Tous se turent. L'instant d'après, dans la cour du village : « Vihivim ! Sihing ! » Une bourrasque de poussière couvrit tout le village. Au milieu de ce vent tumultueux se tenait Efoua Medang, le Tourbillon. Il regardait autour de lui comme s'il méprisait ce nouveau monde.

Angone Endong, Ntoutoume Mfoulou, Nzé Medang et Obiang Medza sortirent sur la véranda et se figèrent. Efoua Medang salua :

– Angone Endong, je te salue ; Mon'Ebo, je te salue ; Nzé Medang, je te salue ; Obiang Medza, je te salue !

Tous répondirent :

– Bon salut !

– Parle, dit Angone Endong.

Efoua Medang leur transmit les ordres d'Engouang Ondo et leur fit un résumé de la situation. Tous se rendirent au corps-de-garde et s'assirent.

Edzang Ella, perplexe, regardait ce remue-ménage. Depuis longtemps la tribu Essighlessi avait fui les villages pour se réfugier dans les profondeurs des forêts. Seuls quelques chefs courageux gardaient encore les corps-de-garde. A l'approche d'inhabituels événements, l'anxiété s'était accaparé ce monde accoutumé au farniente de la paix. L'on ne cessait de se poser des questions. Qu'avait donc fait Obame Andome ? Que lui était-il arrivé ? Où se cachait-il ? Vivait-il seulement encore ?

Les grands initiés prédisaient des malheurs dans la tribu

Essighlessi. Déjà mécontents d'avoir été écartés de l'initiation d'Obame Andome dont ils ignoraient tout, ils ne se faisaient plus faute d'exhiber leur rancoeur et leurs sentiments de revanche. La tribu Essighlessi, de par sa faute, allait subir d'irréparables déboires. Et le bruit courait déjà que le fils d'Andome Ella s'était enfui, abandonnant ses sujets à la merci d'une horde de sanguinaires qui envahissaient maintenant Messola-Nkini, la cité capitale des Essighlessi ! Que ne disait-on pas ? Que n'entendaient point les oreilles ? Et la panique s'élargissait, inondait les Essighlessi, débordait jusque dans les tribus environnantes. Elle portait sur ses ailes ce mot terrifiant, affolant : Aloumann, la Guerre ! La guerre arrivait ! La guerre était là !

Sur ces entrefaites, dans le ciel, du côté du Sud, un bruit d'orage s'entendit à Messola-Nkini. Les hommes d'Engong levèrent la tête. Edzang Ella frémit. L'orage se rapprochait. Dans le soleil éblouissant une boule nuageuse, tâche sombre dans le firmament azuré, se déplaçait rapidement, émettant un grondement de plus en plus assourdissant. Bientôt sa forme sphérique se précisa tandis qu'elle perdait de l'altitude, descendant plus bas, diminuant sa vitesse jusqu'au-dessus de la cour où elle s'immobilisa. Un éclair aveuglant stria le flanc de la sphère. Obame Andome sauta et disparut dans les entrailles de la terre, alors que le nuage se dissolvait, cédant la place à une fine rosée qui mourut lentement.

Éberlués, les hommes d'Engong se regardaient sans mot dire. Ntoutoume Mfoulou se manifesta le premier.

– Que fait-il ? s'informa l'Impétueux auprès d'Angone Endong.

– Attendons, répondit celui-ci.

Obame Andome aboutit à une grande salle circulaire au milieu d'une montagne rocheuse. Son père Andome Ella se trouvait là, assis sur un escabeau, entouré de plusieurs vieillards. Il demanda :

– As-tu enfin réussi, Fils, à attraper au moins un homme d'Engong ? Si oui, ici nous lui réservons un mauvais sort !

– J'en ai attrapé deux et pas des moindres, dit Obame Andome. Il y a là, dans mes grelots, Engouang Ondo lui-même et Efoua Medang, le Tourbillon. Faites qu'ils nous révèlent le secret de l'immortalité.

Il se frappa la poitrine, en éjecta les deux grelots sur lesquels il donna un coup de baguette. Les grelots grossi-

rent, atteignant des proportions énormes. Un deuxième coup de baguette et les grelots s'ouvrirent. Mais ils étaient vides. Les yeux d'Obame Andome se dilatèrent.

– Je les ai pourtant bien capturés, s'exclama-t-il, dépité.

– Tu as visé Engouang Ondo, mon cher Fils, et naturellement tu as échoué. Engouang est insaisissable et, par voie de conséquence celui qui était avec lui. Il valait mieux t'en prendre à une femme, un enfant, un invalide ou un homme éloigné de lui.

– Mais, Père, il n'y en avait plus. Quand j'ai agi, tout Engong avait disparu.

– Regarde au village, dit Andome Ella. Vois ceux qui sont là au corps-de-garde encore stupéfaits. Fais-les descendre ici.

Obame Andome leva la tête et vit Angome Endong entouré de ses frères. Déjà mortifié et humilié par l'échec qu'il venait de subir, il entra dans une colère noire. Ces hommes d'Engong devisaient tranquillement dans son corps-de-garde, alors que lui, Obame Andome, se ratatinait sous le poids de la honte ! Non mais ! Ils allaient voir !

Il remonta vers la surface, s'arrêta juste sous le corps-de-garde. Il traça un cercle dont cette maison commune était le centre. Puis il redescendit dans la salle au sein de la montagne. Il tira de son sac une fronde, l'arma d'un galet et visa le centre du cercle.

Engouang Ondo pressentit le danger. Sans plus réfléchir, il fit descendre un énorme filet sur le corps-de-garde dont le toit s'envola à son approche, happa les hommes d'Engong, les remonta en trombe dans le nuage arc-en-ciel.

Au même moment le galet frappa le centre du cercle et explosa. Ce qui restait du corps-de-garde s'effondra entraînant les abords dans le gouffre ainsi creusé. Le tout s'écroula à grand fracas près de la grotte abritant Andome Ella et ses compagnons. Obame Andome, sagaie au poing, regardait dans les décombres.

Dans le brouillard arc-en-ciel Engouang Ondo fit sortir ses frères du filet. Obiang Medza m'Otougou, neveu du clan Kom Elang[1] chez Ela Mvelé, le Village d'un riche ne manque jamais d'un mâle sur qui l'on fonde les espoirs, Obiang Medza, qui ne s'était pas encore manifesté depuis le début de ces événements, dit :

---

[1] *Kom Elang* : Forge de l'Agressivité chez Ela de la race Mvélé.

– Obame Andome veut tuer un homme d'Engong. Je m'offre en sacrifice.

Sans attendre la réaction de ses compagnons, il s'éjecta du brouillard, se propulsa vers le sol, s'engouffra dans le trou béant et atterrit près d'Obame Andome et, avant que celui-ci ne fût revenu de sa surprise, asséna sur sa tête un violent coup de gourdin de fer. La sagaie d'Obame Andome et le gourdin d'Obiang Medza volèrent en miettes. Andome Ella, le père d'Obame Andome, jeta sur Obiang Medza un trémail de fils de fer, le tira dans la grotte et le coinça dans une anfractuosité sombre. Dans sa main apparut un flacon d'huile d'amande de palme qu'il déversa sur les fils du trémail. Et, s'adressant à ses compagnons, il dit : « Nous allons l'égorger. Obame Andome, monte la garde ! ».

Obiang Medza m'Otougou se dit que depuis qu'il était né, il n'avait jamais été humilié d'aussi vilaine manière. L'égorger, lui, Obiang Medza, l'espoir, la Lame tranchante de Medza M'Otougou ! Que n'entendront pas les oreilles ? Tel un lion courroucé, il poussa un rugissement effroyable. La terre trembla. La montagne commença d'osciller. Il s'arrondit le dos comme un chat prêt à bondir. A ce moment il reçut sur la colonne vertébrale un brûlant coup de massue. Andome Ella, le fantastique Andome Ella Mezang qui n'avait jamais pardonné à Akoma Mba de lui avoir ôté la vie, Andome Ella devenu un fantôme grincheux et actif, Andome Ella s'était juré de supprimer le fils de Medza m'Otougou du monde des vivants ! Obiang Medza m'Otougou se retourna d'un bloc, offrant involontairement sa gorge au tempétueux Andome qui en profita pour y abattre une scie tranchante à laquelle il imprima un aller et retour preste et brutal. Une douleur atroce irradia la gorge d'Obiang Medza. Gêné par l'huile gluante et les mailles, il n'avait pas de prise autour de lui. Il se frappa la poitrine de ses deux poings. Une grosse pointe de fer incandescente en jaillit, traversa le filet, frappa Andome Ella en plein thorax et explosa. Andome Ella vacilla, se dit que mourir une deuxième fois ne devait pas être la meilleure chose au monde. Il se courba en deux, tant la douleur était lancinante. S'il avait été de chair, il eût vomi du sang. Obiang Medza envoya une autre pointe de fer dans la carcasse offerte d'Andome Ella. Celui-ci poussa un cri de

désespoir, se redressa et, sans plus demander son reste, se volatilisa dans les entrailles de la terre. Ses comparses avaient fui depuis longtemps.

En entendant le hurlement de son père, Obame Andome se retourna et le vit disparaître. Puis il aperçut Obiang Medza qui se débattait dans les mailles du filet. Il sourit. Celui-là, il allait le tuer. Il hulula tel un hibou chantant la gloire de la magie au moment où, devenus invisibles la nuit, les sorciers s'apprêtent à opérer des miracles. Obame Andome n'était-il pas d'ailleurs, en cet instant même, devenu toute magie ? Il ouvrit une gibecière accrochée à sa hanche droite, prit une corne d'antilope remplie de cire noire, la planta dans le sol. Il prit un sifflet fait de la coque séchée d'une noisette, le tint de la main gauche. De l'autre main il colla sur la corne à même la cire deux grains de maïs sec. Portant le sifflet aux lèvres, il stridula. Les grains de maïs s'ouvrirent, deux éclairs d'une blancheur insoutenable en jaillirent, s'abattirent sur les mailles, les échauffant, les élevant à une température capable de vaporiser instantanément l'eau la plus froide.

Obiang Medza sentit des stries brûlantes picorer sa peau. Le fils de Medza m'Otougou s'ébroua comme un sanglier pris au piège, éternua coup sur coup. Deux gigantesques ciseaux s'éjectèrent de ses narines en crissant et, avec une aisance stupéfiante, réduisirent le filet en miettes. Obiang Medza se redressa vivement, expédia une grosse pointe de fer rougeoyante sur la poitrine d'Obame Andome où elle explosa. Celui-ci cabriola de douleur, hulula de nouveau. De la corne plantée dans le sol jaillit un immense tube de fer qui s'allongea, s'étira vers la surface, émergea de terre comme un gigantesque pieu au milieu de la cour du village où il demeura immobile. La partie visible du tube au-dessus du sol pouvait atteindre la hauteur de deux okoumés placés l'un sur l'autre. Le sommet constituait une sorte de tourelle pivotante à volonté au flanc de laquelle pointait un énorme canon. Par une ouverture à la base du tube solidement encastré dans la roche, Obame Andome pénétra à l'intérieur, s'éleva en trombe jusqu'à la tourelle s'assit sur un escabeau en fer, empoigna un levier et se mit à chercher ses ennemis en faisant pivoter le canon.

Voyant son adversaire passer à une autre phase du combat, Obiang Medza m'Otougou s'élança vers la surface et de là disparut dans les nuages, entra dans le brouillard arc-en-ciel.

– Il tient une arme redoutable et nous cherche, annonça-t-il. Son père s'est enfui avec ses comparses.

– Je vois, dit Engouang Ondo.

– Je vais lui donner de quoi se réjouir.

Ce disant il se frappa la poitrine, en sortit une boule de caoutchouc qu'il lança à travers nuages vers le soleil levant. Elle grossit comme si elle se remplissait de vent, se stabilisa au-dessus de la tribu Yebibam, plus précisément au-dessus du village Eyameyong où régnait Ekouma Ngoumou, chef de la tribu Yebibam.

Obame Andome, qui scrutait le ciel, vit passer cette grosse boule noire dont la nature lui échappait. Il se dit que les hommes d'Engong devaient certainement se trouver dans ce bizarre engin, fit pivoter son canon, prit cette cible dans son point de mire. Constatant enfin que la boule s'était immobilisée, il la visa et fit feu. Un boulet incandescent jaillit du canon et fila vers l'objectif. Mais la cible se déroba en bondissant vélocement dans l'azur. Le boulet de feu, lui, tomba en explosant en plein village Eyameyong qui s'enflamma.

Le chef Ekouma Ngoumou était un homme puissant. Puissant et irascible. Il poussa d'abord un grondement effrayant. Un éclatant coup de tonnerre lui répondit tandis qu'une averse brutale s'abattait sur le village. L'incendie s'éteignit. Ekouma Ngoumou entra dans une colère meurtrière. Qui était l'impudent qui osait incendier les Yebibam ? La tribu Yebibam était connue. Jadis elle avait terrifié et soumis toute cette contrée du Nord-Est jusque loin, très loin aux confins d'Etone Abandzik Meko Me Ngone. Jusqu'alors nul ne s'était avisé de s'attaquer aux redoutables Yebibam. Que se passait-il ?

Ekouma Ngoumou consulta un petit miroir magique. Il regarda du côté d'Engong, au Sud. Rien. Du côté d'Edoune Zok Amvene Obame, à l'Ouest. Rien. Du côté d'Okü au Nord et Nord-Ouest. Alors il vit. Il vit Obame Andome manipulant un énorme canon chez les Essighlessi et

lorgnant du côté des Yebibam. C'était donc cela ! Le fils d'Andome Ella incendiant la tribu Yebibam !

– Mais, cria Ekouma Ngoumou, je n'ai pas appris qu'Obame Andome a épousé une femme et que, par conséquent, il est devenu capable de fonder un foyer et de le diriger convenablement. J'ai simplement entendu qu'on l'a couronné chef et, m'a-t-on précisé, contre l'avis même des savants en la matière. Et à peine nommé chef il n'a rien trouvé de mieux que d'incendier les Yebibam ! Bien ! Nous allons voir !

Et il se remit à scruter son miroir.

Obame Andome était en train de viser la grosse boule de caoutchouc qu'Engouang Ondo avait virée au Nord-Ouest et qui demeurait stationnaire au-dessus du village Yinamessok chez Afab Owono, chef de la tribu Essamoura.

On dit qu'Afab Owono était né avec des ailes sur le dos. Son père n'eut pas à chercher pour lui donner un prénom. Il l'appela simplement « Afab » qui signifie « Aile ». Donc Afab Owono était un homme volant. A la fin de son initiation, on fit venir les trois grands oiseaux de la forêt : Ngoung, le Calao, et Miam, le Toucan, au vol tumultueux ; Ndugne, l'Aigle, au vol menaçant. Afab Owono les surpassa tous. Il les surpassa en vitesse. Il les surpassa en endurance. Il les surpassa en altitude. Et quand, plus tard, sa tribu eut à affronter des ennemis, Afab Owono se transformait en un immense oiseau de proie armé d'un bec et des griffes d'acier et se mettait à semer la terreur dans les rangs adverses. Et depuis ces temps lointains, nul n'osait plus déclarer la guerre aux Essamoura.

Afab Owono tenait un conseil de tribu dans son village Yinamessok lorsqu'une ombre menaçante tomba dans la cour. Il leva son regard et vit une boule étrange immobile dans le ciel à la verticale du village. A ce moment même une traînée de feu stria l'air, faillit heurter la boule qui se propulsa dans les nues tandis qu'un bolide incandescent tombait dans la cour et explosait. De gigantesques flammes jaillirent et embrasèrent Yinamessok. Un vent brutal venu d'on ne sait où aviva soudain l'incendie, soufflant sur les flammes qui se propageaient partout, avides de consumer tout ce qui pouvait l'être : les cases au toit de paille ; les

étalages où se fumait le poisson ou la viande de chasse ; les hangars abritant diverses provisions de conservation ; les corps-de-garde ; les broussailles proches... Le Conseil se désagrégea, les participants fuyant de tous côtés.

A tire d'aile Afab Owono atteignit les nues. Il déclencha une violente tornade sur le village et l'incendie se noya. Puis il envoya son regard aussi loin qu'il se pouvait porter vers le Nord. Rien. Vers le Sud. Là il aperçut Obame Andome avec son canon mobile furetant le ciel alentour. Il battit bruyamment des ailes, signe chez lui d'une intense stupeur. Cet « ébomkama »[1] tout juste bon à pêcher les grenouilles dans une mare morbide se serait-il permis de brûler son village dans la tribu Essamoura ? Et que diraient tous les Essamoura en apprenant ce scandale inimaginable, outrageant et humiliant ? Il allait, lui Afab Owono, poser ces questions à Obame Andome. Il devait obtenir de cet impudent des réponses précises, satisfaisantes, sinon... Eh bien ! Sinon Obame Andome allait devoir se raccrocher au sein de sa mère, si elle vivait encore, et reboire le lait de son enfance ! Et si sa mère était déjà morte, il allait devoir se revêtir du pagne de sa femme et se cacher entre les jambes de cette dernière ! Et s'il n'avait pas de femme, il allait devoir s'installer dans la tribu Essamoura, au village Yinamessok, et piler la banane et le manioc dans le mortier comme le font toutes les femmes Essamoura ! Ainsi disparaîtrait le grand nom d'Obame Andome, l'Épervier perché au faîte du gigantesque arbre Andome, remplacé par celui de « Minankui », petite femme dévouée, docile et effarouchée ! Voilà qui lui apprendrait à incendier arrogamment les villages !

En un vol bruyant et majestueux, le vol des hommes-puissants et invulnérables, celui-là même qui fait d'eux des êtres redoutables au-dessus du commun, il s'élança vers la tribu Essighlessi. Au moment où il touchait terre dans la cour de Messola-Nkini, un autre homme-puissant atterrissait à côté de lui, énorme, l'oeil vif et étincelant. D'un preste mouvement de tête, ils se regardèrent, d'abord surpris, se

---

[1] *Ebomkama* : imbécile d'une stupidité écœurante.

comprirent puis se tournèrent vers la coupole qui abritait Obame Andome.

Celui-ci les ayant vus, ôta ses mains des poignées qu'il manipulait et, d'un bond, alla se tenir près d'eux.

– Je vous salue, leur dit-il. Les avez-vous aperçus ?

– Qui ? demanda Ekouma Ngoumou.

– Mais, les gens d'Engong, dit Obame Andome.

– Que signifie ce cafouillage ? demanda Afab Owono. Tu brûles mon village, m'humiliant au milieu de ma tribu ; je viens t'en demander la raison, et toi, tu te mets, en prenant les devants, à me vomir des insanités !

– C'est exactement ce qu'il est en train de me faire aussi, renchérit Ekouma Ngoumou.

Obame Andome s'indigna et gronda :

– En voilà des manières ! Je me bats tout seul contre des ennemis implacables et vous, au lieu de vous unir à moi comme je l'ai d'abord pensé en vous voyant, vous venez me démontrer votre lâcheté en m'accusant de je ne sais quoi ! Vous n'êtes bons qu'à lécher les fonds de marmites apprêtés par vos femmes ensommeillées ou qu'à vous alanguir dans vos sordides corps-de-garde, enveloppés de la fumée de vos immondes pipes dans un farniente honteux, inadmissible ! Allez ouste ! Allez-vous-en ou je vais vous aplatir comme de vulgaires vers de terre !

A ce moment : Tôtône ! Bamane ! Sihing ! Ntoutoume Mfoulou !

– A-aké ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que je vois ? Moi, fils de Mfoulou, Pur sang de Mfoulou Engouang, moi Nyébé Mone Ebo, le Oui Infligeur qui inflige à sens unique, qu'est-ce que je vois ? Un étranger arrive, c'est moi. Un étranger a faim, c'est moi. Et pendant que j'ai faim, trois grands hommes de ce pays se mettent en conciliabule, ourdissent de me faire du mal, oubliant les lois de l'hospitalité comme si, depuis ce matin, j'avais tué quelqu'un ! A-aké ! Père Mfoulou, où suis-je ?

Et soudain : Avimavim ! Bamane, Sihing ! Angone Endong Oyono, Soufflet Ramollisseur des Métaux, Écureuil de la saison des pluies aux neuf nids ! Il s'exclama :

– Qu'est-ce que...que...que...je...je...je vois ? Un homme é...é...é...ailé ? Penses-tu, fils d'homme Mone Ebo, que si

j'allais dire à Père Akoma que j'ai vu un homme ailé à Okü, sans lui en fournir formellement la preuve, il tolérerait encore ma présence à Engong ?

– Il t'en chasserait sans aucun doute, répondit Nyébé Mfoulou.

– C'est ce que je pensais. Alors je vais lui envoyer cet homme-oiseau. N'est-ce pas vrai, Mone Ebo, que je suis chef, un vrai chef à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient ?

– Quiconque en douterait en aurait immédiatement la preuve, répondit Ntoutoume Mfoulou.

– Hé ! Fam-Onone, Homme-Oiseau, entends-tu ? demanda Angone Endong s'adressant à Afab Owono.

Celui-ci lui jeta un regard de feu, regard de haine, regard d'arrogancne et de mépris de ceux qui, face à un adversaire, se savent surpuissants.

Angone Endong Oyono fut mortifié jusqu'à la racine de ses cheveux. Ce regard l'avait cruellement humilié.

Angone Endong planta l'orteil mâle du pied droit en terre, le sol se fendilla, éjectant de ses entrailles des flammes éblouissantes dans lesquelles il plongea la main, la retira toute incandescente et expédia sur la joue d'Afab Owono une gifle retentissante, gifle de mépris, gifle de haine, gifle d'humiliation. Afab Owono tangua comme un baobab secoué par une bourrasque, palpa sa joue tuméfiée, cracha sèchement, battit des ailes comme prêt à s'envoler, puis brusquement sauta sur Angone Endong tel un aigle sur un singe et lui administra un soufflet explosif.

Angone Endong oscilla doucement de surprise comme une belle-mère ayant essuyé un affront de son gendre. Et voici Afab Owono qui s'apprête à le gifler à nouveau. Angone plonge la main au côté droit, en retire un sabre éclatant portant sur la pointe une clochette de cuivre. Au moment où Afab Owono abaisse le bras pour souffleter son adversaire, le sabre d'Angone décrit un arc de cercle et s'abat sur son épaule. La clochette de cuivre se détache de l'arme et s'incruste dans l'oreille d'Afab Owono où elle se met à tinter effroyablement.

L'homme de la tribu Essamoura s'envole à tire-d'aile, croyant ainsi se débarrasser de cette clochette insupportable.

Mais elle tinte toujours, elle tinte de plus en plus, vrillant les tympans...

Afab Owono arrive dans son village Yinamessok où les hommes travaillent déjà d'arrache-pied pour sa reconstruction. Dès qu'ils voient atterrir Afab Owono, ils poussent des cris de joie, accourent vers leur chef. Mais leur élan est stoppé net, leur enthousiasme brisé par un tintement insoutenable.

– Afab Owono tinte, crie quelqu'un.

– Le chef tinte, renchérit un autre.

Un grand tumulte s'élève.

– Arrête ! Arrête ! crie-t-on à Afab Owono de tous côtés. Arrête ce bruit !

Mais Afab Owono ne le pouvait pas. Il essaya d'arracher la clochette. En vain. Et le tintement s'enflait, envahissant, assourdissant. De tous côtés des hommes couraient, se bouchant les oreilles de leurs mains, fuyant ce tintamarre. Des cases vomissaient femmes et enfants qui disparaissaient rapidement dans la forêt. Afab Owono tintait. Il s'envola vers le Sud-Ouest et parvint à la tribu Yemissem chez Ebolo Fa Bekouh et atterrit. Mais le tintement de la clochette emplit aussitôt les oreilles. Effrayés, les villageois s'enfuirent tous azimuts. Afab Owono n'eut pas le temps de prononcer une parole. Étonné à la vue de cet homme-oiseau, irrité par l'insupportable tintement, Ebolo Fa Bekouh tira un énorme sabre de sa hanche droite et foudroya les épaules d'Afab Owono d'un coup brûlant. Afab Owono s'envola de douleur et de dépit. Il arriva à la tribu Yemintoum chez Onyonyo Mifibi. La clochette effaroucha toute la tribu qui courut se cacher dans la brousse. Onyonyo Mifibi chassa Afab Owono qui s'envola. Il arriva à la tribu Yemibat chez Mimbotomo Ella. Il y fut chassé.

Il s'envolait maintenant vers le Sud. Alors qu'il passait dans les airs, les gens des villages et tribus survolés levaient la tête en entendant l'effroyable tintement, se bouchaient les oreilles de leurs mains et béaient d'étonnement. Qui est-ce qui pouvait bien produire un sifflement si saccadé, si aigu ?

Afab Owono atteignit la tribu Bilülügne, la tribu des Guêpes, au village Abiane chez Essok Dzam Ondo, fils d'Ondo Mfet Mam, chef de la tribu Bilülügne. Il atterrit dans la cour.

Essok Dzam Ondo se porta aussitôt au-devant de cet étrange homme-oiseau tintinnabulant tandis que le monde villageois commençait à s'effrayer.

Précisons qu'Essok Dzam Ondo est né du mariage d'Ondo Mfet Mam avec Ada Otounga, fille d'Otounga Mba et sœur de Medza m'Otounga Mba, le plus bel homme et le plus grand lutteur d'Engong Zok Mebeghe Me Mba. De ce fait Essok Dzam Ondo est neveu du grand pays d'Engong.

Essok Dzam Ondo est réputé courageux et puissant. En effet aucun palabre concernant les hommes d'Engong, ses oncles maternels, ne peut passer par Abiane, venant d'Okü, sans qu'Essok Dzam Ondo en finisse, ou essaie d'en finir avec son promoteur. Quitte à en informer par la suite ses oncles.

Essok Dzam Ondo se tint donc devant Afab Owono et dit :

– Nom, tribu et le but de ce voyage bruyant, vite !

– Afab Owono, répondit l'autre, de la tribu Essamoura au village Yinamessok. J'ai rencontré dans la tribu Essighlessi un homme d'Engong appelé Angone Endong Oyono. Très nerveux, cet Angone. Nous nous sommes disputés. Il m'a alors collé ce grelot dans l'oreille afin que j'aille montrer mes ailes à son père Akoma Mba. J'ignore où se trouve Engong et qui se nomme Akoma Mba. Je n'en peux plus avec cette cloche. Fais quelque chose. Vite !

Essok Dzam Ondo entra dans sa case, en ressortit avec un casque en vois blanc qu'il mit sur la tête d'Afab Owono. La clochette se tut. Essok Dzam dit :

– Tu as de la chance. Avoir rencontré Angone Endong et n'être pas mort signifie que tu as de la chance. Cependant il faut que tu partes à Engong. Les décisions d'Angone sont irrévocables. Ou tu pars à Engong, droit au Sud et le père Akoma décidera de ton sort, ou tu essaies de retourner chez toi et ta mort est assurée. A toi de choisir.

– Je pars à Engong, dit Afab Owono qui, en lui-même, venait de prendre une résolution contraire. Ce casque, il l'avait, ce casque. Et tant qu'il l'avait, il pouvait gagner du temps. Ensuite il aviserait. Après avoir remercié son hôte, il s'envola, feignant de prendre la direction du Sud. Mais dès que le village Abiane eut disparu de sa vue, il décrivit un

demi-cercle pour se diriger vers le Nord. Et voici : Plouf ! le casque s'ôta de sa tête et s'envola vers Abiane. Les tintements du grelot reprirent de plus belle. Afab Owono poursuivit le casque mais ne put le rattaper. Quand il arriva à Abiane, Essok Dzam l'avait déjà fait disparaître.

– Va-t'en, lui cria-t-il quand Afab Owono ouvrit la bouche pour essayer de parlementer. Va-t'en, ou tu vas te retrouver chez les fantômes à l'instant.

Afab Owono reprit la direction du Sud, confus et désespéré.

Dans le même temps, au fond de son corps-de-garde d'Oveng, à Engong, Akoma Mba, entouré des Vénérables, se raidit brusquement. Medang Endong lui posa la question d'usage :

– Des nouvelles ?

– Oui ! Angone Endong nous envoie un colis assez étrange. Et ce colis est allé faire un tour chez Essok Dzam Ondo, notre petit-neveu de la tribu Bilülügne qui nous l'a réexpédié. Il n'y a pas lieu de nous remuer. Si Angone envoie un colis, c'est qu'il a pris ses précautions.

Et l'on attendit.

Dès qu'Afab Owono apparut au-dessus de Mveng-Ayong chez Mfoulou Engouang, Mengong me Mfoulou se propulsa dans les airs et atterrit sur ses épaules.

– Vole droit devant toi, lui dit-il. Nous allons à Oveng chez Père Akoma. Pas un geste suspect ou je te tue !

Afab Owono ne s'étonnait plus de rien et n'avait plus envie de s'étonner. Voir Akoma et en finir avec cette clochette seuls lui importaient maintenant. Il survola les grands villages d'Engong, parvint à Oveng et atterrit. Mengong me Mfoulou sauta de cette curieuse monture et dit :

– Père Akoma, je ne sais pas, mais cette homme-oiseau est un merveilleux appareil de vol. Sur son dos, je me suis vraiment senti à l'aise. Dommage que le voyage a été si court.

Mengong me Mfoulou hurlait presque, à cause de l'assourdissant tintement. Akoma fit signe à Afab Owono de s'approcher. Il lui traça un rond avec un crayon de cire rouge autour de l'oreille et la clochette se tut.

Afab Owono était inondé de sueur. Il respirait par saccades. Un homme a-t-il jamais supporté pareille torture ? Il retourna se tenir debout à l'entrée du corps-de-garde. Le silence qui succéda au tintement lui parut encore plus insupportable. Il mit du temps à s'y habituer et reprit peu à peu ses esprits. Enfin il dit :

– Je suis Afab Owono de la tribu Essamoura, au village Yinamessok, loin à Mikour Megnoung n'Ekobeigne, à Okü, au Nord. J'ai rencontré deux hommes d'Engong à la tribu Essighlessi chez Obame Andome. L'un deux s'appelle Angone Endong. Nous nous sommes disputés. Ce n'était pourtant pas à lui que j'en avais mais à Obame Andome qui venait de brûler mon village sans raison. Et j'étais chez les Essighlessi pour lui exprimer ma façon de penser. Mais voici qu'Angone Endong s'indigne de me voir avec des ailes et me somme d'aller les montrer à son père Akoma car, prétendait-il, celui-ci le chasserait d'Engong si lui, Angone, se bornait à lui raconter sans preuve avoir vu un homme ailé à Okü. J'ai naturellement refusé et nous nous sommes échangé quelques coups sans gravité. Alors il m'a collé cette clochette au fond de l'oreille pour me forcer à aller à Engong. Et me voici !

Akoma Mba se leva, secoua son chasse-mouches et dit :

– Tu as bien parlé, homme des Essamoura. Angone Endong est un chef à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient. Angone ne ment jamais, Angone ne réfléchit pas, Angone commande et l'on obéit. Angone est un chef. Fils d'homme Medang, j'ai parlé. Si tu as quelque chose à ajouter, parle.

Medang Endong dit :

– Oui, j'ai quelque chose à ajouter et je vais parler. Oui je vais ajouter quelque chose à ce que tu viens de dire, Fils d'homme Biyang bi Mba[1]. Ici à Engong Zok, si je dis du bien d'Angone Endong, on m'accuse de parti pris parce que je suis son grand-frère. Et pourtant tout le monde sait qu'Angone ne me consulte jamais quand il prend ses

---

[1] *Biyang bi Mba* : Autre nom d'Akoma Mba.

décisions. Quand Angone est devenu chef, il ne m'a pas consulté. Angone ne consulte personne avant d'agir sauf son inséparable Ntoutoume Mfoulou. Fils d'homme Biyang et moi avons sillonné tous les pays d'Okü, nous n'avons jamais rencontré un homme-oiseau. Angone y va, trouve un homme-oiseau et l'envoie à Engong. Depuis que le monde est monde, qui, de mémoire d'homme, a déjà vu un homme-oiseau ? Pourtant le voici devant nous. Angone est chef. Angone Endong, le fils qu'Endong Oyono a engendré, est un chef perspicace. Je vais vous dire. Angone n'a pas rencontré un homme-oiseau. Un homme-oiseau existe-t-il vraiment ? Angone a vu un homme-vampire ! Afab Owono n'est pas un homme-oiseau. Afab Owono est le plus grand, le plus puissant vampire d'Okü. C'est pourquoi Angone Endong, Soufflet de forge Ramollisseur des Métaux, Écureuil de la Saison des Pluies aux neuf nids, c'est pourquoi Angone a envoyé ce vampire à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les races voient. A vous de comprendre. Angone Endong Oyono est un vrai chef. J'ai parlé.

Medang Endong se rassit.

Se voyant découvert et mis à nu, Afab Owono voulut s'enfuir. D'un vif battement d'ailes il s'enleva de terre, plana quelques instants au-dessus d'Oveng et s'élança vers Okü. Mais Akoma Mba tourna la bague de cuivre qui ornait son index droit. La clochette réintégra le fond de l'oreille d'Afab Owono et le tintement explosa comme un grondement de tonnerre. « Inutile ! » se dit-il, et il revint atterrir devant le corps-de-garde.

Surgissant alors d'on ne sait où, Angoung Beré, surnommé Ayom-Ngang, l'Ancêtre de la Magie, plongea la main dans sa sacoche à mystères, la ramena serrant un étui en toile d'araignée et l'ouvrit. Deux grosses guêpes en sortirent en bourdonnant et se jetèrent sur Afab Owono. L'une le piqua sur la nuque, l'autre sur le sternum.

Afab Owono poussa un hurlement de douleur. Son corps parut se tasser sur lui-même, s'amollit, s'affaissa, roula à terre, inerte. Les vampires ne survivent jamais aux piqûres venimeuses des guêpes furieuses. Afab Owono, le grand vampire de la tribu Essamoura, avait cessé d'exister.

Toutes les bouches présentes s'exclamèrent :

Oho'o ! hé é é !
Oho ! oho ! o ! o !
Oho ! o ! hé é é !
A Père Akoma, quel destin !
Oho ! o ! hé é é !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

Repartons à la tribu Essighlessi, au village Messola Nkini où nous avons laissé face à face Ntoutoume Mfoulou, Angone Endong d'une part et, d'autre part, Ekouma Ngoumou, chef de la tribu Yebibam, et Obame Andome. Deux hommes d'Engong contre deux hommes d'Okü. Qu'ont-ils fait pendant notre randonnée en compagnie d'Afab Owono ?

Eh bien, ils ne se sont pas croisé les bras et n'ont pas partagé un repas. Ils se sont d'abord contentés de se regarder haineusement. Puis Ntoutoume Mfoulou a rompu le silence :

– L'audace des natifs d'Okü m'écœure, moi, fils de Mfoulou. Ils n'ont même plus, en nous voyant, la moindre parcelle de courtoisie de s'enquérir des raisons de notre présence sur leur sol, de nous proposer à manger avant de passer aux choses sérieuses comme nous le faisons à leur égard à Engong ! Mais aussitôt qu'ils nous voient, ils ouvrent les hostilités. Pourtant dans ce domaine ils ne méritent même pas la considération qu'une vipère cornue pourrait accorder à un crapaud, a conclu Nyébé Mfoulou avec un éclat de rire méprisant.

Cette rodomontade a provoqué cette rebuffade d'Ekouma Ngoumou :

– Je ne comprends plus les hommes d'aujourd'hui. Tel qui a un anus aussi étroit que celui d'un tisserin veut avaler une pleine corbeille de noix de palme ! Celui dont l'entre-fesses n'est qu'un réduit invisible veut se servir d'un baobab pour sa galerie hygiénique ! C'est le monde à l'envers !

Ntoutoume Mfoulou se tut net. Il fixa Ekouma Ngoumou :

– Qu'est-ce que tu viens de dire ? Veux-tu répéter ?

– Es-tu sourd, rétorqua l'homme des Yebibam ?

– fils d'homme Nkomo, as-tu entendu ? dit Ntoutoume Mfoulou se tournant vers son frère Angone.

– J'ai envie de me couper les oreilles, répondit celui-ci en se bouchant les pavillons de ses mains.

Ntoutoume Mfoulou commença de se déplacer en sifflotant. La colère l'étreignait, l'étripait, lui labourait les narines.

Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Saturé de force et de puissance
Je voudrais rencontrer un égal !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Que la mort me tue
Si elle en est capable !
Vio ! Vio ! Vi ! Violi ! Vio !

Il se déplaçait en suivant un fil invisible qui pendait des nuages et au bout duquel était accorché un plomb se balançant au vent. Angone Endong émit un grognement : la colère du fils de Mfoulou venait d'atteindre le point de non retour jusqu'à son assouvissement.

Comme un chat-tigre sur sa proie, Ekouma Ngoumou sauta sur Ntoutoume Mfoulou, mit la main au côté, en retira un gourdin de fer qu'il abattit sur les épaules de son antagoniste avec l'intention de lui faire exploser les omoplates. Ce fut violent, atroce, insupportable. Le coup éclata comme le tonnerre. Des étincelles jaillirent. Soulevé de terre, Ntoutoume Mfoulou plana à hauteur de palmier au-dessus des cases, se rabattit dans la cour, le corps en feu. Ekouma Ngoumou bondit de nouveau, tenant son gourdin. Ntoutoume Mfoulou se replia sur lui-même comme le fait le serpent vert prêt à frapper sur un rat dans les hautes herbes, se détendit comme un ressort, un lourd marteau de fer tenu des deux mains et l'abaissa prestement. Le marteau rencontra le gourdin. Le gourdin rencontra le marteau. On dit que l'explosion qui s'en suivit s'entendit à plusieurs lunes de marche alentour. Le ciel parut éclater. Des éclairs giclèrent de tous côtés. La panique submergea toute la contrée environnante. Le heurt expédia

Ekouma Ngoumou le dos dans la poussière, la bouche ouverte.

Ntoutoume Mfoulou saisit le fil au-dessus de sa tête, le tira vers le sol, emprisonna le plomb dans sa main droite, puis le balança dans la bouche ouverte d'Ekouma Ngoumou. Dans un mouvement aussi involontaire qu'instinctif, l'homme de la tribu Yebibam l'avala incontinent. Le plomb s'incrusta dans sa gorge, Ntoutoume Mfoulou tenait le fil.

Angone Endong bégaya :

– Hé ! hé ! hé ba...ba...baobab... Je crois que tu...tu...tu vas te transformer en...en...galerie hygiénique !...

A ce moment le plomb amorça de frénétiques descentes et remontées de la gorge à l'estomac et de l'estomac à la gorge selon les tractions et détentes exercées sur le fil par Ntoutoume Mfoulou. Ekouma Ngoumou se mit à hurler. La douleur lui tenaillait les entrailles. Il se frappa la poitrine. Un daman chanta dans sa tête. Son corps se hérissa d'écailles dures comme celui d'un crocodile. Son estomac se contracta, durcit comme un galet de rivière, emprisonnant le plomb dévastateur. Ntoutoume Mfoulou tira sur le fil qui se tendit. Le plomb ne bougea pas. Du pouce et de l'index, le fils de Mfoulou pressa le fil, ce qui envoya dans le plomb une giclée de feu, le rougissant à l'incandescence. L'estomac d'Ekouma Ngoumou s'échauffa, se révulsa. Bientôt la chaleur devint torride, insoutenable. La gorge horriblement desséchée, Ekouma Ngoumou ouvrit la bouche et cria :

– De l'eau, de l'eau, vite ! Je brûle ! Je brûle !

Ses écailles se craquelaient. Son corps desséché devenait cassant. Il hurla encore : « De l'eau, de l'eau par pitié ! » Mais l'eau ne vint pas. Il tituba, s'affaissa, s'étala sur son ventre, la tête posée sur ses bras en croix. Ainsi immobile dans une mort atroce, il ressemblait à un gros lézard empaillé.

Ntoutoume Mfoulou sifflota :

Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Saturé de force et de puissance
Je voudrais rencontrer un égal !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !
Je suis Nyébé Mone Ebo Mfoulou !
Vi ! Violi ! Violi ! Vio ! Vi ! Vi !

Que la mort me tue
Si elle en est capable !
Vio ! Vio ! Vi ! Violi ! Vio !

Il se tourna vers Obame Andome et dit :

– Alors, fils d'Andome Ella, fais-tu la paix ou préfères-tu continuer la guerre ?

Sans répondre, Obame Andome bondit et entra dans la tourelle de son canon. Ntoutoume Mfoulou s'y engouffra à son tour.

Obame Andome saisissait ses manettes lorsque Ntoutoume Mfoulou lui immobilisa un bras.

– Stop ! dit le fils de Mfoulou. Tu n'as pas répondu à ma question !

– Mais, je suis en train d'y répondre, rétorqua le fils d'Andome Ella.

– Ah bon ? exulta le Oui de Mfoulou. Il retira sa main, se croisa les bras et se mit à regarder faire Obame Andome. Celui-ci tira sur une manette, scruta une surface polie et miroitante à la base du canon, appuya sur un bouton. Soudain un ronflement retentit, comme les rapides d'un cours d'eau, s'amplifia pour devenir très aigu. Des craquements se signalèrent du côté du sol. Le grand pylône se mit à vibrer, à osciller puis, brusquement, s'arracha de terre pour s'élancer dans l'atmosphère dans un grondement fracassant.

Ntoutoume Mfoulou faillit se cogner contre la paroi métallique tant était brutal cet envol. Ils atteignirent les nuages. Obame Andome fouillait du regard la courbe de l'horizon. Ntoutoume Mfoulou comprit qu'il cherchait à repérer Engouang Ondo. Il se renfrogna. Sa colère, que sa curiosité devant ce mécanisme compliqué voulait étouffer, se raviva, s'irradia de nouveau dans tout son être. Il éternua, des picotements irritèrent ses narines. Il éternua encore violemment. Un « Ado », sorte de boule d'ambre, jaillit de sa narine gauche. Il le saisit, le jeta dans une fente à la racine des manettes. L'ado fondit, répandant dans toute la machinerie une matière visqueuse, collante qui neutralisait tout ce qui pouvait bouger. Peu à peu les vrombissements se turent. Le grand tube se mit à tanguer, puis, comme subitement lâché

par une main puissante et invisible, tomba, masse lourde précipitée vers le sol. Ntoutoume Mfoulou s'éjecta de la coupole, suivi d'Obame Andome qui venait d'abandonner son canon. De la terre Angone Endong vit fondre sur lui cette masse menaçante. Il se propulsa hors de l'éventuel point de chute. Dans un monstrueux fracas, pylône, coupole et canon s'écrasèrent sur le sol, brisant tout alentour. Peu après, les deux adversaires, Ntoutoume Mfoulou et Obame Andome, atterrirent avec un bruit mat. Angone Endong les rejoignit.

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

CHAPITRE VII

ENGOUANG ONDO, OBAME ANDOME : DUEL A MORT

Obame Andome regarda ses ennemis. Il se dit que ces hommes étaient invincibles. Et puisqu'ils étaient invincibles, lui Obame Andome ne voyait qu'une solution : détruire la Terre. La détruire avec tout ce qu'elle avait d'immortel. Et si les Immortels avaient une autre terre habitable dans Ndalame, eh bien ils s'en iraient y vivre.

Mais la Terre des hommes, elle, serait réduite en poussière ! A cause de ces Immortels d'Engong ! Des Immortels sur la terre des Mortels constituaient une ignominie. Pareille injustice ne se pouvait admettre.

Pourquoi voulait-on le tuer, lui Obame Andome ? Qu'avait-il fait pour mériter un tel sort ? Rechercher le secret de l'immortalité entre normalement dans la légitimité de tout homme qui se respecte. Le CRÉATEUR Eyô n'a jamais interdit aux hommes de rechercher leur essence originelle pour s'en revêtir. N'avait-il pas, lui Obame Andome, comme ces humains d'Engong, volonté, puissance et intelligence créatrice ? Pourquoi voulait-on l'empêcher de devenir Immortel ? S'il en était donc ainsi, la Terre allait périr !

Obame Andome planta l'orteil mâle du pied droit dans le sol. Un grelot magique éclata en lui. Dans les nuages le tonnerre gronda. La foudre tomba sur lui et disparut dans les entrailles de la terre...

Obame Andome se baissa et chercha à ses pieds. Il vit « abizalang », le déchet de la foudre : une boule de cristal grosse comme le pouce, brillante avec des reflets arc-en-ciel. Il la ramassa, se redressa, se mit à tournoyer sur place comme une toupie, de plus en plus vite, puis se propulsa dans les nues. Il atteignit Nnone Dzop, le Bleu du Ciel. Il monta

encore jusqu'à ce qu'il commença à respirer difficilement. Alors il retira la fronde accrochée à sa ceinture, l'arma avec la boule de cristal et tira vers les étoiles. Enfin il redescendit sur terre, prêt à affronter l'imminent cataclysme qu'il venait de déclencher.

La boule incandescente vola dans l'espace. Après s'être bien éloignée de la terre, elle se fixa dans le vide, puis commença à grossir tandis que sa lumière et sa chaleur s'intensifiaient...

Engouang Ondo, de son brouillard arc-en-ciel, avait suivi attentivement les évolutions guerrières d'Obame Andome. Il avait vu la boule de feu s'élancer dans l'espace interplanétaire et se stationner entre la lune et la terre. Maintenant il la voyait revêtir un éclat aveuglant. Et elle grossissait toujours. Engouang Ondo comprit : si cette masse de feu atteignait les proportions de la lune ou du soleil, la terre s'enflammerait, toute vie disparaîtrait ! Le fils d'Andome Ella avait donc décidé de détruire la Terre !

– Je vais tuer Obame Andome, cria-t-il. Je vais le tuer !

Il prit un petit miroir dans sa sacoche et regarda du côté d'Engong. Akoma Mba et ses pairs devisaient au corps-de-garde. Engouang appela :

– Père Akoma !

– Oui, fils ! Que se passe-t-il ?

– Je vais tuer Obame Andome. Je n'en avais pas l'intention, mais maintenant je vais le tuer.

Akoma Mba garda un instant le silence. Le rompant, il demanda :

– Que t'arrive-t-il, fils d'Endong, de Meyé et de Mba ?

– Père Akoma, mets-toi dans la cour, lève la tête et regarde dans le ciel...

Akoma fit signe aux vénérables de le suivre dans la cour. Tous virent dans le ciel un soleil éblouissant, énorme, qui grossissait très sensiblement et dont la chaleur devenait de plus en plus brûlante.

Les feuilles des bananiers déjà se racornissaient. Des bandes d'oiseaux traversaient l'air au-dessus des villages en un vol tumultueux et désordonné, se dirigeant vers les grandes forêts où ils supposaient se protéger du phénomène.

Du gris cendré les nuages passaient au rouge sombre. La lumière était si aveuglante que le soleil, le vrai, l'originel, semblait se fondre dans l'artificiel pour embraser la terre.

Des incendies et des feux de brousse s'allumaient spontanément.

Les moutons bêlaient à tue-tête, les chiens aboyaient rageusement, les poules cessaient de picorer et couraient s'abriter sous les avocatiers et les parasoliers derrière les cases.

Les hommes fuyaient les villages et allaient se réfugier dans des grottes rocheuses...

Il faisait chaud. Il faisait lourd.

Akoma Mba s'adressa à Engouang Ondo :

– Est-ce Obame Andome qui...

– C'est lui, répondit Beko Ondo. Il veut détruire la Terre. Alors je vais le tuer.

Akoma interrogea du regard ses frères qui avaient tout entendu. Sa décision était la leur, lui fut-il répondu de la même manière avec un hochement de tête.

Beko Ondo, dit-il, tu as mon accord. Mais auparavant, élimine ce soleil qui est de trop dans notre ciel.

Engouang Ondo siffla : Angone Endong et Ntoutoume Mfoulou réintégrèrent le brouillard arc-en-ciel.

Beko Ondo l'Altier, *Nang Ondo* le Magnifique, *Mikibi Ondo* l'Irréductible, *Engouang Ondo* l'Inflexible fouilla dans sa sacoche à mystères, en sortit une petite arbalète munie d'une flèchette métallique à pointe rougeoyante et à queue en dents de scie. Il visa l'énorme soleil menaçant et tira. La flèche partit silencieusement en tournoyant sur elle-même, entra dans la grande boule lumineuse et se planta dans son noyau central qu'elle se mit à perforer frénétiquement. Parvenu au cœur du noyau, elle s'anima de vibrations « beyiri », imprima une vitesse prodigieuse à son mouvement giratoire qui arrêta la dilatation de la grosse masse enflammée. Cependant la flèche continuait à vibrer, saccageant le noyau, grossissant à son tour à mesure que s'élargissait la cavité qu'elle creusait.

Lorsque la flèche, devenue une boule ronde et vibrante, emplit entièrement l'espace occupé auparavant par le noyau, Engouang Ondo tourna sur son index sa bague de cuivre.

La boule-flèche se volatilisa instantanément. Privé du support central que constituait son noyau, l'énorme soleil artificiel s'effondra en son milieu, explosa, propulsant dans tous les horizons des milliers et des milliers d'étoiles filantes qui retombaient en fines pluies vers la terre. Elles n'atteignaient pas le sol mais se dissipaient heureusement dans les nuages. Ce phénomène dura trois jours. Les nuits étaient aussi illuminées que les jours par ces myriades de lampions qui descendaient du ciel pour s'éteindre presque sur le faîte des arbres.

Enfin la vie sur terre, nourrie par notre Soleil, généreux et protecteur, reprit son rythme coutumier.

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

Andome Ella Mezang - précisons : le fantôme d'Andome Ella Mezang - dans son monde nébuleux, avait capté le message d'Engouang Ondo à Akoma Mba. Lui, Andome Ella, connaissait Engouang Ondo. Il le connaissait depuis qu'il avait perdu sa vie face à Akoma Mba, et qu'il s'était juré de se venger des hommes d'Engong. Depuis ce temps-là il n'avait cessé d'affronter Engouang Ondo par hommes-puissants d'Okü interposés. Il savait que le fils d'Ondo Mba, chef des armées d'Engong, ne badinait jamais quand il se décidait à supprimer un ennemi. Or Engouang Ondo venait d'annoncer clairement à Akoma Mba qu'il allait tuer Obame Andome. Et lui, Andome Ella, ne voyait pas comment Engouang Ondo pourrait-il revenir sur cette décision. Et il ne voyait pas non plus comme éviter cette mort à son fils Obame Andome. Chose plus grave et plus complexe, il ne supportait pas l'idée de son Obame Andome mort. Lui, Andome Ella, était mort. Obame Andome, lui, devait vivre. Vivre et vivre. Mais comment, face à la détermination de l'irréductible Mikibi Ondo, empêcher cette mort qui planait déjà dans les nues ?

Andome Ella se dit qu'il y avait de l'injustice de par le

monde. De l'injustice il y en avait trop ! Qu'avait-il fait pour qu'Akoma Mba lui supprimât la vie ? Et qu'avait fait son fils Obame Andome pour mériter cette mort que lui réservait Engouang Ondo ? De l'injustice il y en avait vraiment trop !

Cependant il lui fallait empêcher cette mort suspendue comme un glaive sur la tête d'Obame Andome. Il fallait l'empêcher par tous les moyens.

Andome Ella chercha et chercha. Il chercha encore. Il chercha tant et si bien qu'il finit par trouver un rayon d'espoir. Il allait, lui Andome Ella Mezang s'ouvrir au *Père Zame*, Dieu de la Terre, des Hommes et du Souffle. Il allait dire à *Tare Zame* tout le mal que commettaient les hommes d'Engong sous la férule d'Akoma Mba. Il allait les acculer devant le *Tout-Puissant*, les dépouiller de leur carapace d'immortalité qui les rend intouchables, qui leur permet tous les crimes, toutes les horreurs qui sévissent de par le monde. Leur impunité allait s'envoler en fumée. Oui, lui Andome Ella Mezang allait s'ouvrir à *Tare Zame*.

Andome Ella se mit d'abord à parcourir les forêts. Il se rendit chez les éléphants, les réunit et leur demanda si les hommes d'Engong n'avaient jamaisi abattu des leurs. Les éléphants lui déclarèrent que des troupeaux entiers avaient été détruits par Akoma Mba et ses fils.

– Suivez-moi, leur enjoignit-il. Nous allons nous plaindre d'Akoma Mba chez *Tare Zame*, notre Père à tous.

Et les éléphants s'ébranlèrent et le suivirent.

Sur son chemin Andome Ella rencontra les sangliers.

– Voyez, leur dit-il, Akoma Mba et les siens ont décimé un nombre incalculable d'éléphants, sans raison. Comme je vais me plaindre de lui auprès de *Tare Zame*, notre Père à tous dans le Ciel, car Akoma m'a supprimé la vie et s'apprête à en faire autant de mon unique fils Obame Andome, ils se sont joints à moi. N'avez-vous jamais eu, vous autres sangliers, à souffrir des atrocités de ce méchant Akoma ?

– Mais c'est lui et les siens que nous fuyons, répondit le chef des sangliers. Ils nous mangent. Nous sommes leur plat de prédilection.

– Alors qu'attendez-vous pour nous suivre ? Voici le temps de la vengeance !

– En route, commanda le chef sanglier à sa horde.

Chemin faisant, Andome Ella rencontra les buffles, exposa son problème et les buffles le suivirent. Il rencontra les chimpanzés, les gorilles, les singes de toutes espèces qui le suivirent. Il fit le tour de tous les animaux dont regorgent les grandes forêts impénétrables, de tous les oiseaux qui sillonnent le ciel et bruissent dans les frondaisons touffues des arbres gigantesques et ils le suivirent. Tous les poissons des rivières, tous les mammifères des grands fleuves suivirent Andome Ella Mezang.

Andome Ella s'adressa alors aux tribus des grands-hommes d'Okü qui avaient été victimes des agressions des hommes d'Engong et ces tribus lui adjoignirent des délégations. Ce n'était plus une longue caravane, mais le monde en mouvement. De ceux qui rampent à ceux qui trottent sur pattes ou courent sur sabots, de ceux qui galopent à ceux qui sautillent, de ceux qui volent à ceux qui bondissent de branche en branche, de ceux qui nagent à ceux qui brassent les eaux à grand tumulte, il était impossible de dénombrer cette faune survoltée. Et tout ce beau monde allait se plaindre d'Akoma Mba auprès de Dieu.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Ce jour est de repos !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

Dès que la terre recommença à s'animer du quotidien habituel des hommes, Engouang Ondo dit à ses frères :

– Repartez tous à Engong Zok Mebeghe Me Mba, l'Olivier dressé sur une colline que regardent toutes les races. Mettez-vous à la disposition de Père Akoma.

Sur ces derniers mots, Engouang Ondo s'immatérialisa. Quelques instants après, il apparaissait dans la chambre secrète d'Angoung Beré, di Ayom Ngang, le père de la magie.

– Hé, Beko Ondo ! dit le mystérieux homme, feignant la surprise. Que se passe-t-il ?

– Ne perdons pas de temps, s'impatienta le chef des armées. Cet Obame Andome, qui est-il ?

– Difficile à dire, répondit Angoung Beré. Puissant, il l'est. C'est un pur produit d'Andome Ella, notre ennemi juré comme tu sais. Mais tu l'as déjà déséquilibré. Et devant ta ferme détermination d'en venir à bout, son père a ameuté, chose jamais vu, un fourmillement disparate d'hommes, d'oiseaux, d'animaux de toutes sortes qu'il draine vers Dieu pour se plaindre, dit-il, des agressions assassines et injustifiées de fils d'homme Akoma Mba. Au moment où nous parlons, ils ont déjà franchi la limite entre le monde des vivants et le monde des esprits. *Tare Zame*, qui n'ignore rien de ce qui se passe sur Terre, les voit certainement. Alors comme nul ne peut prévoir les réactions de *Tare Zame*, j'ignore la suite. Quant à toi, je ne saurais trop te recommander la prudence dans cette affaire. Notre puissance réside en *Tare Zame*-Eyö et conditionne toute notre existence. Il ne peut être question pour nous d'aller à l'encontre de Sa Volonté.

– Il n'y a même pas à en parler, dit Engouang Ondo. Obame Andome a voulu détruire la terre. Tare Zame-Eyô n'a jamais donné l'ordre à un humain de détruire la Terre. Les problèmes humains se règlent entre humains. Si Tare Zame-Eyô y intervient, c'est pour faire régner l'harmonie. Obame Andome n'a pas le droit de détruire la Terre des hommes. Elle ne lui appartient pas. Alors moi, Engouang Ondo, je détruis Obame Andome. C'est simple, c'est naturel.

– Vas-y mais sois prudent et vigilant car *Tare Zame* peut intervenir.

– Entendu, termina *Beko Ondo*.

De nouveau il disparut pour réapparaître aussitôt à quelque portée de tam-tam de Messola-Nkini, au Sud de la tribu Essighlessi. La forêt, dont une partie importante avait résisté à la brûlante chaleur du soleil d'Obame Andome, était encore épaisse en cet endroit. *Engouang Ondo* s'assit sur

un tronc d'arbre abattu au bord du chemin et se mit à manger en puisant dans sa sacoche. Il dévora trois cops bien cuits, un quartier de mouton, ne rejetant que les os tout autour de lui, but une calebasse d'eau qui s'était matérialisée à ses pieds. Prenant dans sa sacoche une toute petite chaise en lianes, il la transforma en une chaise longue garnie d'un duvet de raphia. Il s'y allongea confortablement, se gonfla la poitrine, souffla du côté du village Messola-Nkini sa buée aimantée, se métamorphosa en un splendide bébé potelé et s'endormit.

Au village, Obame Andome assistait, impuissant et dépité, à l'anéantissement de son œuvre de destruction lorsque l'envie le prit de se promener pour se détendre. Il se dirigea tout naturellement sur la grand'route qui partait vers le Sud où la forêt dense le rafraîchirait.

Tout en marchant il cogitait sur les péripéties de son étrange guerre contre les hommes d'Engong dont Engouang Ondo constituait le pivot. Engouang Ondo ! Qui était-il ? Comment avait-il pu réussir à détruire son soleil ? Et comment lui, Obame Andome, allait-il venir à bout d'un ennemi aussi coriace ? Son père Andome Ella avait disparu. Où se trouvait-il ?

Obame Andome marchait d'un pas machinal, plongé dans ses pensées, lorsqu'il aperçut quelque chose au bord de la route. Il s'arrêta, regarda distraitement la chose, puis la regarda plus attentivement. « Qu'est-ce que..? » murmura-t-il étonné. Il s'approcha, vit un superbe bébé dormant paisiblement. « Pas possible ! s'exclamat-il. Un bébé ! Mais où sont ses parents ? Le père ou la mère, l'un des deux au moins devrait se trouver auprès de l'enfant ! Où sont-ils ? »

Obame Andome aperçut les restes d'un repas fraîchement pris. Il examina de plus près les alentours de la chaise longue et fut assuré qu'une ou deux personnes avaient été assises là, sur ce tronc d'arbre, au moment même où, au village, il se décidait à aller se promener. Se disant qu'elles s'étaient absentées sans doute pour calmer un besoin naturel et n'allaient pas tarder à se manfiester, il prit place sur le même tronc et attendit.

Il attendit encore. Il attendit longtemps. Le bébé dormait toujours. Le silence pesait. L'immobilité de la forêt rappelait

encore l'angoisse qui avait saisi ce monde qui venait d'échapper à une fin tragique.

Obame Andome se mit à contempler ce bébé. Il le trouva vraiment beau : joufflu, avec des bras, des cuisses et des jambes fermes, il personnifiait l'espèce des enfants bien nourris par des mères aux seins gonflés de lait.

Obame Andome se dit que quelque chose lui avait échappé depuis qu'il était devenu homme : il n'avait jamais pensé à se marier. Il imagina le bonheur qui aurait été le sien si une femme l'avait gratifié d'un aussi joli bébé. Il chercha à ressentir la joie qu'il aurait éprouvée en serrant un tel bébé, son fils, contre sa poitrine. Il frémit. La sensation devenait réelle, palpable, matérielle. Ne pouvant plus résister, il se pencha sur la chaise longue, posa ses mains avec d'infinies précautions sous les aisselles de l'enfant, le souleva doucement, l'amena contre lui, se mit à pleurer en silence de tendresse et d'affection. Comment avait-il pensé, lui Obame Andome, un seul instant, à détruire le monde au risque de brûler dans un incendie cataclysmique d'aussi belles créatures ? Et comment lui, Obame Andome, ne s'était-il même pas aperçu de l'existence d'aussi beaux bébés dans son village Messola-Nkini ? Sans plus attendre il se dirigea vers le village, entra dans sa case et posa tendrement l'enfant sur son lit. Le bébé s'éveilla, fixa le visage penché sur lui et s'épanouit d'un sourire lumineux. Le cœur d'Obame Andome battit plus vite et l'homme faillit hurler. Que c'était beau ! Jamais lui, Obame Andome, ne permettrait à quiconque de lui reprendre cet enfant !

Le bébé souriait et rendait Obame Andome heureux. Mais il fallait bien le nourrir, ce bébé. Diantre ! Où se trouvait donc cette femme qui avait abandonné ainsi son enfant dans la forêt ? Avait-elle été victime d'une agression ? Il n'y en avait pourtant pas trace ! Il ramena ses pensées de ce lieu car, au fond, il ne voulait pas connaître la mère du bébé, éventualité qui créerait des complications. Pour l'instant il lui fallait trouver dans le village une femme allaitant bébé et lui confier cet enfant. Et les femmes dans pareille situation ne manquaient pas à Messola-Nkini. D'ailleurs les villageois ayant fui les combats revenaient maintenant aux nouvelles. Il devait d'abord les rassurer et trouver une femme

remplissant les conditions voulues. Et puis ce bébé ne devait pas être exigeant. Depuis que la forêt le lui avait si généreusement offert, il n 'avait même pas pleuré. Au contraire il ne cessait de sourire et de s'endormir. Le genre de bébé qu'on allaite trois à quatre fois seulement dans la journée. Vraiment son entretien n'allait pas être préoccupant. Il le coucha, borda le lit et sortit.

*
* *

Tous les grands joueurs de Mvett savent qu'Engouang Ondo est un jumeau. En effet il naquit en même temps que sa sœur Eyeng Ondo, désignée sous l'appellation d'Okome Ondo par certains artistes. Mais Eyeng Ondo ne vécut que jusqu'à son adolescence au terme de laquelle elle quitta ce monde. Elle n'avait pourtant pas été malade, n'était pas morte, mais on ne la vit plus et nul ne la pleura à Engong. Le silence sur sa disparition demeura total. Seul le mystérieux Angoung Beré en savait de long en large.

Le mot fang « éyeng » signifie Esprit-mascotte. On dit que Eyeng Ondo avait été intégrée dans le monde des esprits pour y devenir la mascotte d'Engouang Ondo. Elle faisait donc partie de l'insondable puissance du chef des armées d'Engong.

Obame Andome aussitôt sorti, Engouang Ondo, Engouang-Bébé, se retourna sur le ventre, posa sa tête sur ses bras croisés et murmura :

- Eyeng, ma sœur bien aimée,
  Eyeng Ondo m'entends-tu ?
- Beko, mon frère bien aimé,
  Beko Ondo je t'entends parfaitement
- Viens, Eyeng, viens m'allaiter !
- Qu'as-tu, Beko, fils d'Ondo Mba !
  Qu'as-tu, fils d'Otouang et de Mba ?
  J'ai vu quelqu'un à l'ancien village,
  Quel est cet homme ?
  Que te veut cet homme ?
- Cet homme est Obame Andome,
  Fils d'Andome Ella Mezang.

Il a juré ma mort
Et moi, je vais le tuer.
Viens m'allaiter, soeur Eyeng !
Viens m'allaiter, chez Obame Andome.
– Message reçu, Beko fils d'Ondo
Message reçu et j'arrive, fils d'Ondo
Patiente, patiente, patiente encore
Fils d'Ondo, ton Eyeng t'arrive !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Du pays des esprits, Eyeng Ondo descendit sur la terre et se posa sur le tronc d'arbre près duquel Obame Andome avait ramassé le bébé Engouang Ondo. Elle se transforma en une jeune femme aguichante aux seins gonflés de lait, se vêtit comme une jeune mère ayant perdu son enfant. Elle mit les mains sur sa tête, se dirigea en pleurant vers le village Messola-Nkini :

Hé ! hé ! hé hé !
Le reverrai-je seulement ,
Mon enfant si potelé si beau !
Hé ! hé ! hé ! hé !
La méchanceté des hommes
Me l'a arraché !
Hé ! hé ! hé ! hé !
Ils m'ont emmenée, ces hommes !
Ils m'ont emmenée et tué mon homme !
Hé ! hé ! hé ! hé !
Le reverrai-je seulement ?
Mon enfant si potelé si beau !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Dans la cour de Messola-Nkini, Obame Andome se statufia, « Tiens, se dit-il, la mère de mon enfant ! D'où sort-elle ? Et belle avec ça ! » Il se traita des noms les plus abjects pour s'être engagé dans une aventure sans issue alors qu'il

aurait pu jouir paisiblement de la vie, lui qui avait fait de la tribu Essighlessi l'une des plus prospères d'Okü ! Il n'avait même pas cherché, depuis qu'il était à la tête des Essighlessi, à se marier ou à connaître si ce monde possédait tout au moins quelque charme. Il avait mis toute son énergie et son intelligence au service de son peuple tout en s'oubliant lui-même ! N'était-ce pas là aussi une autre forme d'égoïsme ?

La jeune femme venait vers lui en pleurant. Les gens la regardaient debout aux portes des cases. Elle était vraiment belle ! Belle et affligée ! Elle inspirait de l'admiration et de la pitié. A son vêtement[1] on voyait qu'elle était une jeune mère. Ses pleurs aussi le traduisaient clairement : on lui avait enlevé l'enfant. On avait tué son mari. Mais alors pourquoi l'avait-on laissée en vie, elle ?

Obame Andome l'apostropha :

– Femme, arrête. Que se passe-t-il ?

– Je ne sais comment commencer homme, répondit-elle. Deux hommes, deux géants, méchants, sauvages et impitoyables nous ont trouvés, mon mari, mon bébé et moi, sur la route à quelques portées de sagaie d'ici, en train de prendre nourriture et de nous reposer de la longue étape séparant ce village de l'autre vers le Sud. Nos pieds devaient nous porter vers le Nord, dans la tribu Essamoura où se trouvent les oncles maternels de mon feu mari. Ces deux hommes étaient surexcités, irascibles à l'extrême limite et nous ont forcés à les suivre au Sud et à abandonner mon enfant car, disaient-ils, ils ne voulaient pas s'embarrasser d'un bébé pleureur. Mon mari était un homme simple, ordinaire et ne pouvait s'opposer à de tels fauves. D'ailleurs, nous ont-ils affirmé cyniquement, un bébé ne risquait rien sur cette route très fréquentée. Quelqu'un finirait par s'en charger. Et ils nous ont emmenés, laissant le bébé malgré mes pleurs et mes supplications. Bien avant d'arriver à l'autre village, l'un d'eux a sorti un énorme sabre, a décapité mon mari, puis m'a dit :

– Tu vois femme, nous sommes bons. Avec un mari pareil tes chances de vivre quarante ans étaient réduites. Tu es belle. Retourne à ton bébé et, ma foi, débrouille-toi.

---

[1] Toute jeune mère s'enduisait le corps, les bracelets et le pagne de pâte rouge « Bè ».

Voilà l'histoire, continua la jeune femme. J'ai perdu mon mari et mon bébé. Que vais-je devenir ?

Obame Andome pensait à Ntoutoume Mfoulou et à Angone Endong. Ces deux-là, se disait-il, avaient fini par s'en aller après avoir commis leur forfait. L'ennui était qu'il ignorait où se trouvait Engouang Ondo et ce qu'il projetait. Il ramena ses pensées sur la jeune femme et dit :

– Bien, femme. Tu es émue et très fatiguée. Tu dois d'abord te reposer. Nous nous occuperons de rechercher ton enfant après. Allons dans ma case.

Il lui prit la main et l'entraina. La porte de la chambre franchie, il dit :

– Regarde !

Eyeng Ondo s'arrêta et regarda. A la vue du bébé elle explosa littéralement de joie, se précipita sur le lit, prit l'enfant dans ses bras, se mit à l'embrasser en criant :

« Ô mon bonheur ! ô mon trésor ! Te revoici enfin ! Que je suis heureuse ! ».

Et à Obame Andome elle dit :

– Sois remercié, homme ! Que puis-je offrir à ta générosité, moi si démunie ?

– De quelle tribu es-tu, demanda soudain Obame Andome ?

Eyeng Ondo eut une inspiration et mentit :

– Je suis Eyenga Ondo, fille d'Ondo Milame, de la tribu Yemiken située de l'autre côté du fleuve Abonong, loin vers le Sud. Mon mari était de la tribu Yebissoula du côté d'Edoune Zok Anvene Obame.

– Je vois, dit Obame Andome.

Il voyait en effet. Les tribus Yemiken, nom d'une famille de fougères, et Yebissoula, nom d'une essence d'arbres servant de poteaux à la construction des cases et à la pose des pièges à trappe, étaient classées parmi les plus insignifiantes des tribus d'Okü. Il pouvait donc, lui homme puissant, s'approprier femme et enfant leur appartenant sans histoire.

– Je t'épouse, dit Obame Andome. Dès cet instant considère-toi, Eyenga Ondo, comme la femme d'Obame Andome, fils d'Andome Ella Mezang et chef de la tribu Essighlessi. N'en es-tu pas heureuse ?

– Y a-t-il au monde une femme qui ne serait pas heureuse d'être l'épouse d'un homme dont le seul nom fait rêver les jeunes filles de toutes les tribus de la terre ? Combien de fois ai-je été rouée de coups par mon mari pour avoir chanté en sourdine ce nom ! Obame Andome ! Un nom qui fait frissonner ! Et dire que le destin me réservait la réalisation inespérée de mes souhaits les plus secrets ? Oui, je suis plus qu'heureuse !

– Alors repose-toi. Tu n'auras qu'à sonner cette clochette au chevet du lit pour être servie par les jeunes filles du village.

Et *Obame Andome* sortit. Il était préoccupé. Où se trouvait Engouang Ondo ? Les hostilités n'allaient tout de même pas cesser aussi incongrûment ! Engouang, il le savait, n'était pas homme à se débarrasser d'un conflit sans le conclure. Il allait certainement se remanifester. Et cette fois le combat allait être des plus féroces.

Il s'éloigna de sa maison, traversa la grand-rue et entra dans un corps-de-garde où bavardaient quelques notables...

Obame Andome parti, Eyeng Ondo s'assura que personne ne se trouvait aux alentours immédiats de la case avant de dire :

– Alors, frère Beko, que se passe-t-il ? Obame Andome serait-il plus puissant que toi pour que tu m'appelles au secours ? Je vois que la chaîne de tes sosies ceinture la terre. Il ne peut donc t'échapper. Qu'y a-t-il pour justifier ton appel ?

Engouang Ondo dit :

– Obame Andome est puissant, c'est sûr. C'est également sûr que je peux l'anéantir sans ton secours. Mais cela prendrait un certain temps. Or je suis pressé. Tu es ici pour m'indiquer le meilleur moyen d'en terminer le plus rapidement possible. D'autre part j'ai des raisons de craindre une intervention de Père Zame dans cette affaire. Tare Akoma me conseille de tenir compte d'une telle éventualité. Alors je suis pressé. J'envoie un de mes sosies faire une diversion auprès d'Obame Andome. Pendant ce temps tâche de trouver la solution afin que tout soit terminé au plus tard demain soir.

*
* *

Un éclair brilla dans le ciel. Le tonnerre gronda. Une boule nuageuse tomba dans la grand-rue du village. Le sosie d'Engouang Ondo en sortit et se dirigea vers le corps-de-garde. Obame Andome vit son ennemi, respira profondément, se leva et s'avança vers lui. Engouang Ondo, le sosie, dégaina un sabre, en foudroya Obame Andome d'un coup haineux. Obame Andome tituba de douleur. Les hommes du corps-de-garde s'enfuirent en maudissant le fils d'Andome Ella.

– Je vous l'avais dit, cria quelqu'un. Obame Andome n'a jamais été initié et on en a fait un chef. Le résultat, le voici : nous n'aurons jamais plus de paix.

– Tu as raison, mon frère Meteme, renchérit un autre. Un non-initié à la tête d'une tribu comme la nôtre, c'est un vrai désastre. Fuyons.

Et la forêt accueillante frémissait au passage des fuyards.

Obame Andome dégaina à son tour un sabre et en foudroya Engouang Ondo. Les sabres brisés, les deux hommes en vinrent aux mains, s'emmêlèrent en un corps à corps brutal, impitoyable, écrasant des mottes de terre, soulevant un épais nuage de poussière, se chevauchant, tourbillonnant en une valse vertigineuse ponctuée de coups de poing, de coups de tête, de coups de genoux, se heurtant en de sourds fracas d'articulations malmenées. Ils soufflaient, ils grognaient, ils rugissaient, puis ils reprenaient le combat, plus acharnés, plus déterminés, plus implacables. Les deux corps baignés de sueur luisaient sous le soleil. Ce corps à corps violent et inlassable surprenait Obame Andome de la part d'Engouang Ondo. Le fils d'Ondo Mba n'avait jamais été réputé pour ce genre de duel qu'affectionnaient ses frères Ntoutoume Mfoulou, l'Ouragan, et Angone Endong, le Soufflet de forge Ramollisseur des métaux. Qu'arrivait-il au chef des armées d'Engong ? S'était-il décidé à le fatiguer, lui Obame Andome, aux coups jusqu'à le mollir ?

Desserrant son étau, Engouang Ondo recula de quelques pas, se massa furieusement les poings qui s'échauffèrent, devinrent incandescents comme du fer rougi au feu, se rua de nouveau sur son ennemi et l'étourdit de deux coups

simultanés qui explosèrent comme deux grondements de tonnerre. Un nuage de vapeurs chaudes couvrit Obame Andome qui se sentit défaillir. Un voile noir obscurcit ses yeux. Il vit des myriades d'étoiles danser dans l'immensité insondable du ciel. Il se dit qu'un peu de répit lui redonnerait des forces. Dans un sursaut d'énergie, il se propulsa hors d'atteinte de son adversaire, alla atterrir sur le faîte d'une colline. Il n'eut même pas le temps de souffler. Engouang Ondo - un autre sosie de Beko - le cueillit férocement avec un cuisant coup de gourdin de fer sur la tête. Insoutenable la douleur qui le tenaillait. Il rebondit comme un ballon malmené, passa comme un bolide dans les airs et atterrit avec fracas dans la tribu Yemebong sur les rives du fleuve Assoumami. Un coup de pilon d'acier éclata entre ses épaules et lui meurtrit la chair : un autre sosie d'Engouang Ondo venait de se manifester. Pris de panique, les Yemebong s'enfuirent de tous côtés en un magnifique désordre tumultueux, oubliant leurs querelles coutumières, leurs quolibets incohérents, leurs rixes abrutissantes qui en font une des tribus d'Okü les plus anarchiques.

Obame Andome rebondit, s'envola bruyamment, apparut dans le ciel de son village, atterrit dans la cour, entra, essoufflé, dans sa maison.

Eyeng Ondo, le voyant ainsi tout en sueur, se précipita dans ses bras et lui demanda, apparemment très amoureuse :

– Oh ! Obame ! Que se passe-t-il ?

– C'est Engouang Ondo, le chef des armées d'Engong et frère de ces bandits qui ont assassiné ton mari. Nous nous sommes battus ; nous nous battons depuis des lunes. Ses frères sont partis, mais lui est là, coriace, infatigable. Je dois vous cacher, toi et le bébé, car j'ignore ce qu'il ferait en vous voyant s'il entrait dans cette case.

Soudain le bébé se mit à pousser de petits cris joyeux en tendant les bras vers Obame Andome. Celui-ci le saisit et le couvrit tendrement de caresses. L'attachement que lui manifestait ce gros garçonnet l'emplissait d'affection paternelle. Mais où cacherait-il cet enfant et sa mère ? Engouang Ondo n'était pas homme à ignorer les cachettes ! Un ennemi étant un ennemi, comment réagirait-il en s'apercevant qu'Obame Andome avait une si jolie femme et un si beau bébé ?

Obame Andome se grattait la nuque, signe chez lui d'une profonde réflexion. Non finalement, il ne cacherait pas sa femme et son enfant. Tous deux resteraient là, dans la case, bien visible. Engouang Ondo pouvait venir...

– Reste bien tranquille avec le bébé, dit-il à Eyeng Ondo. Je vais au corps-de-garde. Si Engouang Ondo entre ici à mon insu, dis-lui que tu es ma femme. Il n'osera certainement pas faire du mal à des innocents désarmés.

Il s'en alla. Il avait confiance au comportement moral de l'homme d'Engong. Il allait l'attendre au corps-de-garde car, se disait-il, le chef des armées d'Engong ne tarderait pas à reparaître.

– Et maintenant ? demanda Engouang-Bébé à Eyeng Ondo.

– Cette nuit, répondit Eyeng, je vais me laisser charmer par Obame Andome. J'espère, pendant nos ébats, l'amener à faire allusion à la source de sa puissance. Il est très épris de moi - je m'y emploie - et, comme presque tous les hommes en pareil cas, il flanchera.

– Et s'il hésite ? N'oublie pas que je suis un bébé non encore sevré[1].

– C'est un homme-puissant qui ne peut s'embarrasser de tels interdits.

– Je compte sur toi, conclut Beko Ondo.

La journée s'étirait, morose. Les oiseaux n'osaient plus chanter sur les palmiers desséchés derrière les cases. Les coqs, les poules, les moutons, les cabris et les chiens chuchotaient dans les arrières-cours. Vidés de leurs habitants depuis le début de la guerre, tous les villages Essighlessi, dans un silence angoissant, languissaient, écrasés par une immobilité étouffante. La population avait fui et s'était réfugiée au plus profond des forêts denses ou des chaînes de montagne inaccessibles. Cependant, à Messola-Nkini quelques familles demeurées fidèles à Obame Andome réchauffaient de leurs murmures leurs cases attristées. Quelques jeunes filles allaient furtivement servir Eyeng Ondo.

---

[1] Chez les Fang il était interdit d'avoir des relations intimes avec une femme qui allaite de peur de souiller son lait et d'empoisonner le bébé. Mais la puissance d'un Obame Andome pouvait éradiquer tout risque d'empoisonnement. De nos jours cet interdit a perdu de sa valeur.

Obame Andome, lui, ne mangeait presque plus. La faim ne l'effleurait même pas. Il était tendu comme un arc. Il attendait Engouang Ondo et cette attente lui pesait. Mais que faisait-il donc depuis le dernier contact ? Qu'était-il en train de préparer ?

Les ombres commençaient à s'étirer. Le soleil, le vrai, l'inamovible, l'apparemment impassible soleil dardait sa lumière crue qui rougissait de plus en plus à mesure qu'il descendait lentement, moqueur, ironique, sarcastique mais généreux et compatissant vers l'horizon enflammé.

Et toujours pas d'Engouang Ondo.

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

*
* *

Andome Ella Mezang et sa cohorte arrivaient dans la cité de *Tare Zame.*

Était-ce un village, une ville ou simplement une agglomération comme on en voit un peu partout sur la terre des hommes ? On ne saurait le dire. Peut-on parler de village, de ville ou d'agglomération s'agissant de cette espèce de gaze nuageuse aux limites imprécises, baignée d'une lumière toute différente de celle du soleil trop crue et trop ardente, une lumière qui ne vous fait ni cligner les yeux ni écarquiller les paupières, une lumière naturellement faite pour être la lumière !

Andome Ella Mezang se trouve dans une sorte de vaste salle rectangulaire rappelant vaguement la forme d'un hangar ou d'un corps-de-garde. Il y a deux rangées de sièges au bout desquelles se dresse une sorte de trône. Ce qui peut être appelé sol mais qui ne l'est pas, et ne saurait cependant être désigné autrement, ni tapis ni parquet, est d'un brillant inconnu.

Il règne ici une fraîcheur, une félicité qui vous débarasse de tous les soucis, de toutes les soifs, de toutes les faims, de toutes les envies, de toutes les colères, de toutes les haines, de toutes les ambitions qui, sur terre, malmènent la vie des

hommes et les empêchent d'avoir la paix. Il fait divinement bon !

Il n'y a personne. Disons plutôt qu'Andome Ella ne voit personne. Il hésite à s'asseoir, impose le silence à sa horde qui s'agglutine déjà à l'entrée de l'immense salle. Lorsque tout le monde s'est tu, il prend la parole et dit :

– Je crois bien que nous nous trouvons ici dans la maison de *Tare Zame*, notre Père Dieu. Nous ne nous serions pas permis une telle intrusion dans la demeure sacrée de notre Père si la raison de notre présence ici ne le motivait cruellement. Notre situation, notre condition est si désespérée que nous ne pouvions plus agir autrement. C'est pourquoi nous demandons à *Tare Zame* de vouloir bien nous pardonner notre audace irréfléchie. Mais avant de continuer, pourrais-je être assuré que je suis entendu ?

– Tu l'es, Andome Ella, fils d'Ella Mezang, lui est-il répondu. Continue.

La Voix est grave et mélodieuse, une voix inspirant le respect et l'adoration, une voix imposante. Andome Ella ne peut la situer dans l'espace. Elle semble provenir d'en haut, mais aussi du trône ainsi que de lui-même. Le fils d'Ella Mezang poursuit alors :

– Voici. Tu nous as créés, toi Tare Zame, et tu nous as mis sur la Terre. Nous y sommes nombreux, répartis en des groupes distincts parlant plusieurs langues. Il y a même deux grandes races[1] ; les Noirs qui habitent le centre et le sud de la Terre et les Blancs tout au Nord. Mais au sein de notre groupe, il y a un sous-groupe - oh ! pas très nombreux : treize grands villages en tout - du côté sud de notre aire géographique, invisible pour le profane, mais bien réel, auquel tu as accordé ta puissance et ton immortalité. C'est le peuple d'Engong que commande Akoma Mba. Cet homme, Akoma Mba, fort de son immortalité, donc de son impunité, est devenu, avec son peuple, la cause des tourments des populations d'Okü. Depuis que le pouvoir est à Engong, nous autres d'Okü n'avons plus de paix. Engong impose sa loi aux êtres et aux choses. Ne vois-tu pas toute

---

[1] Pour les Fang : les Arabes, les Juifs, les Européens et les Asiastiques sont des Blancs.

cette caravane qui m'accompagne ? Il y a là tous les hommes-puissants qu'Akoma Mba a défaits, des représentants de toutes les tribus qu'il a détruites, les animaux, les oiseaux, les gros poissons qu'il a capturés ou tués, bref ce sont les victimes des hécatombes qu'il ne cesse de semer parmi les paisibles habitants d'Okü. Et il ne m'a pas épargné. Je suis allé lui rendre visite car j'étais son cousin du côté maternel, en lui offrant des richesses. En récompense il s'est adjoint son frère Medang Endong pour m'ôter la vie. Au moment où je te parle, où nous te parlons, il est en train d'anéantir mon fils Obame Andome et, avec lui, toute la tribu Essighlessi, ma tribu. Qu'ai-je fait, qu'avons nous fait à Akoma Mba pour mériter pareil traitement ?

Akoma Mba est un monstre. C'est pourquoi nous sommes venus auprès de toi, de toi notre Père à tous, afin que tu rétablisses la justice sur la Terre en châtiant Akoma Mba et sa tribu. N'est-ce pas vrai, vous tous ici présents ?

– Y a a a a a h h h ! lui est-il répondu en choeur.

– J'ai parlé, conclut Andome Ella.

Et il se tut.

Le silence qui suivit fut aussi lourd qu'une montagne. Puis la Voix déjà entendue retentit :

– Andome Ella, fils d'Ella Mezang, tu as parlé. Tu as parlé et tu as été entendu. Entendu et compris. Akoma Mba va être convoqué pour vous confronter. Que les hommes s'asseyent, que les animaux prennent leurs postures habituelles de repos. Ici, il n'y a pas de besoin. On ne peut avoir ni soif ni faim, ni froid ni chaud.

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Qu'écoutent vos oreilles ?
Elles écoutent le Mvett !

Refrain

Oho ! aya ya !
Oho ! aya ya !

Oho ! hé ê ê ê !
Le joueur de Mvett tient bon !

Refrain

Tsira Ndong, le grand joueur
de Mvett tient grand !

Refrain

Tsira Ndong Ndoutoume et le Mvett
font quelque chose là-bas
Au corps-de-garde !

Refrain

Tsira ndong est maintenant
L'amalgame des grands artistes Mvett !

Refrain

Il dit quelque chose
Là-bas au corps-de-garde !

Refrain

En lui vibre la voix
Des plus grands artistes !

Refrain

L'amalgame des grands joueurs
Charme au corps-de-garde !

Refrain

Le moment est venu !
Le Verbe est là !

Refrain

Allons écouter Tsira Ndong
L'Amalgame des grands joueurs !

Refrain

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

Sur ce, un rayon de soleil fulgura dans le ciel, cibla le pays d'Engong, alluma l'oeil d'Akoma Mba et s'éteignit. Un moment aveuglé, Akoma Mba ferma les yeux, vit danser des milliers d'étoiles, puis entendit : « *Akoma Mba*, fils de Mba Evine Ekang, tu es appelé chez Tare Zame. Andome Ella s'est plaint de toi et tu dois répondre a ses accusations. Fais-toi accompagner d'Engouang Ondo ».

La voix se tut. Akoma rouvrit les yeux. « Ce fou d'Andome Ella, pensa-t-il, quand cessera-t-il de m'importuner ? Comment oser déranger *Tare Zame* pour de pareilles niaiseries ? A-t-il perdu la tête, le fils d'Ella Mezang ? »

Akoma sortit d'une sacoche un petit miroir, y jeta un coup d'oeil et dit :

– Engouang, fils d'Ondo Mba, Cuirasse d'Engong, où es-tu ?

– A Messola-Nkini, chez Obame Andome, répondit Engouang Ondo.

– Et qu'y fais-tu ?

– Je m'apprête à en finir avec le fils d'Andome Ella.

– Saisis-le, et amène-le-moi vivant. Et fais vite car il y a plus grave !

– Je m'en doutais. Est-ce urgent ?

– Très urgent. Tu as au plus deux jours. Amène l'énergumène. *Tare Zame* appelle !

– Entendu, conclut Beko Ondo !

*
* *

A Messola-Nkini la nuit tombait lentement. Comme un foyer qui perd graduellement de sa chaleur pour s'éteindre complètement, le jour s'effaça du ciel tandis qu'apparaissaient dans les profondeurs de l'infini des étoiles scintillantes.

Las d'attendre le chef des armées d'Engong qui, apparemment, n'avait plus l'air de se manifester dans l'immédiat, Obame Andome se décida à rejoindre Eyeng Ondo. Il la trouva toute belle car elle s'était livrée à une toilette étudiée. Les boucles lançaient des défis sur sa tête. Ses seins, dressés comme des cabosses de cacaoyer bien mûres, au milieu d'une gorge envoûtante, triomphaient d'un Obame Andome déjà tourmenté par les ardeurs de la

guerre. Un pagne multicolore ceignait ses reins, descendait sur de longues jambes fuselées. Un sourire imperceptiblement ironique découvrait une denture harmonieuse, plus blanche que le coton du kapokier. Elle était irrésistible.

Obame Andome l'entoura aussitôt de ses bras et la plaqua contre sa poitrine. Il haletait. Pas des fatigues de l'acharnement des combats...

– Laissons l'enfant dormir ici et allons dans l'autre chambre, dit-il.

Cette nuit-là fut une nuit houleuse, une nuit de combat, d'un tout autre combat, combat passionné, combat d'ivresse, combat de plaisirs, celui que se livrent depuis qu'ils étaient mis sur la terre deux êtres de même nature et de nature contraire : le mâle et la femelle... Lorsque s'endormit enfin Obame Andome, les perdrix et les coqs saluaient déjà l'aube de leurs chants syncopés.

Eyeng Ondo, elle, ne se ressentait pas de fatigue. Tout en charmant son amant, elle n'avait cessé de scruter magiquement son être afin d'y découvrir le secret de sa puissance. Elle chercha longtemps mais ne vit rien. Elle allait abandonner, toute découragée, ses recherches lorsqu'elle vit, tapis dans la zone circulaire du bassin de son amant, un petit être immobile, avec des cornes, de longues griffes aux coudes et aux genoux, une longue queue repliée, semblable à celle d'un singe. Son visage était hideux, mais rappelait vaguement l'aspect d'un visage humain. Son corps était couvert d'un poil ras et noir. Son teint était imprécis comme celui d'une couenne.

Eyeng Ondo humecta les lèvres d'Obame Andome avec sa langue et celui-ci sombra de plus belle dans un profond sommeil. Puis elle siffla Engouang Ondo. L'Altier, redevenu lui-même, arriva et vit ce que lui montrait du doigt sa sœur.

Engouang Ondo examina longuement l'être monstrueux, releva la tête et chuchota à l'oreille de sa sœur :

– C'est, chez les Blancs, le chef du mal. Angone Endong m'en a parlé. On le désigne sous le nom de Satan ou Diable[1].

---

[1] Sur les livres du catéchisme enseigné par les missionnaires catholiques avant les indépendances africaines de 1960 figurait un portrait de Satan tel que décrit ci-dessus.

Il n'a pas de synonyme en Fang puisqu'on l'ignore totalement chez les Fang. On dit, chez les Blancs, qu'il va à l'encontre de ce que Dieu fait, qu'il s'oppose à Dieu.

– S'oppose à Dieu ? Comment peut-on s'opposer à Dieu ?

– Se sont des idées de Blanc. Chez nous, on reconnaît qu'on peut faire, qu'on fait le mal parce qu'on est faible de cœur et d'esprit et on s'en remit à *Tare Zame* qui *Lui*, sait. Chez les Blancs il y a Satan le chef du mal qui entraîne l'humanité vers une inéluctable destruction. Il fait miroiter le bonheur aux Blancs, les Blancs le font miroiter aux Noirs et tout le monde suit aveuglément le mouvement. Un bonheur tellement fluide, tellement illusoire qu'il donne toujours l'impression d'être bientôt atteint et cette impression vous tient tellement attaché à sa poursuite que la vieillesse, ou la mort, vous surprend sans y avoir accédé. Et vous partez de ce monde, la Terre et le Ciel perdus...

– Mais, dit *Eyeng Ondo*, nous l'avons là, à notre portée, le fameux Satan. A toi de le réduire à ta merci.

– C'est ce que je vais faire. Cependant je pense que ce problème ne trouvera une solution définitive qu'au niveau de *Tare Zame*. Quant à toi, disparais.

Sur ce, Eyeng Ondo se volatilisa.

Engouang Ondo fouilla dans une petite sacoche, en sortit une fiole emplie d'un élixir stupéfiant, ouvrit les lèvres d'Obame Andome, fit couler lentement le liquide dans sa bouche, se redressa, rangea le flacon, réintégra son berceau et feignit de dormir profondément.

L'élixir coulait suavement dans la gorge d'Obame Andome, descendait doucement et se répandait dans ses entrailles, atteignait la bouche de Satan, entrait dans son gosier et l'envahissait tout entier. Une euphorie désarmante, bienfaisante, annihilante, plongea encore ses deux victimes plus profondément dans ce sommeil anormal issu d'une nuit d'amour tumultueuse.

Plus tard, avec des efforts surhumains, Obame Andome s'éveilla, tout hébété. C'est à ce moment que le bébé se mit à pousser des cris perçants appelant le sein de sa mère. Tympan martyrisé, Obame Andome se secoua. Les pleurs de l'enfant s'enflèrent, devinrent insupportables. Il se redressa, s'assit. Ne voyant pas Eyeng Ondo, il l'appela :

– *Eyenga ! Eyenga !* Mais où es-tu donc ? Prends l'enfant ! Ne l'entends-tu pas pleurer ?

Mais seuls les pleurs du bébé lui répondaient. Il se leva, titubant comme un homme ivre, s'habilla sommairement et se dirigea dans la chambre où s'agitait l'enfant. Il le prit, le serra contre sa poitrine tandis qu'un flot d'affection le submergeait merveilleusement. Il le cajolait en le caressant tendrement.

Soudain un éclair aveuglant illumina la chambre, le sol trembla, suivi d'un grondement assourdissant.

Engouang Ondo, l'Altier, *Beko*, le Dominant, *Nang* le Magnifique, *Mikibi*, l'Irréductible, *Engouang Ondo* se détendit comme un ressort. Ce fut brutal. Sa tête heurta celle d'Obame Andome, la rejetant en arrière. Beko Ondo enlaça fougueusement son adversaire, deux fils de cuivre jaillirent de ses orteils, pénétrèrent par le postérieur dans le bassin d'Obame Andome, ligotèrent les cornes et la queue de Satan, remontèrent la cage thoracique, rejaillirent par les aisselles, s'enroulèrent autour des deux hommes, les enserrant fortement. Engouang Ondo poussa le cri de guerre d'Engong :

– *Evini y'Ekang* !

L'instant d'après, il se tenait devant le corps-de-garde d'Akoma Mba, à Engong Zok Mebeghe Me Mba, Carrefour des conflits, l'Olivier dressé sur une colline que toutes les tribus voient.

La cité d'Akoma Mba était noire de monde. Auparavant Ntoutoume Mfoulou avait annoncé l'arrivée imminente de Beko Ondo. Et la population, curieuse comme de coutume, s'était ruée vers oveng, capitale d'Engong. Puis, dans l'attente de l'événement, le silence, entrecoupé de quelques murmures, était tombé sur la foule.

Dès que les pieds de Nang Ondo touchèrent le sol, qu'on vit Obame Andome gémissant, ligoté contre sa poitrine, des exclamations éclatèrent :

Ohoo ! hééé !
Oho ! oho ! o ! o !
Oho o ! hééé !
A Nang Ondo o !

Quelle victoire ! o !
Ohoo ! hééé !

Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

De nouveau, le chasse-mouches d'Akoma Mba s'agita dans sa main et imposa le silence. Akoma dit :

– Vous tous, ouvrez les oreilles. Comme vous le voyez, Engouang Ondo vient d'arriver d'Okü portant Obame Andome vaincu. Mais l'affaire n'est pas terminée. *Tare Zame* m'appelle car Andome Ella s'est plaint contre moi et mon pouvoir. Je vais donc chez Tare Zame avec Engouang Ondo et Obame Andome. A mon retour compte rendu vous sera fait de ma mission. Rentrez chez vous. Ntoutoume Mfoulou et Angone Endong, vous avez la charge de la sécurité d'Engong Zok pendant notre absence. J'ai parlé.

Et la foule répondit :

– *Ya ! ya ! ya ! Ndzefek ! Et comment !*

Puis elle se dispersa.

Accompagné d'Engouang Ondo chargé d'Obame Andome, Akoma Mba se dirigea vers sa demeure, s'y engouffra, ouvrit la porte d'une chambre secrète « NDzip », la referma et dit :

– Engouang, assieds-toi sur ce tambour et raconte.

Engouang Ondo s'assit et dit :

– Vois dans le bassin d'Obame Andome. Cet être encorné et griffu que j'ai réussi à ligoter et qui s'y trouve s'appelle, chez les Blancs, Satan. En réalité, c'est contre lui que je me battais tandis qu'il manipulait Obame Andome. Nous ne connaissions pas cet être car *Tare Zame* ne nous en avait jamais parlé. Cet être est sans scrupule, semeur de désordres, menteur, voleur, trompeur et méchant au possible. C'est lui qui, par l'intermédiaire d'Obame Andome, voulait détruire la terre. Je suis vraiment heureux que *Tare Zame* nous appelle. Lui-même nous dira qui est cet être, où les Blancs l'ont-ils trouvé et quel est son rôle au sein de l'humanité ?

– Bien, dit Akoma Mba. Maintenant fermez les yeux.

Ce fut fait. Quelques instants plus tard Akoma ordonna :

– Ouvrez les yeux !

Engouang Ondo et *Obame Andome* regardèrent. Ils se trouvaient dans la cité de Tare Zame, à quelque distance du trône.

Andome Ella est assis sur une chaise. Il voit son fils ligoté à Engouang Ondo, veut se lever mais une voix retentit :

– Reste assis, Andoma Ella Mezang.

Et Andome Ella s'immobilise.

– Bien, reprend la Voix. Akoma, fils de Mba Evine Ekang et chef du peuple d'Engong, tu es cité devant Zame par Andome, fils d'Ella Mezang et ancien chef du peuple Essighlessi, et ses compagnons que voilà, pour, de tout temps, avoir semé la terreur et la destruction parmi les populations d'Okü. Andome Ella ajoute que tu lui as ôté la vie à cause de sa générosité car il est allé à Engong t'offrir, à toi son cousin du côté maternel, beaucoup de richesses au retour de l'un de tes nombreux voyages. Andome Ella précise - et cela tout le monde ici peut le constater - que tu es en train d'anéantir son fils héritier Obame Andome avec toute la tribu Essighlessi. Nous voyons tous que, de par la façon dont il le tient, Engouang Ondo n'a pas du tout l'intention de le remettre vivant au monde des hommes. Tous ces hommes assis qui furent grands et puissants à la tête de leurs peuples tiennent le même langage, te reprochant ta haine, tes ambitions dominatrices, ton comportement insensible et impitoyable vis-à-vis des payps d'Okü. Tous les animaux que voici disent de toi la même chose. En définitive, au dire de tout ce monde, tu personnifies la méchanceté sur la terre. Qu'en dis-tu, toi-même ?

Akoma Mba dit :

– Que *Tare Zame* soit respecté, honoré, glorifié par tous les peuples ! Ce jour est vraiment bon pour moi et pour Engong tout entier. Qu'elle soit bénie, la parole que tu me donnes ! Je vais en faire usage et que la vérité en jaillisse !

Tout d'abord Andome Ella. Il est mon cousin du côté maternel, ce qui en fait mon frère chez les Fang. Ma mère est allée en mariage à Engong et sa mère à Essighlessi.

Andome Ella dit qu'apprenant mon retour d'un long voyage, il est venu me rendre visite. Je revenais effectivement d'un voyage avec mon frère Medza m'Otougou. Or

Andome Ella avait appris le but de ce voyage chez les oncles maternels de Medza m'Otougou[1]. Il avait alors projeté de venir me sonder à Engong pour déceler ma puissance initiatique et se l'approprier en me coupant la tête. Rassemblant les meilleurs combattants parmi ses frères, il avait entrepris une grande randonnée devant le conduire à Engong. Au cours de ce périple il a incendié des villages entiers, raflant femmes, moutons, poules, canards... Il s'est battu contre tous les hommes-puissants rencontrés sur son chemin, les a vaincus, a brûlé leurs villages. Je cite le nom de quelques-uns :

1 - Nguema Mfougou Edang de la tribu Bidzafouk qui peuple la Vallée des scorpions. C'était un homme riche et puissant, un homme vénéré par son peuple, Andome Ella, après une bataille farouche, l'a décapité.

2 - Afong Zé Bibang de la tribu Yemvégne, les Albinos, située au pied du massif Zalông. Cet homme, un Albinos, t'avait menacé d'aller chercher du secours chez ses cousins, les Blancs car, disait-il, leurs armes étaient capables d'anéantir ta puissance. Pris de peur, tu t'es empressé de le tuer. Les Blancs ont-ils appris la nouvelle ? Nul ne le sait. Toujours est-il qu'ils se sont rendus par la suite dans la tribu Yemvégne, puis dans la tribu Essighlessi. Là ils ont trouvé ton fils Obame Andome avec lequel ils ont noué de bonnes relations.

3 - Zakik Ollomo de la tribu Bikélenfek sur les rives du fleuve Assoumami qui a bien failli te vaincre. Malheureusement le grand magicien Ayang Ngoumou t'a révélé le secret de sa puissance. L'achever devint alors un jeu d'enfant pour toi.

4 - Mais le pire est que tu t'es battu contre *Nzé Minko* de la tribu Yemenen. Qui peut ignorer à Okü ou à Engong que Bella Mindzi, ma mère, était l'aînée, Okome Mindzi, ta mère, la cadette, et Esseng Mindzi, sa puînée, la mère de Nzé Minko, toutes trois filles de Mindzi mi Ndong du village Nkoum Abang Mendzang, dans la tribu Bekuègne. Nzé Minko est mon cousin, Nzé Minko est ton cousin. Et tu t'es engagé à le tuer. Mais Nzé Minko est puissant. Il est même très puissant. Il t'a démontré que dans son corps-de-garde le

[1] Une partie de l'initiation d'Akoma Mba s'était déroulée chez les oncles maternels de Medza m'Otougou.

feu n'était pas entretenu avec des troncs de bananier, mais avec du bois hautement inflammable ! Honteux tu es parti de la tribu Yemenen, prétextant qu'après tout Nzé Minko portait le même sang que toi !

Mais Nzé Minko m'avait informé de tes ambitions et de tes mauvaises intentions. Et tu es venu à Engong. Le monde connaît la suite. Ayant échoué dans ton entreprise, tu t'es naturellement retrouvé chez les Fantômes. Est-ce ma faute ?

Enfin le pire est que toi, Andome Ella, tu t'es affublé de fétiches au cours de ton initiation et, ce faisant, tu t'es cru capable de conquérir l'immortalité par ta seule force. Tes initiateurs, eux aussi, ont commis la très grave erreur de le croire. La vérité est que la sorcellerie, le fétichisme, la magie n'ont jamais insuflé l'immortalité à quiconque. Tu l'as bien compris puisque lors de l'initiation de ton fils Obame Andome, tu as fait d'horribles démonstrations aux maîtres-initiateurs pour leur prouver l'impuissance et l'inanité des fétiches. Beaucoup d'entre eux sont morts sans avoir compris ce qui leur arrivait.

A Engong Zok Mebeghe Me Mba, Angone Endong, fils d'Endong Oyono Ekang, a l'habitude de se parer d'innombrables fétiches quand il se rend à Okü. Mais Angone Endong est un fin psychologue. Il sait que vous, hommes d'Okü, ne croyez qu'au pouvoir des fétiches. Alors il s'en pare abondamment, bien plus pour effrayer ses adversaires que pour en tirer une quelconque puissance. Souvent même il en distribue à ses frères en plein combat et, chez l'ennemi, l'effet ne tarde pas à se produire. La panique s'empare alors de celui-ci à la vue de tous ces grelots, ces cauris emplis de cire, ces brassards en peaux de génettes, ces crocs de panthères contenant je ne sais quels produits maléfiques...

A Engong Zok Mebeghe Me Mba nous sommes nombreux, très nombreux. Nous formons plusieurs familles, plusieurs clans, habitons de très grandes cités. Mais nous sommes unis. Des différends, même graves, peuvent surgir entre deux clans, allant parfois jusqu'à d'extrêmes violences. Mais nous les réglons par la palabre, la négociation et rétablissons finalement l'harmonie.

Or dès qu'un homme d'Okü se sent doté d'une certaine puissance, il s'empresse de s'ériger en tyran, de réduire sa

tribu, autrement dit son pays, en esclavage pour s'élancer ensuite à la conquête des autres pays et aboutir finalement à Engong, laissant des pleurs et des flots de sang sur son passage. Alors nous nous défendons. Nous ripostons à ces provocations. Le secret de l'immortalité ne nous est pas venu d'Okü. Le Ciel est au-dessus de nous tous et le Soleil nous éclaire tous. Le secret de l'immortalité nous est venu du Ciel, d'Engong et de nous-mêmes. Mais il faut être prêt à le recevoir et il faut savoir le recevoir. Aussi le secret de l'immortalité ne peut vous venir d'Engong, mais du Ciel, d'Okü et enfin de vous-mêmes. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet car je n'ai pas à vous apprendre comment conquérir l'immortalité. Andome Ella a-t-il transmis son pouvoir à d'autres qu'à son propre fils Obame Andome ?

Je vois ici beaucoup d'hommes d'Okü qui furent très puissants et qui se sont heurtés à moi et mes frères. Je vois ces vaincus parmi les plaignants. Je vais poser quelques questions à certains d'entre eux.

D'abord Eyeghe Ndong Metoulou de la tribu Akwakom. Il y a de cela très longtemps. Je te demande ceci :

– Pourquoi as-tu décapité Mfina Mba, mon petit-frère, le dernier des enfants de mon père Mba Evine Ekang ?

– Tu le sais toi-même. Alors dis-le.

– Bien. Tu t'étais initié à la grande sorcellerie « Mikouk » qui consiste à considérer comme générateurs et gardiens de sa puissance des ossements humains, notamment des morceaux de crâne, ces ossements étant traités souvent avec des cheveux, des ongles mélangés à des mixtures tirées des plantes aux vertus douteuses. Tes initiateurs t'avaient assuré que l'immortalité était devant ta porte, qu'elle n'attendait de toi pour entrer dans ta maison qu'une seule chose : la tête toute saignante d'un descendant mâle d'Ekang Nna, enfant, adulte ou vieillard. Et tu as entrepris ton voyage vers le Sud. Nous pêchions sur le fleuve Mveng Metué alors que Mfina Mba, un garçon de huit ans, gardait nos bagages au village. Là, sans qu'aucun de nous ne se doutât de ta présence en ces lieux, tu le décapitas lâchement. La suite a démontré que « Nkouk » ne pouvait assurer l'immortalité à personne.

Je me tourne maintenant vers Zong Midzi m'Obame de la tribu Okané.

– Inutile, dit celui-ci. Tout le monde sait[1].

Parlons alors de Nsissim Zok Obame de la tribu Bileigne.

– Inutile, répondit celui-ci. J'ai échoué dans mon entreprise à Engong.

Alors parlons de Nguéma Nang et Efoua Nang de la tribu Oyom.

– Nous préférons nous passer de cette histoire ici.

La liste est longue, poursuivit Akoma Mba. Tous ces provocateurs nous ont agressés. Nous avons alors compris que les autres tribus ne nous aimaient pas, que la seule attitude à adopter vis-à-vis des hommes-puissants d'Okü était l'hostilité. Comment pourrions-nous, après toutes leurs agressions, leur manifester notre sympathie ? Chaque naissance d'un homme-puissant à Okü annonce un conflit contre Engong. Alors parfois nous prenons les devants. Et on nous le reproche encore !

Quant aux animaux de toutes espèces que je vois ici, je ne dirai que peu de chose.

En effet un animal est différent de l'homme et apparemment privé d'intelligence. Et privé d'intelligence, il se met à dévaster mes plantations ou à attaquer mes bêtes domestiques pour se nourrir. Puisque, pour se nourrir, il faut aux animaux recourir au saccage de mes biens, pour me nourrir, moi Akoma, je recours simplement au saccage des animaux. N'est-ce pas justice ? Quant aux poissons et à certaines espèces inoffensives qui se meuvent sur le sol ou volent dans les airs, ils font naturellement partie de mon alimentation. Andome Ella ne m'a-t-il pas, lui-même, offert - avec arrogance il est vrai - des animaux quand il est arrivé à Engong ? Et quel est l'homme d'Okü qui prétend n'avoir jamais tué des animaux ? Et n'en avoir jamais mangés ? Je constate simplement, moi Akoma, que les gens d'Okü me jalousent car, faute d'arguments, ils m'accusent de leurs sinistres méfaits. Sur ce, si *Tare Zame* m'en donne la permission, je vais passer la parole à mon fils Engouang Ondo.

– Qu'Engouang Ondo parle, dit la Voix. Mais auparavant

[1] Un Mvett de Zwé Nguéma. « Classiques Africains » Armand Colin.

il faut libérer Obame Andome et le laisser s'asseoir à ta gauche. Il ne se sauvera pas et Satan non plus.

Après s'être exécuté, Engouang Ondo se leva et dit :

– Merci *Tare Zame* ! Voici :

Père Akoma a fait de moi le chef des armées et responsable de la sécurité d'Engong. A ce titre j'affronte souvent les agressions venant d'Okü. Mes frères de Combat, qui me secondent efficacement dans cette lourde tâche, savent que je ne désire qu'une chose pour Engong et pour Okü : la paix ! Car la guerre est pire que toutes les sauvageries qui existent sur terre. D'abord les causes d'une guerre sont presque toujours inavouables. Puis, quand on fait la guerre, la moralité disparaît. Et l'absence de moralité chez l'homme le ramène au rang de l'animal. Quand il est réduit à cet état, l'homme devient plus bestial que tout autre être vivant sur la terre. La vipère mord, prend peur et cherche à s'enfuir. Le lion repu ne contre-attaque que s'il est agressé. Le tigre affamé cherche sa proie, la neutralise et ne pense plus qu'à s'en rassasier. Mais l'homme en guerre perd tout sens des limites, se plaît de ravages, de destructions, de sang jusqu'à noyade. Et moi, j'ai toujours cru la paix possible entre les hommes. Mais les hommes d'Okü ne me comprennent pas. Le cas d'Obame Andome en est typique.

Malgré tout ce que je lui ai suggéré dans le sens de la paix, il ne m'a pas saisi, ne m'a pas suivi. Il a poussé la guerre au point de vouloir détruire la terre. Que lui a-t-elle fait, la Terre ? Pour moi, Obame Andome a dépassé toutes les limites du tolérable. Avant de se lancer dans une entreprise aussi grave de conséquences, il aurait dû d'abord penser au Créateur de cette Terre. Obame Andome est né comme naissent tous les hommes, d'un père et d'une mère. A sa naissance il a trouvé cette terre à laquelle il est incapable de donner un âge. A sa naissance il a trouvé cette terre porteuse de la vie des hommes et supportant tous les caprices de l'humanitié entière. A sa naissance il a trouvé le soleil haut dans le ciel répandant à profusion sa lumière et sa chaleur bienfaitrices sur l'ensemble de cette humanité. Mais voici que la guerre a rendu irréfléchi cet homme pourtant réfléchi jusqu'à l'amener au bord de la suppression de la vie sur terre ! Il a échoué, évidemment, tandis que, sur la terre des hommes, la vie a repris son cours normal.

Mon raisonnement est celui-ci :

Obame Andome s'est décidé à détruire toute vie sur terre ; moi, Engouang Ondo, je me décide à ôter la vie à Obame Andome. Auparavant j'ai demandé et obtenu l'assentiment de Père Akoma. Et ce qui me renforce dans ma détermination, c'est la présence de ce monstre encorné et griffu lové dans les entrailles d'Obame Andome. En le voyant, je me suis d'abord cru halluciné. Ensuite, après l'avoir scruté longuement sous toutes ses formes, je me suis rendu à l'évidence : cette entité fantasmagorique et mal intentionnée, a un ascendant virulent sur Obame Andome et, de ce fait, constitue un péril terrifiant pour l'ensemble de l'humanité. D'où vient-elle ? Qu'est-elle ? Où Obame Andome l'a-t-il rencontrée et quels sont leurs rapports ? A ces questions, je n'ai pas encore trouvé de réponse.

La vérité, de mon point de vue, est qu'Obame Andome est sorti du chemin de nos traditions pour se fourvoyer sans discernement dans les méandres diffus d'une civilisation tentaculaire, expansionniste, égoïste, dominatrice, dévoreuse de la matière sous tous ses aspects : la civilisation des Blancs. Ceux-ci prétendent, par dessus tout, assurer le bonheur de l'humanité par l'exploitation irraisonnée de toute les richesses de la terre. En réalité ils s'approprient sans vergogne ces richesses tout en continuant à louer les vertus d'une science de plus en plus exacerbée et impuissante devant la fluidité de la matière et les exigences sans cesse croissantes de ces éternels inassouvis. S'en suivent alors des inventions meurtrières pour se garantir une sécurité inviolable et, au besoin, détruire impitoyablement tous ceux qui, individus ou nations, seraient tentés d'entraver la réalisation de leurs objectifs. Angone Endong Oyono, qui les suit de loin et de près, affirme que, chez les Blancs, la vie de chaque jour est devenue une guerre farouche, l'homme un fauve pour l'homme. Les admirateurs d'une telle civilisation, comme Obame Andome, doivent-ils l'embrasser et se l'assimiler sans réserve ? J'ai parlé.

La Voix dit :

– Obame Andome, tu peux parler.

Obame Andome dit :

– Je rends grâce à *Tare Zame* de m'accorder la parole. Je vais aller droit au fait car mille détours pour aboutir au même point ne me serviront à rien. Qu'est-ce qui vaut notre présence ici ? Le problème est vieux comme le monde. Nos ancêtres ne l'ont pas résolu. Mon père ici présent a entrepris de le résoudre et s'est finalement retrouvé au royaume des morts. Mon tour arrive, me voici au même point puisqu'en cet instant je suis le prisonnier d'Engouang Ondo. Il s'agit de ce qui me paraît une injustice. En effet, sur la terre, d'aucuns ont le privilège de jouir de l'immortalité, ou tout au moins d'en connaître le secret, tandis que d'autres s'empêtrent dans les mailles de la mort. Engouang Ondo se classe parmi les premiers et moi parmi les seconds. Entre nous deux l'entente devient pur mirage. A mon avis elle ne peut être possible que s'il consent à me communiquer ce secret. Or, sûr de son immortalité, il refuse. Je me décide alors de me battre contre lui et il s'avère le plus fort. Comment résoudre ce problème ? Depuis qu'Engong est Engong et Okü Okü, la même question reste toujours posée sans réponse. Voilà la cause de nos affrontements, et finalement la raison de notre présence ici.

Après la mort de mon père, il m'est revenu d'assumer les destinées de la tribu Essighlessi. Pour la diriger dignement j'ai d'abord procédé selon les normes traditionnelles en y ajoutant mon génie particulier. Les résultats ont été satisfaisants. Mais ce monde évolue vite, très vite même. J'ai fermé les oreilles aux rumeurs et cancans provenant à profusion du côté d'Engong. Je n'ignorais pas que mon père Andome Ella avait perdu la vie pour avoir tenté d'obtenir de son cousin Akoma Mba le secret de l'accès à l'immortalité. Après m'être bien renseigné sur les habitudes et la puissance d'Engong, je me suis désintéressé de la descendance d'Ekang Nna pour me consacrer entièrement à la réalisation du bonheur de mon peuple. Et voilà que, bien opportunément, les Blancs arrivèrent, m'apportant, contre les richesses de mon pays, toutes autres choses qui me paraissaient répondre aux nobles aspirations des Essighlessi. J'ai appris leur langue, lu leurs livres, étudié leur histoire. Ils ont amené avec eux des initiés du culte pour nous apprendre le chemin qui conduit, selon eux, à

l'immortalité. Engouang Ondo et moi avons d'ailleurs dialogué longtemps sur ces préceptes. L'ennui est que les Blancs sont très divisés sur la façon de suivre la voie menant à l'immortalité. Le livre est le même mais l'application du contenu est controversée par plusieurs branches nommées *Églises*. Chacune de ces Églises prétend posséder et enseigner la vérité, de sorte qu'il y a plusieurs vérités pour adorer le même *Dieu*. En définitive l'on ne sait plus qui détient la vérité. Le plus surprenant est que, dès qu'apparaît un homme démontrant que Dieu est plus près de nous qu'on ne le suppose généralement, il se heurte à une hostilité féroce de la part de ces initiés du culte pourtant sensés le soutenir. Le drame vécu par le fils de Dieu sur la terre en est une trépidante et malheureuse illustration. Enfin au sein d'une même Église s'élèvent des querelles, des luttes d'influence pour l'accession aux hauts postes hiérarchiques. Un observateur averti conclut aisément qu'il s'agit là, non de Dieu, mais d'intérêts mercantiles.

Tout cela m'a amené à me rabattre sur le chemin d'Engong. Les Blancs dans leurs Églises, parlent beaucoup de Dieu mais ne me paraissent pas L'ancrer profondément dans leur coeur.

Je dois ajouter que vouloir détruire la terre après m'être rendu compte de ma défaite imminente a été de ma part une réaction de désespoir. *Tare Zame* qui voit tout déterminera mon geste.

Quant à l'être dont *Engouang Ondo* signale la présence dans mon corps, je n'en étais nullement conscient. J'ai vaguement entendu parler de Satan par les ministres du culte et j'ai lu quelques histoires sur lui. Mais je ne m'en suis jamais préoccupé. Comment pouvait-il me venir à l'idée qu'une entité encornée dont j'ai vu l'image dans les livres de catéchisme des prêtres Blancs ait réussi à me suggestionner au point de me pousser à entreprendre la destruction de la vie sur terre ? Si c'était le cas, si cet être m'a vraiment manipulé à mon insu jusqu'à me mener au bord d'un gouffre sans fin, force est alors de me déclarer innocent. Mais je considérerais comme très grave l'intervention de cette entité. En effet, pour me manipuler ainsi à sa guise, il lui eût fallu auparavant annihiler ma volonté. Il semble bien

qu'elle ait procédé de cette façon puisqu'aux coups répétés d'*Engouang Ondo* je ne ripostais que tardivement, et même mollement, mes réflexes s'étant subitement émoussés comme si mon adversaire en était la cause. Oh ! je ne mets pas en doute les capacités d'*Engouang Ondo* dans ce domaine. Mais je sais que, chez nous, on n'assène des coups qu'à un ennemi estimé encore capable d'y répondre avec la même vivacité, la même violence. Si donc j'étais réellement ramolli, Engouang Ondo n'aurait pas continué à me battre férocement comme il l'a fait la veille de ma capture. J'en conclus que cette entité a précipité, peut-être involontairement, ma défaite. Qui est donc Satan ? J'ai parlé.

Le silence se fit.

Puis la Voix parla. Était-ce *Tare Zame*, *Kare Mebeghe*, tout autre Être Céleste dûment mandaté ou *Eyô* Lui-même ? Peu importe. Mais la Voix parla. Elle parla longtemps. Si l'on écrivait tout ce qu'*Elle* avait dit, cela ferait un gros volume. Nous reproduisons l'essentiel.

« Votre cause, les uns et les autres, a été entendue. Vous êtes des habitants de la terre. Cette terre a été faite pour vous. Elle a été embellie, emplie de tout ce qui peut favoriser le bonheur de tous ses habitants, hommes, bêtes et plantes. Cette Terre est unique en son genre dans votre Ciel dont le Soleil est la tête. Il y a d'autres terres dans votre Ciel mais aucune ne ressemble à votre terre. C'est là une faveur spéciale, une preuve de l'affection de votre *Père Créateur* pour vous. En vous créant et en vous installant sur cette terre, votre Père Céleste savait que vous n'y vivriez pas éternellement. Car la terre est matière et votre corps sur terre est matière.

Mais le *Père Céleste* a doté l'homme d'intelligence, de volonté et de puissance - qui ne sont pas matérielles même si elles siègent dans le cerveau - pour le rendre libre, maître de lui-même et le placer au-dessus des autres êtres habitant la terre.

Vous avez appris qu'au commencement *Eyô* prit l'intelligence, l'enferma dans *Aki Ngoss*, l'Oeuf de cuivre, et dit à l'intelligence : « Sors de là par tes propres moyens ». L'intelligence chercha et trouva qu'il lui manquait la volonté et la puissance. Eyô lui envoya alors la volonté et la puissance

et, en s'appuyant sur elles, l'intelligence sortit d'*Aki Ngoss* qui explosa. Ce fut le commencement de la Création. L'intelligence, appuyée par la volonté et la puissance, se mit à œuvrer, étendit *Lamé* (espace) en *Ndalamé* ou l'Espace Incommensurable jusqu'à l'Infini.

Nul sur terre ne peut connaître tout ce qu'il y a dans Ndalamé ou Cosmos et qui émane de l'intelligence.

En dotant l'homme d'intelligence, de volonté et de puissance, le *Père Céleste* lui a donné les moyens de sortir de la matière, de Le retrouver dans l'immatière, dans le monde spirituel et de vivre éternellement.

Tout d'abord l'homme n'a pas su immédiatement qu'il possédait ces moyens. Il lui a fallu une lente évolution qui s'est traduite dans le temps et l'espace par de véritables mutations dans le mental et l'esprit, alors que le coeur, domaine de l'amour, de l'affection aux pouvoirs insoupçonnés, progressait plus rapidement. Et le *Père Céleste* en était heureux car l'homme s'annonçait ainsi comme celui qui donnerait la primauté à l'amour, ce pourquoi il a été précisément créé.

Mais le jour où l'homme prit conscience des énormes possibilités que détenait son intelligence, ce jour-là le monde des hommes bascula.

L'éveil de l'intelligence chez l'homme s'accompagnait de plusieurs réalisations : l'homme édifia des huttes, fabriqua des pièges pour, pendant qu'il dormait au logis, attraper des animaux dans la forêt, des nasses pour prendre le poisson dans les rivières. De la cueillette des fruits il passa aux semis, bref il connut une certaine évolution.

La prise de conscience de l'existence du *Père Céleste* ne vint que très tard. Des phénomènes comme la pluie, l'éclair, le tonnerre, la tempête incitèrent l'homme à penser qu'il y avait des choses incompréhensibles, insaisissables dans la nature. Le rêve lui apprit qu'il y avait des mondes auxquels il accédait de façon nébuleuse pendant son sommeil. La notion de monde invisible entra en lui, y introduisant la peur de son impuissance devant un tel monde. Le serpent était dangereux mais visible et l'on pouvait le tuer ou se préserver contre sa morsure. Le léopard était féroce mais on pouvait le réduire à l'impuissance avec des pièges à trappe

ou avec des flèches empoisonnées. L'homme pouvait donc se défendre contre ses ennemis visibles. Mais le monde invisible demeurait une énigme.

L'homme sollicita son intelligence qui lui suggéra la présence des esprits dans la forêt, les rivières, les montagnes. Elle lui suscita des rites pour s'attirer les bienfaits des bons esprits et conjurer les méfaits des mauvais esprits. Les croyanges naquirent et s'ajoutèrent aux moeurs des communautés.

Zame, le *Père Céleste*, attendit longtemps que l'homme atteignît un niveau de compréhension adéquat pour se révéler à son esprit. C'est alors que les croyances se transformèrent, chez les uns, en religions, chez les autres en cultes traditionnels...

Mais sortons de ce cercle des initiés et voyons ce qui se passe maintenant sur la terre des hommes, continua la Voix.

Tous les peuples n'ont pas évolué de la même façon et avec la même rapidité.

Les uns, dits peuples primitifs, ceux du Sud, se sont bien plus ancrés dans leur vie intérieure, n'avançant que lentement et prudemment sur le chemin des techniques (travail du fer, des métaux, etc...), se méfiant des agitations de l'intelligence, cette faculté trop capable de pousser l'homme aussi bien vers le Bien que vers le Mal. Ils privilégiaient la vie simple, la vie de la forêt, du village, de la famille, du clan, de la tribu et de la race.

Le problème le plus ardu, celui de la mort, n'était toujours pas résolu. On avait découvert les vertus des plantes pour soigner les maladies ; les guérisseurs et les sorciers avaient acquis chacun sa réputation. Mais la mort était là, la mort restait là, la mort est là, intraitable. Elle n'avait, n'a même pas de discernement : oiseau de proie implacable, elle emporte les vieillards, les adultes, les adolescents comme elle emporte les petits enfants. L'intelligence constamment solllicitée ne fournit que des remèdes pas toujours efficaces.

Et les vieillards qui quittent le monde recommandent toujours à leur postérité la prudence vis-à-vis de l'intelligence. Mieux, ils disent clairement qu'un homme ne peut être considéré comme tel s'il ne s'impose aux démarches déraisonnables et désordonnées de son intelligence par une

volonté inébranlable. Être intelligent c'est aussi avoir le discernement. Un fabricant d'armes de destructions massives est apparemment plus intelligent qu'un planteur de légumes. Mais si l'on considère le résultat de leurs produits, le planteur demeure supérieurement intelligent à l'armurier. N'est réellement puissant et intelligent que celui qui, tout en faisant travailler positivement son intelligence pour vivre normalement dans ce monde, en dirige l'action à l'intérieur de lui-même et l'oblige à suractiver constamment ses qualités de cœur.

Et les peuples dits primitifs ont justement donné dans leurs traditions la prépondérance aux qualités de cœur. Chez eux le cœur est le centre déterminant de toute activité conduisant à l'accomplissement total de l'être humain. Il n'est donc pas surprenant de voir ces peuples très réceptifs à la foi.

Or les peuples dits civilisés, ceux du Nord, les Blancs, ont été très tôt hantés par l'individualisme. Au Sud, c'est la société qui détermine l'individu. Au Nord c'est l'individu qui détermine la société. Dans ce dernier cas la lutte pour la vie ou la survie sur terre est d'abord une question individuelle, personnelle avant d'être collective. Dans la même direction les problèmes d'intérêt collectif n'atteignent pleinement les consciences, hors de la désinformation sciemment entretenue, que si chacun se sent profondément concerné. Et comme il s'agit de vie ou de survie, le sens de l'appropriation, de l'épargne s'est donc développé bien plus tôt et plus vite que chez les autres. Alors la porte a été grandement ouverte à l'égoïsme qui n'a pas attendu pour s'y engouffrer. Et lorsqu'on se sent seul et avide, pour satisfaire ses inaltérables besoins, il faut constamment activer son intelligence. Or si vous stimulez votre intelligence et la dirigez vers une augmentation toujours plus croissante et plus variée des produits matériels, vous aboutissez inévitablement aux sciences physiques et chimiques. Dans ce domaine les possibilités de l'intelligence auraient engendré le bonheur suprême sur terre si les produits résultant de sa démarche n'étaient périssables, encombrants, polluants ou toxiques.

Or si vous possédez une surabondance de richesses matérielles, il faut en céder une partie à ceux qui en manquent. Et comme vous êtes égoïste et ne voulez rien céder gratuitement, il vous faut trouver une contre-partie à vos

cessions. Votre intelligence vous indique l'échange. Ainsi non seulement vous allez céder une partie de vos richesses, mais vous la céderez en gagnant. Alors la monnaie d'échange, l'argent, est née !

Maintenant il faut garantir la sécurité de vos biens. Car, dites-le-vous, ceux qui n'en ont pas ne manquent pas d'intelligence. Il y aura des envieux, des jaloux, des ravisseurs, des voleurs... L'argent est là pour entretenir des armées ou pour, au besoin - vous qui n'êtes jamais satisfait, jamais rassasié - aller conquérir des contrées plus riches, plus prospères. Plus rien ne compte ! Pas même la vie d'un homme ! Encore moins la vie d'un homme ! L'argent est là ! Votre vie même n'a plus d'importance ! Seul compte l'argent. Vous qui lui avez donné de la valeur, vous vous placez béatement sous son joug ! Vous ne vivez plus que pour lui.

Ô monde ! Que de progrès accomplis dans le domaine des sciences et des techniques ! Dans tous les domaines touchant la vie humaine vous avez prouvé, par la recherche et la matérialisation de vos trouvailles, que votre intelligence ne dormait pas. Vous êtes allés sur la lune en chair et en os et vous en êtes revenus ! Vos engins scientifiques ou à complôts[1] sillonnent l'espace et vous renseignent sur la généralité de ce qui existe loin, très loin dans *Ndalamé* ou *Cosmos*. Il n'y a presque plus de secteur sur la terre que vous n'ayez exploré !

On aurait pu croire qu'avec de tels progrès, qu'avec cette maîtrise des sciences et des technologies, l'espérance de vie humaine irait croissante ! Mais non ! Au contraire elle s'amoindrit !

On aurait pu croire que la famine disparaîtrait d'au milieu du genre humain ! Maisi non ! Au contraire elle s'enracine et cause de plus en plus des ravages !

On aurait pu croire que la médecine viendrait à bout des maladies ! Mais non ! Non seulement les plus coriaces déjà anciennes s'avèrent incurables mais de nouvelles apparaissent défiant avec arrogance vos sciences médicales ! Où êtes-vous allé chercher le *Sida* ?

---

[1] *Engins à complôts* : Satellites d'observation, militaires et espions.

On aurait pu croire, avec vos polices, gendarmeries, armées et gardes de toutes sortes, les citoyens de vos pays en sécurité ! Mais non ! Au contraire le crime s'amplifie, s'organise et nargue orgueilleusement vos sociétés dites civilisées ! Le trafic des femmes, Blanches et Noires, la prostitution, la drogue, la corruption à tous les niveaux..., conséquence de l'impitoyable domination de l'argent sur vos moeurs, minent vos pays et réduisent à l'impuissance tout effort de redressement national de vos gouvernements. Dépités, les gouvernements des pays les plus militairement puissants, eux-mêmes sous la domination de l'argent, vont honteusement fomenter des guerres contre les nations les plus faibles. Ainsi pour retrouver la confiance de leurs peuples exacerbés par les difficultés intérieures, vos dirigeants détournent leur attention vers l'extérieur. Mais ces ruses apportent-elles réellement des solutions aux problèmes à résoudre ? Nullement !

On aurait pu croire tout le monde logé dans vos cités apparemment belles aux immeubles cossus, aux gratte-ciel gigantesques !... Mais non ! Tout à côté de ce monstre étalage de richesses foisonnent des masures insalubres dans lesquelles croupissent des humains laminés par la misère, quand ils ne passent pas tristement leurs nuits froides sur les trottoirs !

On aurait pu croire tout le monde suralimenté en voyant vos hypermarchés gorgés de vivres ! Mais non ! Dans les bidonvilles aux bâtisses crasseuses la faim cisaille des estomacs vides et engendre des voleurs à la tire, à main armée, des assassins sans scrupules, sans loi et pour cause : ils ont, eux aussi, de l'intelligence !

On aurait pu croire vos milliardaires en dollars, livres sterling, francs et autres lires à l'abri de tout besoin et jouissant d'une paix ineffable puisqu'ils sont les vrais maîtres de la terre ! Mais non ! Plus ils en ont plus il en veulent, plus ils en amassent en extorquant les moindres fractions de ces monnaies à ceux qui suent sang et eau pour les avoir ! De paix point. La peur des brigands, des faillites, des bouleversements sociaux imprévisibles, la hantise des pertes de toutes sortes les rendent grincheux, insomniaques, inhumains. Accablés de soucis, craignant la mort, ils s'épan-

dent, pour oublier, s'apaiser et éblouir de plus en plus leurs admirateurs-ennemis, en exhibitions richissimes où la bonne chère et l'alcool tiennent le flambeau. Et le pauvre de la rue de les envier !

Les pays du Nord dits civilisés, riches, industrialisés, puissants et superpuissants ont exploité et continuent d'exploiter cyniquement les richesses des pays du Sud dits pauvres, attardés, sauvages et incultes. Après la traite des Noirs la colonisation ; après la colonisation les indépendances théoriques avec l'installation des gouvernements autochtones, centres de décisions des dirigeants du Nord et noyaux d'arrivistes corrompus de ces pays du Sud. C'est la domination économique, pire que la colonisation pure.

On aurait pu croire les dirigeants du Nord plus réfléchis, plus soucieux du devenir de l'ensemble de l'humanité et plus aptes à apporter des solutions adéquates aux problèmes des pays du Sud ! Mais non ! Au contraire, ils sèment la discorde au Sud pour mieux se partager ses richesses, s'érigent en sauveurs de son économie par des mots magiques tels coopération, aide au développement, emprunts... avant d'assommer ces pays par le mot *dettes* ! Ainsi c'est le Nord qui fixe le prix des matières-richesses, dites matières premières du Sud et c'est le Nord qui revend au Sud les produits finis des mêmes matières à des prix extravagants. Pourvu que les roitelets du Sud, menteurs et trompeurs comme leurs parrains du Nord, s'engraissent au détriment de leurs peuples écrasés par la misère, tout le monde a la conscience en paix !

Mais gare à l'impudent chef d'un pays du Sud qui oserait dire non aux duperies des magnats du Nord : bombardements massifs, destructions sauvages, massacres barbares des populations innocentes et désarmées... le tout sous le sceau de *Nouvel Ordre Mondial* ou *victoire de l'humanité* ! Et tout le monde s'en retourne en rigolant victorieusement et de façon obscène ! Ravalé dans une bassesse immonde, l'homme est devenu le plus féroce, le plus cruel ennemi de son semblable.

Regardez bien cette *Terre*.

Partout, dans les grands pays comme dans les petits, des désordres, des revendications, des mécontentements, des

répressions, des massacres, quand ce ne sont pas franchement des guerres fratricides dévastatrices, ruineuses et affamantes. Au Nord comme au Sud, aucun pays, riche ou pauvre, n'échappe à l'agitation sociale due aux maux de la civilisation technologique: récession, chômage, toxicomanie, corruption dans les hautes sphères, sexisme, prisons surchargées, racisme, misère, faim... Dans cette situation anarchique, la fureur des masses désavantagées et malheureuses prouve l'échec total et l'inanité d'un système de développement qui n'a pas tenu compte des qualités et des possibilités réelles de l'être humain, un système de développement basé sur l'égoïsme. Pendant ce temps les discours vaseux, saturés de promesses fallacieuses des politiciens obnubilés par la conquête ou la consolidation du pouvoir pourvoyeur de privilèges absusifs, continuent d'alimenter le quotidien des peuples. Invariablement il y est question de bien-être des populations, de développement, d'industrialisation...

Industrialisation ! Parlons-en ! Parlons de cette industrialisation dont sont si fiers, dont se vantent tant les pays dits développés.

La planète Terre a été faite, modelée, structurée, arrangée et placée à une certaine distance du Soleil pour que l'homme, façonné physiquement et conformément à ce milieu ambiant, l'habite. Votre *Père Céleste* y a mis gratuitement, gracieusement tout ce qui pouvait, tout ce qui peut satisfaire les besoins de l'homme et le rendre heureux. Tout cela, votre *Père Céleste* vous l'a offert gratuitement, gracieusement. Le soleil vous apporte sa lumière et sa chaleur vivifiante gratuitement, gracieusement.

Votre Père Céleste a recouvert l'atmosphère terrestre d'une couche de « Nnonn dzop », le bleu du ciel (couche d'ozone) pour arrêter « *Nguiékié-Viane* »[1], les rayons nocifs (*Ultra-Violets*) du soleil.

La terre porte des océans, des mers, des lacs, des fleuves, des rivières remplis de poissons, des ruisseaux aux eaux

---

[1] *Nguiékié-Viane* : Littéralement, lucioles de la lumière du soleil : rayons nocifs. Ne pas confondre avec « *Sann-ndouanne* » : étincelles de feu ou rayons brûlants.

limpides. Les pluies qui tombent du ciel fertilisent la terre et les plantes poussent partout généreusement, formant des forêts regorgeant de toutes sortes d'animaux. A son apparition sur terre, l'homme y a trouvé tout ce qu'il possède aujourd'hui, tout ce qui le fait vivre. Avec son intelligence et sa volonté il lui appartenait de procéder aux arrangements nécessaires pour rendre toutes ces choses utilisables. Gratuitement et gracieusement. A l'exemple de son *Père Céleste*. Jusqu'à atteindre la totalité du bonheur. Tout en remerciant et louant son *Père Céleste*. Au début l'homme l'a fait. Jusqu'à un certain seuil. Les groupes d'humains considérés aujourd'hui par d'autres comme des attardés, des arriérés, des incultes l'ont fait.

Que se passa-t-il ensuite ?

L'avidité naquit dans l'esprit de l'homme. Et avec l'avidité l'égoïsme. Et avec l'égoïsme le goût de l'accaparement et de la domination. Pour y parvenir, l'homme, qui devint plus tard le civilisé, le surdéveloppé, sollicita les services de son intelligence qui n'hésita pas. On connaît les progrès qu'il réalisa dans le domaine de la métallurgie, progrès qui assurèrent la suprématie des sciences physiques et chimiques dans le secteur économique.

La force des armes n'ayant pu maîtriser la domination, l'échange auquel ne résiste aucun peuple, même primitif, en fut le moyen rêvé. Domination des conquérants, domination des monarchies, domination des peuples forts sur les faibles, et finalement domination de l'échange, de la monnaie, de l'argent sur l'homme. Et l'homme se mit à travailler pour l'argent et en devint l'esclave. Finis l'orgueil et l'arrogance qui ne demeurent qu'apparents ! Tous, du plus grand au plus petit, du plus riche au plus pauvre, tous esclaves de l'argent !

Au lieu de discipliner son intelligence, l'homme en devint le jouet. Production abusive d'objets hétéroclites mais surtout inutiles et dangereux, hissés au rang de l'indispensable par une publicité tapageuse et esclavagiste ! De production en production, d'industrialisation en industrialisation, l'homme, le surdéveloppé, a atteint le seuil de tolérance. Plus de lieux pour se débarrasser sans danger des déchets chimiques toxiques ! Les déverser dans les mers ? La pollution tuerait tous les poissons et priverait le genre humain de ses

énormes sources de protéines ! Sans parler des dangers pour la navigation ! Les envoyer en pays sous-développés ? Mais n'est-ce pas en ces pays que se trouvent les matières premières ? Comment oser souiller sciemment ces inestimables réservoirs ? Alors les expédier dans l'espace ? Solution absurde ! Même s'ils dépassent la dernière planète située aux limites de la famille du soleil, tôt ou tard ils tourneront le dos au grand vide galactique pour revenir inexorablement sur la terre des hommes ! Que faire alors ? Déjà tout se souille, tout se pollue : les villes où foisonnent les usines et leurs produits, les routes, les campagnes, l'atmosphère, les mers où explosent les pétrolieirs surchargés ! On voit même des centaines de puits de pétrole flamber par suite de folie guerrière ! Et la fumée noire assombrir l'atmosphère « d'un pays libéré ! »

Mais le pire arrive. La folie nucléaire dans l'atmosphère, la multiplication des lancements d'engins dans l'espace, la production massive de certaines matières corrosives pour Nnonn-Dzop, l'ozone, appelée *C F C* (les chlorofluorocarbones), ont troué sa couche, trou qui s'élargit dangereusement ! Et l'effet des Nguiékié-Viane, les rayons ultra-violets non filtrés par l'ozone, risque d'avoir des conséquences très graves pour la vie sur terre ! Bref l'homme est en train de s'anéantir joyeusement !

Mais qu'a-t-il fait, que fait-il donc de son intelligence ? Tant de misère pour un être intelligent est à peine croyable !

Et voilà que cet halluciné, fasciné par le monde physique et la peur du péril qu'il a glorieusement suspendu sur sa tête, pense déjà à l'abandon de la terre pour une planète plus hospitalière ! Où est-elle, cette planète hospitalière ? Dans la famille du Soleil il n'y a pas de planète, proche ou lointaine, autre que la Terre, convenable à la vie de l'homme. A moins d'y emporter et l'air et l'eau et les plantes et les animaux en abandonce pour y recréer un environnement semblable au terrestre ! Ne parlons plus d'autres aléas et du coût de l'entreprise ! Dans ce cas précis, un seul voyage exigerait des millions de milliards, en dollars de préférence ! Quant au corps physique de l'homme, il n'a pas été constitué pour supporter de très longs séjours dans l'espace. Un voyage d'un an lui est déjà éprouvant ; s'il doit atteindre ou dépasser deux ans, il devient

franchement aléatoire. Le Père Céleste se félicite d'ailleurs d'avoir fragilisé le corps de l'homme. Autrement ce surexcité serait capable d'aller semer des désordres dans maintes régions de *Ndalamé* !

Mais comment donc cet être si aimé de son *Créateur* en est-il arrivé là ?

Qu'a-t-il fait, que fait-il de son intelligence ?

Qu'a-t-il fait, que fait-il de son esprit ?

L'homme, cet être qui pense, décide et agit, a été créé pour être un être exceptionnel parmi les êtres vivants de la Terre, non seulement du point de vue des réalisations scientifiques, mais encore et surtout du point de vue morale. Au lieu de cela, il est devenu le plus odieux, le plus criminel, le plus inhumain de tous les êtres vivants de son monde !

Qu'a-t-il fait, que fait-il de son intelligence, de son esprit ?

Que de peines, que de pleurs, que de souffrances inutiles dans le monde des hommes !

Que d'acharnement, que d'agressions, que de férocité, que d'atrocités pour l'acquisition de l'inutile !

Que de cruauté, que de tracas, que de déboires, que de bassesse, que de haine pour obtenir ce qui n'est que temporel, donc éphémère !

Aujourd'hui, en quelques heures, l'homme fait le tour de la Terre. La terre est redevenue ce qu'elle a toujours été, ce qu'elle est réellement : une petite boule microscopique, invisible dans l'immensité « ndalamique », où tous les ensembles humains se connaissent.

On aurait pu croire qu'enfin l'amour entre les hommes allait faire de cette petite planète une île de paix enviée et recherchée des grands êtres déchus des Cieux ! Mais non ! Au contraire l'amour y est chassé au bénéfice de la haine, de l'orgueil, de l'injustice et de la domination !

Mais, homme, sais-tu ce que tu es devenu ?

Un petit mortel de rien du tout, jaloux, affligé de complexes les plus sinistres et les plus dégradants, s'agitant vainement au milieu d'une tourmente de honte, de misères imparables qui rendent le génie de ta science aussi inefficace qu'incongru ! Un petit mortel juché sur un piédestal qu'un simple malaise, crise cardiaque ou accès de fièvre, peut détrôner à la vitesse de l'éclair !

Les hommes manquent-ils d'imagination pour atteindre l'amour ? Mais non ! Ils ont même construit un grand corps-de-garde appelé l'O.N.U.[1] où ils sont sensés discuter et aplanir les différends surgissant entre les nations. Cet objectif a-t-il été atteint ? Mais non ! Le Corps-de-garde est devenu la propriété des plus forts qui disposent à leur guise des plus faibles. Ici les résolutions de son Conseil de Sécurité sont appliquées à la lettre par des bombardements massifs contre un petit pays qui a osé lever la tête pour défendre ses richesses et s'opposer aux menées subversives des grands à l'intérieur de son territoire ! Là les résolutions du même Conseil de Sécurité contre un autre pays demeurent sans effet parce qu'on s'imagine qu'en le défendant on s'ouvre les portes du Royaume des Cieux ! Même si, en dessous, on poursuit des buts nauséabonds !

L'*O.N.U.* ? Ici agressive et justicière ! Là muselée ! Tout simplement ! On y a même refusé l'entrée d'un petit pays qui, agressé arrogamment par une « superpuissance », a commis l'intolérable horreur de la vaincre militairement ! C'est dire !

La richesse matérielle est-elle interdite à l'homme ? Mais non ! Si la Terre a été nantie de toutes les richesses qu'on lui connaît, c'est précisément pour que l'homme ne manque de rien, pour que l'homme soit riche. Les richesses de la terre sont pour l'homme, pour tout homme. Mais l'avidité et ses conséquences ayant détourné le mental des hommes, seuls les plus rusés, les trompeurs, les techniciens du vol, de l'escroquerie, les sans scrupules se les assurent. Parallèlement l'empire de la misère s'amplifie chez les pauvres. Que ne vend-on plus pour survivre ? Jusqu'à son propre corps ? Les trafics d'organes du corps humain pour les greffes sont devenus un marché florissant. Ils se faisaient d'abord clandestinement mais maintenant ils s'organisent et s'officialisent. Florissant, ce marché ! A tel point qu'un hebdomadaire français, scandalisé, écrit :

« Le marché du corps humain est un des phénomènes les plus odieux de cette fin de siècle. Tous les efforts de la médecine des pays riches aboutisssent, en effet, à faire des

[1] *O.N.U.* : Organisation des Nations Unies.

pays pauvres de simples pourvoyeurs d'organes ». « Une société civilisée ne peut pas accepter que seuls les riches guérissent, que seuls les pauvres portent des cicatrices »[1].

Alors vous, pays sous-développés, que celui qui a des yeux et des oreilles lise et entende !

Si l'homme riche pense prolonger son espérance de vie et la jouissance de ses richesses par les mutilations, volontaires ou non, de son semblable pauvre, il se trompe. Tout homme a droit au bien-être, aux richesses de la terre. C'est là un don du Ciel pour tous.

L'homme, riche, bien portant, heureux, ou pauvre, affamé, maladif, doit savoir que sa vie sur terre n'est pas une fin en soi. Et penser à ce qui pourrait se passer après sa mort. Il est tout de même décevant de constater que l'homme, un être doué d'intelligence, de volonté et animé par son esprit puisse se surmener et se comporter sur terre comme si le but à atteindre était d'y vivre éternellement. Son esprit de recherche, si actif quand il s'agit d'oeuvrer pour l'acquisition des biens matériels, devrait également le pousser avec la même ardeur, sinon plus, à la découverte de ses richesses intérieures, abondantes, salvatrices, intemporelles. Ces richesses sont la vie spirituelle qui relie l'homme à son *Père Céleste Zame-Eyô* et le conduit dans ce monde merveilleux où l'on ne meurt pas.

Beaucoup d'hommes sur la terre l'ont cherchée, cette vie spirituelle intérieure, et trouvée. Beaucoup la cherchent aujourd'hui et la trouvent. Les religions y mènent aussi quoique le plus souvent détournées à des fins temporelles. C'est avant tout un problème individuel, un problème de foi que l'on résout par un travail constant, acharné.

Le combat pour l'acquisition de l'immortalité se déroule à l'intérieur de l'homme lui-même. Il peut avoir, il a souvent des répercussions à l'extérieur. Mais c'est à l'intérieur de lui-même, dans son individualité profonde, que ce combat atteint des proportions fantastiques car il se produit et s'étend dans l'immatière. C'est également à l'intérieur de lui-même que le *Père Céleste* se manifeste aisément pour le

---

[1] « L'Événement du Jeudi » : 18 au 24 juillet 1991.

guider. Alors l'homme peut « voir », s'élever et s'accomplir. Alors l'homme peut attribuer aux choses de la vie matérielle la valeur qu'elles méritent. Sinon atteindre le bonheur total devient hypothétique dans un moonde d'avides insensés où, de surcroît, l'on naît, grandit, vieillit et meurt, un monde où l'on peut mourir n'importe comment, n'importe quand, pour n'importe quel motif et à n'importe quel âge !

Tu as voulu, *Obame Andome*, détruire la vie sur terre. Les Blancs sont aujourd'hui capables, avec leurs armes nucléaires, d'arriver au même but. Écoute ce que deux d'entre eux disent de l'arme atomique :

« Que la paix soit avec nous !

Soixante mille armes nucléaires, pas moins, sont prêtes à déclencher l'apocalypse. Deux éminents scientifiques américains, *Carl Sagan*, directeur du laboratoire de planétologie de l'université Cornell, dans l'État de New York, et *Richard Turco*, qui étudie la science de l'atmopshère à l'université de Los Angeles en Californie, ont tenté d'évaluer les conséquences d'une guerre nucléaire mondiale. Dans un livre intitulé l'*Hiver nucléaire, ils affirment qu'une guerre atomique bouleverserait les climats, anéantirait bon nombre d'espèces végétales et animales : un prologue à la disparition de l'homme. La fantastique puissance des bombes atomiques soulèverait des nuages colossaux de poussières et de suies qui feraient écran aux rayons solaires. Les températures baisseraient dramatiquement, nous faisant entrer dans une nouvelle ère glaciaire. Trois autres plaies nous attendraient : l'émission de gaz toxiques dégagés par les incendies, les retombées radioactives irradiant la surface du globe et enfin la destruction de la couche d'ozone, qui augmenterait considérablement les rayonnements ultraviolets, vecteurs de cancers pour les humains et de bien d'autres maux pour la faune et la flore. Que la paix soit avec nous* »[1].

Que des êtres pensants, connaissant de surcroît le bien et le mal, puissent ainsi se livrer délibérément et avec un acharnement aussi enthousiaste à leur propre perte ne manque pas de surprendre.

---

[1] Jeune Afrique n° *1596*, du 31 juillet au 6 août 1991.

Faut-il en conclure que l'être humain n'est qu'un avatar impromptu de la création ? Tel serait le cas s'il n'y avait en lui ce fond de générosité qui le relie heureusement à son *Créateur* plein de bonté. Mais il est à craindre qu'à l'allure où l'homme sombre de plus en plus dans la bestialité, qu'au moment où il surpasse la bête en ignominies, ce fond de générosité ne vienne à s'émousser et à disparaître complètement.

Comme tous les hommes qui se trompent de chemin en cherchant le secret de l'immortalité hors d'eux-mêmes, tu as commis, *Obame Andome*, une grave erreur en suivant les traces de tes prédécesseurs d'Okü et plus particulièrement les conseils de ton père *Andome Ella*. Cette erreur est d'autant plus grave que tu es un homme bon et généreux. Tu ne ressembles en rien à tous ces fanfarons qui, sur terre, s'infatuent d'être puissants parce qu'ils sont à la tête d'un pays fortement armé. D'avance ils sont tous des vaincus. Toutes les armées de la terre sont appelées à être vaincues. Il n'y a pas de puissance sur la terre, grande ou superpuissance dont l'armée n'ait été vaincue ou sérieusement mise en difficulté à un moment ou un autre. Car en s'égarant les hommes perdent le contrôle de l'être. En le perdant ils ouvrent leurs portes aux tribulations. Alors ils s'empêtrent dans les mailles inextricables du mal. Et le mal en fait ses jouets favoris. Or un jouet ne peut être qu'un jouet, même pourvu d'intelligence.

A cause donc de ta bonté et de ta générosité, tu vas retourner vivant sur la terre et te remettre à la tête des *Essighlessi*. Ne repousse pas les apports positifs de la civilisation des Blancs mais garde vivaces au fond de toi-même et au sein de ton peuple tes traditions et ta culture afin qu'elles ne disparaissent point.

A *Engouang Ondo* la Voix dit :

« Qui d'autre que toi est mieux placé pour apprécier à leur juste valeur la bonté et la générosité d'*Obame Andome* ? Lorsque tu t'étais transformé en bébé dans les bras de ta soeur *Eyeng Ondo*, ne t'en es-tu pas rendu compte ? Ne t'a-t-il pas choyé comme son propre enfant ? Alors ne lui supprime pas la vie.

Quant à l'entité qui se trouve dans le bassin d'*Obame*

Andome, elle n'avait jamais été signalée aux Fang. En effet la mentalité Fang, comme celle de tous les Noirs de la zone, ne conçoit pas qu'un être ou une entité quelconque puisse prétendre s'opposer au *Créateur* de toutes choses. Si cela se produisait, la destruction de cet être ou de cette entité par le Créateur lui-même, ou par tout autre être ou moyen agréé par lui, serait fatale et irréversible. Le Fang est traditionnellement allergique à toute notion d'opposition déclarée ou délibérée à *Zame, Eyô, Dieu*. Qu'un Fang se livre au fétichisme, trompe, vole ou tue, il ne peut lui venir à l'esprit qu'il s'oppose à Dieu. Se montrer odieux devant Sa face lui est plus compréhensible. Dans ce cas, il s'attend à des représailles et doit, pour les conjurer ou les atténuer, se soumettre aux prescriptions des règles usuelles de la communauté.

La notion de l'opposition à *Dieu*, symbolisée par Satan, est d'une autre culture, celle des Blancs dont les missionnaires s'en sont servis par la suite pour conquérir le coeur des peuples colonisés très croyants et les soumettre. Depuis les indépendances des pays colonisés, les livres de catéchisme ne portent plus l'image de Satan. Que les prêtres Blancs fournissent la raison de cet effacement. Le Bien et le Mal existent sur terre et ont chacun ses agents. Tout homme, quelle que soit sa condition, doit s'efforcer d'être un agent du Bien et combattre le Mal et ses agents dans la mesure de ses possibilités.

Mais surtout, en ces temps de la domination de l'argent sur toutes les activités humaines, les hommes doivent avoir la foi et la renforcer, savoir que leur *Père Céleste* est plus près d'eux qu'ils ne le pensent et travailler dur aux fins de Lui confier ce combat. Enfin, pour tout dire, ils doivent s'attacher à rechercher leur essence originelle en eux, en *Aki Ngoss* d'où Eyô les a sortis car ils ont été créés immortels.

*

* *

Maintenant fermez les yeux, poursuivit la *Voix*.

L'assistance s'exécuta. Un instant après la *Voix* reprit : « Ouvrez les yeux ! »

Et tout le monde se retrouva sur la terre, chacun dans son pays.

Obame Andome se tenait à l'endroit où il avait trouvé le bébé d'Eyeng Ondo. Il contemplait ce lieu, pensant à cette jeune femme qu'il aimait toujours, ne sachant ce qu'elle était devenue.

Soudain une brindille se cassa sèchement derrière lui. Il se retourna d'un bloc et vit *Engouang Ondo* qui le regardait, un sourire aux lèvres.

– Qu'y a-t-il ? demanda *Obame Andome.*

– J'ai oublié de te remettre un tout petit colis de la part de ma sœur *Eyeng Ondo.*

– Ha ! C'était donc ta sœur ?

– C'est ma sœur ! Approche et tiens !

Obame Andome tendit la main. Une petite boule de cuivre de la grosseur d'un pouce, brillante avec des reflets changeants, se matérialisa au bout des doigts d'*Engouang Ondo*. *Obame Andome* écarquilla les yeux dans un mouvement de recul. Mais *Engouang Ondo* lui lança la boule dans la bouche ouverte. Le globe de cuivre disparut dans les entrailles du fils d'*Andome Ella* et tomba à côté de Satan. Celui-ci, éberlué, fixa cet objet insolite, vit, comme dans un miroir, sa propre image hideuse, cria puis se volatilisa. La boule de cuivre s'immatérialisa.

Obame Andome se sentit devenir léger comme débarrassé d'un poids lourd. Un bien-être voisin de la félicité l'envahit. Il se sentait bien. Il s'aperçut que les arbres et toute la forêt autour de lui étaient d'une beauté inouïe...

– Au revoir, lui dit *Engouang Ondo*. Va et dirige dans la paix le pays *Essighlessi* jusqu'à ton départ de ce monde.

*
* *

Je sème le vent !
Oui !
Je tire l'éléphant !
Oui !
Que les oreilles écoutent !
Qu'elles écoutent le Mvett !

1 - Oho ! oohoho ! oh !
2 - Ndong e nye ane mbo mekeng !
3 - Oho ! ohoho ! oh !
4 - Ndong e nye ane mbo mekeng !
5 - Ndong e nye ane mbo mekeng
6 - Beregane dzo na :
7 - Ndong a mbele mora àkeng !
8 - Oho ! ohoho ! oh !
9 - Ndong a mbele mora àkeng !
10 - Ndong a mbele mora àkeng
11 - A ve mina dzo na :
12 - Ndong a ntoh àkeng - àkeng !
13 - Oho ! ohoho ! oh !
14 - Ndong a ntoh àkeng - àkeng !
15 - Ndong a ntoh àkeng - àkeng
16 - Sigane dzo na :
17 - Ndong a ne nkekeng - nga ?
18 - Oho ! ohoho ! oh !
19 - Ndong a ne nkekeng !
20 - Ane mina dzo na :
21 - Ndong a ne nkekeng,
22 - A ve mina dzo na :
23 - Ndong e nye adang àkeng ?
24 - Oho ! ohoho ! oh !
25 - Ndong e nye adang àkeng !
26 - Ndong e nye adang àkeng
27 - Sigane dzo na :
28 - Ndong a mbele more-okeng !
29 - Oho ! ohoho ! oh !
30 - Ndong a mbele mora-okeng !
31 - A ne mina dzo na :
32 - Ndong a mbelé mora-okeng
33 - A ve mina dzo na :
34 - Ndong a ntelé mora nkeng !
35 - Oho ! ohoho ! oh !
36 - Ndong a ntelé mora nkeng !
37 - A ne mina dzo na :
38 - Ndong a ntelé mora nkeng
39 - A ve mina dzo na :
40 - Ndong e nye - adang kengane !

41 - Oho ! ohoho ! oh !
42 - Ndong e nye-adang kengane !
43 - A ne mina dzo na :
44 - Ndong e nye-adang kengane
45 - Sigane dzo na :
46 - Ndong a ntoh ve mekeng !
47 - Oho ! ohoho ! oh !
48 - Ndong a ntoh ve mekeng !
49 - Hé é é ! a *Tsira Ndong Ndoutoume* !
50 - Ndong a ntoh ve mekeng !
51 - Nga !
52 - Oho ! ohoho ! oh !
53 - Ndong a ntoh ve mekeng !
54 - Ve mekeng ! ve mekeng mekeng !
55 - Oho ! ohoho ! oh !
56 - Ndong a ntoh ve mekeng !

Tsira Ndong Ndoutoume

Traduction

1 - Oho ! oohoho ! oh !
2 - C'est Ndong qui opère des miracles !
3 - Oho ! ohoho ! oh !
4 - C'est Ndong qui opère des miracles !
5 - C'est Ndong qui opère des miracles,
6 - Dites encore :
7 - Ndong tient un grand miracle !
8 - Oho ! ohoho ! oh !
9 - Ndong tient un grand miracle !
10 - Ndong tient un grand miracle,
11 - Mais dites :
12 - Ndong est tout talent
13 - Oho ! ohoho ! oh !
14 - Ndong est tout talent !
15 - Ndong est tout talent,
16 - Dites simplement :
17 - Ndong est talentueux n'est-ce pas !
18 - Oho ! ohoho ! oh !
19 - Ndong est talentueux !
20 - Puisque vous dites :
21 - Ndong est talentueux,
22 - Pourquoi ne dites-vous pas :
23 - Ndong est le virtuose ?
24 - Oho ! ohoho ! oh !
25 - Ndong est le virtuose
26 - Ndong est le virtuose,
27 - Mais dites simplement :
28 - Ndong tient un grand sabre !
29 - Oho ! ohoho ! oh !
30 - Ndong tient un grand sabre !
31 - Puisque vous dites :
32 - Ndong tient un grand sabre
33 - Pourquoi ne dites vous pas :
34 - Ndong se tient au bord d'un précipice ?
35 - Oho ! ohoho ! oh !
36 - Ndong se tient au bord d'un précipice !
37 - Mais vous dites :
38 - Ndong se tient au bord d'un précipice,

39 - Pourquoi ne dites-vous pas :
40 - C'est Ndong qui se métamorphose !
41 - Oho ! ohoho ! oh !
42 - C'est Ndong qui se métamorphose !
43 - Puisque vous dites :
44 - C'est Ndong qui se métamorphose,
45 - Dites simplement :
46 - Ndong se sature de mystères !
47 - Oho ! ohoho ! oh !
48 - Ndong se sature de mystères !
49 - Hé é é ! A Tsira Ndong Ndoutoume !
50 - Ndong se sature de mystères !
51 - N'est-ce pas !
52 - Oho ! ohoho ! oh !
53 - Ndong se sature de mystères !
54 - De mystères ! De mystères mystères !
55 - Oho ! ohoho ! oh !
56 - Ndong se mue en mystères !

Tsira Ndong Ndoutoume

Généalogie de Tsira Ndong Ndoutoume

La généalogie, chez les Fang, établit la parenté entre l'homme et son créateur Zame et va ensuite de Zame à Eyo, l'Incréé. La reconnaissance de cette parenté n'est pas une simple identification de la lignée patrilinéaire ou matrilinéaire mais la ferme assurance qu'on est bel et bien issu, donc enfant du Créateur de toutes choses. D'où la foi qui, chez le Fang, est une attitude légitime et revendicative à l'égard de son Père Céleste.

Le nombre de générations de la lignée importe peu. Certains noms reviennent souvent et peuvent être portés par trois, quatre ou cinq générations. Nos aïeux avaient également une longue espérance de vie de sorte qu'un homme qui se mariait et commençait sa progéniture à l'âge de 25 à 30 ans pouvait continuer à procréer avec d'autres épouses plus jeunes jusqu'à 80 ou 90 ans, voire plus. Nous avons encore, au moment où nous écrivons, un exemple de ces spécimens en la personne de Manfred Mendame Ndong de la ville d'Oyem (Gabon) qui a eu son dernier enfant à l'âge de 84 ans. Né en 1900, il a aujourd'hui 92 ans. Sa première fille récitant la généalogie compte le même nombre de générations que son dernier fils de 8 ans alors qu'entre celui-ci et l'arrière-petit-fils de Manfred existent deux générations.

Les personnages dont les noms figurent sur la lignée ont effectivement existé jusqu'à la liaison avec Zame. Voici la généalogie patrilinéaire de Tsira Ndong Ndoutoume, Tsira étant un surnom donné à l'auteur et signifiant Père (Père des mélodies ou virtuose Mvett).

Tribu Yengüi

Ndong	issu de	Ndoutoume
Ndoutoume	"	Medzo'o
Medzo'o	"	Metoulou
Metoulou	"	Zomo
Zomo	"	Engonga
Engonga	"	Mone Mvoghe
Mone Mvoghe	"	Essono
Essono	"	Ango

Ango	issu de	Vioro
Vioro	"	Mete
Mete	"	M'Essango
Essango	"	Age
Age	"	Elougou
Elougou	"	Zame

Note : Le nom Elougou signifie *louange*. Il vient du verbe *alougou* ou *louer*. Donc Elougou, la Louange, est le fils qui avait loué Zame, Dieu, son Père.

Zame	issu de	Mebeghe
Mebeghe	"	Me Nkwa
Nkwa	"	Zokomo
Zokomo	"	Mba
Mba	"	Ngwa
Ngwa	"	Bikoko
Bikoko	"	Bi Dzop
Dzop	"	Biyem-Yema
Biyem-Yema	"	Minkout
Minkout	"	Mi Aki
Aki	"	Ngoss
Ngoss	"	Eyo

Eyo, le Créateur Incréé

Généalogie matrilinéaire de l'auteur

Tribu Essangui

Obiang (alias Ndong Ndoutoume)	issu de	Zouga
Zouga	issue de	Mezeme
Mezeme	"	Ognane
Ognane	"	Ng Wa
Ng Wa	"	Eneme
Eneme	"	Mbegha
Mbegha	"	Mevenghane
Mevenghane	"	Me Sima
Sima	"	Mba
Mba	"	Memvane
Memvane	"	M'Eba

Eba	"	Ngui
Ngui	"	Minso
Minso	"	Mi Nze
Nze	"	Mekoua
Mekoua	"	Mi Essebe
Essebe	"	Oyono
Oyono	"	Mboale
Mboale	"	Zame

Note : Le nom Mboale signifie témoin. Il vient du verbe ***aboale*** ou rendre témoignage. Donc Mboale, le témoin, est le fils qui avait rendu témoignage à Zame, Dieu, sonPère.

Zame	issu de	Mebeghe
Mebeghe	"	Mkwa
Mkwa	"	Zokomo
Zokomo	"	Mba
Mba	"	Ngwa
Ngwa	"	Bikoko
Bikoko	"	Bi Dzop
Bzop	"	Biyem-Yema
Biyem-Yema	"	Minkout
Minkout	"	Mi Aki
Aki	"	Ngoss
Ngoss	"	Eyo

Eyo le Créateur Incréé.

****

Note : Écrire Eyo, Eyô ou Eyo'o est une simple question de prononcitation et ne modifie rien.

TABLE DES MATIÈRES